

Mémoires d'un inconnu



MÉMOIRES

D'UN INCONNU

Paris. Imprimerie de Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

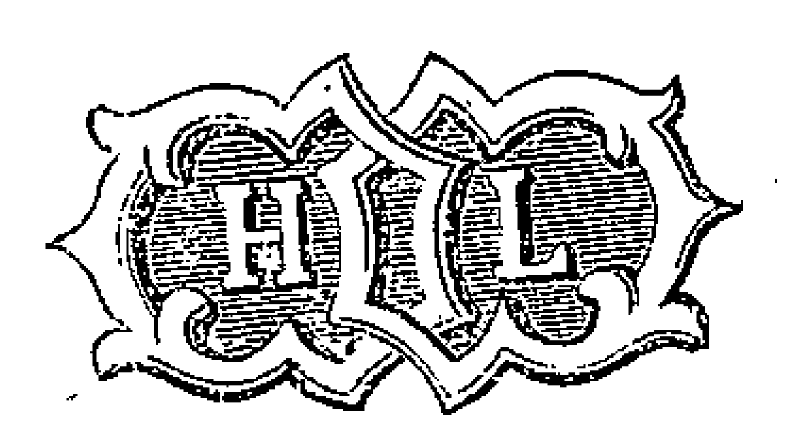
LOUIS ULBACH



MÉMOIRES

D'UN

INCONNU



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
13, RUE DE GRAMMONT, 13
J. HETZEL ET A. LACROIX, ÉDITEURS

1864

A

VICTOR HUGO

EN EXIL

L. U.

Paris, décembre 1863.

AVANT-PROPOS

Ce livre n'est point une œuvre d'imagination. Il a été écrit sur les notes d'un exilé; ou plutôt je n'ai fait que mettre en ordre, que compléter parfois des impressions trop sommaires.

La Morgue a-t-elle son écrou comme une prison, et le désespéré, qui vient attendre le convoi du pauvre sur cet horrible oreiller du suicide laisse-t-il sa trace et paye-t-il son obole à la curiosité, à la statistique? je l'ignore. Mais, au défaut de registres, que l'on consulte les souvenirs, l'on aura la preuve que, le 21 mars 1860, on apporta sur les dalles le cadavre d'un homme, jeune encore, retiré de la Seine, qui resta deux jours exposé à cette effroyable inspection des badauds sinistres, des parents, des amis, inquiets d'un parent ou d'un ami perdu.

Ce corps était celui de M. C..., rentré en France depuis la proclamation de l'amnistie, et qui avait été expulsé à la suite des événements de décembre 1851.

C'est le voyage entrepris depuis le pays natal

jusqu'à la Morgue, en passant par l'Angleterre et l'Australie, que je raconte aujourd'hui; voyage douloureux, entremêlé de rires plus tristes que des larmes, odyssée d'une agonie!

M. C... laissait des papiers intéressants, des manuscrits curieux, une correspondance, qui me furent confiés. C'est à l'aide de ces matériaux que j'ai écrit ce que le suicidé m'a dicté. Ma part est celle d'un secrétaire; le véritable artiste, le véritable écrivain, c'est celui dont le cœur a saigné et s'est égoutté lentement dans ces notes réunies par moi. Je ne suis responsable que des torts de style; il répond seul des sentiments loyaux, des convictions, des idées, du découragement et des rares espérances qui se produiront dans le cours de ces confessions.

Entreprise pour honorer la mort, cette publication n'insultera rien de vivant. Sans parvenir jamais à la résignation, C... était arrivé à ce deuil fier qui dédaigne les malédictions inutiles. J'ai donc eu peu de chose à retrancher pour que ce livre parût sans offenser personne. Je tenais à ce qu'il devînt une œuvre humaine et non une œuvre de parti; et je n'ai rien négligé, me sacrifiant quelquefois avec l'homme dont je traduisais les pensées, pour que ce but fût atteint.

Je me suis permis, par respect pour la famille, de changer ou de cacher des noms propres; mais je me suis appliqué à faire ces changements, ou ces sup-

pressions, sans nuire jamais au récit. Tout est donc vrai, matériellement et moralement dans ce volume; c'est l'autopsie d'un cadavre auquel j'ai mis un masque. J'ai promis de ne soulever ce voile que si un intérêt sérieux, légitime, m'ordonnait cette indiscrétion. Et comme cette nécessité ne se présentera sans doute pas, j'aurai la satisfaction d'avoir publiquement rendu hommage à la mémoire, aux opinions, au caractère, à l'esprit d'un homme de cœur qui ne tirait pas vanité de sa vie, et qui voulait cacher sa mort, sans qu'on puisse m'accuser d'avoir manqué à son vœu et d'avoir ajouté à la nudité du cher cadavre que des amis ont été redemander à la Morgue, un matin du mois de mars 1860.

Le suicide est un préjugé ou un acte de déraison. C... était-il un Caton ou un fou? Je n'oserais choisir entre ces deux termes. Le premier est trop fier pour la modestie du malheureux dont je traduis les sentiments, et le second ferait injure à la tendresse, à la bonté, à l'inspiration de son cœur. Il montra l'énergie et la faiblesse des êtres passionnés. « La liberté a eu ses Werthers comme l'amour! » dit M. Lanfrey dans la préface des *Lettres d'Everard.* C... fut un de ces Werthers ardents et naïfs; il se tua pour ce qu'il aimait. Car la misère, les difficultés quotidiennes de la vie, par lesquelles on a expliqué sa résolution suprême, n'étaient que des conséquences et n'avaient plus d'amertume nouvelle à lui donner. Comme Wer-

ther devant son pistolet, il a dû se dire, en regardant la Seine couler lentement à ses pieds, sombre, obscure, fétide : « Voilà donc où aboutissaient toutes mes espérances, toutes! toutes! à venir frapper avec cet engourdissement à la porte d'airain de la vie! »

Il faut plaindre ceux qui jettent ce cri terrible; mais il faut raconter leurs douleurs pour conseiller la patience et le courage. L'amour ne suffit que pour la mort; un peu de haine est nécessaire pour la vie. C... ne savait qu'aimer : il ne sut que mourir. Malheur à ceux que la compassion pour ce désespoir entraînerait à l'imiter! Il y a d'ailleurs des façons de se tuer qui laissent vivre les cadavres. Nous coudoyons bien des suicidés dans le monde. Mais l'immolation de la pensée et de la foi est aussi criminelle, sinon plus criminelle encore que l'immolation du corps et de la chair. Le meurtre physique est un attentat humain; le meurtre de l'idée est presque un déicide.

C... n'a attenté qu'à son corps. C'est déjà trop pour l'exemple, pour la morale des vaincus; mais on peut du moins, tout en le pleurant, l'estimer encore à travers le tombeau.

2 décembre 1863.

Louis Ulbach.

MEMOIRES

D'UN INCONNU

I

J'appartenais à la rédaction ordinaire du *Progrès de X*..., qui avait pris une place importante dans la presse départementale. Je n'en étais ni le directeur ni le rédacteur principal ; les questions scientifiques et les questions religieuses m'étaient surtout confiées. Il est bien vrai que je les étudiais avec ardeur ; que le curé de ma paroisse, qui m'avait vu tout enfant et qui m'aimait beaucoup, disait-il, me menaçait en riant de me faire damner : il est vrai également que quelques amateurs de la petite société académique du département me proclamaient un anarchiste, parce que j'avais contesté des fossiles du cru et mis en doute des traductions audacieuses d'inscriptions, plus ou moins romaines.

M. le curé travailla-t-il à faire commencer pour moi la damnation dès ce monde ; et les savants de mon pays,

auxquels je reprochais de ne rien savoir, surent-ils au moins me dénoncer à propos? voilà des doutes que je soulève, sans y attacher d'importance, mais pour ne pas exclure du nombre des influences soi-disant politiques ces petites rancunes locales, toujours prêtes à fournir leur contingent aux grosses passions du moment.

D'ailleurs, pour faire ma confession tout entière, je dois déclarer que je me regardais comme solidaire des opinions soutenues, avec talent, avec énergie par le *Progrès*. Je ne songeais pas à m'isoler de la mêlée et à résoudre à loisir de vains problèmes moraux, sans application possible dans le monde des faits.

. . . .

Quatre mois après les événements accomplis à Paris, le 2 décembre 1851, je travaillais, j'essayais de donner des leçons, j'assemblais les matériaux, un peu dispersés depuis 1848, d'un grand ouvrage de géologie, quand, le 1er avril, je reçus la lettre suivante, qui me fut remise par un agent de police. Je conserve l'autographe : il a vieilli, il a jauni; mais, pour moi, il est daté d'hier.

« *Préfecture de*.......

« 1er Bureau....... Le 1er avril 1852.

« Le préfet de X... informe M. C... que, en vertu de la décision de la commission mixte du 22 mars dernier, approuvée par M. le ministre de la police générale le 31 du même mois, il est expulsé momentanément de France et devra quitter le territoire dans le délai de huit jours, pour se rendre en Belgique ou en Angleterre.

« Un passe-port lui sera délivré à cet effet à la préfecture, avec itinéraire obligé.

« X... »

Bien qu'il me fût accordé huit jours pour régler mes affaires et pour recevoir les adieux de ma famille, je résolus de partir le lendemain, puisque je n'avais ni femme, ni enfant, ni famille, ni lien d'aucune sorte, dans ce pays qui était le mien pourtant.

Je vendis mes livres, je fis mon paquet. J'allai serrer la main de deux ou trois camarades que je pouvais compromettre sans scrupule, pour une fois du moins.

— Au revoir ! me dirent-ils.

— Adieu pour jamais ! répondis-je fièrement.

Je croyais qu'il était possible de vivre ou de mourir hors de son pays, et que je ne regretterais jamais le ruisseau de ma vieille ville.

J'étais dans la période stoïque. Je sentais bien un étouffement intérieur; mais j'étais plus disposé à rire qu'à pleurer. Je plaisantais, bravant les échos, comme si quelques-uns de mes juges pouvaient m'entendre.

Je partis le soir. Je trompai quelques amis qui voulaient m'accompagner jusqu'à l'embarcadère et qui avaient cru que je prendrais un convoi du matin ; mais il me semblait, dans mon premier mouvement de colère ou d'orgueil, que j'entrais mieux et plus intrépidement dans mon rôle en hâtant l'heure de la solitude.

Tandis qu'appuyé sur mes bagages j'attendais le signal, je me rappelai le soir où, tout chargé des couronnes du collége, j'étais parti pour aller étudier à Paris. C'était à la même heure : j'avais une famille alors! Mon père, ma mère, m'avaient conduit à la diligence; car le chemin de fer n'était encore qu'en projet. On avait eu soin de retenir ma place huit jours à l'avance, pour que j'eusse un coin. Comme on m'avait embrassé! comme j'étais heureux d'aller à Paris, et pourtant comme je pleurais! Maintenant j'avais une douleur profonde, je partais

dans la nuit pour aller vers l'inconnu; et je riais, je sifflais en battant la mesure. Pas une main ne devait serrer la mienne, et j'affectais la gaieté. Pauvres vieux parents! pourquoi n'avais-je pas eu l'idée d'aller leur dire adieu dans ce cimetière où j'avais laissé l'herbe s'épaissir sur leur tombe?

Pourquoi? parce que j'étais un philosophe; parce que j'aurais peut-être rencontré un passant ironique pour me demander ce que je faisais de mes fameux systèmes matérialistes dans ce pèlerinage sentimental; parce que je voulais partir simplement, bravement, et que c'eût été une faiblesse de regretter quelque chose, moins que rien, un souvenir, une ombre, quand j'emportais le deuil récent de ma cause vaincue.

Mais j'aurais bien échangé la gaieté cruelle du citoyen contre les douces larmes de l'étudiant!

J'allais en Angleterre; la Belgique ne me paraissait pas assez éloignée. A Londres, du moins, je serais absolument séparé par la langue, par les mœurs, par les idées, de cette patrie que je voulais m'appliquer à maudire. Au delà du détroit, n'était-ce pas la terre de la liberté, de l'hospitalité? Dans ce milieu vivant, bruyant, je m'occuperais, j'agirais, je vivrais d'une vie nouvelle, et non pas d'une vie qui m'eût toujours paru une contrefaçon de la vie française.

Belles théories! Il n'y a pas de système applicable à l'exil. Bruxelles m'eût-il été plus favorable que Londres? Je l'ignore. Ceux qui ont souffert en Belgique étaient aussi pâles que ceux qui ont souffert en Angleterre. Le mal ne venait pas surtout de ce qu'on trouvait, mais de ce qu'on emportait avec soi.

Quand le bateau à vapeur s'éloigna de la côte, je me souvins tout à coup, moi qui ne suis guère enclin aux

réminiscences littéraires, d'une nouvelle d'Alfred de Vigny qui m'avait frappé au collége : c'est *Laurette ou le cachet rouge.* Cette lettre que j'avais sur la poitrine, cet ordre d'expulsion qui ouvrait pour ainsi dire la nuit devant moi, ce pli, moins mystérieux sans doute que l'enveloppe formidable cachetée de rouge, n'était-il pas aussi le mauvais génie, le sphinx de ma destinée nouvelle ?

Je le tirai de ma poche, je le regardai :

— Tu ne m'épouvanteras pas, lui disais-je ; j'aurai assez d'énergie pour lutter, pour attendre, pour vieillir et pour mourir dans l'attente. La misère ! je l'accepte ; la persécution ! je la brave. Quand j'aurai un gîte, un abri, une mansarde, je clouerai au mur cette lettre qui m'a condamné, et je la regarderai comme les jeunes proscrits du roman, pour me souvenir et pour espérer.

Espérer ! Ils étaient deux, ils partaient, enlacés dans les bras l'un de l'autre ; ils s'aimaient. L'exil avec l'amour, c'est comme un rêve de l'égoïsme, ce n'est pas un châtiment. Mais moi je partais seul ! Qui donc m'avait assez aimé en France pour demander à partir avec moi ? Qui donc avait voulu la moitié de mes douleurs ? J'étais quitte avec cette folie de la jeunesse à laquelle j'avais dû des maîtresses que je méprisais et qui me trompaient ; je n'emportais aucun souvenir tendre ; je n'étais occupé d'aucune vision, d'aucun fantôme...

Pourtant, une parente, une cousine, mariée à quelques lieues de mon pays, m'avait manifesté depuis dix ans l'intérêt le plus sérieux, la sollicitude la plus fraternelle. Je ne m'étais pas senti le courage de brûler ses lettres ; je les avais mises, avec mes manuscrits, dans mon bagage, comme si j'avais voulu sauver à la fois une part de mon cœur avec ma vanité. Mais ces lettres étaient d'une amitié simple. En apprenant mon départ, ma cousine devait

tout au plus pousser un soupir, et, en serrant la main de son mari, excellent homme, père de famille irréprochable, indifférent en politique, elle devait se sentir heureuse, par comparaison, de ne pas craindre que son foyer fût jamais menacé.

— Elle m'écrira, me disais-je, pour me gronder, pour me conseiller une prudente faiblesse.

Mais ce souvenir si doux qui résumait toutes mes joies de famille pouvait-il suffire à animer de regrets cuisants, dont l'amertume est encore une séduction, les longues soirées de mon exil ?

Je partais sans amour et l'âme meurtrie : je ne ressemblais donc pas aux proscrits d'Alfred de Vigny. Ma lettre décachetée n'avait plus rien à me faire craindre ; toutes les menaces en étaient sorties, tout le mal s'en était envolé ; ma solitude serait plus profonde, mais en même temps le courage me serait plus facile. Rien n'amollirait ma colère.

Je cherchais à apercevoir de loin les côtes d'Angleterre. Il me semblait que quelque chose tressaillerait en moi à la vue de cette terre de la liberté. Je me disais : la patrie, ce n'est pas le lieu où l'on a végété, où l'on a souffert ; c'est le pays d'élection, où l'on vit d'une vie normale, où l'esprit trouve son atmosphère, son élément. Il n'y a pas de frontière pour qui n'a pas de préjugé. J'ai partout des concitoyens, et je saurai trouver des amis au delà du détroit.

Au beau milieu de mes résolutions énergiques, quand je me croyais sûr de moi et presque maître de l'avenir, mon héroïsme subit un premier échec. Je m'élançais, à corps perdu dans le sentiment et la métaphysique : mon corps se révolta et me rappela à la réalité. Avant de donner un exemple aux stoïciens de l'exil, je payai mon tri-

but aux trivialités du voyage ; je ressentis des nausées, j'éprouvai un mal de mer violent, terrible, qui, depuis, ne me revint jamais avec cette force dans mes traversées de l'Océan. Il me fallut retomber au niveau des voyageurs malades. Oublieux du monde, des grandes idées, de la liberté, de l'exil, je me courbai comme ces égoïstes qu m'entouraient et qui allaient vendre ou acheter en Angleterre ; je parus aussi grotesque, sans doute, aux humoristes du bateau à vapeur que ces personnages de toutes les catégories qui se lamentaient dans des attitudes de caricatures.

O nature ! c'est ainsi que tu te venges ! Aucun parti pris ne saurait prévaloir contre tes exigences ! Combien de fois, dans mon exil, mon cœur, mon faible cœur, n'a-t-il pas donné tort aux airs superbes de ma raison !

Pour cette première fois, il ne s'agissait que de mon estomac. Ce butor envoyait sa malédiction aux flots que j'avais salués avec mélancolie !...

II

Je ne raconterai pas mes impressions à mon arrivée à Londres. Ces notes ne sont point destinées à un récit de voyage pour l'amusement ou l'instruction du public. J'enfouis mon cœur dans ces pages, sans savoir, sans me demander si jamais un parent, un ami aura la curiosité de le déterrer. J'ai mon secret aussi, mes oreilles d'âne,

c'est-à-dire ma faiblesse, ma douleur, que je veux cacher moi-même, sans craindre ou sans espérer le murmure des roseaux. Je ne suis pas un touriste que la curiosité entraîne à travers le monde.

D'ailleurs, je n'ai rien vu à Londres que quelques visages de compatriotes, vieillis ou attristés par l'exil, qu'un ciel gris, que des maisons grises, qu'un horizon froid qui me faisait trouver une prison sur cette terre promise de la liberté.

Où donc est-elle la patrie des âmes? Rien ne m'eût coûté pour y atteindre. Oui, l'Angleterre est libre, les Anglais sont libres; on a le droit de tout dire, de tout publier dans ce brouillard. Mais, ce brouillard lui-même est un symbole; il enveloppe, il unit, il confond avec clémence les enfants du même pays, et il pèse comme une atmosphère d'indifférence, de froideur, d'égoïsme sur l'étranger.

Quand on part pour l'exil, avec une chaude colère dans le cœur, on s'imagine qu'au delà de la frontière mille foyers vont s'ouvrir à cette flamme; que les bras se tendront vers le proscrit, qu'on a prévu son arrivée. Hélas! *l'exilé partout est seul!* Voilà les véritables *Paroles d'un croyant*, et c'est surtout en Angleterre, dans les premiers temps, que cette solitude est absolue, horrible, inplacable, Les maisons sont closes, les mains sont fermées, les bouches sont muettes devant qui n'emmène pas avec lui, pour plaider sa cause, pour le recommander, un avocat toujours en exercice. Je n'avais pas de lettre, pas de répondant : aussi n'étais-je rien aux yeux de personne, et n'avais-je le droit de m'adresser à personne.

Je rencontrais dans les rues de bonnes grosses figures élargies par des favoris ouverts qui semblaient les images, les enseignes de l'hospitalité. Comme on doit être

aimé de ces gens-là! quelles poignées de mains ils doivent donner! et comme on doit causer à l'aise avec eux, dans le tête-à-tête après souper! Je souriais alors à ces passants qui se dérangeaient de moi comme d'un obstacle ou qui me heurtaient, sans soulever le chapeau cloué à leur tête. Et les femmes! les mères, que je voyais dans les parcs avec leurs filles! ces jeunes ladies si blanches, aux si longs cheveux, pourquoi donc ne me regardaient-elles pas pour me dire d'un regard : Pauvre exilé! nous te souhaitons une patrie?

Au bout de quelques semaines, j'en serais venu à mendier, non de l'argent, mais une bonne parole. Je me serais volontiers établi au coin d'une rue avec cet écriteau : Un homme qui veut des amis et qui est digne d'en avoir sollicite l'amitié d'un homme. » Combien de fois ne suis-je pas rentré dans le petit appartement que j'avais loué chez une veuve, l'âme noyée d'ennui, effrayé de ma misère qui s'augmentait et plus encore de cette misère morale qui me laissait seul au monde!

Je fouillais alors dans mes papiers, je cherchais les lettres que j'avais apportées de France, les lettres de ma cousine : je les relisais en leur donnant un accent plus tendre, en essayant de distiller de ces paroles de sympathie quelque chose de plus doux et de plus fort que la pitié.

Deux mois avant mon expulsion, cette parente, cette compagne d'enfance m'écrivait :

« J'ai craint pour vous, mon ami, l'oisiveté fiévreuse qui a succédé aux luttes de la politique. Guérissez-vous de vos déceptions par le travail, par la vie pratique. Vous savez beaucoup de choses, vous pouvez en apprendre encore de nouvelles. Vous êtes presque médecin; un exa-

men, un concours, une thèse vous reste à passer pour avoir le droit de couper la fièvre et de disserter sur les migraines. Eh bien! sacrifiez ce dernier coq à Esculape, et venez, monsieur le docteur, guérir les braves gens de notre pays, qui se portent si bien d'ailleurs, et qui n'exigeront pas beaucoup de visites.

« Mon mari est influent : le juge de paix et lui vous auront bientôt donné une clientèle. J'ai d'abord toute ma famille à vous confier, mes deux filles qui ont des engelures, et moi-même, mon ami, à qui l'inquiétude de votre sort a donné des vapeurs. Venez habiter parmi nous. Jusqu'à ce que vous ayez trouvé une petite maison et une vieille servante, notre maison est à vous; vous aurez votre chambre, votre couvert. Vous enseignerez à Émilie à classer les papillons, et vous donnerez des leçons de botanique à Claire, qui menace d'herboriser longtemps encore.

« Ce sort ne vous tente pas, ingrat?

« Ne croyez pas, mon cousin, qu'en cherchant à vous attirer ici, je méconnaisse vos mérites et que je veuille faire tort à l'avenir glorieux qui vous attend peut-être à Paris. Ce n'est pas pour notre village que vous avez tant étudié; mais des grandes villes vous sont mauvaises en ce moment. Venez vous guérir, ou simplement vous reposer, pauvre philosophe, qui devez être bien abattu ou bien furieux! Plus tard, quand vous aurez pris votre parti de l'irréparable; quand les choses arrêtées suivront leur cours, on vous rendra à la vie littéraire et à la vie scientifique : mais, en attendant, il faut vivre, il faut se réconcilier avec le travail, qui sait! avec l'humanité, sans doute. Venez voir l'humanité de notre pays.

« Elle n'est pas héroïque; elle a son égoïsme vulgaire; mais on ne vous parlera de rien, et vous ne trouverez ici au-

cun contradicteur. Le maire est un brave homme, soumis plutôt que dévoué à tous les régimes. Vous connaissez le curé; je vous défie bien de l'amener à discuter avec vous. Mon mari pense bien, c'est-à-dire qu'il pense comme moi; et la campagne est si belle ! Nous reprendrons ces bonnes causeries de l'été dernier : je vous promets de longues promenades; je vous promets l'amitié d'une vieille femme. Je ne suis plus cette amie d'enfance plus jeune que vous, l'horrible petite cousine qu'il fallait conduire, amuser, et dont vous rougissiez, monsieur le collégien, parce que vous aviez peur qu'on vous la donnât pour femme, quand vous aviez quatorze ans, et quand elle en avait huit. Je vous ai dépassé, mon ami, de toute la longueur de mes deux grandes filles. Je crois même que j'ai un cheveu blanc et que vous n'en avez pas. J'ai pleuré · je sais consoler; j'ai deux enfants qui m'aiment : je sais aimer. Allons, Brutus, souriez; faites vos paquets et venez manger de l'herbe : cela vaudra mieux que de mâcher votre colère ! »

Ma cousine entrait ensuite dans des détails sur son intérieur, sur ses filles; elle essayait, l'excellente amie, de me tenter, même avec des riens : elle voulait m'envoyer la vision entière, complète, de cette maison où ma place était gardée. Dans un *post-scriptum* laconique, mais qui avait bien son éloquence, son mari, mon cousin, ratifiait les avances de sa femme. Il avait écrit en riant : « *Approuvé l'écriture ci-dessus*, » et il avait signé en enveloppant son nom de son plus beau paraphe.

C'était elle qui lui avait mis, sans doute, la plume entre les doigts. Elle avait voulu me prouver que cette lettre avait été lue en famille. Émilie et Claire avaient ajouté des violettes dont je retrouvai les empreintes : le cachet de la

poste avait écrasé les fleurs. Chers souvenirs! Oui c'était là, dans ce village, dans cette jolie maison, à mi-côte de la montagne, en face de la vallée, c'était là qu'était la patrie des âmes! Je l'avais fuie, je l'avais méconnue; j'avais préféré les solitaires promenades dans les rues de la ville, les entretiens du café avec quelques amis, pour nous exciter à maudire et à haïr, quand là-bas j'aurais appris à pardonner et à aimer! Mais non, j'avais bien fait de résister à cette tentation. Cette lettre *au cachet rouge* fût venue me trouver, me frapper de même au milieu de cette famille, et mon cœur, que j'emportais du moins tout entier dans l'exil, mon cœur se fût brisé en morceaux; j'aurais pleuré cette cousine, cette amie; j'aurais vu pleurer ses enfants! Qui sait si les délicatesses de cette vie charmante n'auraient pas amolli ma fierté et énervé mon courage?

Eh quoi! j'en étais réduit à m'applaudir d'avoir résisté au dévouement, à l'amitié! Pourtant, ma cousine ne s'était pas sentie vaincue par ma froideur, par mes refus. Je retrouvais une seconde lettre écrite quinze jours ou trois semaines après la première, et écrite aussitôt après ma réponse que j'avais fait attendre.

« Venez! m'écrivait-on, venez, ou je vais vous chercher; je prends mes deux filles et je pars. Peut-être bien que les préjugés de province, qui ne trouvent pas convenable qu'une femme, qu'une amie d'enfance voyage seule avec le compagnon de sa première jeunesse, m'excuseront si j'ai mes enfants pour témoins du tête-à-tête.

« Quelle horrible chose que la convenance, quand il s'agit de sauver un ami, presque un frère! Qui donc comprendrait que je partisse pour vous arracher au vertige, au somnambulisme de votre désœuvrement? Eh bien,

prenez-y garde, je ferai cette énormité si vous ne me préservez pas de la nécessité du scandale? Mon mari trouve la chose toute simple. Moi, je me reproche de ne pas l'avoir déjà faite. Il vous sera impossible de me résister quand je vous prendrai de force par le bras, quand je présiderai à votre déménagement, quand je me serai compromise aux yeux de tout mon village.

« Allons, vilain orgueilleux, consentez à calmer nos inquiétudes. Je vous le jure, je le sais, je le sens, je le devine, vous avez besoin de la famille, des babillages de Claire et d'Émilie, du repos de notre maison. Votre lettre même atteste la fièvre : si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi, pour nous tous; venez bien vite. Le printemps est superbe. Je connais une petite allée où nous irons tous deux nous asseoir après le déjeuner; vous me raconterez là, mon cousin, vos projets, vos espérances, vos regrets.

« J'ai besoin de m'assurer que, depuis notre dernière rencontre, je ne me suis pas trompée dans mes conjectures, que vous êtes toujours le même, l'entêté qui mettait sa vanité à nier tout et à tout aimer, à discuter Dieu et à le prier par ses admirations naïves; à jouer au sectaire farouche et à s'attendrir comme un enfant. Allez, jacobin terrible, je vous connais. Vous êtes une bonne âme qui dépassez les formules dans lesquelles vous voulez vous comprimer. Répandez-vous un peu ici en secret : personne n'en saura rien que moi! »

J'avais eu la barbarie de ne pas répondre à cette seconde invitation plus pressante : je m'étais défié de cette amie qui prétendait me connaître et qui prétendrait sans doute à me dominer, à me corriger, à me faire la leçon. Impie et sot que j'étais! je n'avais pas remarqué la sup-

plication tendre qui se trahissait jusque dans l'écriture pressée, rapide, fiévreuse. Je n'avais pas compris tout ce qu'il y avait de bonté vraie dans ces lettres dont je ne jugeais que l'esprit. Mais, à Londres, à la première étape d'un exil qui ne finirait peut-être jamais, ces mots dédaignés s'illuminaient. Ma cousine m'apparaissait, les mains tendues vers moi, les lèvres tremblantes d'émotion, douce comme une amie, avec des larmes dans les yeux, sainte comme une mère entre ses deux filles. Je me rappelais tout à coup le timbre de sa voix, auquel un accent provincial donnait une vibration particulière. Cette voix résonnait dans mon souvenir, dans mon cœur.

Quelquefois je m'imaginais qu'au détour d'une rue j'allais la rencontrer tout à coup.

« Me voici, me dirait-elle, je suis venue jusqu'ici, j'irai jusqu'au bout du monde, ou plutôt je vous suivrai tout autour de la terre, parce que je suis infatigable et parce qu'une cousine doit bien cela à son cousin. »

Pourquoi donc, à chaque évocation, la retrouvais-je toujours escortée de ses deux filles, comme d'un prestige ou comme d'une défense? Le prestige n'avait pas à s'augmenter, la défense était inutile. J'écrivis, repentant, humilié, une longue lettre que je recommençai plusieurs fois, sans parvenir à la rendre jamais aussi complète, aussi réservée, tout ensemble, que je voulais qu'elle fût.

Je tenais à tout dire, mais je tenais aussi à ne pas offenser, par une tendresse, tardive comme un remords et qu'on eût pu d'ailleurs attribuer seulement à l'exil, l'amitié si chaste et si dévouée qui se révélait dans toute sa grandeur. Je voulais que ma cousine me pardonnât mon ingratitude, et je ne voulais, à aucun prix, abuser de mon malheur et de ma misère pour exalter sa pitié, pour la transformer.

Je racontais mon départ ; j'essayais de plaisanter sur les sages avis qu'on m'avait donnés et que je n'avais pas suivis. Il y avait un moyen d'éviter tous ces malheurs, et je l'avais refusé. Pourquoi étais-je un entêté, un sectaire, comme on disait? pourquoi mettais-je mon amour-propre, mon orgueil à me comprimer dans d'implacables formules? Décidément il fallait me plaindre, mais prendre bien garde de m'estimer trop : j'avais une vanité capable d'user l'amitié la plus patiente.

L'ironie, qui me semblait une précaution prudente, par un scrupule de fatuité peut-être aussi bien que de délicatesse, je l'abandonnais en parlant des enfants, de ces deux jeunes filles. J'avais bien le droit de les aimer, celles-là, de les embrasser de loin, tout à mon aise, de leur répéter sur tous les tons que j'étais triste en pensant ne les revoir jamais ou de longtemps ! Comme je leur donnais des conseils, comme je renvoyais à ces chères petites, qui n'avaient rien dû comprendre à ce redoublement d'affection, toutes les bonnes paroles que j'avais reçues de leur mère !

Cette lettre partie, il me sembla que la réponse devait m'arriver une heure après. Je ne saurais peindre l'inquiétude, l'angoisse avec laquelle je l'attendis. Je calculais les distances ; j'imaginais des combinaisons heureuses, des hasards, pour que la poste fît l'échange en trois jours ; ou bien je prenais un triste plaisir à supposer qu'on ne me répondrait pas, qu'on se vengerait, qu'on me punirait.

Le sort ne changea rien à l'ordre naturel des choses, et cette réponse attendue avec un si violent désir, même quand j'affectais de ne pas l'attendre, cette réponse vint à son heure, exacte, fidèle, digne de l'amie qui l'écrivait, et, j'ose le dire, digne de moi.

Après avoir raconté la douloureuse stupeur causée dans

la famille par la nouvelle de mon exil, ma cousine ajoutait :

« Maintenant, mon cousin, il ne s'agit plus pour vous d'affecter la raillerie, et il ne s'agit pas pour moi de vous contraindre à renier votre passé parce que la vie présente est cruelle. Relevons-nous sous le malheur. Je ne vous parlerai plus d'oublier, de vous distraire : souvenez-vous, au contraire, et attendez.

« Attendez ! dussiez-vous ne voir rien venir ; et, si vous n'êtes pas le plus présomptueux des athées, remerciez Dieu qui vous donne ce bienfait d'un rôle généreux et facile, d'un poste honorable à garder. Comme je vais être fière de vous ! je dirai : *Mon cousin le proscrit,* et il me semble qu'on me respectera. J'aurai quelques lueurs de votre auréole. Il est bien convenu que je ne vous chicanerai plus sur vos opinions : je les partage. Autrefois, j'avais des doutes : je n'en ai plus. C'est donc pour nous deux que vous allez souffrir ; je suis de moitié dans votre exil. Veillez sur notre honneur commun ; veillez, la tête haute, la figure sereine, devant les hommes qui ont besoin d'exemple, devant vous qui avez besoin désormais de redoubler d'estime pour vous-même. Portez intrépidement, mais simplement, ce fardeau de l'exil qui pèsera aussi sur moi : si vous cédiez un jour, je serais écrasée ; soyez inébranlable, par charité !

« Que toutes vos lettres, mon cousin, soient des messages de paix, des provisions de force pour nous, j'allais presque dire d'espérance ! Eh bien, oui, il y a une espérance au fond d'un grand malheur immérité. Le cœur doit s'en enrichir, et les vertus conquises ainsi profitent à cette vie heureuse et inconnue que se fait notre conscience, même dans la misère et l'abandon. Je ne veux pas, vous

entendez bien, que vous soyez triste ; je ne le serai plus, moi ! Ne me faites pas même cette concession d'un peu de mélancolie, pour flatter ma sensibilité féminine. Soit que vous restiez en Angleterre, soit que vous alliez en Amérique, comme vous en avez le vague projet, dites-vous que vous serez moins seul là-bas que vous ne l'étiez ici, dans votre pays. C'était si loin, la ville ! nous nous voyions si rarement ! Et plus rarement encore avions-nous le prétexte de nous écrire !

« Mais maintenant, mon ami, les prétextes ne manqueront plus ; nous serons inséparables : il y aura toujours, n'est-ce pas, une lettre de l'un ou de l'autre sur les chemins ? Et puis, si vous restez en Angleterre, pourquoi n'irions-nous pas, mon mari et moi, vous rendre visite ? C'est bien le moins, pour moi qui serai exilée de cœur avec vous, que je connaisse mon lieu d'exil !

« Au revoir donc, mon cousin. Ne vous souvenez plus de mes plaisanteries sur votre entêtement passé. Je vous le dis d'un cœur ferme : soyez entêté maintenant pour votre honneur. Ne vous excusez pas d'avoir refusé les offres que je vous avais faites au nom d'une amitié égoïste. Eh quoi ! je voulais vous tenter avec la perspective de devenir médecin de campagne et notre hôte ! Comme vous avez dépassé mon ambition ! Comme je suis humiliée d'avoir mis en regard de cet avenir de courage et d'héroïsme le bien-être mesquin, les petites satisfactions de la vie provinciale ! C'est moi, à mon tour, qui vais vous envier.

« Mon mari voulait vous écrire ; mais il n'ose commencer aujourd'hui, car il débuterait par une demande. Je vous envoie ses vœux les plus sincères, et je vous transmets le désir qu'il hésite à formuler. Il souhaite ardemment, mon cousin, que vous songiez à lui pour les

premiers embarras de toute nature que nous causera une installation. Vous ne me persuaderez jamais que vous avez emporté un coffre-fort. Il y aurait mauvaise grâce de votre part et mépris pour nous, dans un dédain qui me laisserait croire que votre fierté démocratique ne veut pas toucher à nos écus bourgeois. Ah! mon cousin, faites à mon mari l'honneur qu'il réclame : ce sera un pacte entre vous deux qui égalisera les situations, puisque nous avons aussi le nôtre, le pacte idéal dans lequel nos deux âmes seules se sont engagées. »

Cette lettre, je l'avoue, fit tomber enfin de mes yeux les larmes rebelles. L'amitié vaillante qui m'exhortait au courage, le dévouement qui redoublait de sourires au moment où le sort redoublait de dureté pour moi, tout, jusqu'à cette offre simple, ingénue, presque maladroite, de secours matériel, me pénétra d'une reconnaissance sans bornes.

Je pleurai sur ces pages, mais des larmes si douces, de ces grosses larmes qui humilient l'égoïsme et qui exaltent la tendresse. Tout en me désolant de ma solitude, j'en avais été jaloux jusque-là, et cette lettre m'obligeait au partage, à l'effusion. Le courage nerveux, fiévreux, provoquant que j'avais montré n'était plus de saison. Je me sentais armé d'une force nouvelle qui, ne venant pas de moi seul, me paraissait invincible, et qui, me montrant une conscience solidaire de la mienne, m'imposait une double tâche, un double point d'honneur. M'avouer battu, c'était maintenant déserter pour un autre, autant et plus encore que pour moi ; ce qui doublait la lâcheté et lui enlevait toute excuse.

Comme ma cousine allait au-devant de mes secrètes faiblesses ! Comme elle m'avait compris, et comme cette

défense d'être mélancolique éveillait au contraire une mélancolie charmante ! Sans l'exil, je n'aurais pas eu la révélation entière de ce cœur dévoué que j'avais méconnu. Je me jurai bien d'en mériter, à l'avenir, tous les secrets.

J'acceptai les conseils, je ne fus pas assez brave pour accepter les offres plus positives. Sur ce point, j'avais toujours été d'une réserve, d'une timidité farouche qui se changeait maintenant en orgueil. D'ailleurs, étais-je pauvre encore? J'avais du moins perdu, de mes deux pauvretés, celle qui me faisait le plus souffrir. Cette lettre me rendait bien riche.

— Est-ce que vous rentrez en France ? me dit un exilé que je rencontrai quelques heures après, et qui fut étonné du rayonnement de mes yeux, car ces larmes presque enfantines laissent toujours une lueur, une sorte d'aurore sur les visages flétris des hommes.

— Au contraire, lui répondis-je en lui serrant la main, je songe à m'éloigner davantage.

— Et c'est pour cela que vous paraissez plus heureux ? reprit-il avec un sourire triste.

— C'est pour cela.

Il soupira et continua sa route.

. . . .

Si je ne m'étais pas imposé le devoir rigoureux de ne parler que de moi à moi-même, d'abuser de ce mot haïssable jusqu'à ce que je me sois désintéressé de mes propres douleurs, j'aurais bien des récits touchants à faire, bien des détails curieux à donner sur mes compagnons d'exil, sur leurs habitudes, sur les efforts héroïques tentés par chacun d'eux, par celui-là surtout qui venait de m'aborder, pour vivre ou pour ne pas mourir à Londres. Mais, encore une fois, je n'écris pas pour la curiosité, je me confesse à des amis, à une amie, et je n'attends ni

applaudissements, ni gloire de mon récit, ni absolution même, quand ma confession sera faite.

J'étais résolu à profiter de la première occasion de quitter l'Angleterre, convaincu que j'y épuiserais mes dernières ressources sans résultat ; et maintenant je n'avais plus le droit de languir, de souffrir dans l'inaction. J'avais hâte de prouver au contraire à ce regard lointain, aimant, qui m'échauffait à travers la distance, que rien ne me coûterait pour justifier sa confiance, pour trouver dans l'étude, dans le travail, dans la vie pratique, non pas seulement ce pain quotidien que le Père des cieux ne donne pas plus que l'oubli des offenses à certains pécheurs, mais ce pain de l'âme, cette mystérieuse consolation qui se dégage de l'activité comme une harmonie, comme un concert de joie formé de tous les soupirs humains.

III

L'Amérique me tentait, ainsi que l'Angleterre m'avait tenté; mais, quand je voulais préciser mes projets d'avenir, l'expérience que je venais d'acquérir à Londres me glaçait tout à coup et me jetait dans l'incertitude. Ne retrouverais-je pas à New-York les mêmes difficultés? Me serait-il plus facile de me créer un état, une fonction, un travail ? J'avais étudié les sciences, j'étais presque médecin : l'étais-je assez pour prétendre exercer là-bas ? La lancette ou la plume, voilà les deux instruments qui me

faisaient ressembler à Figaro. Mais l'analogie de ma destinée avec celle de l'intrigant barbier me troublait, m'offensait presque dans ma dignité de proscrit, me donnait une honte. Écrire ou saigner, telle était l'alternative ; les deux termes du problème me répugnaient également. Au profit de quelle idée tenterais-je d'écrire là-bas, si loin de mon pays, si loin de tout ce que j'avais discuté ? et devais-je trouver au moins la mule du docteur Bartholo à saigner au pied ?...

L'exil n'est pas seulement une prison qui marche ; ce n'est pas seulement l'infini cellulaire ; c'est bien souvent l'impuissance pour l'esprit, dans un cachot idéal. Souffrir derrière des verrous, c'est le premier degré de la torture ; mais avoir devant soi l'espace et se sentir retenu ; mais être contraint à l'initiative d'un homme en liberté et n'avoir ni le but, ni l'inspiration, ni l'intérêt précis, ni les facilités de l'homme libre ; se croire affranchi de son pays et se sentir écrasé par tout un monde ; agiter des bras tout fiers de n'avoir pas de chaînes et porter son cerveau enchaîné ; voilà ce que j'éprouvais, voilà ce que la fatalité faisait pour moi, ce qu'elle a fait pour bien d'autres, pour tous ceux qui n'avaient pas un métier universel. Croirait-on que, de toutes les choses humaines, l'esprit et la science sont les plus inutiles, les plus difficiles, les moins pratiques, hors de la patrie ? Hélas ! dans la patrie même, à quoi mènent-elles bien souvent ?

Je parcourus pendant toute une semaine les docks de Londres, passant en revue les navires en partance : je n'avais que l'embarras du choix ; mais c'était précisément le choix qui m'embarrassait.

Un jour, le hasard me conduisit devant un navire, le *Windermere*, qui appareillait pour l'Australie. J'avais déjà songé plus d'une fois au pays de l'or. Quand on ne peut

travailler ni avec les idées ni avec les industries du vieux monde, pourquoi, m'étais-je dit, ne pas s'occuper bêtement ou stoïquement à creuser la terre et à chercher de l'or? La richesse est un instrument aussi, comme la plume et la lancette. Rousseau n'a-t-il pas dit : « L'argent que l'on pourchasse est celui de la servitude, celui qu'on possède est l'argent de la liberté? » Pourquoi ne me ferais-je pas esclave afin de devenir libre? J'aurais du moins cet affranchissement qui donne un piédestal à la misanthropie et qui permet de regarder et de mépriser d'un peu plus haut les vices, les ridicules, les trahisons de l'humanité?

Mais cette convoitise ingénue que je trouvais dans ma pensée, cette convoitise de l'or me répugnait bientôt. Pauvre cousine! que dirait-elle? Pourquoi ne pas la consulter? pourquoi ne pas la prendre pour arbitre? Que dirait-elle si elle me surprenait pensant à cette boue, à cette poussière qu'on arrache là-bas avec les ongles, qu'on se dispute ici les poings fermés? Enflez donc votre cœur de tous les souffles généreux; vivez donc dans un rêve, luttez, souffrez pour ce rêve sublime, et, le jour de la défaite, vous demanderez votre revanche à la fonction la plus brutale, la plus égoïste; battez-vous, mourez pour des idées, et ressuscitez, pour égratigner la terre en cherchant de l'or?

Si j'ai peur de la misère, de la faim, ne puis-je accepter cet argent béni, tout parfumé par l'amitié, cet argent qu'on m'offre simplement et que je pourrais si simplement prendre? A quoi bon mettre sa fierté dans un refus? L'humilité, c'est la vraie grandeur en affection. Voilà ce que je m'étais dit, voilà ce que je me répétais, en contemplant le vaisseau sur lequel je voyais déployer l'activité qui précède un départ. Mais, en dépit des raisonne-

ments du cœur, malgré les soubresauts de mon orgueil, un désir que je pouvais trouver plus noble que l'ambition de l'or, un âpre désir, me poussait à me faire inscrire parmi les passagers.

L'Australie, c'était toujours l'inconnu, et j'avais tant besoin de me détourner du monde connu! C'était la lutte sauvage; c'était le travail à main armée; c'était la barricade pour le pain de chaque jour, et il y avait tout au fond de mon cœur un instinct de lutte, de combat, qui avait besoin de se satisfaire. La douleur que j'avais emportée de France ne s'évaporait pas tout entière en contemplation, en aspirations tendres; il me restait un levain de colère qui me poussait aux aventures. Vivre avec un revolver à la main, c'était matérialiser le symbole des gens obligés de se défendre, à chaque heure, contre la calomnie. J'étais un blessé; je sentais parfois ma blessure saigner si cruellement qu'alors je poussais un cri de colère autant que de douleur. Pourquoi ne pas aller en Australie pour y devenir millionnaire ou pour s'y faire casser la tête?

Au beau milieu de mes réflexions, je fus accosté, ce jour-là, par un homme d'une trentaine d'années, par un Français, dont l'accent gascon me fit sourire, quand j'eus compris qu'il voulait m'embaucher pour l'Australie. N'était-il pas juste que, à l'heure des mirages, des projets excentriques, un souvenir de la Garonne vînt se mêler au programme évoqué par moi? Mon interlocuteur s'y prit d'ailleurs avec une bonhomie originale.

— Voilà un mônsieur, me dit-il en me saluant et en me tendant la main, qui ne va pas refuser un petit service à des compatriotes.

— Quel service puis-je vous rendre? lui demandai-je assez surpris.

— Celui de nous accompagner sur cette coquille de noix, qui ne m'inspire pas de confiance, et de venir avec nous à Melbourne.

— C'est là le service que vous attendez de moi?

— Et pourquoi pas? Imaginez, mon bon monsieur, que nous nous sommes associés treize Français, dont un Allemand, pour aller faire fortune dans le pays des fées. Or, je pense que le nombre treize est un nombre fatal. Le navire me paraît disposé à profiter contre nous de cette maladresse si nous la commettions. Vous ne refuserez pas de faire la quatorzième.

Je partis d'un éclat de rire.

— Vous aviez besoin d'un prétexte pour vous décider? continua mon Gascon, hé! le voilà! je connais le cœur humain.

— Permettez-moi de réfléchir.

— Oh! c'est tout fait; j'ai réfléchi, moi, repartit mon interlocuteur en me prenant le bras. Si vous voulez des renseignements sur les conditions de la société, je vais vous les faire donner par notre caissier. Hé! monsieur Gervais, voici un compatriote qui désire vous parler.

Il s'était retourné vers un groupe stationnant à quelque distance. Un homme d'une cinquantaine d'années environ s'en détacha et vint vers nous.

M. Gervais était un agriculteur du centre de la France, très-riche, mais auquel la curiosité, la passion des voyages, peut-être aussi une ambition plus positive, avaient inspiré l'irrésistible désir d'un séjour en Australie.

Sa figure, fortement colorée, son ampleur, l'expansion de toute sa nature physique, n'en faisaient pas le chef naturel d'une expédition d'Argonautes. Ses habits étaient doublés déjà de la Toison d'or; il était lui-même une Australie conquise et épanouie; on voyait des filons d'or

dans le rayonnement de son large et malin sourire; son œil brillait comme un louis dans l'entre-bâillement d'un porte-monnaie, et les poches profondes de son gilet avaient des empreintes, des reliefs fort significatifs.

M. Gervais m'exposa, avec la rondeur d'un homme habitué aux affaires, le plan de l'association, qui s'était recrutée un peu au hasard. Il fallait avoir au moins quatorze cents francs à apporter au fonds commun. L'acquisition d'un matériel indispensable pour une exploitation sérieuse de vêtements et d'armes devait absorber la plus grande partie de cette somme. Cinq cents francs étaient affectés pour chaque voyageur au payement de la traversée.

En vidant toutes mes poches, en offrant ma montre comme l'ex-voto d'un homme qui ne voulait plus compter avec les heures et qui s'abandonnait à l'incertitude de la durée, je pouvais atteindre ce chiffre de l'apport individuel. Une première difficulté était résolue; quant aux autres arrangements, M. Gervais me donna rendez-vous dans une taverne, à une heure de là, pour me les soumettre, en présence des treize.

Le croirait-on? je n'hésitai pas. Je tendis la main à M. Gervais, qui m'autorisa dès lors à l'appeler, comme les autres, « le père Gervais, » et je promis de me rendre à la taverne. En cinq minutes, toute fluctuation avait cessé : la bonne figure de cet amateur de voyages et de périls, qui avait quitté son pays, ses champs, ses fermes, ses rentes, en n'emportant que le strict nécessaire, pour s'exposer aux aventures; cette joyeuse humeur du Gascon dont l'entrée en matière m'avait mis en gaieté, l'honnêteté un peu folle, si je puis ainsi dire, qui se lisait sur les physionomies de ces deux hommes, m'avaient séduit.

Une heure après je donnais mon consentement aux

petits articles d'un contrat d'association qui était un modèle de fantaisie industrielle.

Le père Gervais, je dois en convenir tout d'abord, pour achever de le peindre, voulait jouer le rôle d'apôtre. C'était un adepte phalanstérien, et avec un enthousiasme qui avait pris ses précautions contre le martyre et la désillusion, il partait pour la propagande ; mais il n'avait pas voulu risquer toute sa fortune dans ses essais.

— Je me suis donné deux ans à souffrir, me dit-il plus tard, quand l'heure des confidences fut venue. Si dans deux ans je n'ai pas déposé dans un coin de bonne terre un peu de la graine qui fera fleurir l'harmonie dans le monde, je quitte les hommes et je reviens à mes bestiaux.

Il espérait bien rapporter aussi quelques graines d'or du pays où il allait semer la parole de Fourier.

— Il y aura compensation, disait-il; de cette façon je ne perdrai pas tout à fait mon temps.

Le contrat de société devait à l'inspiration du père Gervais un préambule fort sentimental : mais c'était un vrai notaire, le neveu même du brave cultivateur phalanstérien, qui avait rédigé la partie prétendue sérieuse de l'acte en question. Un notaire qui n'est pas en fuite et qui, sans y être contraint par la banqueroute, avait simplement abandonné un beau jour ses clients et son étude pour se faire mineur en Australie, c'était là, il faut l'avouer, un troisième personnage digne des deux autres. Le Gascon, toutefois, n'avait guère pour toute originalité que son accent et que les formules de son pays dont il pimentait son discours.

A la taverne, je fis connaissance avec le reste des associés. Je me trouvai le seul exilé involontaire. Des fils de famille ruinés, des artistes blessés par l'idéal et traînant leurs ailes meurtries pour les recoudre là-bas avec un fil

d'or; des enfants prodigues qui voulaient engraisser eux-mêmes le veau destiné à fêter le retour; des éclopés de toutes les catégories, mais, en somme, des cœurs honnêtes, pour qui la recherche de l'or était surtout la poursuite d'une utopie, tels étaient les compagnons que le hasard de la destinée me donnait.

Pour combien d'années?

Quand je les vis tous réunis, je cherchai du regard à deviner, à pressentir celui que j'aimerais plus tard, dont je ferais mon confident, mon associé plus intime. Le Gascon m'avait parlé d'un Allemand mêlé à la société française; je le reconnus, et je fus frappé du charme étrange de toute sa personne. Grand, mince, les pommettes saillantes, les yeux à fleur de tête, avec des cheveux blonds qui semblaient égoutter je ne sais quel fluide magnétique sur ses joues, sur ses épaules, Bleymann portait la mélancolie sur son front, et ses lèvres épaisses, mais qu'une réflexion contenue tenait toujours fermes et serrées, annonçaient une énergie tranquille. C'était un peintre de grand talent. S'était-il fatigué de chercher l'infini avec son pinceau, et voulait-il noyer dans les solitudes, dans les grandes distances, la pensée importune qui torturait son génie? En aucune façon. Il voulait se marier à une belle et bonne jeune fille de Dusseldorff; et, comme il trouvait que les saints et les saintes mettaient bien du temps à faire fleurir sur la toile la petite moisson d'or dont il avait besoin pour entrer en ménage, il avait accroché sa palette dans la chambre de sa fiancée, et il était parti tranquillement, naïvement, pour le pays de l'or, comme on va chercher des provisions au marché.

D'une grande érudition, d'une gaieté invisible qui ne souriait jamais, et qui formulait des plaisanteries comme des sentences, Bleymann enveloppait et harmonisait tous

les contrastes sous l'émail d'une candeur sublime. Il était de ces hommes qui sont toujours trompés et qui ne sont jamais dupes, dont la raison soupçonne et voit le piége, mais qui y vont avec un grâce soumise, comme à une nécessité humaine. On pouvait le croire sceptique, il était résigné : il espérait revenir pour se marier dans un an, mais il admettait très-bien que l'épreuve pût durer deux ans ou dix ans. Sa fiancée l'attendait avec tant de confiance, qu'elle devait immobiliser son cœur et sa vie et ne pas vieillir sans doute en l'attendant.

Je me sentis une grande sympathie pour Bleymann. Cette fiancée, c'était peut-être sa cousine. Ah! l'heureux cousin!

Je ne dois pas oublier non plus, parmi mes associés, un musicien, Denis, attaché autrefois comme simple clarinette à l'orchestre du théâtre de la Porte-Saint-Martin, et qui venait d'abandonner pour les chances des mines une position assez lucrative qu'il avait à Londres dans les concerts Julien, où il jouait du *saxophone*.

Ce dernier instrument l'avait perdu. Denis avait la nostalgie de la clarinette; il n'osait y revenir après l'avoir quittée : ses lèvres, déshonorées par le saxophone, ne lui paraissaient plus dignes de l'objet qui avait reçu ses premiers soupirs. Il se rappelait un solo de clarinette fort applaudi dans un ballet de la Porte-Saint-Martin, la *Belle aux cheveux d'or*, je crois. Ce solo, il promettait de nous le jouer plus tard, pendant la traversée, loin de Londres, quand il pourrait maudire tout à son aise le saxophone. Pauvre Denis! était-il beaucoup plus ridicule que le grand peintre allemand, que le notaire, que l'agriculteur phalanstérien, que le Gascon, que moi-même, que nous tous enfin qui désertions la vieille Europe comme des enfants qui fuient l'école, pour trouver là-bas d'autres chimères, d'autres leçons, d'autres meurtrissures?

Aucun de nous n'était un avare, aucun de nous ne partait uniquement pour s'enrichir, et je crois qu'on nous eût rendus millionnaires avec une idée beaucoup plus sûrement qu'avec des monceaux d'or; cependant la conclusion de tous les discours était un chœur entamé en l'honneur des éblouissants mirages de l'Australie. Chacun faisait son calcul, et quand il fallut partir, nous découvrîmes que chacun de nous avait acheté secrètement un grand sac de cuir, bien solide, capable d'enfermer plusieurs centaines de mille francs. C'était le même sac, acheté sans doute au même marchand.

A la réunion de la taverne, je vis une grosse paysanne dont on ne m'avait pas parlé, et qui semblait prête aussi pour le voyage.

— Vous étiez quatorze et non pas treize, dis-je au Gascon; je n'étais pas nécessaire.

— Oh! Catherine ne compte pas!

J'appris que mademoiselle Catherine était une cuisinière emmenée par précaution et aux gages particuliers du père Gervais, qui s'imaginait n'avoir rien à redouter de la faim s'il avait toujours avec lui un cordon bleu. Le Gascon l'entretenait plaisamment dans cette idée.

— Il est bien certain, lui disait-il, que ce qui a manqué à la famille Ugolin dans la prison, c'est une cuisinière. Si nous recommençons les péripéties de la *Méduse*, Catherine nous sera utile: elle nous accommodera à une mort convenable.

Je donnai ma parole à mes nouveaux compagnons; je fis mieux encore, j'apportai tout mon argent au père Gervais, et j'attendis plus calme l'heure du départ.

Quelle étrange chose que la discipline humaine! Depuis que je m'appartenais moins, je me possédais mieux; depuis que j'étais membre d'une association, un *quator-*

zième, comme on m'appelait, je m'imaginais avoir franchi un grand pas, avoir conquis un peu plus de liberté et de sécurité. Mon malheur était versé au fonds commun, et j'avais mes droits dans la répartition des petites joies de la société. Hélas! les premiers dividendes sont toujours les meilleurs; j'entends ceux qu'on distribue avant l'exploitation. Pendânt les quinze jours qui précédèrent notre embarquement, il y eut des soirées de causeries interminables : on évoquait la patrie sans amertume. Je n'osais plus baisser les yeux en en parlant, puisque mes associés lui envoyaient du fond du cœur leurs souhaits et leurs tostes; je prenais plaisir à serrer la main de Bleymann.

— A votre fiancée! lui répétais-je toujours en levant mon verre.

Il reçut les premières fois cet hommage sans y prendre garde; mais, un soir, il me regarda, sourit et parut deviner.

— A la vôtre! me répondit-il.

Je rougis, je posai mon verre, je me levai, et, depuis lors, je me contentai d'envier tout bas ce bon Allemand qui avait un amour placé à gros intérêt en Allemagne, sans lui en faire mon compliment tout haut.

J'écrivis à ma cousine la veille de notre départ; je lui donnai sur notre société de grands détails; je voulus faire rire ses deux enfants, et je rédigeai une longue, longue lettre, plaisante, littéraire, descriptive, un article, un feuilleton de journal enfin. Je mis tous mes efforts à emplir d'illusions, de rêves exotiques, de panoramas, ces pages qu'on devait lire en famille. Je voulais que rien ne trahît une douleur, et il me semblait qu'un adieu mélancolique eût été de ma part une provocation sacrilége à l'amitié chaste qui promettait d'aller partout avec moi.

— Tant mieux si elle se trompe à ce verbiage! me disais-je en relisant les portraits de mes compagnons; et tant mieux encore, pensais-je tout bas, si elle me devine, si elle me voit sous mon masque!

Car je ne pouvais me mentir : cette lettre joyeuse fut écrite avec tristesse, et quand j'eus fini de la mettre sous enveloppe, j'eus besoin de me dompter pour ne pas éclater en sanglots. C'était mon cœur tout saignant que j'avais enseveli, et que j'envoyais dans un habit de carnaval.

. . . .

Le 15 août, nous nous embarquâmes sur le *Windermere*. J'avais redouté l'ébranlement du départ; mais je me trouvai tout à coup dans une arche humaine si peuplée, si bruyante, si confuse, que je fus étourdi pour une semaine ou deux, et qu'on avait levé l'ancre, quitté la Tamise et les côtes d'Angleterre avant que j'eusse pris le temps de me recueillir, de me demander si ce nouveau départ n'était pas un nouvel exil, ou au contraire la revanche, la consolation de ma première traversée.

Nous étions deux cents passagers, deux cents émigrants, et, sur ce nombre, je crois qu'un tiers se composait d'enfants de tous les âges. On eût difficilement rêvé une collection plus complète, plus bigarrée : des têtes blondes, des têtes brunes, des marmots à la mamelle, des polissons de cinq à sept ans qui portaient les fureurs d'Etéocle et de Polynice dans les calmes solitudes d'une terre nouvelle, et qui se battaient régulièrement entre tous les repas : des pauvres petits êtres blémis par la misère, dont les parents allaient chercher un gîte, un trou, fût-ce un tombeau, dans cette terre que tous les désespérés vont labourer, et qui se traînaient comme des larves; des poussahs rubiconds, presque nus, qui s'égrenaient sur le

pont comme des fragments d'une grappe de petits anges, c'est-à-dire de petits démons, tombée d'un ciel de Rubens. Il y en avait de la veille, du jour et même du lendemain. Des Anglaises intrépides et sur le point d'être mères, n'avaient pas eu peur de la traversée : quelques-unes même avaient compté sur les effets hygiéniques du tangage pour hâter leur délivrance, et sur le roulis pour bercer leur premier né.

Un ministre anglican, commis-voyageur d'une société biblique, que nous appelions entre nous M. Pritchard, et qui se promenait gravement dans sa longue redingote, en saisissant le moindre prétexte pour nous distribuer des petits sermons imprimés, des prières, que nous allions restituer ensuite à sa fille aînée, un pasteur qui emmenait avec lui les premiers éléments d'un troupeau, devint père, pour la huitième fois, trois jours après l'embarquement.

Je n'ai jamais vu d'extase plus naïve que celle de cet heureux chef de famille. Il semblait pourtant dans sa joie (j'en demande pardon à madame Pritchard) presque désappointé de n'avoir qu'un petit paroissien de plus : on eût dit qu'il comptait sur deux. Je ne sais ce qu'il est devenu et à quel chiffre glorieux sa vanité de père est arrivée.

Le navire était une tempête. Toute cette population grouillait, criait, empêchait la promenade, la causerie, la réflexion. Il fallait songer à se préserver d'un choc, d'une avalanche, ou à ne pas écraser un tabouret humain qui s'offrait à chaque pas.

Le soir, quand les marmots étaient couchés, non pas endormis, quand toute cette population avait débarrassé le pont, nous pouvions alors nous réunir tous les quatorze et causer de nos intérêts communs.

Le père Gervais rendait ses comptes, expliquait l'emploi présent et futur des capitaux confiés. A la moindre objection, ce caissier susceptible prenait la sacoche où maigrissait notre trésor, et menaçait de la jeter à la mer. Il vint même un moment où la menace de cette infidélité d'un nouveau genre fut si fréquente et si alarmante, qu'on agita la question de savoir si le père Gervais ne serait pas dépouillé de ses fonctions; mais il était d'humeur à refuser : il eût fallu employer la violence, et la catastrophe redoutée eût été sans doute la conséquence de la lutte engagée pour la prévenir.

L'apprentissage de la vie de camp volant commençait pour nous dans cette fourmilière. Les vivres nous étaient distribués en nature : c'était à notre industrie qu'il appartenait de les faire cuire, de les assaisonner. Il ne tenait qu'à moi d'ébaucher alors les études culinaires auxquelles je fus obligé de me livrer plus tard. Mais Catherine fut notre ressource; son rôle devint sérieux, et nous rendîmes grâces alors à la prévoyance du père Gervais, dont nous nous étions tant moqués.

— C'est un phalanstérien complet, disait le Gascon; il a déjà la longue queue avec l'œil télescopique au bout; il voit de loin.

Catherine était une annexe à la société des quatorze. Elle n'en faisait pas partie intégrante; aussi nous fallait-il récompenser un peu son zèle. Et, comme la récompense était naturellement donnée par le caissier central, qui gardait en même temps les économies de Catherine, j'ai toujours soupçonné le père Gervais d'avoir commencé le lavage de l'or, avant notre installation dans les mines.

Une traversée entreprise dans ces conditions triviales ne semblait laisser aucun loisir à la mélancolie. Le dégoût était trop amer, la fatigue trop réelle, l'ennui trop

cuisant. Cependant je finis par m'habituer peu à peu à ce tumulte, comme on s'habitue au bruit d'un moulin, d'une chute d'eau, ou comme les fakirs de l'Inde s'habituent à l'horrible supplice des insectes qui les rongent, et qui deviennent impuissants à troubler la sérénité de leur contemplation. Peut-être aussi la mer, cette grande prison, agit-elle à la longue sur toutes ces têtes folles d'enfants, et leur imposa-t-elle la gravité, le silence, la tristesse! Pauvres exilés de la joie qui perdaient maintenant l'universelle patrie de l'enfance! Il me sembla qu'ils se battaient avec plus de mollesse, qu'ils se défiaient moins entre eux, et que, sans se chérir davantage, ils se regardaient avec une pitié réciproque.

La fille aînée du pasteur, de M. Pritchard, jolie blonde de seize ans, aux boucles allongées jusqu'à la ceinture, qui, dans les premiers jours du voyage, distribuait en passant des caresses à ses frères et à ses sœurs, les réunissait maintenant près d'elle et commençait à leur lire gravement, pieusement, pour les distraire, pour les amuser, les sermons de leur père et les petits livres dont nous ne voulions plus.

Peu à peu je me retrouvai. Cette solitude, entre deux infinis qui semblaient se rejoindre au bout de l'horizon pour m'enfermer, fit germer et bruire dans ma tête bien des idées que je croyais mortes ou enchaînées. Par une réaction toute naturelle, le tumulte commençait en moi dès que le calme commençait à s'établir autour de moi. L'uniformité, la monotonie des impressions, ce vide dans lequel je m'avançais vers un monde nouveau, presque barbare, où je n'avais ni passion généreuse à servir, ni intérêt moral à défendre; cette privation des nouvelles de France à laquelle je n'avais pas songé et qui devenait plus terrible, plus implacable à mesure que les jours

s'élevaient et s'abaissaient sur le gouffre; le sentiment plus distinct de mon impuissance, de mon inutilité pour la cause à laquelle j'avais dévoué ma vie; tout m'excitait à la révolte.

Combien de fois ne m'arriva-t-il pas dès lors d'aller et de venir, comme une bête en cage, frappant le plancher de mon pied impatient, irrité contre l'abîme, regrettant mon départ, rêvant un retour fantastique, fabuleux, impossible! Pourquoi ne profiterais-je pas de la rencontre du premier navire? Mais ce n'était pas à Londres que je voulais retourner, c'était là-bas, c'était en France, c'était dans ma vieille ville, c'était sur le lieu de mon combat et de ma défaite!

Une prison, une prison dans l'air natal n'était-elle pas mille fois préférable à l'horizon vaste dans lequel j'étouffais? Et mes amis, et celle-là surtout qui m'avait envoyé les plus doux sourires de la patrie dans ses lettres, celle-là que je voulais m'appliquer à aimer uniquement, celle-là que j'aimais maintenant d'une amitié si pure, si respectueuse, si soumise, pourquoi ne tenterais-je pas de la rejoindre? Je voyais son âme, je ne voyais plus son visage, je m'imaginais l'avoir oublié; j'avais une ardente curiosité de le contempler, de le trouver embelli de tous les charmes que ma reconnaissance lui attribuait. Que fait-elle là-bas, cette sœur dévouée? Que dit-elle de moi? ne se lassera-t-elle pas un jour de m'envoyer ses conseils, ses consolations? A quelle station de ma vie errante, fugitive, retrouverai-je maintenant un mot écrit par elle?

Quelquefois je faisais de consciencieux efforts pour m'arracher à cette préoccupation, à cette évocation continue de ma cousine; mais je ne pouvais me distraire de son image qui semblait monter des flots et descendre des

nuages qu'en attisant pour la colère ou pour la haine le foyer qui brûlait en moi.

Il suffisait d'un cri des matelots, d'un mouvement du vaisseau pour me faire retomber de ces hauteurs enflammées. Alors la chute était profonde; je me retrouvais plus faible, plus vaincu, plus abandonné que jamais, et j'essayais d'envier mes compagnons de voyage, que j'entendais chanter, qui ne pensaient qu'aux richesses futures et qui, tous les matins, croyaient apercevoir la côte de l'Australie s'étalant comme un bandeau d'or à l'extrémité de l'horizon.

Un jour, je m'étais si profondément noyé dans ma rêverie, j'étais si bien en France, que je n'avais pas entendu l'appel de mes coassociés pour le repas du matin. Appuyé contre un mât, le regard au ciel, enchaîné dans une sorte de catalepsie, j'étais, paraît-il, immobile depuis deux heures, quand Bleymann, le seul qu'on eût jugé digne de réveiller un homme en extase, s'approcha de moi et me frappa doucement sur l'épaule.

— N'est-ce pas, me dit-il de sa voix grave et lente, que c'est beau l'Océan, que c'est un magnifique spectacle, toujours nouveau ?

Je n'écoutais pas, mais je sentais vaguement qu'il voulait être de mon avis et qu'il venait pour sympathiser avec moi. Je secouai la tête en signe d'assentiment, et je laissai voir des larmes.

— O poëte ! murmura l'Allemand avec un accent plus profond.

Je me retournai vers lui.

— N'est-ce pas, m'écriai-je tout à coup, n'est-ce pas, que nous aurons la majorité dans les élections?

Bleymann ne fut pas décontenancé par cette singulière réplique. Il ne trouva pas que j'étais fou de songer à des

disputes humaines, devant la paix et le silence de l'immensité; au suffrage universel, à l'océan de la foule, devant les splendeurs de l'océan de Dieu! Il ne se moqua pas de moi; il n'essaya ni de me plaindre ni de me gronder. Il me devina, me serra la main et s'éloigna.

Ce jour-là nous avions été d'accord. Ce n'était pas comme le jour du toast à sa fiancée. Il m'avait répondu.

La traversée dura cent vingt jours. Quatre mois après notre départ, nous entrions dans l'immense baie de Port-Philippe: nous étions en Australie. Une vie nouvelle (et pourtant elle ne devait pas être une vie heureuse) allait commencer pour moi!

IV

Une arrivée est presque toujours un mystérieux signal de réveil donné à l'espérance la plus improbable; de même que le départ le plus souhaité est presque toujours le commencement d'une angoisse, le pressentiment d'un sommeil agité pour l'âme. Il n'est pas rare de quitter la terre d'exil avec des pleurs; il n'est pas rare non plus que le cœur, déchiré par les regrets de la patrie, essaye de s'épanouir en abordant le lieu de son supplice, de sa prison à ciel ouvert.

C'est que l'inconnu est le seul rêve que les hommes n'aient pas flétri. Il y a en nous un si fatal besoin de bonheur, ou plutôt une si implacable nécessité d'oubli,

pour recommencer les chutes, les désillusions, que chaque changement dans le décor de la vie nous persuade aisément que la vie va changer, et qu'avec une fidélité inébranlable pour nos misères passées nous aimons à croire que nous pouvons leur être infidèles! Mais la douleur ne se laisse pas répudier par celui qui l'a aimée un jour. Ma blessure m'était trop chère pour que je consentisse à la guérir; je cédais seulement à un instinct involontaire, à une bravade de ma fierté, en m'imaginant que ce ciel nouveau, que ces brises d'une terre inconnue pouvaient cicatriser ma plaie, et que j'étais libre, à ce moment, de faire un pacte avec mes souvenirs.

Pendant deux jours, la chaîne de montagnes qui ferme, du côté de l'ouest, le continent australien, se dressa devant nous, imposante, obscure, comme une sombre muraille derrière laquelle tous les trésors, toutes les féeries nous attendaient. Chacun à part soi faisait son rêve d'escalade, murmurait le « Sésame, ouvre-toi! » de cette porte gigantesque qui couvrait l'horizon. Mais c'était moins la préoccupation de l'or qui m'agitait qu'un désir de m'élancer au sommet de ces mystérieuses solitudes. Tous mes compagnons se montraient du doigt l'Australie comme un lingot; ils remuaient déjà leurs outils, comme si le premier acte de l'hospitalité dût être, en abordant, de déchirer la terre qui leur souriait de loin. Moi, je sentais dans ma poitrine des battements d'ailes, et ce qui m'enivrait par avance d'une joie ineffable, c'était je ne sais quel épanchement de mon cœur, au sein d'une nature qui n'aurait menti encore à personne. Ce que j'espérais le plus, c'étaient des larmes.

Ces dispositions qui me ravissaient, parce qu'elles m'étonnaient surtout, n'étaient pas, il faut en convenir, des augures propices pour un mineur; mais allais-je donc

sérieusement piocher la terre? N'y avait-il donc rien de mieux, rien de plus noble à tenter pour l'intelligence et même pour la vie matérielle, dans ce pays qui m'apparaissait splendide? Cet escalier de montagnes dont chaque marche était couverte de forêts comme d'un tapis de verdure, et par lequel le soleil descendait lentement tous les matins, en traînant après lui un manteau d'or qui se déchirait et s'éparpillait dans les vallées pour les ensemencer, cet escalier, étagé entre l'Océan et le ciel, ne pouvais-je donc le gravir pour demander à la science quelque secret, et à la poésie quelques-unes de ces banalités sublimes qui sont toujours des révélations pour notre ingénieuse vulgarité?

Mais, à mesure que nous avancions dans la baie, le ciel montait, et l'infini d'en haut écrasait l'escabeau de géant qui nous avait si vivement émus d'abord. Les Alpes devenaient des collines, et les collines elles-mêmes s'affaissaient, s'évanouissaient : le charme avait opéré, les sirènes nous avaient pris au piége et n'avaient plus besoin de se laisser voir.

La rade de Port-Philippe passe pour une des plus belles du monde. C'est du moins ce que nous racontait le pilote qui dirigea le *Windermere* pendant l'espace d'environ soixante milles; mais ces côtes n'ont de majesté que de loin. Dès qu'on s'en approche, elles perdent l'aspect imposant que leur donne la perspective. Douces, vertes, caressantes comme des refuges pour les blessés, elles n'apparaissent plus comme un théâtre solennel et provoquant pour d'audacieuses entreprises. On ne dit plus : « Qu'il fait bon vivre dans cette arène! » mais on serait tenté de soupirer : « Qu'il est doux de mourir dans ce berceau! »

C'est bien là le contraste, le brusque revirement qui doit surprendre tout homme assez insensé pour vouer sa

vie aux illusions. Nous croyions aborder à un continent digne des *Mille et une Nuits*, et l'on eût dit que nous entrions dans quelque douce et triviale Normandie.

Pendant la route, la question de notre établissement avait été longuement agitée, sans être jamais résolue. Les livres apportés d'Europe, assez incomplets d'ailleurs, sur l'état des mines à l'époque de notre voyage, nous renseignaient mal. Des quatre centres aurifères principaux, quel serait celui que nous choisirions? Ballarat, le mont Alexander, Bendigo et les Owens : tels étaient les noms avec lesquels nous jouions dans ces séances de la société des Quatorze, qui devenaient de moins en moins pacifiques à mesure que nous approchions du moment où il faudrait faire acte vigoureux d'association et de fraternité.

— Vous verrez, disais-je parfois à Bleymann, qu'à la première once d'or nous nous égorgerons.

— Alors, il faut souhaiter que nous n'en trouvions jamais un grain, répondait l'Allemand avec son fin sourire.

Le père Gervais, parce qu'il gérait la caisse, prétendait gérer les idées, prétention moins déraisonnable en Australie que partout ailleurs. Il avait l'idée fixe de nous entraîner à Bendigo, sans qu'il eût, pour se déterminer et pour nous soumettre à cette détermination, d'autre motif sérieux qu'un pressentiment, qu'une superstition phalanstérienne, résultant pour lui des harmonies contenues dans le mot Bendigo.

— C'est un nom qui résonne comme une bourse pleine, nous disait-il en frappant sur son gousset.

Mais on avouera que ces raisons poétiques, si étrangement trouvées par l'honnête agriculteur, nous rendaient son autorité suspecte, et, sans nous être concertés, nous étions tous, d'instinct, résolus à combattre son projet, ai-

mant mieux, par une autre superstition, nous en remettre au hasard.

Le hasard sembla nous servir : le vaisseau devait aborder à Geelong, celle des deux villes bâties au fond de la baie qui est en communication directe avec Ballarat, et le pilote nous apporta des récits superbes, nous donna un avant-goût des étonnantes aventures réservées aux mineurs de Ballarat. A l'en croire, il suffisait d'y égratigner le sol pour faire la moisson. Tous les équipages des vaisseaux en rade de Melbourne désertaient pour courir aux mines. La semaine précédente, on avait porté en triomphe un mineur enrichi par trois coups de pioche, devenu le héros de la colonie depuis qu'il était devenu millionnaire, et qui devait désormais à sa bienheureuse trouvaille le prestige et l'infaillibilité d'un souverain d'Europe. Il rendait maintenant des oracles ; on venait le consulter ; c'était, pour les sources de l'or, un émule de l'abbé Paramelle. La terre qu'il désignait du doigt ne refusait jamais le trésor que ses conjectures lui attribuaient.

— Voilà un associé de plus à recruter, disait notre ami le Gascon.

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard et qu'il reste à chacun de nous la place nécessaire pour se creuser un trou ! murmurait le notaire en se mordant les doigts d'impatience.

— C'est égal, j'aurais mieux aimé Bendigo, répétait l'invincible père Gervais ; mais, si vous le voulez, mes enfants, nous essayerons de Ballarat.

La vie n'était pour l'aimable apôtre qu'un essai perpétuel, jusqu'à la solution définitive trouvée par Fourier.

Bleymann écoutait gravement ces récits, ne paraissait ni les répudier ni s'y fier aveuglément. Il les soumettait à l'analyse et essayait d'en extraire une notion pratique.

Quant à Denis le saxophone, ou plutôt la clarinette, il n'était pas éloigné de croire que l'or se trouvait dans la terre tout monnayé, tout frappé, et qu'on n'avait qu'à le ramasser et à remplir sa bourse. Il ne cessait d'adresser des questions naïves sur la physionomie du métal, comme s'il se fût agi d'une effigie de prince mise en circulation par les mineurs.

Pour moi, je souhaitais bien vivement que tout ne fût pas déception dans notre voyage. Je n'étais pas jaloux de l'heureux mortel qu'on avait porté en triomphe pour le miracle de ses outils; mais je demandais de la fatigue, de l'ouvrage; et, bien que le beau décor qui nous avait éblouis d'abord se fût amoindri et eût fini par quitter l'horizon, j'éprouvais cette palpitation de l'attente, cette anxiété de l'arrivée, qui ressemble presque à une convulsion de la joie.

Le navire jeta l'ancre à Geelong, ou plutôt à six milles de là, derrière une barre. Le port de Geelong ne permet pas l'accès aux vaisseaux de gros tonnage : cet inconvénient empêche l'importance commerciale de la ville de s'augmenter, mais lui conserve un aspect plus agréable, plus doux, plus familier que l'aspect de Melbourne. Toutefois, un chemin de fer la met en communication avec Ballarat, et la rend le centre d'un assez grand transit.

Melbourne, qui a pris dans ces dernières années une immense extension, est la ville européenne, la ville civilisée, c'est-à-dire déjà corrompue dans toute sa régularité apparente, mathématique, dans toute sa méthode. Les rues sont larges, les maisons peu élevées; on y trouve en petit déjà, et on y trouvera bientôt en grand tout ce qui se trouve à Paris et à Londres. La hutte du colon a fait place à d'horribles édifices qu'on proclame superbes. Au lieu des magasins de laines qui servaient jadis à la principale

exportation du pays, il s'est élevé, depuis 1837, des palais monotones qui ont enraciné l'ennui dans cette terre de l'imprévu, du caprice. Bien que Melbourne soit assez favorablement située, la civilisation fiévreuse, rapide qui l'étreint, qui l'étire, qui ne lui laisse pas une heure de repos, de mélancolie, une heure pour inventer la plus petite légende, pour débiter le plus petit mensonge, la met, à mon goût du moins, comme habitation, comme séjour, dans une infériorité réelle vis-à-vis de Geelong.

Geelong est assis sur une pente douce, dans les sables. Ses maisons coquettes n'ont pas l'air des boutiques d'un peuple nouveau, mais des retraites choisies par un peuple lassé de vendre et d'acheter, qui vit des rentes du ciel et du commerce de gaieté. Derrière la ville, sur les coteaux qui nous semblaient de loin les premiers degrés d'une échelle sublime, fleurit la vigne, la vigne cultivée comme en France; mais ce sont des ceps du Cap, apportés il y a vingt ans par des émigrants, par des Suisses du canton de Neufchâtel, qui promettent du vin de Constance et qui donnent un produit frelaté qu'on boit sous le nom de Porto et de Xérès. Je ne fus pas surpris, en apprenant ces détails, de retrouver des souvenirs de Suisse dans ce calme paysage. A droite et à gauche de frais pâturages se laissent deviner : pourquoi ne suspend-on pas de grandes clochettes au cou des bestiaux? La réminiscence serait complète.

— Allons, Denis, jouez-nous le *Ranz des vaches*, dit le Gascon, en frappant sur l'épaule de notre camarade.

Le conseil avait d'autant plus d'à-propos que Denis, depuis qu'il regardait ce tableau, passait obstinément sa langue sur ses lèvres et remuait le sac dans lequel dormait l'instrument si longtemps captif, comme s'il eût été

tenté de saluer par une chanson d'Europe cette vision européenne.

— C'est bien la peine de débarquer aux antipodes pour se retrouver chez soi, disait le père Gervais en haussant les épaules. Je parie, ajoutait-il d'un ton qui pouvait aussi bien être une moquerie de lui-même qu'un accent de dépit, qu'ils m'auront devancé et que je vais rencontrer un phalanstère tout installé déjà.

En attendant, nous trouvâmes en débarquant une hospitalité qui rappelait aussi la Suisse, non pas celle des chalets, mais celle des grands hôtels de Genève, de Berne, de Bâle. Nous touchions réellement au pays de l'or, mais nous y touchions, comme au feu, pour nous brûler les doigts.

Il fut décidé que nous n'imiterions pas plus d'un jour la niaise vanité des voyageurs européens, et que nous commencerions le lendemain même notre vie d'épreuves, de fatigues, de liberté. Nous prîmes toutes nos informations, toutes les mesures de police, toutes les précautions légales, pour avoir le droit de remuer la terre de Sa Gracieuse Majesté Victoria, et, le lendemain, nous nous mîmes en route pour Ballarat.

Enfin j'y touchais donc, à cette existence d'aventures qui remplacerait par les conquêtes positives l'ambition déçue des conquêtes de l'idée! J'allais donc enfin me gouverner moi-même, dormir sous mon abri, faire mon travail, rêver ma rêverie, tout à mon aise, sans avoir à discuter avec personne! J'allais donc secouer sur cette terre heureuse, qui a de l'or dans ses veines et de la liberté à tous les points de l'horizon, j'allais donc secouer de mes pieds cette poussière pesante rapportée d'Europe; j'allais donc enfin me mesurer avec toi, monstre de l'infini, qui me tourmentais là-bas par l'ardeur du progrès, par l'in-

satiable activité d'apprendre, et qu'il me faudrait écraser ici sous des pelletées de cette terre où le soleil a caché ses rayons! Était-ce de l'enthousiasme, était-ce seulement l'effort de ma douleur qui voulait aller jusqu'au bout du mensonge, de l'épreuve? Mais je me sentis plus léger, plus jeune, le matin de ce jour qui commençait notre expédition. Je l'avoue, je m'habillai avec soin, et, avant l'heure fixée pour le départ de la caravane, je sortis dans la ville. J'avais un vague besoin d'être vu, d'être salué par quelqu'un, de recevoir ou de donner un adieu.

Les dévots vont prier avant d'entreprendre quelque chose; moi je voulais rencontrer deux yeux doux, aimants, rêveurs, comme ceux qui se fatiguaient là-bas à me chercher dans le vide. L'éclair que je ne pouvais surprendre sous vos paupières, pourquoi, ma cousine, ne le trouverais-je pas ici? Pourquoi n'en sentirais-je pas le reflet dans le regard d'une jeune mère de Geelong, d'une fille d'émigré qui saurait sourire aux émigrants?

Ah! comme j'aimais, comme je voulais être aimé, à chaque mouvement fier de mon cœur! Si c'est une douleur, c'est donc aussi une grande récompense d'aimer et d'être aimé! car je ne pouvais me redresser sous le malheur et mesurer ma force à mon fardeau sans me sentir tout à coup pénétré comme d'une chaleur électrique par ce grand désir de rester digne d'elle. Plus j'avançais dans l'exil, plus cette image mille fois chère se mêlait à une sorte de vision vaporeuse de la patrie. Mes élans politiques, comme mes émotions de famille, la faisaient toujours apparaître avec le même sourire!

Ardente amitié de ma part, pitié fraternelle de la sienne, était-ce seulement cela, ou bien était-ce l'amour? Je l'ignorais, je ne voulais pas le savoir; je craignais de profaner en l'étudiant ce sentiment qui se confondait avec

tous les actes de ma vie morale; mais j'en étais enveloppé, je m'en faisais une atmosphère qui marchait avec moi, et qui, loin de me rendre indifférent, égoïste pour les choses et pour les hommes, loin de m'isoler, faisait vibrer plus vite et plus fort en moi toutes les émotions, tous les bruits de l'extérieur.

Les chrétiens parlent de la grâce; et moi, pauvre philosophe sceptique, ne me sentais-je pas inondé, noyé par les flots délicieux d'une grâce véritablement humaine, ou véritablement divine, qui ajoutait à toutes mes forces, qui s'infiltrait dans toutes mes pensées, qui donnait une lueur plus éclatante à mon énergie, et qui m'accablait doucement, qui me forçait à me dissoudre en effusion, en tendresse, presque en extase, quand l'orgueil de ma souffrance menaçait de devenir trop violent, trop intraitable; quand je dépassais le courage pour me roidir dans le sophisme et dans la colère.

Mais, en mettant une lumière sur ma route obscure, cette affection pouvait-elle remplacer tout ce que j'avais perdu, ma vie brisée, ma carrière interrompue, mon serment à la liberté et à la justice tourné en dérision? Non; je l'aurais méconnu, insulté, ce sentiment pur comme l'enthousiasme du beau, si je ne lui avais pas demandé l'inspiration pour agir. Ces lettres que je lisais, cette dernière lettre surtout, qui me disait : « Courage! luttez! persévérez! Ne rendez pas les armes! » résonnait en moi comme une *Marseillaise* sublime qui me poussait en avant. Mais, au-devant de quoi? de l'exil encore, de la misère toujours, du travail stérile. J'étais aux antipodes; n'était-ce pas encore assez loin? Me fallait-il continuer mes courses, fugitif de moi-même, qui sentais mon but enfermé dans mon cœur et qui n'avais rien à attendre dans ce monde, puisque je ne pouvais ni rencontrer une autre pa-

trie , ni aimer, en dehors de cette patrie, l'âme et l'idéal que j'y avais laissés !

Poison de l'exil, tu te mêles à tous les souffles; les vents t'emportent à toutes les extrémités du monde, et jusque dans les parfums les plus secrètement cachés au fond de mon cœur, quand je voulais les respirer, je sentais, je devinais ton amertume, ta menace ; jusque dans les manifestations les plus chaudes de la vie, je rencontrais ta morsure glacée. Je m'élançais pour mieux me briser; je m'armais pour mieux me faire vaincre, et j'avais des joies enivrantes pour mieux souffrir ! En attendant l'heure du départ, je fis donc une longue course dans la ville ; je lui dis adieu comme si je l'avais connue, et je saluai, comme si je les avais aimées, toutes les femmes que je rencontrai.

V

Je trouvai, au retour de cette promenade, mes treize associés impatients de me voir : une grande détermination avait été prise en mon absence. Le père Gervais était destitué de ses fonctions de caissier, à une forte majorité. Il avait consenti, pour le transport de nos outils et de nos personnes, des arrangements si singuliers, que la révolte, longtemps contenue, s'était bruyamment manifestée. D'ailleurs on ne craignait pas l'accident au-dessus duquel nos finances avaient été suspendues pendant la traversée; il ne pouvait plus, ce socialiste despote, jeter notre ar-

gent à la mer. On l'exhorta donc à confier la sacoche commune à des mains plus prudentes, et c'était moi qui, à l'unanimité, sans excepter du vote le père Gervais lui-même, c'était moi qui avais été promu aux fonctions de moins en moins lourdes de caissier central.

— J'accepte, parce que la charge ne durera pas longtemps, dis-je en soupesant notre trésor.

Je le mis en bandoulière, et je fis serment de respecter le principe des assemblées délibérantes, avant de disposer du moindre centime.

Mais, bien que je me rendisse avec gaieté aux vœux de mes coassociés, je compris, à l'aigreur de certains reproches adressés au père Gervais, que la discorde était de moitié dans le voyage.

Insensé! je parlais de la liberté, de la volonté individuelle, du droit de tous et du droit de chacun; je croyais marcher sur une terre nouvelle, et je faisais partie d'un complot du vieux monde pour importer dans le pays les préjugés, les despotismes d'opinions, les dissensions fatales qui m'avaient frappé en Europe. Nous cherchions la paix et nous emmenions l'anarchie dans les solitudes. Encore quelques mois, quelques semaines, quelques jours peut-être, et ce faisceau si fortement noué par la nécessité allait sans doute se disperser devant le terrain des convoitises.

— Vous avez peur d'être un mauvais comptable, me dit Bleymann, qui avait vu passer une ombre dans mes yeux.

— Non, lui répondis-je en le regardent en face. J'ai peur des utopies qui sont dans nos bagages et qui seront pillées en route. Nous partons quatorze associés : combien, quand nous arriverons, serons-nous d'ennemis?

Il me tendit la main.

— Nous resterons au moins deux associés, me répondit-il avec ce sang-froid plus émouvant que l'émotion, quand c'est le cœur qui se prononce avec franchise, avec sûreté.

Je l'embrassai. Cette joie, ajoutée à tout ce qui me gonflait le cœur, me mit en humeur joyeuse, ou plutôt en mélancolie gaie, si je puis associer ces deux mots pour peindre le mélange d'ardeur, d'élan juvénile, d'espoir et pourtant de douleur qui me faisait palpiter comme un enfant. J'avais, quand on donna le signal du départ, des frissons de chansons sur les lèvres, et pourtant je me serais trouvé méchant et insensible si j'avais chanté; mais j'aurais eu peur également des larmes.

Les dispositions maladroites qui avaient amené la chute de mon prédécesseur dans le département des finances, nous contraignirent de laisser à Geelong en dépôt, la portion la plus encombrante de notre bagage, les pompes, les forges, les gros tamis, tout ce que nous avions acheté à Londres si cher. On nous avait d'ailleurs avertis que les ustensiles les plus sommaires, les plus simples, étaient les meilleurs, et qu'une pioche, une pelle, un plat à laver, une corde solide pour hisser le minerai, ou au besoin pour pendre le mineur, un seau et un baquet étaient les objets de première nécessité.

Le plat qui sert au labeur peut servir aussi à la récompense, c'est-à-dire à préparer les repas; mais il est de luxe traditionnel d'avoir une poêle à frire; les Lucullus ajoutent une marmite. Le père Gervais en avait deux. Un gobelet en fer-blanc et une hache pour abattre les arbres, sans oublier quelques mètres de toile ou de calicot pour voiler l'homme, qui dort ou qui se repose, aux curiosités ironiques de la lune et des étoiles; telle est la partie domestique des bagages.

Malgré la réduction opérée dans le matériel de la société, il ne fallut pas moins de deux grandes voitures attelées de bœufs pour le reste. Catherine pouvait être traînée par surcroît ; mais la brave fille marcha à pied avec nous et ne se plaignit pas une fois de la longueur du chemin.

Nous gravîmes, au sortir de Geelong, une côte couverte de vignes qui devaient être charmantes en été et qui avaient encore des feuilles saturées de soleil et tombées des sarments noirs. La terre cultivée occupe un imperceptible espace. On entre, au bout d'un demi-kilomètre, dans des bois qui vous reçoivent pour ne plus vous rendre à la prairie, et qui sont à peine interrompus, jusqu'à Ballarat, par de petites clairières, par des ravins où roulent des cours d'eau très-abondants et suffisamment impétueux, pour faire de leur traversée une difficulté, presque un péril.

Nos premiers pas sous les grands arbres des forêts d'Australie furent signalés par des exclamations qu'un enthousiasme un peu factice animait surtout. Il y avait du parti pris, de la volonté dans les cris dont mes compagnons saluaient ces jets vigoureux plongeant dans le ciel, mais étouffant la verdure en bas, et ne portant plus de feuilles ou ne portant que des feuillages gris dans la sérénité de l'azur.

Ce n'étaient plus ces bois d'Europe trapus et odorants, pleins de taillis, de retraites pour le gibier; ce n'étaient pas ces luxuriantes forêts d'Amérique qui provoquent au travail et qui opposent une végétation inouïe, une résistance de toutes les plantes, de toutes les fleurs, aux pas sacriléges des pionniers. Non; c'était une nature indolente, maladive, sans parfums, sans couleurs, qui avait germé, poussé sur de la mousse, et qui allongeait déme-

surément dans le vague ses troncs stériles, ses branches monotones.

J'ai été bien souvent frappé, pendant mon séjour en Australie, de l'aspect tout particulier des herbes : elles n'ont pas cette vivacité de ton, cette âpre verdeur qui nous réjouit en Europe. Jaunes et dures, on dirait qu'elles portent aussi de l'or dans leurs fibres. Les arbres n'ont point de buissons qui les unissent ou les séparent ; il est facile de se frayer un chemin dans les forêts, mais on marche sur des débris, entre les piliers d'un temple élevé par la nature à la tristesse (1).

Cette solennité muette et grise des bois immenses finit par s'imposer aux esprits les plus rebelles. Pendant la première heure, la caravane s'avançait au milieu des propos joyeux, des observations géologiques, botaniques ou simplement pittoresques de la plupart de mes compagnons. Chacun, par contenance, portait un ustensile ; le Gascon avait pris une poêle à frire en guise de guitare, et s'en servait pour feindre d'accompagner un air de son pays qu'il chantait avec des roulades. Mais il se prétendit bientôt fatigué, remit la poêle dans une des voitures, et alluma philosophiquement une pipe, en se plaignant de l'absence de chemins de fer pour sortir plus tôt de cette avenue.

(1) L'éditeur, c'est-à-dire le rédacteur scrupuleux de ces Mémoires authentiques, n'a pas vérifié par lui-même l'exactitude des paysages esquissés par M. C... dans ses notes ; mais il a quelque raison de croire à un peu d'exagération, à de l'injustice envers ce doux pays, si vanté par les voyageurs. Il ne s'est pas permis une seule modification qui dût enlever un trait à la douloureuse physionomie de ces souvenirs d'un proscrit. C'est une des misères de l'exil que le plus beau paysage se décolore pour celui qui emporte partout dans son cœur l'éblouissante vision de la patrie.

Le père Gervais, qui avait calculé tous les mâts de vaisseaux, toutes les échelles que l'on pouvait construire avec ces arbres si bien venus, finit par se lamenter de n'entendre courir aucun cerf, de ne surprendre aucun lièvre, et d'apercevoir seulement des écureuils ou des kanguroos qui ne lui présageaient que des côtelettes médiocres.

Le notaire cherchait à estimer la valeur d'un hectare de forêt, et ne gagnait aucune gaieté communicative à cette réminiscence de son étude.

Bleymann cueillait de temps en temps des petites herbes en croyant cueillir des fleurs, et les rejetait ensuite gravement. Denis, le musicien, s'étonnait de ne pas entendre chanter d'oiseaux.

— Pauvre ami ! lui dis-je, vous avez quitté pour longtemps les fauvettes et les rossignols. Ce sont des oiseaux trop communs pour un pays si riche : il n'y a dans ces arbres que des perroquets; ils attendent, depuis la création, la visite des hommes, pour parodier les rires, les pleurs, les grimaces, les prières et les blasphèmes de ceux que la soif de l'or fait voyager.

De temps en temps nous nous arrêtions. Un campement, un prélude de campement, un essai des habitations à demeure, c'est-à-dire des abris en toile que nous aurions à installer à Ballarat, nous occupait pendant une heure ou deux; on dînait; on se communiquait en quelques paroles brèves ses impressions; et l'on se remettait en route plus fatigué qu'avant la halte, le fardeau alourdi de tout ce qu'on lui avait enlevé, l'esprit plus pesant.

Au départ de Geelong, nous ressemblions aux voyageurs du *Roman comique*, à une troupe de comédiens nomades. La poêle à frire du Gascon et l'usage plaisant que celui-ci voulait en faire aidaient à sa ressemblance ; mais, au bout d'un jour et demi de marche, nous n'étions plus

que des émigrants, qu'un convoi de malheureux allant travailler à la terre, et rappelant dans les solitudes de l'Australie ce cortége qu'on nommait autrefois en Europe *la chaîne*, c'est-à-dire la caravane des forçats.

Vers la fin du second jour, nous avions marché depuis le matin dans un silence presque absolu, quand le Gascon, montant précipitamment sur une des charrettes, et nous interpellant ainsi du haut de cette tribune roulante, nous dit tout à coup :

— Chers camarades et très-chers coassociés, si cette gaieté continue, elle peut nous être funeste. Je demande que nous nous brûlions tous la cervelle ici en chœur : Catherine nous survivra et ira dire à l'Europe ironique que nous sommes morts ici pour la défense du vieil esprit gaulois. Si ma proposition, comme j'en ai peur, n'est pas acceptée, je demande alors que Denis nous joue les airs de clarinette qu'il nous promet depuis Londres ; chacun de nous fera semblant de lui donner un sou, et le temps se passera ainsi peut-être plus facilement.

Denis n'attendait que ce signal : il ne prit même pas la peine de consulter les quatorze, il ajusta sa clarinette et commença avec un talent véritable l'air du *Chant du départ*.

— Non, non ; quand nous aurons trouvé de l'or ! s'écria vivement le Gascon. J'aime mieux jusque-là l'air de *Malbrouck*, il n'engage à rien.

Mais Denis joua, à vrai dire, ce qu'il voulut. Ce pauvre garçon mit tant de bonne volonté, tant d'âme, tant de sentiment, tant d'art peut-être dans son exécution, que peu à peu chacun de nous s'isola, et imagina, à part lui, tout un poëme qui lui fit supporter les ennuis du chemin. Quand nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, ce fut à qui serrait la main du musicien. Bleymann lui-même par-

ticipait à l'émotion générale, et ses yeux n'étaient pas plus secs que les nôtres.

Ce voyage, qui dura trois jours, fut pour moi une complète initiation. Je savais maintenant l'Australie par cœur; j'avais respiré pour ne plus l'oublier cet air doux, fade, sans vigueur, sans odeur bonne ou mauvaise. Si l'on peut dire qu'il y a une fécondité stérile, ce terme peut s'appliquer à cette végétation facile, mais impuissante, qui ne produit ni fleurs ni fruit. Dans ces grands bois et dans ces grandes plaines, le seul aliment de l'homme, c'est le bétail.

Les sauvages y mêlaient autrefois avec candeur l'homme lui-même; mais maintenant les hypocrites, atteints par la civilisation sans en être touchés, se contentent de grignoter quelquefois leurs ennemis, et jurent qu'ils ne sont plus anthropophages que par occasion. Ils ne mangent pas volontiers les hommes depuis qu'ils ont pour voisins tant d'hommes qui se mordent entre eux. Le dégoût leur est venu.

Il n'y a rien à chasser et, par suite, rien à manger dans ce pays de Midas. C'est une terre neutre, une arène pour l'activité, mais où rien n'inspire le génie, la méditation, l'énergie humaine. Il faut tout apporter ici, même les passions.

Le père Gervais, en voyant sauter les kanguroos et surtout les opossums, remarquait plaisamment que les animaux de ces contrées ont des poches sous le ventre, des besaces comme les mineurs, comme les émigrants, pour pouvoir au besoin s'en aller, déménager leur famille et s'en retourner au pays d'où ils sont venus, car il semble que personne n'a pu naître en Australie.

Quant au Gascon, il ne cessait de mépriser les forêts vierges depuis qu'il les fréquentait.

— Elles ont la virginité des vieilles filles, me disait-il; elles sont roides, longues, sèches et ennuyeuses comme des êtres qui n'ont été utiles à personne, qui n'ont ni aimé ni rêvé l'amour. Je suis sûr que, si nous grimpions au haut de ces perchoirs de perroquets, nous y trouverions des mitaines.

Vers le soir du troisième jour, au moment où le soleil déclinait à l'horizon, et versait, avant de disparaître, toute sa lumière dans une vallée qui s'ouvrait brusquement devant nous, à la sortie des bois, nous nous arrêtâmes pour contempler la terre promise : nous étions à Ballarat. Depuis plusieurs heures déjà, nous foulions sans nous en douter les terrains aurifères.

— Si je l'avais su, s'écria le père Gervais, j'aurais gratté la route avec mon bâton.

— Je sentais bien quelque chose qui me brûlait les pieds, dit le notaire.

Pour ma part, je n'éprouvais aucune émotion appréciable. J'étais fatigué, peut-être bien découragé par avance. Je regardai cette terre de Chanaan que nous allions détremper de nos sueurs.

— En sortirai-je? me dis-je malgré moi et presque à voix haute.

Le tableau qui s'offrait à nos yeux était-il fait, sinon pour nous donner confiance, au moins pour éveiller notre émulation? Des mineurs, la pelle et la pioche sur l'épaule, rentraient silencieusement dans les tentes; des feux s'allumaient, les chiens troublaient seuls l'écho par quelques aboiements furtifs, dissimulés, comme s'il leur eût été interdit à eux-mêmes d'élever la voix dans cet atelier de muets.

La lune, curieuse, se montrait au bout de la vallée et semblait dans le ciel comme le spectre, comme le fantôme

de l'argent venant troubler le sommeil de ces chercheurs d'or. La tranquillité de cette plaine si peuplée de gens avides avait sa grandeur et sa leçon.

Ici, s'éteignaient toutes les fièvres, excepté celle du gain, réel, positif, quotidien; ici, plus d'utopie, plus de chimère politique, artistique ou sociale; mais le lingot brutal qu'on cherche depuis le jour jusqu'à la nuit, et que l'on rêve depuis la nuit jusqu'à l'aurore ; ici, l'on n'aime plus, l'on ne pense plus; on travaille, on mange, on dort.

Me faut-il envier ce sort? Serai-je sauvé, serai-je perdu de le subir ? Dans ces trous que j'aperçois comme des taches sur la terre grise, faut-il ensevelir ce double secret que j'apporte de si loin, mon amour et ma foi ? ou bien, faisant deux parts de ma vie, pourrai-je fatiguer, user dans un labeur sans trêve, cette énergie qui se révolte contre l'inaction, et laisser s'épanouir tout à l'aise, dans le recueillement de quelques heures du matin ou de la nuit, ce double sentiment qui fait mon supplice parmi les hommes, ma joie, ma récompense et ma gloire dans la solitude, dans l'examen rigoureux de ma conscience?

Il ne me fut pas permis de rêver longtemps. J'étais le caissier, et par suite le maréchal des logis. J'avais des devoirs à remplir, je m'en acquittai de mon mieux. Nous descendîmes dans la plaine, et nous organisâmes, pour cette première nuit, une sorte de petit dortoir sous l'abri de nos deux voitures, avec nos ustensiles pour plafond. Les pioches et les pelles étaient suspendues sur nos têtes, comme autant de glaives de Damoclès nous menaçant pour le lendemain.

Le lendemain il nous fallut nous présenter à la porte en toile du *commissioner*, c'est-à-dire de l'officier de police chargé de délivrer des licences et de nous concéder le droit de devenir millionnaires.

Cet honnête magistrat ne semblait pas infatué de ses fonctions providentielles. Doux, paternel, il reçut les 30 schellings, par personne et pour un mois, que je lui remis au nom de la communauté. Il demanda si Catherine travaillerait à la terre; nous l'assurâmes qu'elle n'était qu'un accessoire dans l'association. Il ne parut pas comprendre que nous eussions pris la peine d'amener de si loin une cuisinière, quand il est si facile aux *diggers* d'apprendre à faire sauter un morceau dans la poêle. La poêle, c'est le fonds de la cuisine du mineur, comme *goddam* était le fonds de la langue anglaise, du temps de Figaro.

Magistrat par état, mais propagandiste par goût, ce brave *commissioner* joignit une petite allocution, un sermon tout onctueux, au reçu qu'il nous délivra ; et, au moment où nous allions nous retirer en le saluant, il s'approcha de chacun de nous, comme pour une accolade. Mais, au lieu d'un baiser de bienvenue sur les joues, ce fut une petite Bible qu'il nous déposa dans la main.

— Il avait l'air de nous marier, dit le père Gervais, qui ne comprenait que très-imparfaitement l'anglais.

— Il nous a tout au plus fiancés à la terre, repartit le Gascon.

Le *commissioner* a sous ses ordres un lieutenant de police, qui, à la tête d'une trentaine de policemen à pied ou à cheval, maintient le bon ordre dans les mines, s'assure que les licences ne sont point périmées, et que l'on ne contrevient pas à l'interdiction de boire des spiritueux. C'est lui qui juge les petits délits ; quant à ceux qui offensent trop la morale, on les expédie, avec les délinquants, à la cour suprême.

Les deux préjugés qui sont pour beaucoup dans la curiosité, dans l'appétit de certains émigrants aventureux, et dont il faut se défaire en abordant l'Australie, c'est qu'on

aura besoin de veiller pour sa vie, pour son or, à chaque heure du jour et de la nuit ; et c'est qu'on aura le tableau effrayant d'âpres convoitises, de fureurs toutes particulières.

On débarque avec des pistolets à la ceinture (nous n'avions pas oublié notre arsenal en quittant l'Angleterre) ; mais, au bout de peu de temps, on s'aperçoit que, à moins de se faire sauter la cervelle ou de brûler sa poudre en signe de réjouissance, on n'a aucune occasion sérieuse et plausible de faire usage de ses armes. Ces échappés de la civilisation ne sont ni des bandits ni des voleurs : le précieux métal est une moisson comme une autre, et l'escorte qui accompagne les convois de lingots n'a que très-rarement l'occasion de se mettre en garde. On arrêtait beaucoup plus de diligences en Europe qu'on n'arrête ici de charrettes, et quand j'écris le mot *rarement,* c'est par pitié pour les faiseurs de drames et les romanciers; car je pourrais aussi bien mettre *jamais.*

A ce propos, il me revient à l'esprit une anecdote assez plaisante, qui sort un peu de la symétrie de mon récit, et qui, pour être à sa date précise, devrait être racontée plus tard, mais que j'offre tout d'abord comme une preuve à l'appui de l'innocence des mœurs des farouches *diggers* et des préventions avec lesquelles on les aborde.

VI

Le père Gervais était resté, sinon le chef, au moins le plus influent, le plus considérable des quatorze. Sa bonhomie apparente et réelle, peut-être, la pensée qu'il était le plus riche ou le seul riche de nous tous (considération si puissante en Europe et qui ne perd pas tout son poids à voyager dans le pays de l'or), ses allures, en un mot, le faisaient notre représentant naturel, quand il s'agissait d'exercer l'hospitalité. Je dois déclarer qu'il nous fit toujours honneur et qu'il mérita toujours de personnifier la cordialité des *diggers*. Dès qu'un Français, surtout, arrivait à Bellarat, le père Gervais l'accueillait, le choyait, le reconnaissait positivement, l'emmenait, le nourrissait, lui désignait un bon emplacement, toujours mauvais, par parenthèse (car le père Gervais était infaillible pour trouver les endroits stériles) ; et quand le nouvel arrivant, suffisamment rompu, brisé par un labeur sans résultat, allait chercher fortune ailleurs, notre excellent ami l'accompagnait jusqu'à la limite de la vallée, l'embrassait et essayait de lui insuffler, dans un adieu suprême, la foi phalanstérienne, pour laquelle surtout il vivait, disait-il.

Un dimanche, on signala l'arrivée d'un Parisien, reconnaissable à l'attirail complet, minutieux, à l'irréprochable et inutile costume qu'il avait apporté de France. Sur la foi des légendes ou des romans réalistes que les pays auri-

fères ont déjà inspirés, notre Parisien s'était armé comme pour une visite à des lions d'Afrique. Il portait un fusil de chasse en bandoulière, deux pistolets dans sa ceinture, un poignard dans la poche de côté de sa veste, et il dissimulait les appréhensions que pouvait trahir cette panoplie ambulante, en jouant avec une canne élégante qui était une canne à épée.

Le père Gervais ne manqua pas d'aller étreindre le nouveau venu, de lui demander des nouvelles de la patrie, de lui offrir la table et le lit sous la tente. Le Parisien fut enchanté de cet accueil, qui contrastait avec les récits de France et avec les calomnies débitées à Melbourne même et à Geelong. Comme il témoignait dans la journée tout son étonnement et toute sa gratitude devant quelques-uns d'entre nous, en l'absence du père Gervais, comme il s'extasiait sur la cordialité, sur la bonne humeur de l'apôtre phalanstérien :

— Oui, oui, il est charmant le jour, dit le Gascon avec un soupir; mais la nuit !

— Comment! la nuit! demanda le Parisien surpris de la restriction.

— Il est légèrement somnambule; mais, avec des précautions, un malheur n'est jamais à craindre.

— Quel malheur ? quelles précautions ?

— Eh bien ! le père Gervais... est la crème des hommes, il a le cœur sur la main ; mais sa cervelle est exposée à des bourrasques, à des tempêtes, surtout quand la journée, comme celle d'aujourd'hui, a été mauvaise et n'a rien produit. Il paraît qu'alors, la nuit, il marche, il rôde dans sa tente, il se croit menacé, voit autour de lui des bandits. Bien souvent il nous éveille par un coup de feu... Mais vous êtes prudent, n'est-ce pas? D'ailleurs, vous avez des armes, un bon fusil. Savez-vous vous en servir?

— Sans doute, sans doute, balbutia le Français assez fâché d'avoir fait si vite la connaissance du père Gervais.

Le Gascon trouva, quelques instants après, une occasion de prendre à part notre vieil associé.

— Père Gervais, lui dit-il, vous êtes imprudent. Vous vous ferez égorger un de ces soirs.

— Moi! pourquoi cela?

— Vous accueillez des gens que vous ne connaissez ni d'Ève ni d'Adam, des aventuriers, des flibustiers. Ce Parisien, surtout, me paraît d'une espèce très-venimeuse.

— Ah! par exemple! je sais lire dans les physionomies, répliqua vivement le père Gervais, et celle du nouveau venu n'est pas trompeuse. C'est un bon jeune homme.

— Un bon jeune homme, armé comme Cartouche; s'il voulait vous faire un mauvais parti, il n'aurait que l'embarras de choisir les armes.

— Eh bien! est-ce que je n'ai pas mon fusil, reprit gaillardement le phalanstérien. Ne craignez rien, je n'ai pas peur; mais, comme une précaution ne fait de tort à personne, je prendrai la mienne cette nuit.

Quand l'heure de se coucher fut venue, le Parisien, qui avait rôdé dans la plaine en espérant vainement que les mœurs hospitalières du père Gervais susciteraient des concurrences dont il pourrait profiter, le Parisien se présenta tout rêveur à la tente en question. Le père Gervais était debout sur le seuil.

— Eh bien! mon hôte, il est temps de vous reposer! Débarrassez-vous donc de tout cet attirail. Tenez, donnez-moi votre fusil.

— Non, non, s'écria le Parisien; mon fusil ne me quitte pas.

— Mais il va vous gêner dans ce coin qui vous est destiné.

— Du tout; j'ai l'habitude de coucher avec lui.

— Singulière habitude, mon hôte !

— Elle est de mode à Paris depuis qu'on y fait rapidement fortune. On ne sait pas, dans les maisons neuves, quel millionnaire on a pour voisin.

— Mais, ici, il n'y a pas de danger.

— Je ne dormirais pas bien si je ne sentais mon arme à mes côtés.

Le père Gervais n'insista plus. Mais dès lors son opinion fut faite : il se coucha tout habillé, et glissa près de lui son fusil dont il renouvela prestement l'amorce. La nuit fut lente : à chaque mouvement que faisait l'étranger sous ses couvertures, on entendait remuer ses armes.

— Eh bien ! mon hôte, disait le père Gervais avec sollicitude, dormez-vous bien?

— Pas trop.

— Vous êtes gêné?

— En aucune façon.

Ils se retournaient sur leurs oreillers, et affectaient ensuite un ronflement qui ne trompait personne, chacun des deux ayant l'œil au guet et l'oreille tendue. La nuit se passa ainsi, dans cette terreur réciproque. Il eût suffi d'une panique soudaine, d'un coup de feu tiré dans la vallée, comme on en entend quelquefois, pour que le père Gervais et son hôte s'entre-tuassent le mieux du monde.

Le matin, le Gascon avoua sa plaisanterie, et la double leçon qu'il avait voulu donner au trop cordial fouriériste et au trop précautionneux Parisien; mais nous blâmâmes très-énergiquement cet essai d'analyse psychologique sur la peur que deux honnêtes gens peuvent s'inspirer, en songeant au malheur réel qui pouvait en résulter.

Combien de voyageurs sont arrivés à Ballarat avec des

préventions analogues à celles du Parisien, et auxquels une journée a suffi pour attacher au clou, pour vendre même, les armes inutiles!

Quant à cette maladie de l'or, quant à ce vertige, à cette fièvre qui inspire de si poétiques dithyrambes aux moralistes du vieux monde, admirateurs des saines émotions de la bourse, j'avoue que je l'ai toujours attendue sans l'observer jamais. J'ignore ce qui se passe en Californie, si les mineurs de ces contrées ont des aspects farouches et des allures furibondes; mais je confesserai que, pendant tout mon séjour aux mines de Ballarat, j'ai vu travailler avec des chances inégales, avec malheur plus souvent qu'avec bonheur, de pauvres gens qui essayaient d'oublier la patrie, la famille, de les enterrer dans le trou qu'ils creusaient péniblement, sans que j'eusse jamais à m'étonner d'autre chose que de leur résignation, de leur courage tranquille. Je les contemplais quelquefois accoudés sur leur pioche, s'essuyant le front dans l'attitude immobile de l'éternel soldat laboureur; mais leurs yeux, quand ils osaient les ouvrir sans crainte de laisser voir des larmes, étaient tournés vers le ciel et n'étaient point ardemment fixés sur la terre.

J'ai rencontré à Paris, sur les boulevards, à l'heure de la petite bourse, des Australiens plus fiévreux, plus malades de la maladie de l'or. Soit que la génération de travailleurs à laquelle nous étions brusquement mêlés fût d'une espèce différente de celle des *diggers* habituels, soit que la grande épidémie fût passée, soit que le climat énervant de l'Australie désarmât tous ces aventuriers, j'ai remarqué sur leur visage plus d'indolence que de fureur. Cette terre est colonisée par le spleen : on ne s'y tue pas pour un grain d'or; on y meurt de mélancolie.

— Il faudra donc perdre ici toutes nos illusions! me di-

sait souvent le Gascon, même celle de la fièvre! je n'ai pas encore senti mes entrailles mordues par les lingots. Ah! mon ami, tous ces gens-là ont l'air, non pas de faire des millions, mais de faire du macadam. J'aurais pu casser des pierres sur les routes, dans mon pays, sans me déranger.

L'étendue de terrains aurifères attribuée à l'exploitation d'un ou de plusieurs individus s'appelle *claim*. L'aimable magistrat qui nous avait distribué des Bibles voulut bien nous indiquer un *claim*, sur lequel nous nous empressâmes de transporter notre matériel; des voisins officieux nous mirent au courant de la besogne, et nous commençâmes dans la journée même notre apprentissage.

Le premier coup de pioche que je donnai dans la terre me roidit les bras, et je me trouvai tout à coup si insensé d'essayer ce métier, que je restai quelques minutes immobile, l'œil fixé devant moi, regardant sans voir.

— Est-ce que vous avez déjà trouvé de l'or? me dit le père Gervais qui travaillait à quelque distance.

On se mit à rire. Je fus tenté de me mettre à pleurer : mais je faisais partie d'une association, je devais ma part au fonds commun; je n'avais pas le droit de donner moins de coups de pioche que les autres. Allons! manœuvre, laisse s'envoler au pays que tu ne verras plus les deux fantômes qui te poursuivent! Ne pense pas à aimer, à regretter des chimères! Ta belle république et ta belle cousine sont bien loin, plus loin encore que les antipodes; l'une t'a menti, l'autre t'a souri trop tard.

D'ailleurs, pourquoi t'obstiner, rêveur, à évoquer l'impossible? Peux-tu remuer un monde à toi seul, et peux-tu faire seulement que cette femme si sainte, si aimante, qui pense à toi, assise entre ses deux filles et dans le sanctuaire du foyer conjugal, enlève pour toi autre chose

qu'une pitié fraternelle au trésor de ses affections? Peut-elle t'aimer comme tu voudrais être aimé? Elle t'a écrit pour t'exciter au courage, au devoir, à la vie pratique. Eh bien! la vie pratique, c'est cette terre, c'est cette pioche; le devoir, c'est la tâche acceptée. Travaille, gagne ta vie! tu gagneras peut-être ainsi son amour.

Je me mis à travailler avec acharnement, avec une rage froide. Je piochais, comme si chaque coup du fer que je faisais entrer dans le sol dût laisser une blessure à un ennemi. Par moments, je quittais la pioche pour la pelle, et je faisais voler la terre en tourbillons derrière mon épaule : on m'avertit de prendre garde; je pouvais disperser ainsi avec le sable la récolte du jour; mais je n'écoutais rien, et je ne m'arrêtai que quand, épuisé par un travail excessif, surtout par un travail nouveau pour moi, je tombai plutôt que je ne m'assis sur le bord du fossé que j'avais creusé.

— Ce n'est pas un trou de mineur que vous avez fait là, me dit un *digger* en passant; c'est une fosse pour un cadavre.

En effet, c'était une fosse. Ah! pourquoi ne m'y suis-je pas couché tout au long? pourquoi ne me suis-je pas étendu dans ce lit, en faisant descendre avant l'heure ce sommeil qui n'épouvante que les lâches? J'avais, comme un trappiste, travaillé tout le jour à découper mon ombre dans la terre; mais personne n'était là pour me dire : Frère, il faut mourir! et j'aurais eu honte de renier la vie à la première épreuve.

La première épreuve! Voilà ce qu'une espérance indéracinable me suggérait encore, tentait de me faire croire, même après les horribles tortures de la défaite, même après la douleur de l'expulsion hors de France, même après Londres! L'homme est si bien fait pour souffrir;

que son cœur se renouvelle, afin qu'il ait toujours une chair vive et intacte à offrir aux coups.

Je ramassai une poignée de terre : je la regardai.

— Voilà mon pain, voilà mon drapeau, voilà tout mon amour désormais, me dis-je en pétrissant l'argile. Eh bien! je te serai fidèle. O limon, mon ancêtre, l'homme revient à toi; garde-le! fais-lui oublier le reste, et quand mes yeux se fatigueront à contempler toujours ta vieille figure brune et maussade, laisse luire comme un éclair, comme un sourire, cet or dont tu es avare et qui me consolera peut-être des déceptions du fer et des lâchetés du plomb!

Je revins le dernier au rendez-vous de la colonie. Mes compagnons étaient fiers de quelques pincées ramassées dans leurs trous. On s'étonna de me voir les mains vides; j'avouai mes distractions sans les raconter.

— C'est bien; demain je travaillerai avec vous, me dit simplement Bleymann.

Je pourrais recopier ici les notes que j'ai prises pendant mon séjour à Ballarat sur la nature du sol, sur les proportions de mélange du quartz et de l'or, sur la meilleure manière de reconnaître les terrains propices, sur le rendement d'un *diggins;* mais à quoi bon? Encore une fois, je n'écris pas pour enseigner, c'est-à-dire, pour tromper.

Je n'ai qu'une formule à donner, mais celle-là est inflexible, invariable, absolue; c'est que la meilleure façon de s'enrichir, dans le pays de l'or, est d'avoir une autre industrie que celle de chercheur d'or. Si je recommençais cette lutte folle d'un exilé contre l'exil, j'irais en Australie pour me faire *squatter*, pour élever les bestiaux; peut-être bien seulement pour laver la vaisselle! J'ai connu un pauvre diable qui a gagné cinquante mille livres de rente à essuyer les plats des *diggers* et à feindre de nettoyer leurs ustensiles. Mais le moyen de se plier à ces fonctions

quand on vit encore des préjugés européens, quand on s'imagine qu'on représente une idée, même quand on n'est pas en représentation, et qu'il vaut mieux souffrir et rester pauvre que s'enrichir en s'avilissant?

Je sais des gens en Europe qui n'y regardent pas de si près.

L'Australie est donc une terre féconde pour tous ceux qui lui demandent autre chose que ses produits naturels. D'ailleurs, ma formule ne peut-elle pas s'appliquer à tous les pays du monde? Et n'y a-t-il pas des contrées créées pour l'esprit, pour l'honneur, pour la liberté, où les sots, les coquins et les pleutres prospèrent admirablement, comme s'ils étaient dans leur pays natal?

Les travaux des mines sont variés. Ce sont d'abord des fouilles peu profondes dans des terrains secs et le lavage des surfaces. C'est à cette double opération que le mot *diggin* répond plus spécialement. Ce sont ensuite les entreprises sur une grande échelle, quand les trous sont profonds, quand l'eau présente de sérieux obstacles, quand les galeries s'étendent au loin. Il faut étayer les parois des puits et les voûtes des souterrains; il faut souvent faire jouer la mine pour déranger des blocs de lave. On comprend que ce genre d'exploitation ne peut être mis en œuvre que par des compagnies : il tend à se propager et à absorber le champ d'occupation des *diggers*.

A notre arrivée à Ballarat, nous avions l'ambition de former précisément une de ces compagnies; mais cette illusion dura peu, je dirai bientôt pourquoi.

Les procédés primitifs étaient encore les plus usités. La presque totalité des terrains exploités étaient secs; mais un hasard malheureux nous fit creuser notre premier trou dans une partie où l'eau devint très-abondante. Nous n'avions pas pris la précaution de mettre des étais, notre

travail fut long et pénible ; les éboulements nous gênaient beaucoup, sans compter que nous dépassions très-souvent, dans notre inexpérience, multipliée par les avis de chacun des cosociétaires, la ligne des bons terrains. Ces lignes sont, en général, des dépôts d'or qui reposent au fond d'anciens lits de rivières ou de torrents.

Le peu de succès de notre entreprise collective n'eut pas pour résultat de dégoûter la société de chercher l'or, mais de dégoûter chaque mineur de son voisin. Tous les soirs, quand il s'agissait de grossir la masse, les reproches arrivaient avant les parcelles de métal, et chacun accusait son associé. Le père Gervais voulait bien prêcher l'harmonie; mais il la prêchait d'une façon si discordante qu'il la faisait prendre en horreur.

Quand j'avouai que l'argent apporté d'Europe était épuisé et qu'il fallait ne plus compter désormais que sur les ressources de notre industrie, il s'éleva une clameur générale, comme si nous étions venus pour autre chose; comme si j'avais trahi les intérêts de tous en ne laissant d'illusion à personne. La majorité se prononça pour la dissolution immédiate. En conséquence, on procéda à Ballarat, et on fit procéder à Geelong à la vente des outils achetés en commun.

On se partagea le produit de cette opération, qui fut peut-être la meilleure de l'entreprise, et on divisa un lot de toiles qu'on avait réservé. Ce dividende en nature faillit amener une scène sanglante dont les préludes jetèrent une lueur assez vive sur la fraternité que nous avions si souvent cimentée, le verre en main pendant le voyage.

Un Espagnol, Nunez, accepté comme moi, comme tous les autres, sur le vague renseignement qu'il avait bien voulu donner de lui et sur le certificat de sa figure, représentait, dans la société des quatorze, le côté héroïque,

chevaleresque, et quand il avait été question des armes à acheter, c'était lui qui avait essayé les pistolets et disserté sur les meilleures lames. Le Gascon le tempérait un peu en le dépassant; mais Nunez trouvait cependant toujours une occasion de nous raconter ses prouesses, ses exploits.

Je ne sais trop pour quel motif il avait quitté l'Espagne; mais on eût pu croire que c'était pour aider à l'émancipation du monde entier, car il s'était battu, en 1848, à Paris, à Berlin, à Vienne, à Rome; il lui arriva même une fois de dire qu'il avait fait le siége de Rome avec l'armée française, le lendemain du jour où il nous avait émus en nous expliquant comme il avait défendu Rome avec Garibaldi.

Mais cette légère contradiction ne nous troubla pas beaucoup. Comme nous doutions aussi bien des exploits de Nunez en deçà qu'au delà des murailles de Rome, nous ne nous inquiétâmes pas de savoir s'il avait pu servir à la fois la république romaine et la république française, qu'on ne servait pas de la même façon en Italie.

Aujourd'hui, je rends complétement hommage à Nunez. Je suis presque convaincu qu'il avait le don d'ubiquité et qu'il eût pu, à son gré, recevoir le matin le mot d'ordre de Garibaldi pour le reporter le soir au général Oudinot. Que voulez-vous? toutes les associations humaines ont leurs défauts! Et quand on veut se réunir quatorze pour travailler, pour se soutenir, pour s'aimer en frères, il faut bien admettre un ou deux petits coquins, afin de parfaire le nombre, les honnêtes gens ne suffisant pas.

Lors du partage de la toile, Nunez prétendit qu'on lui avait fait tort de la largeur d'un doigt, et que ce préjudice s'était changé en faveur pour Bleymann, qui avait reçu tout juste en plus une quantité égale. Bleymann regarda

paisiblement Nunez, comme un bon associé, comme un bon frère, et l'assura qu'il se trompait. Nunez répliqua avec insolence et osa montrer le poing à Bleymann. Celui-ci, sans s'émouvoir, me confia la toile, se croisa les bras et pria l'Espagnol de mettre un peu plus de modération dans ses arguments.

Mais ce sang-froid germanique exaspéra l'ardeur belliqueuse du matamore, qui se permit d'effleurer, par un geste caressant comme un soufflet de bonne compagnie, les cheveux blonds du peintre. Nous allions nous précipiter; Bleymann ne nous laissa pas le temps d'intervenir. D'une main il saisit Nunez au collet, et de l'autre il le châtia si vigoureusement, si rapidement, si nettement, avec une correction de geste qui faisait tant d'honneur à l'école de Dusseldorff, que l'opération fut finie avant que nous pussions nous en scandaliser... ou l'admirer.

Nunez rugissait.

— Vous m'en rendrez raison, s'écria-t-il.

Bleymann haussa les épaules.

— Eh bien! malheur à vous! reprit l'Espagnol, qui tira un revolver de sa poche.

Nous fûmes alors témoins d'un spectacle sublime.

Bleymann nous fit signe de ne pas le gêner. Toujours grave, un peu pâle seulement, du côté surtout que la main de Nunez avait effleuré, il s'avança vers l'Espagnol, qui avait pris position trois pas en arrière, le bras tendu et la main sur la détente du revolver.

— N'approchez pas! n'approchez pas, ou je tire! dit Nunez d'une voix étranglée.

Bleymann, le regardant toujours, s'avançait.

— N'approchez pas! se contenta de répéter le matamore d'une voix qui trahissait peut-être autant d'effroi que de colère.

Bleymann fit encore trois pas. Il eût touché de sa poitrine le pistolet de Nunez, si Nunez n'eût reculé avec son arme tendue devant cet homme qui venait à lui les bras croisés. Le lâche recula jusqu'à ce qu'il se trouvât arrêté par une roche.

— Que faut-il faire de monsieur? demanda Bleymann en se tournant vers nous, qui charmés, fascinés, l'avions suivi...

Le pistolet de Nunez tremblait dans la blouse du peintre.

— Etranglez-le, dit le père Gervais avec élan et en oubliant ses principes *harmoniens*.

Mais Bleymann se contenta de sourire avec un si éclatant mépris que Nunez baissa la tête, et que le peintre lui tourna le dos pour revenir à nous lentement, sans que le vainqueur de Garibaldi et de l'armée française se sentît le courage, quelque envie qu'il en eût, de lui décharger son pistolet dans le dos.

Le soir même Nunez quittait Ballarat. J'ai appris depuis qu'il avait fait fortune à Melbourne : je n'ai jamais su comment. La fortune, en tout cas, lui devait bien un dédommagement pour ce quart d'heure d'angoisse. Ce petit drame fut le dernier acte de notre association. Je ne sais si, en se prolongeant, celle-ci nous en eût fourni d'autres; mais je sais bien que, sur l'heure, je fis prendre à Bleymann l'engagement de vivre et de travailler avec moi.

— J'allais vous faire la même proposition, me dit-il en souriant.

Je ressentis ce soir-là un des plus grands élans d'amitié virile qui me soient jamais venus au cœur. C'était plus qu'un camarade, plus qu'un ami même, si j'ose ainsi dire, que je trouvais là; c'était un homme dans un désert, et j'avais tant besoin de croire à l'humanité

VII

Comme nous travaillions, le peintre et moi, deux heures après, à la belle étoile, afin d'agrandir un peu ma tente pour que le sac de voyage de Bleymann pût prendre place à côté du mien, nous vîmes venir à nous une ombre dans l'obscurité.

— Ne me laissez pas seul ! murmura une voix.

C'était Denis. Personne n'avait voulu du musicien, et il errait à l'aventure, cherchant un compagnon, effrayé de la responsabilité que lui imposaient la vie et surtout le travail des mines.

— Où sont vos outils ? lui demandai-je en lui tendant la main.

Il me présenta, naïvement et sans y prendre garde, sa clarinette ; c'était, à vrai dire, le seul outil qui lui convînt. Mais puisqu'il ne s'agissait plus d'une société en règle, et puisque nous voulions surtout nous unir pour travailler un peu, en nous aimant le plus possible, ce cœur simple, cette âme sincère n'était pas de trop. Nous fûmes désormais trois, au lieu de deux : il me sembla que je commençais seulement à avoir des camarades, et que je n'étais plus aussi seul que quand nous étions quatorze.

Que devinrent nos autres associés ? Ils se fractionnèrent par petits groupes. Le Gascon tenta de plusieurs

industries ; je crois même qu'il voulut corrompre Catherine, pour lui persuader de fonder avec lui un restaurant parisien dans la colonie. Mais Catherine était attachée à son maître, auquel elle n'eût jamais osé réclamer ses gages ; et les idées phalanstériennes du père Gervais sur l'égalité des conditions, sur la dignité égale de toutes les fonctions sociales, étaient instinctivement sympathiques à Catherine. Qui saura jamais jusqu'où elle voulait aider son maître dans ses idées de communauté ? Je crois qu'elle fut le seul disciple convaincu du brave homme.

Quant à lui, le père Gervais, il ne demandait pas mieux que de trouver de l'or; mais il avait un système particulier pour le chercher. En s'appuyant sur ce principe, résultat de ses longues méditations philosophiques et du peu de succès obtenu par ses prédications, que l'homme est un ingrat qui passe à côté du bonheur et de la fortune sans les voir, il se croyait de meilleurs yeux que les autres, et prétendait ramasser des millions dans les endroits mêmes où les autres avaient fouillé le sol sans rien rencontrer.

— Je leur prouverai bien, disait-il, qu'il ne faut jamais se décourager.

Le père Gervais avait gardé un associé, son neveu le notaire ; mais j'ai tout lieu de supposer que des raisons, qui tenaient beaucoup plus à la perspective lointaine des biens laissés en Europe par le riche fermier qu'à l'ambition des richesses actuelles, empêchaient le neveu d'abandonner l'oncle. Pourtant un jour la patience de l'héritier fut à bout. Cette obstination du père Gervais à ne descendre que dans les trous abandonnés, à ne fouiller que les fosses d'où les mineurs étaient remontés pour toujours, si originale, si comique qu'elle fût, exaspéra le notaire.

Un matin, l'oncle avait entraîné le neveu vers une de ces inévitables profondeurs qu'il affectionnait. Il était bien certain d'une riche trouvaille; tout le lui faisait conjecturer, la nature du sol, le voisinage de trous encore exploités, et exploités fructueusement, la négligence des premiers possesseurs.

— Tu verras! tu verras! disait-il au tabellion qui portait le seau et la corde, et en brandissant sa bêche; quelque chose m'assure qu'il y a là un pavé d'or massif.

Le notaire n'y croyait pas ou n'y croyait guère. Mais c'est un des effets douloureux des mines sur le bon sens et sur l'intelligence que l'absurde n'y paraît pas aussi absurde que partout ailleurs, et que l'impossible peut y devenir vulgaire : moitié contraint, moitié séduit, le notaire laissa son oncle descendre dans un trou fort profond. Dès que l'apôtre fut dans un seau, le neveu, qui le retenait à l'aide d'une poulie au-dessus du vide, lui dit avant de lâcher la corde :

— Mon oncle, jurez-moi qu'à midi juste vous remonterez, et que, si le trésor n'est pas trouvé, vous renoncerez pour toujours à votre déplorable système.

— Mais puisque je vois déjà de l'or!

— Jurez-moi, sur Fourier, qu'à midi juste j'aurai le droit de vous hisser à la lumière.

— Entêté, incrédule, je te le jure.

— C'est bien!

Et le neveu descendit son oncle. Jusqu'à midi, ce que le notaire fit remonter de seaux vides ou de seaux remplis de terre stérile ne peut se calculer. Quand midi sonna, ou plutôt quand la montre du notaire lui donna le droit de réclamer l'exécution de la parole donnée, il héla le père Gervais.

— Mon oncle, il est midi.

— Encore un quart d'heure, mon garçon!

— Pas une minute, il est midi, entendez-vous?

— J'entends bien; mais laisse-moi un moment, une seconde.

— Du tout. Une fois, deux fois, voulez-vous remonter?

— Mais puisque je te dis que je sens l'or!

— Prenez garde, mon oncle. Deux fois, trois fois... vous ne voulez pas? Eh bien, adieu!

Aussi féroce que les frères de Joseph, laissant le futur ministre de Pharaon au fond d'une citerne, ce notaire inflexible s'en alla, abandonnant son oncle dans son trou.

Le père Gervais resta là jusqu'au soir, s'épuisant à crier, à appeler, et ne se reposant de ses cris que pour égratigner la terre.

Le soir, assez tard, des mineurs qui passaient l'entendirent et le retirèrent.

Croyez-vous qu'il garda rancune à son neveu? En aucune façon.

— J'ai beaucoup réfléchi, lui dit-il en le rencontrant, je te remercie de m'avoir fourni une cellule pour méditer... j'avais tort.

— Ah! vous renoncez à votre système?

— Mieux que cela : je renonce à la recherche de l'or. Puisque ce moyen ne m'a pas réussi, comme il est le meilleur, les autres ne sauraient rien produire. Tu ne diras pas que je suis un entêté! D'ailleurs, qu'est-ce que l'or? Quand la société sera organisée harmonieusement, à quoi peut-il être bon? Trouvons un autre moyen de faire fortune.

Telle fut la conclusion philosophique des essais du père Gervais à Ballarat. Quelques jours après, il allait porter la bonne parole à Melbourne.

Notre association à trois fut-elle plus productive? L'or

ne se refusait pas absolument à nos recherches; il nous arrivait quelquefois d'en récolter en quantité suffisante pour espérer un bénéfice.

Bleymann était le seul de nous trois qui travaillât sérieusement, activement. Toujours debout le premier, il avait échauffé depuis longtemps le manche de sa pioche avant que, Denis et moi, nous eussions songé à ramasser nos outils dans le coin de la tente où nous les avions jetés la veille au soir.

Bleymann semblait avoir suspendu en lui toute pensée importune, tout regret, toute mélancolie, jusqu'à ce que sa tâche fût faite et son temps de labeur expiré. Il était venu en Australie comme à un poste d'honneur. Se reposer, se décourager, c'eût été déserter; et sa fiancée, là-bas, aimait mieux l'attendre en l'estimant toujours, que le voir revenir pour douter de son courage et de sa volonté. Doucement stoïque, il savait consoler les autres par un regard, par un serrement de main, par une parole, sans avoir jamais besoin qu'on le consolât lui-même.

Avant de s'endormir, il tirait d'un petit portefeuille un portrait qu'il ne m'a jamais montré, qu'il regardait simplement, tranquillement comme pour voir si mademoiselle Gertrude ou mademoiselle Marguerite (je n'ai jamais su son nom) n'avait pas changé, n'avait pas vieilli en l'attendant un jour de plus. Il ne se demandait jamais si elle lui était fidèle, si elle l'aimait encore; il lui souriait, ne se permettait pas un baiser, mais la saluait des lèvres.

Et avec cette adorable naïveté, avec cette candeur, on sentait dans Bleymann une force, une énergie qui ne s'offrait à personne, mais sur laquelle chacun venait s'appuyer. Il ne se vantait de rien et il devinait tout. Je ne crois pas que nous ayons parlé deux fois de la politique;

mais je le savais si bien de moitié dans mes rêves, que je le prenais instinctivement à témoin toutes les fois que je me livrais à d'ardentes conjectures sur l'avenir. J'aurais bien voulu lui faire lire les lettres de ma cousine, mais j'avais peur d'offenser la pudeur qu'il avait pour son amour, beaucoup plus que de paraître indiscret pour le mien.

Cette association avec un homme loyal, ferme, silencieux, qui personnifiait le devoir dans sa simplicité, l'amour dans sa chasteté paisible, me rassérénait l'âme par instants, mais me poussait aussi bien souvent à des comparaisons dont je sortais exalté, révolté, aigri contre moi-même !

Je voulais l'imiter, me refroidir comme lui, travailler comme lui, espérer et aimer comme lui ! Mais quelle différence entre nous ! Quand il allait travailler à l'ardeur du soleil, il avait toujours les doux ombrages de la patrie sur le front ; quand il rentrait seul, fatigué, sous la tente, il pensait que, dans quelques mois, on sortirait le beau linge, la belle vaisselle d'une vieille armoire d'Allemagne pour mettre devant lui le couvert et fêter le retour.

Quand Denis nous jouait des valses sur sa clarinette, Bleymann souriait tout bas et balançait la tête : on voyait la valse tourbillonner dans ses yeux, et il redemanderait quelque jour peut-être à un petit orchestre de famille la valse entendue en Australie. Quand il contemplait ce portrait, c'était sa femme, c'était tout son foyer, depuis l'aïeul jusqu'aux petits-enfants, qu'il bénissait du regard, et dont il était béni. S'il avait été infidèle à la peinture, à son art, il n'avait quitté les luttes de la vanité et de la gloire que pour satisfaire dans toute la liberté de ses mouvements à un devoir absolu. D'ailleurs, combien de paysages, de visions, ne rapporterait-il pas dans son atelier

de Dusseldorf? Sa bourse, son cœur, sa tête, tout s'enrichissait à ce voyage qui me dépouillait de tout.

Qu'y avait-il donc de commun, de possible, entre ce voyageur volontaire et moi? Je n'évoquais ma patrie que pour me demander si jamais je pourrais ou je voudrais y rentrer. Personne ne m'attendait plus : pas de foyer, pas de compagne, pas de gloire ! Le travail était pour oublier et non pour me souvenir. Je me débattais dans l'inconnu avec des regrets acharnés que je ne pouvais sacrifier, sans immoler mon cœur et toute ma fierté. Pour redevenir calme, paisible, il eût fallu renoncer encore à cette affection suprême qui s'était révélée après la douleur. Bleymann avait tous ses rêves devant lui ; j'avais tous les miens derrière moi, et il m'était défendu de me retourner et de regarder en arrière.

Est-ce qu'il y a un avenir pour un proscrit? Le temps n'a plus de limites ; c'est un tourbillon. On ne peut s'arrêter, se fixer, se réconcilier avec la vie, qu'en apostasiant ses plus chers souvenirs, et, si l'on veut être plus fort que le destin, il faut marcher sans relâche, sans trêve, sans but, marcher pour marcher, pour tuer le temps implacable, qui, lui, ne tue pas assez vite.

Qu'ai-je donc fait pour parodier si amèrement le juif de la légende? Ai-je méconnu, insulté un messager divin? N'ai-je pas, au contraire, de toutes les ardeurs d'une âme aimante, souhaité, préparé, annoncé l'évangile fraternel? Quel châtiment pour un beau rêve qui n'a fait de mal à personne !

Bleymann, je l'ai dit, travaillait seul. Le pauvre Denis était bon, tout au plus, à laver la terre, qu'il lavait mal, et à nous donner de petits concerts le soir, qu'il nous donnait fort bien. Quant à moi, je perdais des journées en excursions, sous le prétexte d'étudier les terrains auri-

fères, mais en réalité parce que le trou dans lequel il me fallait descendre me faisait horreur comme une prison, et parce que je me croyais libre en désertant le travail. Quand je rentrais fatigué de mes courses inutiles, et quand je rencontrais Bleymann couvert de poussière, le regard plus animé qu'appesanti par la fatigue d'un travail heureux, j'étais pris de remords.

— Je vous vole, lui disais-je.

Il riait en silence, ce qui était sa façon de se moquer, et me serrait la main avec force, ce qui était sa façon de me démentir. Je me jurais bien alors de me mettre à la besogne le lendemain et de rester le dernier au travail; mais le lendemain ne changeait ni le cours de mes songes ni l'inquiétude de ma vie.

Peu à peu, une sorte de consomption lente s'empara de moi. Bleymann ne voulut plus que Denis me quittât un seul instant. J'eus comme un vague soupçon que ce prévoyant ami m'accusait tout bas d'envier le suicide.

Pourquoi donc me serais-je tué, puisque je commençais à espérer mourir ?

Un soir, c'était au printemps, la journée avait été d'une abondance exceptionnelle. Bleymann m'appela pour me rendre le témoin des belles découvertes qu'il avait faites. Pour la première fois, je l'entendis plaisanter. Il promit à Denis de lui faire cadeau d'une clarinette en or; et à moi, il voulait me faire creuser une écritoire dans un lingot.

Nous nous assîmes tous les trois au bord du trou d'où notre trésor était sorti.

— Je crois que notre ami pourrait nous jouer maintenant l'air du *Chant du départ,* dit Bleymann avec douceur et en faisant allusion à une vieille plaisanterie de notre ancien associé le Gascon.

Denis, toujours obéissant, embouCha la clarinette.

La nuit était venue, une nuit superbe, orientale, pleine d'étoiles. Une brise passait dans la vallée, nous apportant l'odeur des *mimosas* en fleur qui bordaient une rivière à quelque distance.

Cette musique, ce chant héroïque qui me faisaient marquer la mesure avec les battements de mon cœur, ce concert des cieux qui dominait notre petite sérénade, la compassion que je lisais, que je devinais dans les yeux de Bleymann, tout dénoua le cercle qui m'étreignait la poitrine. Je tombai dans les bras du peintre avec des sanglots.

Denis s'interrompit tout à coup.

— Qu'avez-vous donc? me demanda-t-il.

— Ah! mes amis, m'écriai-je en suffoquant, si je pouvais mourir maintenant, je crois que je pardonnerais tout à la destinée!

— Toujours la haine, même dans cette nature qui réconcilie! murmura Bleymann en hochant la tête. Oubliez, mon ami, ce que vous avez souffert, ce que vous avez perdu. Tout se retrouve... même les illusions.

— La haine, dites-vous? repris-je en me levant et en dressant mes mains vers le ciel; mais vous ne comprenez point que c'est, au contraire, l'amour! l'amour infini, sans objet, sans cause, qui m'étouffe, qui déborde de moi, qui me rend faible comme un enfant... Ah! mon ami, donnez-moi quelque chose à aimer, ou, par pitié, tuez-moi! Je ne mérite pas de rester seul, de pleurer seul, de me dévorer seul... Oh! ne m'accusez pas d'ingratitude envers vous... mais comprenez-moi!

— Je vous comprends, dit Bleymann avec plus de fermeté et en m'embrassant comme un enfant sur le front. Mais si vous avez quelque estime pour moi, promettez-

moi simplement, comme un homme que j'estime et que j'aime, de m'obéir.

— Je vous le promets. J'ai assez de me conduire, dirigez-moi.

— Eh bien ! depuis trois mois que nous sommes associés, je vous étudie. Maintenant je vous connais. Cette vie de travail régulier, routinier, n'est pas faite pour vous. Je n'en avais pas d'autre à vous offrir, j'attendais. Je guettais une occasion de changement ; elle est venue. On organise à Sidney une expédition pour les îles de la mer du Sud. Ce sont des négociants français qui l'ont projetée et qui ont écrit ici pour demander des compagnons de fortune. Je suis persuadé que vous ferez bien de vous joindre à ces voyageurs. La recherche de l'or est une vilaine besogne quand on s'y livre sans penser à autre chose ; c'est une besogne inutile quand on la fait en pensant à trop de choses. Les voyages valent mieux. Nous avons amassé une somme qui est presque ronde... Oh ! ne protestez pas ; vous êtes mon associé... J'ai fait trois parts. La vôtre est suffisante pour acheter des marchandises et pour tenter, avec des chances égales à celles de vos compagnons de route, le commerce d'échange dans les îles. Moi, ajouta-t-il en souriant, je ne suis pas encore assez riche. J'ai besoin de quelque poussière encore : je resterai ici. Je me suis séparé déjà de tant d'êtres qui me sont chers, que j'aurai le courage de vous voir partir. Nous nous retrouverons, d'ailleurs ; vous m'écrirez. Vous avez soif d'émotions, pauvre Français ? C'est votre vertu que ce défaut-là d'une inquiétude infinie. Allez dévorer des paysages, de la nature, du ciel, à pleine poitrine.

Ce langage de Bleymann, ferme, tendre, railleur, pour rester de sang-froid, me convainquit. J'avais une si grande confiance en lui, que je ne doutais pas qu'il n'eût raison.

Je voulais refuser ma part de bénéfice, mais il était plus difficile de lui refuser que d'accepter. C'eût été douter de son amitié loyale.

— Je partirai, lui dis-je.

— Et moi ? demanda Denis.

— Vous, mon ami, vous resterez avec moi jusqu'à la première occasion d'aller à Melbourne. On y organise des concerts sur une grande échelle : il ne manque plus que des musiciens... Vous jouez de deux instruments ?

— D'un seul, dit vivement Denis. J'ai renoncé au *saxophone !*

— Le cumul vous tentera peut-être là-bas. Ainsi, vous me jurez l'un et l'autre de m'obéir.

Le serment était demandé pour moi seul. Je serrai les deux mains de Bleymann dans les miennes. Il m'apprit que, à mon insu, il avait écrit à Sydney ; que j'étais annoncé, attendu ; que je n'avais plus qu'à partir.

Ce cœur excellent avait songé à tout avec la minutie de cet esprit allemand qui semble se défier de l'enthousiasme et des grands élans, pour mieux savourer toutes les petites joies du dévouement multiplié . . . .

. . . .

Je ne veux pas écrire la scène de nos adieux. Il y a, même pour l'amitié des hommes, une pudeur que je blesserais en retraçant ces douloureux épanchements.

Je partis pour Melbourne le lendemain, et trois jours après mon arrivée, je m'embarquai pour Sydney.

VIII

J'étais bien désenchanté de l'Australie. J'emportais de cette patrie de l'or du plomb dans le cœur. Je n'étais donc pas, en abordant à Sydney, dans ces dispositions de curiosité presque semblables à du plaisir que j'avais ressenties malgré moi au premier aspect de Melbourne.

— Je ne te crains plus, disais-je à la nature. Je commence à connaître le fonds amer des enthousiasmes que tu inspires! Tu nous fais chercher Dieu en toi, et tu ne nous laisses trouver que l'homme, au moment où nous ouvrons le cœur et les bras. Oui, les rives sont belles, les montagnes ont de doux ombrages : voilà une bien belle patrie, si on avait des souvenirs, au défaut d'espérances, dans ces vertes campagnes, dans ces mystères des vallées et des collines !

Je m'irritai, au lieu de m'émouvoir doucement, du panorama qui se déroulait devant nos yeux.

Sydney a une sorte de grâce décente quand on la compare à Melbourne, la ville agitée, fiévreuse, le grand comptoir de l'Australie. Le port Jackson, au bord duquel s'étale la ville, est un des havres les plus sûrs et en même temps les plus gais du monde. On ne se croit plus seulement en Angleterre, comme à Melbourne; mais la physionomie britannique que donnent les rues, les quais, les équipages de Sydney, est illuminée, pour ainsi dire, par une végétation impétueuse, luxuriante, qui mêle toute la

poésie des tropiques à la dignité froide et marchande de cette colonie anglaise. Ces jardins, ces squares, ornés de palmiers, de bananiers, de minces bambous, semblent une symphonie d'amour au milieu d'un cantique puritain. L'ordre de la ville corrige l'expansion du sol, et cette rectitude des maisons, cette paix relative des rues, concourent à une harmonie grave et tendre que je comprenais, mais que je ne voulais pas aimer. Colonie de forçats et de proscrits, on dirait que la pâleur des premiers habitants de Sydney est entrée pour beaucoup dans la fierté aristocratique de son maintien : il y a un fond de tristesse dans son sourire, une mélancolie éternelle dans sa gaieté. Elle se souvient qu'elle a vu bien des larmes, et maintenant qu'elle a caché son bagne sous les fleurs, elle se donne la mission de consoler et d'accueillir doucement les proscrits. Fille des *convicts*, réhabilitée par le travail et par la beauté, cette moralisatrice instinctive de la nature, elle tend la main à tous ceux que la loi frappe et que la Providence avertit.

Mais moi je ne voulais pas être accueilli, je ne voulais m'attacher à rien : j'emportais partout mes racines déplantées qui gardaient de la terre natale, et qui se fussent déshonorées, en se fixant dans un sol nouveau. Je jetai à peine un regard à cet horizon qui me souriait, je m'enfermai dans la nuit de mon cœur, je me refusai le droit d'être consolé ou d'être tenté...

C'est à Sydney que se centralise presque tout le commerce d'échange qui s'effectue dans les îles de la mer du Sud. C'est de Sydney que partent de petits navires emportant des étoffes, de la quincaillerie, etc., etc., pour ramener de l'huile de coco, de l'écaille, de la nacre de perle, du bois de sandal et des fruits. Toutefois, les conditions de ce commerce sont encore assez peu connues, et les ar-

mateurs toujours en quête de nouveaux marchés font généralement mystère des localités qu'ils visitent. L'ignorance du langage, la difficulté de fixer les goûts capricieux des naturels de ces îles pour les objets de fabrication européenne, l'étrangeté des mœurs, les chances de gain parfois très-considérables, tout contribue à donner à ce genre de négoce l'attrait de la nouveauté et de l'imprévu.

Le consul auquel Bleymann avait écrit me mit en rapport avec les organisateurs de l'expédition. Je déposai une partie de mon argent à la masse commune. L'expérience de la société des quatorze m'avait laissé une défiance salutaire : je gardai donc une petite provision pour le cas où l'amitié commerciale viendrait à se détendre et où le hasard ne serait pas plus heureux dans cette seconde fraternisation que dans la première. Nous avions, il est vrai, moins d'éléments de discorde; nous n'étions plus que onze au lieu de quatorze; mais cette différence ne suffisait peut-être pas à garantir la bonne harmonie.

Mes nouveaux compagnons étaient, pour la plupart, des petits commerçants d'Europe, qui venaient chercher dans les îles de la mer du Sud des clients plus faciles à tromper que les civilisés, devenus trompeurs.

Leur scepticisme industriel se trahit par le premier choix des objets à échanger : ils posèrent en principe que l'or, en si minime quantité qu'il s'offrît à nous, serait exclu des marchandises. L'argent n'avait pas le droit de prétendre à plus d'honneur : des fils de laiton pour les bijoux artistiques; le chrysocale le plus grossier pour les parures de prix; des joujoux que l'on offrirait à ces enfants de la nature, comme les instruments les plus sérieux du vieux continent; des miroirs de deux sous ; des mirlitons de tous les calibres; des couteaux que, par un raffinement machiavélique, on triait parmi les moins solides

et les moins dangereux, pour le cas où ces sauvages d'humeur douce se civiliseraient brusquement jusqu'au point de frapper leurs bienfaiteurs; des verroteries impossibles; des étoffes à rendre jaloux les perroquets; toutes les inutilités, toutes les hontes de l'industrie, tous les rebuts de la civilisation étaient entassés pour être vendus, comme les premiers gages du progrès. Je remarquai la quantité abondante de lunettes et de pince-nez qui furent compris dans la cargaison. Il paraît que les sauvages aiment à regarder à travers nos besicles pour moins voir, sans doute, leurs belles îles, et pour voiler déjà leurs yeux par quelques-uns de nos préjugés.

Ainsi le mensonge est le premier bienfait de l'Europe.

— Que nous donneront-ils en retour de tous ces trésors de la foire? demandai-je à un de mes nouveaux compagnons.

— Oh! me dit celui-là en se frottant les mains, de la bonne huile, de la nacre merveilleuse, des coraux superbes. Nous ne serons pas volés, croyez-moi.

— Volés, non! me dis-je avec une sorte de remords. Savez-vous si les braves gens que nous allons voir font beaucoup de progrès en civilisation? ajoutai-je.

— Ils ont les missionnaires, qui leur enseignent un peu de latin et un peu de religion, me répliqua mon nouvel associé.

— Ceux-là les trompent-ils aussi? murmurai-je en moi-même. Après tout, les meilleurs biens de ce monde, les plus réels, ce sont les illusions. Avec ces bimbeloteries de deux sous on leur donne des rêves, on leur ouvre les horizons terrestres; avec la foi, on leur montre des mirages dans le ciel. Pourquoi ne seraient-ils pas heureux, et pourquoi ne les envierions-nous pas d'être si bien trompés?

J'apaisai ma conscience par ce blasphème, ce qui est, en général, un excellent moyen de se persuader, et je trouvai que nous remplissions une fonction humanitaire en emplissant nos poches au détriment de ces sauvages naïfs, si contents d'être dupes.

De même que dans la société des quatorze j'avais choisi deux associés plus intimes, je voulus, dans cette nouvelle compagnie, me faire au moins un ami. Le hasard m'en donna deux. Ils n'avaient pas, je dois le confesser tout d'abord, le dévouement profond, absolu de Bleymann, la candeur touchante de Denis ; mais ce furent pendant tout mon voyage de bons et faciles compagnons, dignes d'être aimés et presque dignes d'aimer eux-mêmes.

Je vais les peindre tout d'abord, pour n'avoir plus à revenir qu'incidemment sur leur caractère et sur leur physionomie.

Le plus jeune, âgé de vingt-deux ans à peine, se nommait Gilbert : c'était le fils d'un négociant en sardines d'un de nos ports de Bretagne. Le pauvre garçon avait eu peur, un beau jour, d'enfouir sa jeunesse, les brillantes qualités qu'il avait acquises dans les estaminets du quartier latin, sous les tonnes de son père. Avoir fait son droit, avoir fait des vers, avoir collaboré au scénario d'une tragédie que l'Odéon semblait attendre, pour venir ensuite contempler quotidiennement son nom, ce nom de poëte, Gilbert, sur les plaques en cuivre des petites boîtes en fer-blanc! c'était là une perspective sinistre.

Gilbert se livra à de violentes imprécations sur la fatalité des industries : il protesta en prose chaleureuse, et peut-être même en vers, contre cette loi d'hérédité qui l'obligeait à vendre des sardines parce que son père et son grand-père en avaient vendu. On eût dit, à son horreur,

qu'il s'agissait pour lui de continuer un état aussi exceptionnel que celui qui pesa sur la famille Samson.

M. Gilbert aimait son fils autant que son commerce. Il pensa que les voyages calmeraient l'orgueil de cet héritier trop instruit; il le laissa partir pour l'Australie avec une petite cargaison, et Gilbert fils, beaucoup plus commerçant d'instinct que ses prétentions littéraires ne voulaient le lui laisser croire, se défit avantageusement de ses marchandises, en acheta d'autres à Sydney, et ne demandait, quand je fis sa connaissance, qu'à développer son négoce. La vocation qu'il fuyait le reprenait en route. Il lui arriva même une fois, par la plus amusante des contradictions, de s'écrier avec des yeux enflammés d'enthousiasme :

— Ah ! si nous avions des boîtes de sardines !

Depuis cette exclamation, qui resta fameuse dans l'histoire de nos idées, et qui le fit rougir de honte quand il en eut conscience, Gilbert me plut davantage et me devint en quelque sorte sacré. C'était décidément un homme sincère, puisqu'il avait toutes les contradictions naïves de l'humanité. Je m'amusais de ses élans poétiques et de la réalité solide qu'on sentait sous toutes les fleurs de sa rhétorique de vingt ans. Quand il maudissait l'industrie paternelle, avec une sorte de tendresse, je souriais et je voyais de loin, dans l'avenir, mon ami Gilbert, ayant perdu sa jolie taille, ses jolis cheveux blonds, sa petite moustache impertinente, se promenant avec gravité dans ses magasins et contemplant, avec autant de fierté qu'il en mettait maintenant à regarder les étoiles, ses belles plaques de cuivre, l'honneur et le blason de ses ancêtres. Combien de marchands de sardines dans le monde qui se croient des poëtes, et combien de poëtes qui ne sont que des marchands de sardines! Bien des auteurs qui se prétendent méconnus ne font que se méconnaître eux-mêmes.

Gilbert dépensait sa jeunesse, le trop plein sentimental de son cœur. Spirituel pour quelques années encore, il faisait l'école buissonnière avant l'heure de la tâche routinière que son père avait acceptée et qu'il subirait à son tour. Il usait l'héroïsme inutile à la vie bourgeoise, et n'étant pas contrarié par son excellente famille, il s'initiait doucement et tout seul, au milieu de ses prétendues distractions, au devoir qu'il croyait avoir refusé. Nos articles de quincaillerie étaient pour lui les armes d'Achille; sa vocation s'éveillait en y touchant, et il trafiquait avec bonheur, tout en jurant qu'il ne serait jamais marchand. Ses goûts littéraires, la grâce de son humeur qui s'assombrissait rarement et qui avait pourtant des fièvres de mélancolie, un grand désir d'amour qui lui faisait tendre les bras à des fantômes rêvés ou délaissés en France, ce mérite ingénu d'aspirer la vie à pleins poumons, tout en affectant de la bouder parfois comme un enfant, une loyauté qui laissait observer toutes ses inconséquences; tels furent, quand je le connus davantage, les sérieux motifs de mon attachement pour Gilbert.

Il n'avait pas, au fond, d'opinion politique, mais il croyait en avoir, et d'excellentes. Les trépignements de sa jeunesse lui semblaient des révélations de principes; et parce qu'un soir, dans un café-concert du quartier latin, il avait malmené un sergent de ville, il me parlait naïvement des gages donnés à la liberté. Son bon cœur le trompant sur lui-même, pour me complaire il se fût cru volontiers exilé comme moi. Ce jeune homme bourgeois, implacable sans doute dans l'avenir pour l'utopie et pour les utopistes, se posait en révolutionnaire et me parlait des sociétés secrètes qu'il avait publiquement installées dans les écoles. C'était pour cela, à coup sûr, que son père l'avait fait voyager.

— Nous ferons de la propagande, lui disais-je en souriant, quand nous aurons vendu tous nos petits couteaux.

J'ajoute que, par un singulier hasard qui me rappelait précisément mon ancien associé le père Gervais, Gilbert ne voyageait pas seul. Il avait avec lui une vieille bonne nommé Rosalie, qui avait juré sans doute de le ramener sain et sauf, et qui, sous prétexte de lui faire son ménage et de lui préparer sa cuisine, le suivait partout, moitié riant, moitié grondant.

Bretonne entêtée, Rosalie était fort dévote; mais son jeune maître se gênait si peu avec elle que la brave fille avait dû arriver à une tolérance d'habitude qui ne retenait guère les paroles. Quand Gilbert devenait trop poëte, elle se bouchait les oreilles et se contentait d'écouter des yeux. Laide à faire croire que la nature avait mis de l'ostentation à la former, Rosalie n'était pas fâchée de se comparer aux grandes dames de l'Océanie.

Sous prétexte de lutter avec celles-ci de costumes, elle se réservait de leur enseigner les belles manières étudiées à Brest et à Lorient : on voulut bien, pour utiliser ses talents, joindre des chapeaux et des écharpes à la pacotille; aussi Rosalie se considérait-elle comme un associé fort sérieux, bien différente en cela de Catherine, qui n'avait jamais porté son ambition au delà des bons offices qu'elle rendait au père Gervais.

Notre autre compagnon se nommait Blondin et avait été sous-préfet sous Louis-Philippe. Destitué, bien malgré lui, après la révolution de Février, et en dépit de l'adhésion qu'il s'était empressé d'envoyer au gouvernement provisoire, Blondin se croyait à la fois la victime de la monarchie déchue, qui ne lui avait pas donné un poste assez solide pour qu'il pût s'y maintenir, la victime de la répu-

blique, qui l'avait fait tomber, et la victime encore du pouvoir nouveau, qui n'avait pas réparé les torts des deux pouvoirs précédents. Il était donc, en politique, l'écho de tout le monde; les persécutés de tous les régimes lui faisaient soupirer le même refrain :

— Et moi, donc! disait-il.

Fonctionnaire par tempérament, par vocation, Blondin promenait autour du globe le désœuvrement d'un sous-préfet destitué en pleine illusion. N'ayant pas de fortune et dégoûté de la France, il avait voulu punir celle-ci en la privant de la satisfaction tardive de se repentir utilement à son égard. Voilà pourquoi il était venu en Australie travailler aux mines; voilà pourquoi ensuite, appauvri par ses essais de mineur, il s'était résigné à faire partie d'une expédition de marchands.

Au premier abord, Blondin me déplut. Ses infortunes presque risibles, l'obstination avec laquelle il semblait croire que nulle ambition terrestre n'était supérieure à celle d'un sous-préfet, la monotonie de ses plaintes, me l'avaient fait prendre en dédain. Mais, après tout, il était réellement malheureux. Sa monomanie de sous-préfecture, bien inoffensive, avait un côté triste.

Esprit médiocre, dans un jour de gloire il s'était vu le premier magistrat d'une petite ville! Lui dont l'inaptitude, égale pour toutes les fonctions, menaçait de stériliser l'avenir, on l'avait trouvé bon à quelque chose; on lui avait confié des maires à haranguer, de petites gardes nationales à passer en revue, un bel habit brodé à étaler sur sa poitrine : il était devenu une mouche du coche de l'État, une de ces nombreuses cinquièmes roues qui font leur petit bruit et qui, marchant si bien, ont l'air de faire marcher quelque chose.

Il pouvait prétendre à un mariage, à la décoration; et

tout à coup M. le sous-préfet était redevenu M. Blondin. Il avait été obligé de saluer le premier ceux auxquels il rendait à peine autrefois leur salut : il ne pouvait plus rien tenter, rien vouloir. La seule fonction à laquelle il eût mesuré ses forces lui était refusée. C'était aussi un exilé de son rêve. Pourquoi donc aurais-je été fier et impitoyable envers lui ? De quel droit me trouvais-je plus cruellement dépossédé ?

Chimère pour chimère, n'avait-t-il pas été plus près de la réalité, lui qui avait palpé ses appointements de sous-préfet, endossé son habit, fait ses petites harangues? L'évanouissement de mes espérances à peine nées lui semblait aussi facile à oublier, à consoler que m'avait paru l'être sa destitution. Tous les jours on coudoie d'anciens martyrs de leurs opinions qui vont dîner bras dessus bras dessous avec leurs bourreaux; pourquoi serait-on plus rigoureux envers eux, parce qu'ils ont pardonné la meurtrissure de leurs idées, qu'envers un honnête fonctionnaire, parce qu'il ne pardonne pas la mutilation de sa vie réelle ?

Des gens pratiques se moqueraient également des uns et des autres. La douleur ne se mesure pas à l'objet perdu, mais au sentiment que l'on attachait à la possession de cet objet. Blondin regrettait sa sous-préfecture comme Denis, le saxophone, avait regretté sa clarinette; il ne jouait plus les petits airs qu'il jouait si bien autrefois. J'aurais eu de l'orgueil en mettant de la distance entre nous.

Cet ancien fonctionnaire n'était point d'ailleurs un sot. En dehors de sa manie, de sa faiblesse, il avait une certaine pénétration ; il jugeait bien les hommes, et il les jugeait comme un sage, c'est-à-dire sans misanthropie et sans faiblesse. Blondin cherchait des consolations, ce qui

le portait à faire des avances de condoléance aux autres; mais je dois avouer qu'il ne cherchait pas exclusivement l'amitié des hommes : il ébouriffait ses favoris en les tiraillant d'une façon présomptueuse quand une femme passait, comme s'il eût suffi de ces petites broussailles pour accrocher les cœurs.

— Comment un sous-préfet si galant a-t-il pu tomber? demandait quelquefois Gilbert.

Blondin soupirait sans oser lui répondre, mais en laissant supposer toutefois que les myrtes cueillis par lui avaient fait tort à ses lauriers de fonctionnaire, et que des rivaux de toutes sortes s'étaient unis pour le perdre.

Le jour de notre embarquement, nous nous aperçûmes, à la dimension d'un certain étui et à un fourreau de serge verte qui ne servait ni à une canne ni à un parapluie, mais à une épée, que Blondin voyageait avec son uniforme complet. De quelle façon prétendait-il s'en servir en Océanie?

— Nous irons le proposer comme sous-préfet à la reine *Pomaré*, disait le fils du marchand de sardines, content d'exercer sa raillerie sur une vanité plus apparente que la sienne.

Moi qui étais tenté de me moquer tout bas de Gilbert et de Blondin, je ne me moquais de personne que de moi-même. Ce fut peut-être ce défaut commun qui nous unit. Les hommes s'estiment entre eux pour leurs ridicules, aussi souvent qu'ils se haïssent pour leurs vertus.

Tels furent les deux compagnons plus spécialement choisis par moi dans l'association dont j'allais faire désormais partie. Les préparatifs de notre expédition, les achats, les inventaires de marchandises m'occupaient assez pour que je n'eusse pas le loisir de visiter Sydney et surtout de me laisser aller à la tristesse que j'avais apportée de Bal-

larat. Je me serais donc embarqué sans autre émotion que la fatigue, que l'impatience d'en finir avec le transport de notre énorme pacotille, si, précisément, la veille de mon départ, mon cœur n'eût ressenti un coup imprévu, terrible, qui me fit une blessure nouvelle, ou plutôt qui fit saigner toutes mes blessures à la fois.

IX

Nous nous trouvions réunis tous les onze chez le consul pour quelques formalités dernières à remplir. Les uns laissaient à Sidney des affaires à régler et prenaient leurs précautions à cet égard ; d'autres, comme Gilbert, venaient apporter des lettres, des paquets pour la France. Quant à moi, indifférent aux recommandations de chacun, je n'avais écrit à personne, et je n'attendais rien de personne : je m'étais mêlé machinalement à mes dix compagnons, sans motif, pour ne pas rester seul.

Le consul, que j'avais vu à plusieurs reprises depuis mon arrivée à Sydney, parut, en m'apercevant, frappé pour la première fois d'une réminiscence.

— J'avais oublié, me dit-il, que j'ai reçu, il y a environ un mois, une lettre à votre adresse.

— Une lettre pour moi ! m'écriai-je en tendant la main avec une joie tremblante qui ne se laissait pas opprimer par la réflexion.

— On vous croyait occupé aux mines les plus rapprochées de Sydney, continua le consul. J'ai fait faire des

recherches ; vous y étiez inconnu. J'ai envoyé la lettre à Melbourne. Ne vous est-elle pas parvenue ?

— Mais non, murmurai-je, tout bouleversé à cette pensée qu'une caresse de la France errait depuis un mois, sans m'avoir rencontré.

— Quel fâcheux contre-temps ! la lettre se sera égarée, ou.... perdue !

— Égarée !... perdue !... répétai-je avec effroi, comme si j'apprenais tout à coup la mort d'un être qui me fût cher. Oh ! ne dites pas cela, monsieur !

Je sentis que l'armure dont je me croyais enveloppé tombait en pièces et laissait mon cœur à nu. Cette annonce d'une lettre m'avait fait rentrer en France, et cette menace de ce message égaré pénétrait en moi comme une lame ardente, me fouillant jusqu'aux entrailles.

— Que faire ? dis-je à plusieurs reprises. Je veux cette lettre, je la veux.

— Vous la trouverez en revenant en Australie dans quelques mois, dans un an, me dit un de mes compagnons.

— Dans un an ! Mais je ne puis vivre un an sans la lire.

— Bah ! reprit un autre, vous viviez bien sans l'attendre.

— Oui, je vivais, puisque c'est vivre que de mourir lentement dans l'oubli. Je ne pars pas avec vous, messieurs, je reste : je veux savoir ce qu'on m'écrit.

Le ton douloureux, la voix étranglée avec laquelle je prononçai ces paroles impressionnèrent mes compagnons.

— C'était la permission de rentrer en France ? dit l'un d'eux avec pitié.

Mais je remuai la tête pour le détromper. Le bonheur que je rêvais, ce n'était pas l'amnistie.

— N'était-ce pas plutôt la lettre d'un ami ? demanda

Gilbert en soulignant ce dernier mot avec une douceur qui le féminisa.

J'ai oublié de raconter plus haut que ce fut à partir de cette remarque de sa part que je me sentis saisi pour Gilbert d'une réelle amitié.

Je lui tendis la main.

— Vous avez deviné ; mais que contient cette lettre ? est-ce un deuil ? est-ce une joie ? Si vous saviez ce que peut être une lettre pareille..., vous comprendriez que je ne veuille pas partir... Je reste, ou plutôt, je vais à Melbourne.

— C'est de la folie, dit un des plus anciens de la compagnie, le chef réel de l'expédition.

— C'est de la folie, oui, monsieur ; mais vous avez peut-être une famille qui vous écrit régulièrement, vous ? et moi, voilà un an que j'attends cette lettre, une goutte d'eau dans mon désert. Je serais impie de ne pas rester pour la bénir plus vite.

— Et votre part de marchandises ?

— Je vous la donne, je vous la confie. Vous êtes d'honnêtes gens. Au retour, si je suis encore en Australie, vous me rendrez des comptes.

— Mais vous courez peut-être après une lettre perdue !

— Peut-être. En tous cas, le doute vaut bien la peine qu'on essaye. On fait de grandes courses pour moins que cela.

Le consul s'approcha de moi.

— Je suis la cause involontaire d'une angoisse, d'une inquiétude momentanée, je l'espère, me dit-il affectueusement ; mais je vous promets, monsieur, de réparer le mal que je vous ai causé. J'écris sur l'heure à Melbourne. Si la lettre vous y attend, je la recevrai sous peu de jours,

et elle vous retrouvera dans une des stations que vous m'indiquerez. Toutes les semaines, des navires partent de Sydney pour les archipels de la mer du Sud ; toutes les semaines, nous envoyons aux missionnaires établis dans les différentes îles les paquets que nous recevons pour eux de France. Je vous donne ma parole d'honneur que, si cette lettre se retrouve à Melbourne, où que vous alliez, elle vous rejoindra.

Cet engagement était pris avec une solennité qui me toucha vivement, mais qui me donna en même temps la juste conscience de l'émotion que j'avais laissé voir. J'acceptai l'offre qui m'était faite, et je fis un effort surhumain pour l'accepter en homme, c'est-à-dire avec calme.

J'avais une douleur aiguë dans l'âme, comme si l'exil, un exil plus sombre, plus désolé, recommençait pour moi. Cette lettre égarée, c'était la patrie entrevue et perdue. Cette lettre de ma cousine, car pouvais-je douter un seul instant qu'elle ne fût écrite par elle? cette lettre, après la longue méditation de mon cœur sur lui-même, pouvait et devait amener une crise dans ma destinée, j'en avais le pressentiment; et quand je me disais que cette joie infinie ou que cette déception suprême aurait dû m'être connue un mois auparavant, j'éprouvais des mouvements de colère, j'étouffais dans des convulsions intérieures, je m'irritais de ce temps perdu et de ce temps encore que j'allais perdre dans l'attente, dans l'espérance ou dans la terreur.

Mais la politesse du consul obligeait ma fierté à contenir l'épanchement de ma douleur. J'aurais été au-dessous de la sympathie qui se manifestait autour de moi si je ne m'étais roidi devant cette nouvelle atteinte de la destinée. Il y a des malheurs qui ne permettent pas la simplicité du chagrin. L'exilé joue un rôle ; son accablement passe-

rait pour une défaite. En quelque solitude que le trait le frappe, il doit se parer du coup qui l'a meurtri ; c'est des ouvertures saignantes de son cœur que l'on peut dire ce que Cervantes disait des blessures du soldat. « Elles sont les étoiles qui guident les autres au ciel de l'honneur. »

Allons, proscrit, pauvre ver luisant égaré au bout du monde, laisse rayonner la petite lueur, l'étincelle, que l'on attend de toi ; ne te fais mépriser par personne, car c'est ton rêve, c'est toute l'ambition de ta vie, c'est la gloire de tes idées que l'on mépriserait en toi. Il t'est permis de rire de ce qui t'accable, il ne t'est pas permis d'en pleurer ; ce serait une faiblesse trop extraordinaire.

Je fis quelques objections pour donner à mon courage le temps de revenir, sans exagération, sans fatuité de stoïcisme : je promis enfin d'attendre la lettre, si elle était retrouvée. Puis, comme notre faiblesse humaine ne sait jamais à quelles bornes arrêter la démonstration de sa prétendue force, je plaisantai moi-même sur ces étapes que j'assignais à ma correspondance dans les îles de l'Océanie. Je voulais me prouver toutes les ressources de ma fierté et de mon énergie.

— Je saurai mieux de cette façon, me disais-je tout bas, comment je supporterais une mauvaise nouvelle.

Je quittai Sidney dans une attitude morne qui, paraissant toute simple, n'était plus remarquée.

Mes compagnons avaient présidé à l'embarquement de nos marchandises. Ils s'entretenaient de leurs espérances de négoce, ils faisaient leurs calculs : les plus expérimentés dans ces sortes d'expéditions donnaient aux autres des notions fantastiques sur la géographie, sur les mœurs des îles que nous allions visiter ; mais, de tous ces discours, la conclusion invariable était qu'il fallait bien s'en-

tendre pour donner peu et pour recevoir beaucoup, ce qui est le fonds du commerce.

On prétendait que la propagande des missionnaires enseignait aux Océaniens la défiance des gens d'Europe, et qu'en se convertissant ceux-là devenaient rusés et avides. Je fus suffisamment édifié pendant cette navigation sur l'esprit du négoce, au moins dans ces parages, et par moments je regrettais la vie des mineurs. J'étais plus libre, je ne trompais que moi et j'avais pour compagnon, pour conseil, pour miroir, ce doux et calme visage de Bleymann!

Gilbert et Blondin essayaient de me distraire; ils devinaient la préoccupation absorbante qui échappait à nos autres associés; ils sentaient bien que je n'avais pas pris mon parti de cette lettre perdue; que c'était à elle, à elle seule que je pensais, en regardant la mer, en regardant le ciel, en feignant de prêter l'oreille aux dissertations de nos compagnons. Oui, ce mirage ne me quittait pas une heure : j'avais toujours devant les yeux cette petite écriture que je connaissais si bien. Je supposais des récits, des confidences ; je voyais huit pages, vingt pages, remplies de toutes sortes de détails qui m'enchantaient, qui me désolaient.

Ce voyage me parut long ; il dura deux mois : ce furent deux mois de captivité ajoutés à l'exil. Pourtant j'avais de quoi m'intéresser à la route : la mer était nouvelle. L'infini a plus de variétés d'aspect qu'on ne le suppose, sans compter que notre navire, de médiocre solidité et marchant mal, pouvait nous donner le souci de penser au maintien du beau temps et entretenir l'émotion de veiller sur nous. La moindre tempête nous eût exposés à de grands périls; mais je devenais superstitieux pour ma

art, et je ne craignais pas de faire naufrage tant que

n'aurais pas lu cette lettre qui luisait de loin, qui m'attirait, qui me protégeait.

Nous désirions explorer quelques îles des archipels situés entre Taïti et la Nouvelle-Calédonie, et, pour profiter des vents alisés qui soufflent de l'est vers l'ouest, nous nous dirigeâmes tout d'abord vers Ouaïmé, île appartenant au groupe de la Société, et que nous avions désignée comme la limite extrême de notre voyage. Il était inutile de débarquer à Taïti avec nos provisions. Un pays si bien protégé par la France, avec qui elle fait un commerce d'amitié, est blasé sur les échanges et n'est plus aussi facile à tromper.

Ouaïmé, d'ailleurs, fut, dans une certaine mesure, une déception qui nous mit en garde contre toute autre exploration des îles du voisinage immédiat. Déception mercantile! car, sous le rapport du climat, de la beauté du pays, nous touchions à un de ces Edens de l'Océanie où rien ne manque, ni les caresses d'un éternel printemps, ni les fleurs sous les ombrages, ni le serpent tentateur autour des enivrantes retraites, ni le fruit défendu qui ne se défend pas.

Gilbert avait bon appétit : il eût voulu mordre à toutes les oranges ; Blondin lorgnait gravement les dames d'Ouaïmé, dont presque toutes avaient des robes, mais dont pas une n'avait de bas ni de souliers.

— Si j'administrais le pays, nous disait l'ancien sous-préfet, je ferais des règlements sur la chaussure.

Les règlements, au surplus, ne manquaient pas. Les missionnaires anglicans, sous la domination desquels l'île se trouve placée, veillent sur les intérêts positifs et patriotiques de l'Angleterre beaucoup plus que sur ses intérêts religieux. Ils s'occupent assez peu de convertir, mais ils s'occupent d'organiser. Ce sont des apôtres d'un zèle

un peu tiède, mais ce sont d'ardents commissaires de police; ils ont établi une véritable douane, et il faut acquitter toutes sortes de petits droits, dont quelques-uns leur reviennent sans doute, avant de trafiquer avec les habitants.

Ceux-ci se croient Européens parce qu'ils mettent quelquefois des chemises pour aller dans le monde; mais ce sont surtout, au point de vue physique, d'admirables athlètes; et, en les voyant se promener avec un dandinement des hanches dans ces toilettes débraillées qui semblent le reste ou le début d'un costume, on eût dit une génération d'alcides de la foire, se reposant dans un foyer en plein air entre deux exercices. La grâce primitive de ces populations a cependant bien diminué; le contact des Européens les a flétries.

On leur a donné la honte, presque le remords de leur nudité, sans s'occuper des moyens de fournir une diversion à ces scrupules, à cette inquiétude. Le trouble s'est fait dans leur conscience. Hélas! une civilisation plus parfaite mettrait-elle plus de lumière véritable dans ce crépuscule? S'ils savaient s'habiller, se coiffer, se ganter, se masquer comme nous, verraient-ils plus clairement à travers leurs idées fécondées et multipliées, qu'ils ne voient à travers leurs idées sommaires et clair-semées?

Ils connaissent l'argent et ils l'aiment, c'est l'essentiel pour la civilisation, l'argent de France, l'argent d'Angleterre, l'argent de partout. Quand nous tentâmes de déballer nos marchandises, ils sourirent et allèrent dans leurs cases nous chercher des marchandises pareilles qu'ils gardaient pour des échanges.

— Ils vont nous offrir des boîtes de sardines, murmura Gilbert dépité d'être prévenu par eux.

Pourtant, malgré la difficulté d'établir un commerce

régulier, productif, cinq de nos compagnons, séduits par la beauté du pays, fatigués par la navigation, résolurent de rester à Ouaïmé, et demandèrent à rompre, en ce qui les concernait, l'acte de société. Pour ma part, j'insistai vivement dans le sens de leurs prétentions. Blondin et Gilbert, jurant de me suivre partout, furent de mon avis; nous séduisîmes les trois autres, dont le suffrage importait, et ce fut ainsi que, à peine arrivés, notre pacte fraternel fut rompu.

C'était la seconde fois que je voyais se dissoudre une association avant qu'elle eût sérieusement commencé. Décidément, il est bien difficile pour les hommes entre eux, même par intérêt, de rester frères.

On fit un partage égal des miroirs, des étoffes, des verroteries, des mirlitons. Mais, en raison sans doute du degré de civilisation plus avancée des habitants d'Ouaïmé, mes cinq compagnons réclamèrent une plus grosse part de petits couteaux. En revanche, ils nous abandonnèrent toutes les lunettes, tous les pince-nez : les gentilshommes de la cour en étaient pourvus. C'était, pour les fortes chaleurs, le seul costume de l'intimité.

Il y avait une cour, et par conséquent un roi : la première est plus indispensable que le second, puisqu'une reine peut suffire. Le prince régnant d'Ouaïmé n'était pas fortement consolidé sur son trône, bien que les acclamations presque unanimes de son peuple l'y eussent appelé, à la suite d'une révolution qui avait chassé sa tante, veuve du roi son prédécesseur.

Huit jours même avant notre arrivée, la reine dépossédée, qui habitait Taïti, peu respectueuse pour les manifestations du suffrage quasi-universel, croyant, par une intuition de la politique européenne et de l'art musical en général, que la voix du peuple, c'est-à-dire la voix de

Dieu-même, admet des dièses ou des bémols, selon qu'on la laisse éclater ou qu'on lui enjoint de se taire, la vieille reine avait foulé aux pieds le serment de son abdication, et, à la tête de quelques partisans, était venue débarquer la nuit dans ses anciens États.

Comme cette tentative de surprise n'avait pas réussi, on parlait de l'échauffourée avec horreur; on traitait la tante du roi de *vile criminelle;* on regrettait publiquement de n'avoir pas exercé contre elle toute la rigueur des lois de la guerre : il est vrai qu'elle s'était échappée, tandis que de braves compagnons se faisaient tuer pour couvrir sa retraite. Un bateau à vapeur français avait été envoyé de Taïti à Ouaïmé pour opérer l'échange des prisonniers; les traces de la lutte étaient encore visibles sur plusieurs points.

Le roi avait gardé de ces récents événements une défiance qui le portait à voir dans tous les étrangers des agents de sa tante, des émissaires de l'ennemi. Les missionnaires anglicans, redoutant d'ailleurs les effets du protectorat français, qui de Taïti pouvait par contagion s'étendre à Ouaïmé, entretenaient cette défiance et insinuaient doucement que la France n'était pas absolument pure de cette tentative insurrectionnelle. Ce qui était une abominable calomnie dans le cas présent et une hérésie politique en thèse générale : la France, comme on sait, n'aimant pas les révolutions chez les autres et préférant les garder pour elle.

Le roi, de même qu'un bon souverain d'Europe, avait fait convenablement enterrer tous ceux qui étaient morts pour sa vie. On nous montra la tombe de ces héros ornée de fleurs et de feuillages; mais les égards pour les survivants étaient compliqués d'une surveillance active, et on informa ceux de nos compagnons qui voulaient demeu-

rer dans l'île que leur prétention avait ses dangers; qu'elle courait en tous cas le risque de n'être point accueillie. Ils sollicitèrent une audience du roi : nous les accompagnâmes pour leur faire cortége.

Le roi était un grand jeune homme de vingt-trois ans environ, d'une assez jolie figure, mais qui avait eu l'idée de se raser au-dessus des tempes, de façon à faire de sa chevelure, hérissée d'ailleurs et crêpée avec soin, une sorte de bonnet naturel. Cette bizarrerie d'ornementation était un acte religieux et essentiel. C'était pour mieux ressembler à son oncle, son prédécesseur, que le jeune souverain s'était ainsi accommodé. Le seul article de la charte d'Ouaïmé consiste à respecter la tradition.

Il y a un type unique, un modèle, un étalon de roi, qui a régné jadis, et auquel tous les rois appelés depuis au trône sont obligés, bon gré mal gré, de ressembler. Tant pis pour eux si le nez aquilin se refuse à la tradition du nez camard : la ressemblance est ordonnée; le peuple ne reconnaît pas d'autre légitimité.

Ce principe, ai-je besoin de le dire? n'a pas été importé d'Europe; il est particulier à l'Océanie, peut-être bien à l'île d'Ouaïmé, et je ne doute pas que, sous l'influence des idées modernes, il ne finisse par succomber. Ce serait peut-être alors pour l'Europe le moment de le prendre : il manque vraiment à la variété de nos formules.

L'innovation introduite par les missionnaires anglicans dans la mécanique gouvernementale d'Ouaïmé, c'est une sorte de conseil de famille, composé des plus proches parents du roi, et sans l'avis duquel le jeune monarque ne peut rien tenter d'important.

L'avantage de ce conseil est de compliquer beaucoup les moindres affaires, de rendre leur conclusion plus lente, plus difficile, de laisser croire que le prince a des hom-

mes judicieux et dévoués dans sa famille, et de permettre aux missionnaires d'exercer leur influence sur les personnes des conseillers, sans paraître circonvenir le roi qu'ils visitent peu. Peut-être aussi, ces excellents apôtres de l'idée parlementaire ne sont-ils pas fâchés de se donner de temps en temps, loin de la patrie, le spectacle d'une assemblée microscopique, et trouvent-ils un plaisir platonique à voir des sauvages délibérer en paix, presque comme des civilisés.

Quoi qu'il en soit du motif, ce conseil privé fonctionne réellement à Ouaïmé, et ce fut devant lui que l'on porta la demande de nos cinq compagnons. La discussion d'une question si simple dura plusieurs jours ; le roi se fatiguait promptement de présider. On l'avait sans doute prévenu aussi que, devant des Européens, il ne fallait pas paraître prendre une décision trop rapide. Il donnait une meilleure opinion de la maturité de son jugement en ne disant rien pendant quelques séances, et en faisant attendre le *oui* ou le *non* nécessaire. Cette hésitation, d'ailleurs, flattait les conseillers et permettait aux orateurs (car il y en a partout, même en Océanie) de s'exercer. S'il est vrai que le fond de la politique soit de s'enfermer dans un cabinet pour tailler des plumes, sa surface, alors, peut être de gesticuler beaucoup et de pérorer longuement, surtout dans les pays où l'usage de tailler les plumes n'existe pas.

Il nous fut permis, pour notre édification personnelle, d'assister à ces délibérations du conseil privé. J'ai souvent entendu critiquer le peu de tenue des assemblées d'Europe : je confesse que celle d'Ouaïmé ressemblait, à s'y méprendre, aux consultations d'une réunion de baigneurs avant le bain, dans l'enceinte d'une école de natation ; et le moment du vote était précisément celui où l'on paraissait prêt à en-

trer dans l'eau; car il était bien rare que, peu à peu, dans la chaleur de la discussion, les orateurs, pour mieux mettre à nu leurs cœurs, ne retirassent pas quelque chose de leur habillement déjà si léger; si bien, qu'à la péroraison, ils repliaient leur costume sous le bras ou s'asseyaient dessus, comme un logicien qui se repose sur ses arguments mis en faisceau. A cette heure-là, le conseil des Anciens était dans toute la nudité antique. Les plus raffinés, c'est-à-dire les plus jeunes, usaient alors du pince-nez; quelques-uns, pour mieux y voir, avaient eu soin d'enlever les verres. Le roi, grave, ennuyé, parlant peu, se déshabillait moins; mais l'émotion finissait cependant par le dépouiller de la longue tunique et du beau pantalon de gendarme qui lui donnait à penser qu'il marchait dans le bleu du firmament.

Après six réunions, comme la patience, d'ailleurs, allait manquer à nos compagnons, le conseil daigna tomber d'accord. On octroya la permission demandée, à la condition que les Européens ne se bâtiraient des cabanes que sur un emplacement désigné; qu'ils payeraient une redevance annuelle; qu'ils verseraient immédiatement une certaine somme, sans doute pour les frais de chancellerie, et qu'ils feraient en outre spontanément un petit cadeau à chacun des membres du conseil.

J'ignore si cette dernière exigence était une inspiration locale, ou si elle était une prétendue importation d'Europe. Les missionnaires anglicans auraient alors, sur ce point, trompé la bonne foi des indigènes, car rien de pareil ne se pratique en Angleterre... ni ailleurs.

Le roi n'avait pas été compris sur la liste des offrandes, mais on ne pouvait l'oublier. Il prit, au surplus, le soin de tendre ingénument ses deux mains, quand nous allâmes le remercier de la décision rendue.

C'était, en vérité, un bon petit prince; mais j'en ai rencontré d'autres dans les îles qui ne lui étaient pas inférieurs, et si j'avais dû me convertir, renoncer à mes funestes opinions égalitaires, je crois que ce changement se fût opéré sans inconvénient en Océanie. Le roi d'Yvetot n'était qu'un faux bonhomme auprès de ces souverains constitutionnels, naïvement élus au sein d'une belle nature.

Nous employâmes dix jours environ à débarquer les marchandises et les provisions destinées à ceux qui restaient, à aider ceux-ci dans leur emménagement; puis nous continuâmes, à six, sans compter Rosalie, le cours de notre voyage.

X

Nous vînmes toucher aux îles des Navigateurs, à un port nommé Apia, rendez-vous d'aventuriers, de matelots déserteurs, de mauvais sujets échappés de Taïti ou abandonnés par les baleiniers américains, de convicts venus de Sidney. Cette population mélangée ne commet pas de désordres, s'installe pour quelque temps, vit des ressources du pays, élève un peu le niveau intellectuel des habitants, ajoute à leurs connaissances instinctives, leur donne des idées dont ils ne savent pas se servir, brouille leurs idées dont ils n'osent plus faire usage, les civilise enfin un peu à la diable, et se renouvelle incessamment sans s'épurer beaucoup. Nous n'avions pas grand profit matériel à espérer d'un séjour à Apia : là, comme à

Ouaïmé, les échanges manquent trop de candeur, et peut-être bien ne serions-nous restés que quelques heures, si Gilbert et Blondin n'avaient fait les plus grandes instances pour prolonger au moins d'un jour ou deux cette visite.

Les sournois ne se déclarèrent pas tout d'abord ; ils se servirent de Rosalie. La bonne fille, nous voyant désappointés avec notre cargaison, parla de tenter la séduction des modes françaises sur les belles personnes de ces îles. Elle voulait leur faire voir les chapeaux et les écharpes.

Mais, heureusement, les jolies insulaires avaient l'instinct de la grâce et le respect de leur beauté. Elles jouèrent avec les chiffons de Rosalie, s'en moquèrent en riant, d'un rire frais et argentin, achetèrent par bonté, acceptèrent de nos compagnons des cadeaux par habitude hospitalière, mais ne changèrent rien à la simplicité de leur parure.

Admirablement faites, d'une démarche de déesses, sachant s'habiller de feuilles et se coiffer de fleurs, toujours dans l'eau ou sous l'ombrage, les femmes de cette terre voluptueuse ont de quoi remplir de prestiges tous les jardins d'Armide. Le temple est digne des prêtresses. Des bois de cocotiers, d'orangers, des bosquets où murmurent d'innombrables cascades, et partout dans les branches, à travers les fruits et les fleurs, des ramiers, des tourterelles, voilà le décor.

Autrefois, les mœurs étaient d'une licence qui exagérait un peu la poésie anacréontique, mais l'introduction du christianisme, sans rendre les nymphes trop sévères, leur a donné une petite hypocrisie que les Européens croient reconnaître pour de la pudeur, et qui ajoute au charme, au vertige de leur beauté.

Gilbert fit une ode à Vénus ; Blondin fut tenté de se promener en uniforme de sous-préfet ; quant à moi, je pris des notes sur un procédé de toilette que je signale à

la coquetterie française. Décidées à souffrir pour être belles, presqu'autant que souffriraient des dames européennes, les dames d'Apia, à certains jours, s'enduisent le visage, le cou, les bras, les mains d'un vernis noir qui les transforme en monstres. Elles restent ainsi cachées, enfermées tout le temps nécessaire pour laisser l'enduit durcir.

Quand la chrysalide est complète, les papillons vont un matin, au soleil levant, avec leur carapace, butiner les fleurs, faire provision de citrons; puis, se réunissant dans une rivière, les coquettes travaillent réciproquement, en se frottant de la moitié d'un citron, à faire disparaître jusqu'à la dernière trace du vernis. Elles sortent de ce bain de Jouvence rajeunies, fraîches, avec un émail nouveau, avec un incomparable velouté; il ne leur reste plus, pour achever la métamorphose et pour être dignes d'elles-mêmes, qu'à se parfumer les cheveux avec la poudre de sandal, qu'à nouer des fleurs autour de la tête et qu'à sourire.

Les hommes ont une stature peu commune; ils traitent les femmes en esclaves, mais sans les rudoyer beaucoup. D'ailleurs, d'humeur très-belliqueuse, ils sont les dieux Mars de toute cette population de Vénus. Quant au Vulcain jaloux et rechigné, dressant des embûches pour mieux constater son infortune, on ne l'a jamais rencontré : la jalousie est aussi inconnue dans ces îles, qui sont le nouveau monde de la carte du Tendre, que le système des affections uniques y est étranger : l'amour ne s'y produit pas comme un sentiment égoïste; c'est la vie nationale, universelle.

Dans cette île enchantée, dans ce paradis, qui est comme une coupe ouverte et tendue aux chercheurs d'or altérés qui vont d'Australie en Californie, nous fîmes la plus singulière rencontre.

Le consul anglais nous avait été désigné comme uu commerçant assez facile, qui pourrait nous prendre quelques-unes de nos marchandises. Nous allâmes le trouver. Il habitait près du port une jolie maison à la façon européenne.

— Des Français ! nous dit-il en nous apercevant et en venant à nous les mains tendues; que puis-je pour votre service?

Nous lui expliquâmes le but intéressé de notre visite.

— Pour tout ce que vous voudrez je suis à votre disposition, nous répliqua-t-il avec un aimable sourire. La France ! les Français ! je les aime tant !

N'eût été l'accent britannique, nous aurions cru en vérité avoir affaire à un compatriote, bien plutôt qu'à un de ces fonctionnaires anglais, si froids, si roides, si gourmés d'habitude. On n'avait pas besoin d'être présenté à celui-là : il se présentait de lui-même. Sa physionomie placide attestait le calme d'une bonne conscience qu'aucun vilain calcul de patriotisme étroit et vulgaire n'agitait. Ses yeux limpides laissaient lire au fond de son âme, et son embonpoint philosophique rendait engageantes les offres de sa cordialité. Avant toutes choses, il voulut nous avoir à dîner.

— Vous êtes ici chez vous ! nous disait-il, et il riait, en emplissant nos verres.

Comme notre émotion et notre reconnaissance se trahissaient par une assez vive curiosité :

— Vous êtes surpris, n'est-ce pas? nous dit-il en se renversant sur sa chaise. Eh bien, messieurs, si je ne vous connais pas, vous me connaissez tous au moins de nom, et je dois bien quelque chose à ma bonne ou à ma mauvaise renommée.

Nous nous regardions sans comprendre.

— Ne vous souvient-il plus, messieurs, de certaine indemnité qui fit tant de bruit en France et en Europe, et d'un certain missionnaire de Taïti ?

— Sans doute, Pritchard ! m'écriai-je.

— Eh bien, mes amis, Pritchard, c'est moi ! dit notre hôte en riant aux éclats, tant il trouvait la chose plaisante.

— Vous ?

— Si vous en doutez, je vais vous chercher des preuves.

— Ah ! monsieur, vous m'avez coûté cher ! dit l'ancien sous-préfet de Louis-Philippe en soupirant.

— Vous nous avez rendu un grand service ! dis-je au consul.

— Bravo, monsieur Pritchard ! ajouta Gilbert. Je ne me doutais guère que je deviendrais un jour un pritchardiste !

— Je n'ai pas cherché la gloire, reprit modestement le consul. Je faisais là-bas, avec zèle, ma besogne de missionnaire; c'était la vertu ou le défaut de mon état : les Français m'ont emprisonné, chassé, puis indemnisé; je suis content. J'ai renoncé à l'apostolat, je m'en tiens au commerce. Une autre fois on pourrait me refuser l'indemnité. Je suis désolé, mon cher monsieur, de vous avoir fait du tort, dit-il en se tournant vers Blondin : puis-je réparer quelque chose ?

Blondin raconta qu'il avait été sous-préfet, nommé par l'influence d'un député pritchardiste; de là, l'indignité originelle qui l'avait empêché de devenir républicain.

M. Pritchard s'amusa de ces doléances.

— Pourquoi avez-vous pris si violemment mon parti ? Je ne valais pas la peine qu'un gouvernement se perdît pour moi... Et vous, en quoi vous ai-je été utile ? me demanda le consul.

Je racontai les campagnes de l'opposition auxquelles j'avais pris part.

— Ainsi j'ai été un Janus, un homme à double face, dit l'ancien missionnaire en nous montrant sa bonne figure, funeste à celui-ci, heureux pour celui-là ! J'espère bien que vous êtes réconciliés maintenant. Buvons à la véritable entente cordiale !

— Buvons à la paix entre les vaincus ! dis-je à mon tour.

Nous rapprochâmes nos verres ; mais Blondin devenait rêveur. Je crois qu'il regrettait sérieusement de n'avoir pas endossé son uniforme de sous-préfet pour s'asseoir à la table d'un homme qui avait joué un si grand rôle dans sa destinée et d'un personnage historique de cette importance.

Le révérend Pritchard était-il plus fin qu'il ne le paraissait ? Sa bonhomie était-elle un masque ? Je ne le crois pas. Il était aimé de tous les Français qui passaient ou qui s'arrêtaient dans l'île. C'était par son influence que les missionnaires catholiques avaient obtenu l'emplacement sur lequel ils s'étaient établis.

— Je leur devais bien cela, nous dit-il ; j'avais aussi une petite indemnité à donner.

Mais je crois que, dans la même circonstance, les catholiques se fussent considérés comme des dupes de se montrer si généreux.

M. Pritchard vit tranquille. Il nous donna sur le commerce des archipels d'utiles renseignements : il insista beaucoup et voulait nous garder une quinzaine de jours. Quand nous nous décidâmes à partir, il nous reconduisit jusqu'à notre petit navire avec toutes sortes de démonstrations.

— Si nous nous emparions de lui de force, ou plutôt si

nous lui offrions de venir en France pour se faire voir, me dit Gilbert à voix basse. On gagnerait de l'argent.

— O poëte de la spéculation! répondis-je à mon étourdi. Écrivez des brochures pour prouver qu'il ne mérite pas tout le mal qu'on a dit de lui; cela vaudra tout autant.

— Non, repartit Gilbert avec un sourire. On gagne davantage à exploiter les préjugés qu'à les détruire. Je ne réhabiliterai pas M. Pritchard... mais je voudrais le montrer pour de l'argent.

— Eh bien, moi, je le réhabiliterai.

Ai-je tenu parole? A quoi bon? Tous les héros valent-ils le bien, tous les monstres de la terre méritent-ils le mal qu'on a débité sur leur compte? L'oubli efface, confond tout, et ne permet pas même à la vanité humaine de réformer les jugements inconsidérés dont elle se repent. Personne, en France, n'en veut plus à M. Pritchard : il est inutile de troubler sa mauvaise renommée.

Comme nous arrivions sur la plage, dont le sable doux, lavé par un flot transparent, semble tamisé tout exprès pour ne pas déformer les pieds des belles insulaires, M. Pritchard s'arrêta, mit la main au-dessus de ses yeux pour s'abriter du soleil.

— Voici un bateau à vapeur qui arrive d'Australie, nous dit-il, et qui va en Amérique.

Je pâlis.

— En êtes-vous sûr?

— Je le reconnais ; il passe tous les six mois.

— Attendons-le, dis-je à mes compagnons.

— Comment! mon ami, demanda Gilbert avec compassion, vous croyez que ce vaisseau vous apporte votre lettre?

— S'il arrive de Sydney, j'en suis sûr.

— Prenez garde d'avoir une faussé joie, ajouta Blondin.

Je ne répondis pas, je regardais; j'attirais du regard ce navire grandissant à l'horizon. Je ne sais pourquoi, par une réminiscence toute littéraire, toute poétique... non, par une évocation de mon amour, je me souvins vaguement d'un passage de *Paul et Virginie*, lu, appris, admiré, pleuré dans mon enfance, et qui me revenait à l'esprit comme un reflux d'innocence, d'émotion. Je n'ai jamais osé depuis confronter ce souvenir avec la page de Bernardin de Saint-Pierre, chercher les lignes que je revoyais confusément. Peut-être les inventai-je; mais je me rappelai une heure douloureuse où Paul étendait les bras vers le navire portant la blanche vision de celle qu'il aimait. Comme on se fût moqué de ce rajeunissement de mon vieux cœur! Quel beau rire eût accueilli cette prétention! Simples et touchantes niaiseries de la tendresse pure, vous ne dédaignez personne; vous faites grâce aux plus orgueilleux, comme vous honorez les plus timides! Je souffrais, j'espérais, j'aimais; j'étais digne de redevenir enfant!

Comme j'aurais voulu m'envoler au-devant de ce navire! Un petit point blanc, que j'apercevais, me semblait ma lettre qu'on agitait de loin pour me rassurer, pour me prévenir. Par un caprice qui m'aidait à espérer, j'aimais à me dire qu'il ferait bon lire cette lettre dans un coin de ce rivage. Mystérieux bosquets où murmurent les tourterelles; je vous purifierai par un souffle échappé de ces pages! Lourdes vapeurs des voluptés de la terre, comme je vais vous faire honte quand j'aurai ma lettre, ma chère lettre, si franche, si chaste, si aimante! Êtes-vous dignes des petits pieds des deux belles enfants de ma cousine, gazons flétris par les danses de ces nymphes

aux odeurs de sandal? Ils viennent, les doux, les saints fantômes : c'est la brise de la patrie qui soulève leur voile; c'est le soleil de la patrie qui rayonne à travers leurs corps transparents. Je ne sais si ma raison fait de moi un athée, mais je dénonce alors la contradiction de mon cœur. Je crois en vous, mon Dieu! car je n'ai jamais senti à la fois tant de prières et tant d'amour dans mon âme.

Je crois en vous... si la lettre m'arrive... Je doutais pourtant; je n'espérais avec tant d'ardeur que parce que, tout au fond, j'avais peur d'espérer mal à propos, d'être déçu, de me tromper. J'aurais voulu engager envers moi, magnétiser en quelque sorte la destinée à force d'aspirations, lui donner la peur de m'accabler, la contraindre d'obéir à mon pressentiment.

Mes compagnons respectèrent l'agitation muette qui se trahissait sur mon visage : ils s'éloignèrent le long de la plage et me laissèrent seul. Pendant une heure j'attendis.

Le navire s'arrêta à quelque distance : les madrépores, qui hérissent toujours les flots autour des archipels de l'Océanie, lui défendaient d'approcher davantage. Combien lui faudra-t-il de temps pour que le débarquement s'opère? me demandais-je; quand, tout à coup, je vis venir à moi, courant, criant, secouant les bras, ce bon M. Pritchard. Mis au fait par Gilbert et par Blondin, il s'était jeté dans une barque et avait été au navire. Bonté du ciel! il m'apportait une lettre.

J'en demande pardon à mes amis, au journal dans lequel j'ai flétri l'indemnité et le révérend qui l'a reçue; j'en demande pardon à tout le monde, mais j'embrassai M. Pritchard de tout mon cœur, et je lui donnai, pour ma part, un million dans une étreinte, dans un baiser.

J'allai m'asseoir sous un arbre aux grandes feuilles, au bord de la mer, qui se fait caressante dans ces régions de caresses, et qui vient baigner mollement, à certains endroits, les longues herbes fleuries. Je déchirai, avec une palpitation effroyable, avec un petit rire de joie inquiète, cette enveloppe ternie, salie, qui avait ramassé la poussière de tous les bureaux de poste, de tous les consulats, et qui avait, hélas! presque une année de date.

C'était bien là la physionomie rêvée de l'écriture : les lignes étaient bien espacées, comme je l'avais cru, comme je l'avais vu. J'allai d'abord à la signature, non pour m'assurer que c'était elle, que je ne me trompais point, mais uniquement pour la voir, pour la reconnaître, pour la saluer. Ce nom de ma cousine avait des lueurs, des sourires : c'était un portrait; c'était tout le tableau de cette douce maison, de cet intérieur si loin maintenant et que je ne reverrais peut-être jamais.

La lettre était d'une tristesse contenue. On voulait toujours me soutenir, m'encourager; mais, en apprenant ma résolution de départ pour l'Australie, ma cousine m'avait écrit :

« Qu'allez-vous faire dans ce pays d'aventuriers, mon ami? La pensée que vous avez l'ambition de vous enrichir et de tuer l'idée sous le métal ne nous est pas venue, ne pouvait pas nous venir : alors, c'est par dépit, par dégoût, par une sorte de transaction avec le suicide, que vous allez là-bas. Voilà ce que je me dis, voilà ce que vous devez m'avouer sincèrement, si vous voulez que nous vous aimions toujours.

« Ah! mon pauvre cousin! en étiez-vous donc arrivé déjà là? L'exil vous a-t-il déjà courbé, vous si fier, vous que je dénonçais si intrépidement comme un exemple,

comme un modèle? Il fallait m'écrire, me jeter un mot, un cri : j'aurais entendu, j'aurais compris. Nous serions allés, mon mari et moi, en Angleterre, vous retenir de nos bras, de nos deux cœurs. J'aurais mis mes filles à genoux devant vous, méchant orgueilleux, et je leur aurais dit, à ces chères petites : — Suppliez-le de votre voix la plus douce, conjurez-le, par vos mains jointes, de ne pas nous donner cette déception, ce désespoir!

« Mais j'ai tort de vous accuser, mon ami ; moi seule je suis coupable. J'aurais dû tout deviner; j'ai interrompu un jour ou deux, dans ma tête, le calcul auquel je me livrais, depuis votre départ, sur votre destinée; car vous savez bien que je vous suis, que je vous observe à distance. Une de mes filles a été malade : je l'ai soignée pendant une semaine et j'ai été inquiète pendant deux jours. Cela a suffi pour me distraire. Vous le comprenez : j'ai eu l'âme bouleversée, j'ai été mère exclusivement; et quand, remise de mon effroi, quand, ma jolie Claire rétablie, j'ai voulu regarder du côté de l'Angleterre, du côté de mon souvenir, j'ai vu trouble, je n'ai plus rien vu, je suis restée dans le doute.

« Votre lettre est arrivée alors. Je suis certaine que je l'aurais prévenue, empêchée. Mon instinct d'amie m'eût avertie, si mon devoir de mère ne m'eût absorbée. Mais, pauvre égoïste que je suis, est-ce que cette sollicitude maternelle n'aurait pas dû précisément m'éclairer à distance? Vous êtes déjà mon cousin ; je ne veux pas de vous pour mon frère; on n'écoute pas sa sœur : mais n'êtes-vous pas maintenant mon enfant? Cela vieillit si vite, cela grandit si fort d'être mère, que, dans dix ans, je me trouverais votre aïeule.

« Oui, cher et grand enfant, qui valez mieux que les hommes, j'aurais dû penser à vous en pensant à ma

fille. Pardonnez-moi; cela ne m'arrivera plus. Claire et Émilie disent maintenant dans leurs prières de chaque soir : « Mon Dieu, protégez notre frère dans l'exil! » Vous avez là deux petits anges qui m'aident et qui me remplaceraient si j'étais malade, si je mourais avant votre retour.

« Maintenant que vous êtes dans cet abominable pays, qui est peut-être superbe, hélas! et qui vous donne peut-être les consolations du paysage, de la nature, suffisantes quelquefois pour les douleurs des hommes; maintenant, pauvre ami, que vous faites votre métier de manœuvre, ayez courage, travaillez assez pour pouvoir revenir, pour vous échapper au premier jour.

« J'ai réfléchi que vous étiez savant: vos connaissances en minéralogie peuvent vous servir. Il ne s'agit pas de trouver l'or en pièces frappées, mais en minerai; c'est votre affaire. Vous avez là-dessus des connaissances spéciales. Si vous alliez devenir vraiment riche! vous ne nous mépriseriez pas, monsieur le nabab. Je ne sais rien de l'Australie, et je voudrais tout savoir. Comment y vit-on? Qu'y fait-on? J'ai envoyé mon mari trois fois à la ville pour chercher des livres qui parlent de ces contrées; il m'a rapporté des romans où l'on raconte d'horribles aventures. Des romans! quand j'ai soif de la vérité vraie, quand je voudrais tout connaître, tout apprécier, tout peser! Ah! mon ami, pourquoi êtes-vous allé si loin?...

« Comprenez donc qu'il n'y a plus moyen de vous rejoindre, de correspondre! l'Angleterre, ce n'était rien; l'Amérique c'eût été quelque chose, mais les communications sont directes; tandis que l'Australie!... Quel besoin avait-on de cette terre nouvelle? Qu'on y mette des forçats, les voleurs sans emploi!... mais les hommes comme vous, généreux, intelligents, les hommes qui vi-

vent d'idées et qui meurent de la vie matérielle, ces gens-là n'ont rien à faire dans ce bagne volontaire!

« Je vous en conjure donc, à la première occasion, secouez cette terre où l'or se trouve dans la boue. Il me semble que quelque chose m'annoncera cette nouvelle délivrance. Revenez vers l'Europe. L'Angleterre ne vous convenait pas; allez en Belgique. J'y ai des amies de pension : c'est un pays excellent, hospitalier, où la vie de famille s'épanouit dans toute sa grâce, dans tout son charme. Allez-y; nous vous rejoindrons, nous vous installerons dans une bonne et jolie maison comme la nôtre.

« J'y enverrai mes meubles, mes tableaux, les portraits de mes deux filles, et le mien, par-dessus le marché, si vous le voulez. Vous serez là admirablement pour écrire, pour travailler ; et si la solitude vous paraît encore trop grande, exilé difficile, eh bien! on verra; on cherchera, on imaginera un moyen de ne plus vous laisser seul, de vous entourer d'une amitié visible, puisque vous êtes trop myope pour voir l'amitié qui vous sourit à travers l'espace.

« Ah! je fais parfois un rêve, mon ami. Ne le trouvez pas absurde. Eh bien! je voudrais vous marier. Mais je suis exigeante pour vous. Il vous faudrait une femme si intelligente, si délicate, si dévouée, si bien prévenue de vos caprices, de vos sombres humeurs, de vos découragements, que nous ne la trouverons jamais. J'aurais du plaisir à la former, à lui expliquer comment j'entendrais votre bonheur, votre guérison ; car vous êtes malade.

« Ce qui vous guérirait, c'est l'affection : une femme aimée et qui saurait vous aimer, mon cousin. Ah ! si l'une de mes filles... Mais non, ce sont des enfants; et puis ce sont vos sœurs. A quoi vais-je songer ? Si je savais où se

cache, où veille, où soupire une femme qui puisse être votre femme! J'en ai l'idéal, le rêve, le fantôme en moi: je la vois, je la sens, je lui parle; mais elle m'échappe, dès que je veux la saisir.

« Ingrat! je parle de vous marier parce que je reconnais que l'amitié la plus dévouée ne suffit pas. Je me sacrifierai, mon cousin, je sacrifierai mon mari, qui vous en veut de ce que vous n'avez pas compté sur lui. Je sacrifierai mes filles, qui prient si gentiment pour vous; je me ferai étrangère à votre bonheur, si le bonheur peut vous venir. Mon Dieu! que faut-il trouver? Une jeune fille, pas trop jeune, de mon âge, dans la situation de fortune où j'étais, assez instruite pour vous comprendre, pas assez littéraire pour vous paraître pédante, un peu écolière comme moi, mon maître.

« Si j'avais une cousine qui fût votre cousine aussi, ce serait le chef-d'œuvre! Quant aux opinions, vous voudriez une républicaine, n'est-ce pas? On en trouve, mon ami; et, si l'on n'en trouve pas, on en fait. Je le suis bien devenue, moi, et je me suis bien brouillée avec M. le maire et avec M. le curé pour être de votre parti.

« Si je vous savais intallé (au lieu de ces huttes à la belle ou à la vilaine étoile) dans une petite maison, dans un village comme le nôtre! En Belgique, il y a des villages. Si je vous voyais, l'hiver, au coin d'une vieille cheminée comme celle de notre pauvre petit salon! vous auriez le même papier de tenture. Vous en souvenez-vous? il est brun, avec des fleurs grises, un papier affreux, mais qu'on ne changera pas : je l'ai regardé si souvent, et chaque fleur me rappelle une rêverie!

« Si je vous voyais, l'été, vous promenant dans un jardin comme le nôtre, taillant *nos* rosiers, arrosant *nos* œillets, racontant mille histoires instructives! si la main

d'une femme pouvait vous toucher doucement le bras quand vous êtes distrait; si une voix vous répétait à chaque instant : « A quoi pensez-vous, mon cousin, c'est-« à-dire mon mari? » eh bien! je crois que je n'aurais plus rien à demander au ciel, plus rien à attendre de la terre.

« Je le crois... et pourtant vous ne souffrez pas seul, mon cher martyr. Ma santé s'est un peu altérée : les petites indispositions de mes deux filles, le souci de leur éducation, peut-être aussi les contrariétés que vous nous causez, tout cela me rend maigre et laide à faire peur, même à un cousin. Je vieillis, je vieillis; j'ai quatre cheveux blancs maintenant; si je vous les envoyais, reviendriez-vous, par pitié?

« Revenez ou voyagez : voilà mon ultimatum; mais ne restez pas dans cette carrière où l'on casse des cailloux pour les changeurs. Revenez dans un exil qui soit l'asile fier et généreux d'un homme d'intelligence et de liberté.

« On parle d'une amnistie. Je ne vous en parle pas, mon cousin, car je ne veux pas vous amnistier. Gardez vos torts, gardez cette douleur supportée avec foi; mais mettez-nous à même de la supporter avec vous. Je vous avais dit que j'étais de moitié dans votre malheur. Gourmand, vous fuyez, vous allez au loin pour me voler ma part. Vous faisiez déjà ainsi quand nous étions enfants.

« Rapportez-la, mon cousin, cette part enviée, rapportez-la bien vite. Mais si l'honneur, si la parole donnée, si quelque entreprise vous retient dans un monde lointain, écrivez-moi. Et que surtout votre lettre nous annonce que vous ne travaillez plus aux mines. Ce sera une première consolation... »

La lettre de ma cousine s'étendait longuement encore

sur ses projets, auxquels, par une douce confusion, elle semblait mêler une défense secrète de les accueillir. Je lus, ou plutôt je bus avec ivresse ces lignes charmantes où toute son âme avait laissé comme une rosée sur des fleurs. Mais un sentiment dominait le tumulte de mes impressions.

J'étais fier d'avoir précisément agi comme elle aurait voulu me faire agir. Il est vrai que Bleymann, mon cher Bleymann, avait été pour quelque chose, pour beaucoup, dans cette détermination; mais la voix de cet excellent ami n'était-elle pas l'écho de cette voix adorée dont le son était perdu pour moi?

— Elle sera contente! me dis-je avec orgueil, quand j'eus achevé ma lecture.

Pour moi, je me sentais dans le cœur une immense tristesse, à coup sûr; mais j'éprouvais aussi cette mystérieuse consolation qui parfume le fond de tous les calices, le sentiment du devoir rempli.

J'allai rejoindre mes associés, je les conjurai de m'accorder une heure encore pour que je pusse répondre à cette lettre, qui m'avait cherché si longtemps, et je remis à M. Pritchard, en le suppliant de l'expédier à Sydney par le premier navire, une grande réponse, dans laquelle je voulais ne rien oublier, et qui ne contenait pas pourtant, de peur d'alarmer cette amie si confiante dans la sérénité, dans la pureté de sa tendresse, la seule chose qui me tînt au cœur, qui débordât de moi, qui inspirât toutes mes pensées, c'est-à-dire ma reconnaissance, ma piété, mon amour!

XI

On nous avait conseillé de tenter fortune à Wallis, charmante île de dix lieues de tour environ, qui, ne se trouvant pas sur le passage direct des navires, offrait encore quelques ressources à la curiosité et à l'activité industrielle.

Pour ma part, j'étais ravi d'aller à Wallis. Tout me semblait engageant et plein de promesses, depuis que cette lettre m'avait ébloui le cœur. La mer me souriait; la brise envoyait des baisers aux voiles du navire, et je m'attendais presque à trouver des nouvelles de ma cousine dans chacun des archipels que nous devions visiter.

L'évocation de la patrie me suivait et me poussait en avant; elle ne me rappelait plus en arrière. Il y avait tant d'avenir, de sympathie, de tendresse dans ces pages, que j'aurais cru blasphémer en laissant toujours mes regrets empoisonner mes espérances.

— Allons à Wallis! me disais-je.

Comme si à Wallis, sous les arbres penchés vers les eaux transparentes, je devais apercevoir en débarquant cette petite maison promise et mon amie elle-même pour m'accueillir.

L'âme a des transactions sublimes : rêvant un bonheur inconnu, je le cherchais hors de France, loin de la France, dans une sorte d'horizon idéal; je n'étais plus un exilé, mais un voyageur; j'allais à la poursuite d'une vision.

Ce fut en 1767 que Wallis découvrit l'île qui porte son nom. Les gens du pays la nomment Uvéa. Entourée d'une ceinture de récifs, sur lesquels ont germé de petits îlots, elle repose dans un bassin uni, transparent, et semble, par l'amoncellement de ses petites montagnes et de ses bois parfumés, une sorte de pièce montée pour un dessert, s'appuyant sur une glace. La mer, toujours calme, avec des bancs de corail à fleur d'eau, a quelque chose d'artificiel, d'inventé : on dirait un de ces océans de laque comme on en voit sur les paravents ou sur les éventails chinois.

Le centre de l'île est aride, mais ce désert est inhabité. Toutes les maisons, c'est-à-dire les trois villages entre lesquels se divise une population de trois mille âmes, sont placées dans le voisinage de la mer et groupées au fond des baies. Elles sont moins exposées aux moustiques, et une brise incessante les caresse : des cocotiers ombragent les cases, consistant, pour la plupart, en un grand toit circulaire couvert de feuilles et soutenu par des pieux. A l'intérieur sont étendues des nattes sur lesquelles on s'assied, on mange et on dort.

Le premier aspect de l'île est charmant. Les îlots qui l'enveloppent, et qui sont comme des radeaux de verdure flottant autour de la nef principale, ces îlots ne sont pas habités d'une manière permanente. Les indigènes y vont à différentes saisons de l'année pour y pêcher ou pour y récolter des fruits. Ce sont aussi les villas, les lieux de plaisance pour les oisifs : depuis qu'ils se civilisent, les Wallisiens commencent à avoir des fainéants : c'est le noyau d'une aristocratie naissante.

Les productions de cette île sont semblables à toutes celles de ces parages. Des cocos, des ignames, des arbres à pain en abondance, une grande variété de bananes, une

sorte de canne à sucre et des fruits importés, comme les oranges, par exemple; voilà, en végétaux, les principaux objets d'échange. Les porcs et les poules sont la grande richesse animale de ce petit pays de cocagne.

Séduits par la facilité de la vie matérielle, par cette table servie au milieu d'un lac transparent où les poissons se laissent voir et se laissent prendre, beaucoup de marins désertent les navires qui passent; on rencontre de ces déserteurs sur presque toutes les terres de l'océan Pacifique.

De leur côté, la plupart des peuplades océaniennes aiment à se mettre en contact avec les Européens. Très-industrieuses par elles-mêmes, elles s'assimilent rapidement les connaissances à leur portée; elles n'entendent peut-être pas grand'chose à nos théories politiques, et rien, sans doute, à nos théories philosophiques, mais elles usent avec adresse de nos outils. Elles ont une aptitude toute spéciale pour les langues étrangères.

Si le père Gervais avait été du voyage, lui qui prétendait que chaque peuple en ce monde a un état fatidique à exercer, une mission à remplir, il n'eût pas manqué de dire que les Wallisiens ont été créés pour fournir des interprètes et des professeurs de langues à tous les peuples de l'univers.

Ils sont très-disposés à voyager, et rien ne serait plus facile que d'organiser des émigrations vers d'autres contrées. Mais à quoi bon? Ils ne trouveraient pas ailleurs du pain sur les arbres; et les gens d'Europe ou d'Amérique les exploitent bien plus facilement là, dans leur pays, que si on les appauvrissait en les déplaçant. Leur caractère est généralement doux et inoffensif. Si l'on a eu quelquefois à enregistrer des actes de violence, ces actes n'étaient que des représailles; car nul ne met le pied

dans ces îles, sans venir, de propos délibéré, pour profiter de l'ignorance et de la crédulité des habitants. On les trompe, on les vole, et on les force ainsi à affirmer parfois la supériorité de leur conscience par des protestations énergiques, que l'on réprime aussitôt comme des instincts pervers, comme des révoltes de la sauvagerie contre la civilisation.

Je dirai tout de suite que notre entreprise commerciale, en trouvant à Wallis des objets d'échange, ne fut pas cependant aussi fructueuse que nous avions pu l'espérer. La location énorme du petit navire qui nous avait amenés empêchait les bénéfices. Affrété au prix de six à sept mille francs par mois, il ne revint à Sydney qu'après cinq mois passés, nécessitant à notre principal agent un déboursé bien supérieur aux prévisions; ce qui empêcha celui-ci de renvoyer un autre vaisseau avec de nouvelles marchandises.

Si les conventions arrêtées en Australie avaient été remplies, nous aurions pu, en nous divisant, recueillir, tant à Wallis que dans les îles voisines, Foutuma, Rotuma, etc., de l'huile de coco à des conditions fort avantageuses; tandis que nous restâmes huit mois à Wallis, et que, faute de marchandises suffisantes, nous ne pûmes utiliser le bon vouloir des naturels, qui ne demandaient qu'à trafiquer avec nous. Nous fûmes, en effet, parfaitement accueillis des Wallisiens. Dès que notre navire eut jeté l'ancre au delà des rochers qui forment une barrière autour de l'île, des barques nous entourèrent avec des offrandes de toute nature. On nous dirigea à travers les coraux qui rendent l'abordage difficile, et on nous conduisit en grande cérémonie, non pas au roi, qui étant le seul fonctionnaire de ses États en est le premier, mais à l'établissement des missionnaires français.

L'île de Wallis est soumise entièrement au catholicisme. Soumise est le mot véritable : la foi ressemble à de la résignation. On dirait que ces bonnes gens n'ont pas voulu désobliger des missionnaires venus de si loin, et qu'ils ont accepté leur parole comme ils acceptent nos marchandises. Il se trouvait, à notre arrivée dans l'île, quatre pères desservant les trois paroisses, et l'évêque, monseigneur B..., pour lequel deux d'entre nous avaient des lettres de recommandation.

Il paraît que les lettres recommandaient trop. Elles mirent le prélat en défiance. Monseigneur d'Enos, comme on l'appelle, qui a un pouvoir fort étendu et qui semble jaloux de tous les Européens débarqués, fut loin d'abord de se montrer favorable à notre installation.

— Que venez-vous faire ici? nous demanda-t-il. Vous n'êtes pas de vrais marchands.

— Je viens fonder des sociétés secrètes, répondis-je en riant à l'évêque, qui me regardait beaucoup, et qui, me sachant exilé, me croyait évidemment capable de tous les crimes.

Blondin, en se présentant comme un ancien fonctionnaire de la monarchie, plaida notre cause et la fit triompher. Monseigneur B... nous permit d'aller voir le roi.

Cet aimable souverain, nous sachant examinés et tuilés, selon l'expression des francs-maçons, par le prélat, qu'il consultait en toutes choses, nous accueillit en souriant, nous accorda la faculté de séjourner dans l'île, et ordonna à ses sujets de veiller à ce que rien ne nous manquât.

Une heure après notre débarquement, nous avions mesuré un emplacement convenable offert gratuitement à la colonie, et, pour quelques brasses de calicot, on nous construisait, comme par enchantement, une très-longue

et très-spacieuse habitation. C'était merveille de voir tout un village y travailler : les hommes apportaient et rangeaient les bois de charpente, les femmes et les enfants disposaient les feuilles et tressaient les nattes qui devaient nous servir de plafond et de tapis. Le soir même nous couchâmes et nous dormîmes chez nous, à côté de nos entrepôts.

Je ne sais si la civilisation doit rendre ces peuples plus hospitaliers encore. Ce serait alors un excès ; mais je sais bien que la vapeur et la mécanique ne leur donneront pas les moyens d'être plus expéditifs dans l'apprêt de l'hospitalité.

Pendant les premiers temps de notre séjour, nous fûmes l'objet d'une curiosité très-vive de la part des insulaires; et nous-mêmes, au milieu d'un monde nouveau, nous nous plaisions à étudier les mœurs paisibles de ces sauvages. J'aurai occasion de raconter en détail les préférences de Blondin et de Gilbert dans leurs analyses physiologiques. L'homme n'était pour eux que le prétexte de la femme, et ce fut sur le sexe, un peu moins faible qu'en Europe, qu'ils concentrèrent toute l'ardeur de leurs observations.

Les amours de mes compagnons de voyage seront un épisode que je réserve et qui prendra sa place après les notes sérieuses, bien que la morale du vieux monde n'ait trouvé qu'une occasion de plus d'être consacrée dans ces escapades sentimentales du sous-préfet et du marchand de sardines.

Les habitants de Wallis sont grands, robustes : leurs vices étant peu compliqués, les physionomies sont en général régulières et n'ont pas cette infinie variété que crée la civilisation, en combinant toutes sortes de nuances de la corruption et de la débauche. Gais, souriants, ou-

verts, ils semblent incapables de mensonge et d'hypocrisie; leur nez un peu fort et leurs lèvres épaisses sont les gages irrécusables d'une bonté absolue et d'une sensualité naïve, presque innocente.

Leur teint se rapproche de celui des Espagnols; il est à peine basané; leurs dents sont blanches, quand ils ne les teignent pas en noir; leur barbe est clair-semée; mais tout le système pileux triomphe dans la chevelure, noire, abondante, frisée et relevée autour de la tête en forme de turban. Des peignes faits de nervures de cocotier et l'emploi de la chaux vive comme cosmétique aident les hommes et les femmes à maintenir cette coiffure nationale, commune aux deux sexes : quant aux enfants, on les rase à l'aide de coquillages et de morceaux de verre.

Cette placidité de la physionomie n'empêche pas les Wallisiens d'avoir une fierté naturelle qui se trahit dans leur démarche et dans leurs gestes. L'éducation ne donne que l'orgueil, la nature donne la majesté.

Bien souvent, en contemplant le roi de Wallis, un excellent homme dont j'aurai occasion de parler, je me suis demandé ce qu'un grand costume d'apparat, ce que des rubans sur sa poitrine et un plumet sur sa tête ajouteraient à la dignité réelle de son maintien. Ce souverain à demi nu, qui ne craint pas de laisser voir les muscles de sa poitrine, a vraiment la tournure d'un fonctionnaire, et comme il n'a pas la peur d'être trouvé ridicule, chétif, malingre, de prêter à rire à ses sujets, il ne dissimule rien de lui-même et marche libre dans la simplicité de ses allures, avec la conscience seulement d'être le premier bel homme d'un peuple de beaux hommes.

Je suis porté d'ailleurs à croire que ce dernier sentiment, restrictif de la primitive innocence, n'est connu à Wallis que depuis la fréquentation des Européens et de-

puis la comparaison avec les attitudes prétentieuses de ceux-ci.

Le vêtement des deux sexes est d'une uniformité absolue. Les hommes et les femmes s'habillent d'une natte, d'un morceau d'étoffe ou de calicot enroulé autour des reins; ce n'est qu'exceptionnellement, et pour les grandes cérémonies, que les hommes ajoutent une chemise et les femmes une camisole. Alors, si beaux qu'ils soient, les Wallisiens deviennent ridicules comme des gens d'Europe. C'est là encore un effet de la civilisation. Quand ils seront absolument policés, peut-être que ces beaux hommes auront la chance de devenir hideux.

Les missionnaires catholiques font une propagande effrénée en faveur des chemises et des camisoles : s'ils pouvaient en distribuer à tous les catéchumènes, la splendide nudité qui s'harmonie si bien au paysage serait bientôt inconnue à Wallis. Il ne faut pas croire d'ailleurs que la décence ait absolument à gagner au costume. Le mouchoir que l'on tend à Dorine fait venir plus de *coupables pensées* qu'il n'en prévient, et la chasteté des jeunes filles de Wallis était aussi bien défendue par une simple et primitive ceinture que si les hanches aux doux contours avaient été emprisonnées dans des cercles de fer. Quand ces Agnès venaient sur notre passage nous sourire avec leurs grands yeux ouverts et leur maintien naïf, il eût fallu une audacieuse corruption pour ne pas respecter leur innocence : les moins pures d'entre elles étaient toujours les plus vêtues.

Un peintre envierait le tableau que ces gracieuses filles d'Ève, en rôdant avec candeur autour de l'arbre du bien et du mal, nous offraient tous les jours. Elles aimaient à visiter notre case, à examiner les petits objets que nous avions apportés ; mais les missionnaires leur firent com-

prendre qu'il était dangereux de s'offrir sans précaution aux regards de gens blasés et mal intentionnés comme des exilés d'Europe. Ils voulaient les soumettre à la camisole de douceur; mais la majesté de ce vêtement les intimidait. Par un instinct naïf du goût et de la coquetterie, elles le croyaient réservé aux femmes d'un certain âge et d'un certain rang. Voici comment elles s'y prenaient pour obéir aux missionnaires, sans désobéir tout à fait à la loi de leur nature et aux protestations du climat.

Avant d'entrer dans notre case, elles prenaient des feuilles aux bananiers qui se trouvaient tout autour, et les plaçaient sous leurs aisselles, en collant leurs bras au corps. De cette façon, elles se faisaient un corsage de verdure que le moindre mouvement pouvait compromettre, mais qu'elles maintenaient avec la rigidité de ces images qu'on voit peintes sur les hiéroglyphes. Quand leur visite était terminée, en sortant, par un mouvement à la fois nonchalant et coquet, elles soulevaient leurs bras, et les étendaient au-dessus de leur tête. Les feuilles tombaient lentement à leurs pieds, chaudes de l'étreinte à laquelle les missionnaires les avaient condamnées; et le péché n'avait pas été commis.

Nous nous amusions de cette transaction de conscience, et nous aimions à reconduire les jeunes filles jusqu'au seuil, les suivant du regard, quand elles partaient. Je dois avouer que Blondin et Gilbert s'empressaient toujours de ramasser les feuilles de bananier tombées devant notre habitation : ils les collectionnaient comme on garde ici les rubans, la fleur ou le gant d'un objet aimé. Mes deux compagnons avaient une prédisposition vague, indéfinie à la tendresse, qui ne leur permettait pas de choisir encore et qui leur faisait tenir indistinctement à tous les débris de corsage des jeunes filles de Wallis.

Ces belles créatures deviennent en général d'assez vilaines vieilles femmes. Mais qu'importait à mes amis ? Ils se promettaient bien de ne pas prolonger leur séjour jusqu'à ce que les nymphes entrevues et admirées se fussent changées en duègnes et en sorcières, quoique, à vrai dire, ces deux expressions ne conviennent guère à la vieillesse des femmes de Wallis. Leurs traits se durcissent, mais toute leur personne conserve une mollesse, un laisser-aller qui n'a rien de farouche. Blondin prétendait qu'elles ressemblaient à de vieilles portières de Paris engraissées par l'exercice du cordon.

J'ai dit que la chaux vive était le grand cosmétique. L'huile de coco est également un parfum national, et les jours de fête on la répand à profusion sur les épaules.

Outre les nattes, assez variées, et dont quelques-unes très-fines sont faites avec de longues feuilles découpées en minces lanières, les femmes fabriquent en grande quantité une étoffe spéciale au pays, que l'on appelle tapa. Je suis resté trop ignorant de la langue de ces contrées pour donner les racines de ce nom ; mais, à le prendre au point de vue grammatical du vieux monde, il paraît imitatif, et la tapa s'obtient en frappant des morceaux d'écorce d'un arbrisseau qu'on amincit en lames légères et qu'on colle ensuite les uns sur les autres. Quand l'étoffe est ainsi faite, souvent par pièces de dimension considérable, on l'enjolive de dessins rouges ou noirs.

La fabrication de la tapa est le principal travail des femmes dans l'intérieur des maisons. Hors de là, elles sont oisives et exemptes de toute tâche pénible. Ne dirait-on pas qu'elles ne se souviennent dans ces climats indulgents pour l'amour que de la participation de la femme à la première faute racontée par la légende ? Elles ont contribué à la honte de l'homme pour sa nudité, elles l'aident

à se couvrir ; le reste ne les regarde plus. C'est lui qui doit les protéger et les nourrir.

Cette condition est très-différente de celle que les autres nations sauvages réservent en général à la femme. Partout ailleurs on lui inflige les plus grandes fatigues ; c'est elle qui doit laisser égoutter la sueur de son front sur la terre. L'homme se maintient avec indolence dans la sérénité d'un être infaillible et irresponsable.

Les Wallisiens partagent généreusement et galamment le fardeau. Ils reçoivent le vêtement des mains de leur compagne, mais ils lui bâtissent une demeure et ils la nourrissent.

Ce sont eux qui font la cuisine. Rosalie, qui ne pouvait s'accommoder des ragoûts primitifs des Vatels de l'île, prétendait que les femmes, si elles s'en étaient mêlées, auraient perfectionné bien vite l'art culinaire, resté pour elles en enfance ; comme si les aimables ouvrières avaient perfectionné le costume leur seule attribution !

Quant à nous, qui n'avions pas les mêmes raisons de vanité, d'amour-propre personnel que Rosalie pour dédaigner la cuisine, nous l'admirions au contraire ; nous restions confondus de la variété de plats que l'on pouvait faire cuire dans un même four, et nous trouvions même une sorte d'intention philosophique à la façon dont les aliments étaient préparés. Soit, en effet, qu'ils aient voulu simplifier la besogne, soit qu'ils aient eu l'instinct de commencer des essais de fraternisation par un symbole visible, les Wallisiens préparent dans un foyer unique les aliments de plusieurs familles, et quelquefois d'un village tout entier.

Ils font chauffer un grand amas de pierres, et quand celles-ci ont atteint une température convenable, on les entoure de feuilles de bananier renfermant chacune l'objet

destiné à la cuisson. Quoi qu'en pensât Rosalie, nous trouvions le procédé ingénieux, économique, et nous ne comprenions pas comment un seul et unique foyer pouvait cuire à point et tous ensemble des objets si divers, les cochons, les poules, les racines, les poissons à la sauce et les gelées d'arrow-root.

Blondin, qui se croyait diplomate parce qu'il avait été sous-préfet, assurait que les Wallisiens devaient être très-forts en diplomatie, puisqu'ils avaient des notions si distinctes et même si délicates sur l'art culinaire.

— De même que l'argent est le nerf de la guerre, disait-il avec l'air suffisant et prétentieusement ingénieux d'un Figaro devenu Prud'homme, la cuisine est le premier élément de la pacification.

— Peut-on faire la cuisine sans argent ? demandait Rosalie qui pensait aux marchés d'Europe et aux bénéfices de l'anse du panier.

Blondin paraissait surpris de la question, à laquelle il trouvait une portée politique.

— Vous dites là, ma bonne, une chose bien profonde, lui répondait-il, Non, on ne peut faire la cuisine sans argent, c'est-à-dire on ne peut faire la paix si l'on n'a déjà fait un peu la guerre : *Si vis pacem, para bellum !*

Rosalie acceptait la citation comme un compliment prononcé en langue étrangère, et en remerciait avec une certaine confusion le galant sous-préfet. Gilbert, dont l'excellent appétit ajoutait du piment à tous les plats de la cuisine wallisienne, ne regrettait que les hors-d'œuvre. Il eût voulu, l'incorrigible, enseigner aux cuisiniers de 'île l'art de conserver les sardines, puisqu'il ne pouvait pas leur en vendre.

Quant à moi, j'étudiais non-seulement dans leurs mets, qui ne me semblaient pas inférieurs aux ragoûts euro-

péens, mais aussi dans tous les détails de leur industrie, l'imagination, l'activité progressive de ces peuples qui périront peut-être, ou qui s'arrêteront, en tout cas, dans leur marche ascendante vers la civilisation, par la propagande même que l'on fait à contre-sens de leur impulsion naturelle, pour les civiliser par les procédés d'Europe.

Ils appliquent à la construction des maisons, des canots, et même à leurs plantations, l'esprit ingénieux qui se trahit dans leur cuisine. Ils défrichent de temps en temps des espaces de bois pour y planter des ignames et des bananes ; ils cultivent des patates douces, des taros. On leur a apporté à diverses reprises des graines de froment, et les missionnaires ont cherché à leur faire comprendre la nécessité des moissons pour obtenir la farine et le pain. Mais ils ont toujours souri et hoché la tête à ces insinuations. A quoi bon un travail inutile ? Le pain leur vient sur les arbres, et c'est vraiment, quand il est cuit, un aliment précieux, nourrissant, d'une analogie frappante avec la pâte fermentée, que ce fruit compacte, volumineux, qui croît avec rapidité.

Ah ! si l'on pouvait acclimater l'arbre à pain sur toutes les routes du vieux monde, à la porte de toutes les chaumières, dans tous les vergers ! Mais qui y songe ? Il est probable que, si des colonies en assez grand nombre venaient inoculer les habitudes d'Europe à ces peuples heureux de l'Océanie, on arriverait bien vite à arracher, à détruire comme inutile l'arbre d'un si grand prix et à persuader aux gens de Wallis qu'il n'est pas de meilleur pain que celui qu'on pétrit soi-même.

Jusqu'à cette invasion, les philosophes de Wallis ne mettent pas de fierté à accepter leur pain directement de la nature ; ils ne subtilisent pas les besoins de leur intelligence jusqu'à donner l'assaisonnement d'un effort de

l'esprit et d'une inquiétude morale au soin de se nourrir. Ils acceptent naïvement les bienfaits, et ils ne font pas concurrence, par orgueil, avec leurs petites ressources d'indigents, aux prodigalités de la terre.

XII

J'ai déjà dit un mot des maisons. Spacieuses, aérées, formées d'une chapente allongée pour le toit, elles sont supportées par quatre piliers intérieurs. Les feuilles qui les recouvrent sont très-bien disposées pour ne point laisser pénétrer la pluie. Le pourtour consiste en un assemblage de bâtons, en un treillage serré, avec des nattes mobiles devant les ouvertures. L'intérieur, couvert partout de nattes très-fines, est d'une irréprochable propreté. A une extrémité de la case, un petit feu est presque toujours entretenu par les femmes pour y cuire, à l'occasion, une racine ou un poisson, quand les enfants ont faim, dans l'intervalle des grands repas de la famille.

Les pirogues ou canots ne sont pas uniquement formés, comme on le croit généralement, d'un tronc d'arbre creusé. Le fond seul est ainsi; mais les parois sont des morceaux ajoutés par une couture d'écorce faite de bourre de coco. L'embarcation est de cette façon plus régulière, moins pesante, et supporte plus aisément le choc des lames, quand elle se hasarde en dehors de ce canal formé par les récifs.

Le climat de Wallis est chaud et humide; il y pleut

souvent. Gilbert prétendait que l'influence des missionnaires était pour quelque chose dans la température.

— Ils ont initié les naturels au culte de saint Médard, disait-il.

Des maladies assez désagréables d'aspect et fort dangereuses dans leur réalité sont la conséquence de cette humidité fréquente. La peau, qui fonctionne si énergiquement dans ces contrées, se tuméfie et se gerce avec une facilité prodigieuse. Outre l'éléphantiasis, qui est un dévement anormal du tissu et des parties sous-jacentes, on observe une sorte de lèpre sèche qui consiste en petites plaques demi-circulaires, et dont se couvrent le visage et les membres. Parfois aussi de larges superficies du corps sont envahies par un ulcère rongeant qui persiste pendant plusieurs années, sans que les naturels paraissent rien faire pour s'en débarrasser. Le seul moyen qu'ils emploient contre les maladies ordinaires consiste en scarifications sur les épaules, qu'on renouvelle pendant le cours de la maladie.

Mais cette ombre au tableau paradisiaque ne semble pas affecter les insoucieux mortels de ces îles. Nous fûmes témoins d'une épidémie apportée par un vent froid et violent. Les habitants, enfermés dans leurs cases, grelottaient la fièvre et mouraient en grande quantité, sans qu'une plainte sortît de leurs lèvres, sans qu'ils parussent surpris, irrités ou épouvantés. L'équilibre parfait de leurs aimables qualités les dispose à une résignation philosophique. Ils ont compris que la vie est faite de ces contrastes, et ils ne s'émeuvent pas plus de la maladie ou de la mort que de l'alternative de la nuit et du jour. Je crois cependant que, depuis la perspective de l'enfer, si charitablement ouverte à leurs yeux par les missionnaires, pour les ramener aux terreurs salutaires des gens civilisés, ils

commencent à ressentir quelques inquiétudes et à douter un peu de leur bien-être.

Combien de fois, en me promenant au milieu de ces populations paisibles, ne me suis-je pas demandé quel était le sort réservé aux Wallisiens ! Ce que je vais dire n'est point un paradoxe ; mais il est constant, que si l'on pesait le bien et le mal résultant pour ces sauvages, si peu sauvages, de l'introduction du christianisme et de la civilisation dans leur contrée, on pourrait hésiter à proclamer un bienfait.

Les missionnaires ont certainement développé chez eux des sentiments de retenue; mais on a mis leur intelligence en éveil, sans lui fournir un aliment suffisant. Quelle que soit leur bonne volonté, les fils de l'Europe, avant toute chose, propagent la tristesse, la mélancolie. Amour de Dieu ou amour de l'humanité, sentiment de la nature, contemplation de l'infini, tout ce qui prétend éclairer l'homme sur sa faiblesse, sans donner une diversion suffisante à son humilité, l'accable et le meurtrit.

Les Wallisiens, privés de leurs anciennes croyances, désenchantés de leurs coutumes, gagnés par des promesses de civilisation qui ne sauraient se réaliser promptement, éprouvent comme un vague besoin de quitter leur pays. On ne les a pas convertis à la vie nouvelle mais à la mort. On dirait qu'en rêvant une transformation, ils veulent l'accomplir par la métamorphose à travers le tombeau. Le sépulcre des chrétiens leur cache l'horizon, et, lacé comme une barrière, exige un péage. Pendant un éjour de huit mois, nous n'avons pas été témoins d'une seule union entre jeunes gens du pays. La dépopulation est un fait incontestable et croissant.

Ce singulier phénomène tient à la nature spéciale de la propagande, qui est surtout mystique, et qui, enlevant à

ces hommes de la nature toutes les attaches terrestres, ne leur donne des ailes que pour un monde inconnu et au delà de la vue. Des relations plus immédiates avec les nations européennes, la pratique, en un mot, plus fréquente, plus positive, du commerce et de l'industrie, les attacherait plus étroitement à la civilisation. C'est beaucoup que d'agrandir l'infini au-dessus de la tête et au-dessus de l'âme; mais c'est ouvrir l'abîme des vertiges, si l'on ne donne en même temps un intérêt solide à l'esprit qui reçoit des ailes.

Cette opinion, qui peut paraître irrévérencieuse pour la propagande exclusivement idéale, était partagée par un des missionnaires de Wallis lui-même, qui se montrait favorable à l'arrivée des négociants honnêtes.

— Ah! monsieur, me disait cet excellent apôtre de l'humanité, je serais bien plus certain de faire des saints de tous ces braves gens, si nous commencions par en faire de bons diables. Ils s'imaginent que le détachement de la terre se prouve par l'oisiveté, et qu'ils seront plus près de Dieu quand ils seront devenus plus inutiles encore. C'est mal comprendre le bien que nous leur apportons.

Ainsi, la diminution de la vie sociale : tel était pour ces peuples le résultat le plus clair de la propagande ecclésiastique, de l'aveu même d'un loyal missionnaire de l'Évangile. Je dois cependant enregistrer une conquête physique obtenue sur les Wallisiens. En signe de deuil à la mort d'un parent, ou en signe de dévotion pour un de leurs dieux, ils avaient autrefois l'habitude de se couper le petit doigt de la main; si bien que, pendant les premiers temps de notre séjour, nous étions toujours surpris de rencontrer des hommes ayant quatre doigts seulement au lieu de cinq. Blondin n'eût même pas été très-éloigné de consigner ce détail dans ses notes, comme un

fait physiologique, naturel et particulier à la race de ces contrées. Mais l'influence des missionnaires tend sérieusement à faire disparaître l'usage de cette mutilation. Nous avons même cru remarquer que la plupart des estropiés avaient honte de cette vieille coutume. Ils repliaient la main de façon à nous cacher le tronçon, et les enfants nous paraissaient, en dansant, faire claquer leurs doigts avec une sorte de défi joyeux, comme s'ils avaient insulté, avec l'indépendance des fanfarons de l'avenir, aux déconvenues des invalides du passé.

La danse est fort aimée à Wallis, la danse et la musique. Cette belle humeur constante, même dans la mélancolie, que j'ai constatée au profit des Wallisiens, se traduit par des chants continuels. Quelquefois, le soir, nous entendions des concerts sous les arbres. Je n'affirme pas que les mélodies soient savantes, et j'ignore si un nouveau Félicien David, explorant ces contrées, enrichirait le répertoire de la musique française de quelques airs empruntés au génie de ces îles; mais ce que je sais, c'est que les Wallisiens ont une voix bien timbrée, juste, et qu'ils s'émeuvent eux-mêmes des émotions qu'ils donnent.

Or, c'est là, depuis Horace jusqu'à Boileau, une condition de succès dans les arts. Pourtant, les Wallisiens s'émeuvent au rebours, et rien n'égale l'attitude profondément grave, la contenance sérieuse avec laquelle ils chantent des airs gais. La joie est comprise instinctivement par eux comme une sorte de révélation descendue du ciel qu'il faut accueillir respectueusement. Le chant est toujours très-cadencé, d'un mouvement lent, et se termine invariablement par une exclamation prolongée.

Ah! si Denis, avec sa clarinette, nous avait suivis, de quelle ressource n'eût-il pas été à Wallis? Je pensais à lui, je le voyais solennellement assis et accompagnant

sur son instrument, avec une sorte de piété, les danses de ces beaux jeunes hommes et de ces belles jeunes filles. La clarinette de Denis nous a manqué bien des fois.

La chorégraphie, qui tend à se modifier sous l'influence des missionnaires, est d'une simplicité antique. Les danseurs se disposent en file, chacun tenant à la main un petit bâton dont il frappe successivement le bâtonnet de celui qui est en avant, et le bâtonnet de celui qui est en arrière, en soulevant une jambe, puis l'autre, et en chantant avec une cadence très-sensible.

Quelquefois les jeunes filles, emportées par une vocation plus impatiente, moins réglée par la méthode, pirouettent sur elles-mêmes; mais les prêtres catholiques ont voulu changer quelque chose à ces réjouissances, peut-être pour arriver à les supprimer tout à fait, et, du conflit de cette intention avec la résistance instinctive des naturels, il résulte une sorte de saut intermittent, une gambade inquiète, qui n'est pas sans analogie avec la danse exécutée dans les bals publics de Paris.

Je me souviens que Gilbert scandalisait beaucoup un des missionnaires en l'accusant d'enseigner le cancan aux Wallisiens. L'accusation était piquante, mais je dois confesser qu'elle était au moins fort exagérée.

La danse menace donc de disparaître. Ce petit mouvement fébrile qui l'anime encore est comme un symptôme précurseur de son agonie ; mais les populations sont restées jusqu'à présent très-fidèles à l'usage de boire le *kava*. Ni les sermons, ni les prières, ni les insinuations, rien n'a pu ébranler l'habitude nationale de cette liqueur : il faudrait lui substituer le vin ou l'eau-de-vie, et la substitution paraît dangereuse aux missionnaires.

Dans toutes les visites, dans toutes les solennités, dans tous les actes importants de la vie privée ou de la vie pu-

blique, le *kava* est d'obligation. Si, dans nos promenades, nous nous égarions un peu loin de notre habitation, les jeunes filles, comme ces belles nymphes de l'Arioste venant offrir l'hydromel aux chevaliers errants, nous invitaient à boire le *kava*, tandis que les jeunes garçons nous entouraient en dansant.

Un roi de Wallis, à son avénement, ne jure sans doute aucune charte, aucune constitution, ce qui le dispense de manquer à sa parole, et ce qui ne l'expose à aucune violation du pacte fondamental. On tient sa conscience quitte d'engagement. Mais je ne sais trop comment il pourrait prétendre au respect et à l'estime de ses sujets, si son estomac se refusait à boire le *kava*. Une école d'administration dans ces parages consisterait en faiseurs de *kava*.

Cette liqueur provient d'une espèce de poivrier. C'est une racine aromatique d'une saveur assez semblable à celle du gingembre, et qui n'a pas l'inconvénient de noircir les dents comme le bétel. Lorsqu'on la mâche pour préparer la boisson, elle dessèche la bouche plutôt que d'activer la salivation. Le procédé de distillation est primitif, mais ne manque pas d'un attrait pittoresque. On prend un plat profond et fort évasé, formé d'un seul morceau de bois dur, récipient qui constitue comme un meuble de famille, et qui, à la longue, finit par s'incruster d'une sorte d'enduit vernissé produit par le *kava* lui-même. Cet enduit donne à l'intérieur du vase des reflets chatoyants et argentés.

Le plat est déposé au milieu de l'assemblée. Deux ou trois jeunes filles, choisies parmi les plus fraîches, les plus jeunes, les mieux portantes, viennent s'asseoir près du plat, et, après avoir soigneusement rincé leur bouche, mâchent la racine. Chacune d'elles forme ainsi une bou-

lette qui est déposée dans le vase. Après ce premier travail préparatoire, on malaxe ces petites pulpes avec de l'eau; il s'établit une sorte de fermentation; puis, quand la pulpe est bien délayée, le marc de la racine est délicatement enlevé à l'aide d'une poignée d'écorces blanches finement découpées qu'on promène à travers le liquide.

Toutes ces petites manipulations s'accomplissent en silence; les jeunes filles mettent beaucoup de grâce et de coquetterie dans le mouvement de leurs bras et de leur buste. Combien de fois n'ai-je pas pensé aux jeunes Européennes quand, dans le calme d'une veillée de famille, la mère donne le signal pour le thé, et quand la plus grande des enfants, repliant son ouvrage, se lève, secoue doucement sa robe, va verser l'eau brûlante dans la théière et prendre délicatement avec une pince le morceau de sucre qui tombe, en dégageant des bulles, dans la tasse parfumée! J'avais admiré souvent ce tableau en Europe. Des rêves de paternité me venaient toujours, à chaque fois qu'une de ces enfants, timide, honteuse, tenant la tasse avec précaution de peur de rien répandre, m'offrait du thé avec une demande, un murmure, un sourire qui défendait de refuser.

L'innocence, la jeunesse, la pudeur ont partout leur prestige. Je détestais le *kava;* mais je ne pouvais m'empêcher de participer à la libation nationale, en voyant ces jolies insulaires remuer la liqueur, dont leurs lèvres avaient donné le premier ferment. Mes deux amis s'extasiaient toujours.

— Si j'étais peintre ! s'écriait Blondin.

Gilbert appelait l'opération primitive, celle qui consiste à faire broyer le *kava* par les jolies petites dents des jeunes Wallisiennes, *la brasserie des baisers;* et moi, je le répète,

j'oubliais Wallis à force de l'admirer. J'essayais de substituer à ces belles enfants qui m'enchantaient les yeux, les deux filles de ma cousine.

— A cette heure-ci, me disais-je chaque fois, elles préparent peut-être autour de la table le café ou le thé. Claire présente le sucrier, Émilie offre de la crème ; on regarde ma place vide, on s'étonne que je ne sois pas là pour réclamer ma part!...

Et alors j'avais des larmes dans les yeux, et j'acceptais, comme la coupe de l'oubli et des ivresses idéales, la calebasse remplie de la forte liqueur qui m'écorchait le gosier.

Quand le *kava* est suffisamment préparé, un maître des cérémonies, désigné pour la circonstance, annonce à haute voix la fin de l'opération. A ce moment, des jeunes garçons s'avancent, tenant des coupes en noix de coco artistement sculptées, qui ne servent qu'à cet usage. Les jeunes filles remplissent les tasses en tordant, par un geste qu'un sculpteur envierait, le paquet d'écorces, ce qui contribue encore à filtrer la liqueur. Puis, à chaque coupe pleine, d'une voix mélodieuse, et souriant pour verser encore un philtre de leurs lèvres dans le breuvage, elles disent : *Kava qua cka*, « le kava est servi ; » mot à mot : le kava est à cheval.

— A cheval! s'écria Gilbert la première fois qu'on traduisit littéralement pour lui l'expression ; je comprends cela ; mais il faut se tenir au pommeau de la selle pour galoper !

Le maître des cérémonies nomme successivement, en commençant par les hauts fonctionnaires et les étrangers, les personnages auxquels le breuvage doit être tour à tour présenté. La personne à laquelle on tend la coupe frappe trois fois dans les mains avant de boire.

— On fait bien d'applaudir avant, disait encore Gilbert ; on n'en aurait plus le courage après.

Toutefois, il est très-juste de reconnaître que, indépendamment des séductions du cérémonial, le *kava* finit par s'imposer. L'habitude triomphe de tout. D'ailleurs, si violent qu'il soit, si dur qu'il paraisse pour la gorge, on ne saurait, en conscience, le trouver plus désagréable que quelques-uns des horribles breuvages d'Europe auxquels la mode et le préjugé attribuent des mérites fort contestables. Combien d'excuses qui nous manquent pour avaler l'absinthe, la bière ! et les garçons de café d'Europe n'ajoutent aucun attrait aux liqueurs frelatées qu'ils nous débitent.

Si le *kava* avait été conservé dans des bouteilles, et si la fabrication nous en avait été inconnue, nous ne nous y serions peut-être pas aussi facilement résignés. Je ne serais pas étonné que les Wallisiens eux-mêmes trouvassent un attrait particulier à cette liqueur, en raison des petits détails de la préparation.

XIII

La pêche est une des grandes ressources de l'île. Il y a plusieurs façons de pêcher. Les hommes vont au loin dans des barques, et se servent de harpons plus volontiers que de filets : le plus souvent la pêche a lieu aux flambeaux. Les femmes disposent des branchages de façon à former des digues pour arrêter le petit poisson à la

marée descendante, et les enfants cherchent les coquillages et les mollusques. Lorsque les hommes ont fait une pêche fructueuse, on en distribue le produit à tous les villages voisins. Il nous arrivait ainsi de participer à ces libéralités : certains chefs nous envoyaient des paniers de poissons.

Un jour, à demi couché dans une barque, je me laissais entraîner vers les petits récifs qui entourent l'île ; je rêvais, je cherchais au ciel, non pas ce consolateur mystérieux, infini, que les âmes prétendues mystiques matérialisent ou que les matérialistes comme moi subtilisent jusqu'à l'hypothèse, mais tous les souvenirs errants, épars de ma jeunesse, de mes meilleurs jours. Je rêvais à la France! L'amour du sol natal, si vanté, si chanté, si crié par les fanatiques du drapeau, on ne le connaît bien que dans l'exil.

Toutes les théories humanitaires les plus belles, les plus vraies, deviennent impuissantes et mensongères, quand on ressent le regret de la petite ville où l'on a vécu ses jeunes années; on ne veut plus répandre son cœur dans l'univers; on n'aspire plus à cette effusion harmonieuse de toutes les consciences; on voudrait se resserrer, s'enfermer, s'étouffer dans un coin; on donnerait le monde pour une seule petite chambre et toutes les grandes joies philosophiques dont l'esprit s'alimente pour la satisfaction égoïste de rentrer chez soi, de manger à sa table, de dormir dans son lit.

Ce renoncement aux utopies est un grief de plus contre l'exil. Il faut lui en vouloir des rêves déchirants qu'il suscite et des rêves grandioses qu'il éteint. Il diminue la faculté d'aimer, ou, du moins, il rétrécit l'horizon de la sympathie; mais il rend la tendresse du cœur plus pénétrante, plus douloureuse; il fait, je le répète, une torture

de tous les élans qui étaient autrefois une jouissance.

Étendu dans cette barque, absorbé par des visions qui traversaient le bleu du firmament comme des oiseaux rapides, dont pas un ne se laissait contempler, j'étais aux antipodes, quand je me sentis tout à coup balancer par un mouvement à la fois plus violent et plus régulier que celui des vagues. Des jeunes filles, qui se baignaient à quelque distance, me voyant ainsi rêveur, étaient venues nager autour de ma barque, qu'elles soulevaient, qu'elles faisaient pencher en riant.

Je retombai du ciel de France dans le paradis de l'Océanie. Rien de charmant comme ces enfants mutines faisant de la barque une sorte d'escarpolette, sortant nues de la mer comme si elles avaient des ailes, avec une insouciance d'espiéglerie qui ne diminuait pas la grâce du tableau, et replongeant ensuite avec une sorte de volupté. Elles s'amusaient de mes calculs d'équilibre; elles secouaient leurs cheveux dénoués sur lesquels l'eau ruisselait comme des perles; elles crispaient leurs bras autour de la frêle embarcation.

Je les admirais en souriant, mais à travers une sorte d'hallucination.

— Que voulez-vous? leur demandai-je. Venez-vous du fond de l'abîme, nymphes de l'Océan, pour m'attirer dans des palais sous-marins? Êtes-vous les messagères de cette mort inconnue dont les vagues ont seules le secret? Entraînez-moi, submergez-moi. Je n'ose mourir; mais il me serait doux de faire naufrage entre vos bras, et de m'engloutir dans le néant en vous voyant me sourire.

Les jeunes Wallisiennes me souriaient, me jetaient des poignées d'eau qui scintillaient comme des étincelles, mais ne songeaient pas à me noyer, et, plus poétiques que toute ma poésie, elles se jouaient, innocentes, dans une

eau limpide qui permettait de distinguer sous la moire produite par tous ces beaux corps les jambes fines et les talons polis, s'agitant pour nager.

Ce jeu les amusait beaucoup; mais soudain l'une d'elles poussa un cri, battit des mains, et toutes les nymphes quittèrent la barque, qui conserva encore pendant quelques minutes son roulis devenu plus caressant, c'est-à-dire plus désagréable. La pêche avait tenté mes jeunes persécutrices. Comme la chatte métamorphosée en femme, elles avaient aperçu la souris, et l'instinct avait repris tout son empire. La souris était une sorte de poisson gélatineux, assez désagréable pour les Européens, mais fort recherché des gourmets de l'Océanie.

L'eau était très-calme, d'une transparence à laisser voir les madrépores qui germent au fond de l'Océan : les jeunes filles m'avaient oublié. Empressées à toutes leurs convoitises, elles plongeaient, la tête la première, saisissaient avec une prestesse admirable le poisson à quelques brasses, revenaient en riant à la surface de l'eau, soufflaient en gonflant leurs joues vibrantes, et nageaient vers la barque, non pour me faire admirer le produit de leur pêche, mais pour frapper fortement avec le poisson les parois de l'esquif. L'animal, étourdi ou tué, était mangé cru, ou plutôt dévoré aussitôt par ces sirènes, redevenues des sauvages gloutonnes et bestiales.

J'en étais pour mes frais d'imagination. Pourtant, elles étaient jolies encore, ces mignonnes créatures mordillant la chair gélatineuse. On eût dit que leurs dents d'ivoire déchiraient un lingot d'argent ou un morceau de satin. Quand elles furent rassasiées, elles plongèrent toutes ensemble une dernière fois assez profondément; puis, revenant sur l'eau, enlacées et formant une ronde, elles tournoyèrent comme pour demander grâce à mon désen-

chantement, et regagnèrent le rivage, le long duquel elles s'étendirent pour se sécher au soleil.

Le spectacle dont je note les diverses péripéties se renouvela fréquemment : il enchantait sans réserve mes compagnons Gilbert et Blondin. Rosalie le trouvait tout simplement abominable ; quant à moi, je le sentais assez également mélangé de poésie et de réalité pour qu'il me plût sans m'exalter et pour que je le considérasse avec désintéressement.

J'ai déjà dit que ces archipels servent de refuge, de retraite à d'anciens marins déserteurs. Wallis comptait dans sa population cinq ou six Européens, un vieux Portugais, des Anglais, et un Français, ancien négociant, faisant autrefois partie d'une société qui exploitait les îles des Navigateurs. Nous espérions que ce compatriote pourrait nous être spécialement utile; mais le malheureux, rendu impotent par la maladie propre au pays, par l'éléphantiasis, nous épouvanta à la première visite que nous lui fîmes, et ne put que nous dire :

— Allez-vous-en ! Voici ce qu'on gagne de plus clair à faire le commerce dans ces contrées.

En général, ces Européens sont mariés à des femmes du pays et vivent des produits fournis par les propriétés de leurs familles adoptives. Leur existence est d'une monotonie qu'un esprit actif, cultivé, ne pourrait supporter longtemps. Leur unique emploi consiste à offrir leurs services aux navires qui viennent trafiquer et se ravitailler dans ces parages. L'oisiveté à laquelle nous-mêmes nous nous sentions condamnés nous donna la mesure du courage ou de l'atonie des Européens acclimatés. Nous essayâmes d'organiser des chasses, mais elles se bornaient à poursuivre quelques pigeons dans les bois et des canards sur un étang de l'intérieur.

Notre débarquement à Wallis avait coïncidé avec l'arrivée d'une centaine d'individus venant des îles du Duc-de-Clarence ou Tokalao, chassés par la famine. Un ouragan, paraît-il, avait renversé les cocotiers, et comme ces îles sont basses et contiennent peu de fruits, la disette de cocos enlevait la moitié des aliments.

Quelques hommes déterminés montèrent dans une barque, résolus à s'expatrier ou à demander des secours là où le hasard les ferait aborder. Les vents les poussèrent vers Wallis. On leur fit un bon accueil. L'évêque, la seule autorité sérieuse et effective de l'île, expédia à Tokalao un navire chargé de cocos, destiné à soulager la détresse de ces insulaires. Une partie de ceux-ci ayant manifesté le désir de rejoindre leurs compatriotes débarqués à Wallis, le navire en revint complétement chargé.

Le missionnaire qui présidait à l'expédition avait fait choix des plus faibles, y compris les femmes et les enfants. On les répartit dans les diverses habitations de l'île. Les missionnaires gagnèrent à cette émigration un accroissement de leur troupeau de fidèles. Il devint bien facile de convertir les gens qu'on avait sauvés de la faim; l'appétit satisfait vint en aide à la grâce. D'autre part, ces émigrés se rendaient utiles dans leur patrie d'adoption; et nous restâmes assez longtemps pour voir la fusion des deux peuples.

Les naturels de Tokalao ont un type de physionomie beaucoup plus grossier que celui des Wallisiens. Ils ont l'habitude de se tatouer la bouche, ce qui ôte toute expression aux lèvres et ce qui donne un caractère uniformément farouche à la figure.

L'obligation où sont les habitants de Tokalao de vivre en grande partie de poisson les a rendus fort habiles à la construction et au maniement des pirogues : les Walli-

siens les estimaient à ce point de vue. D'ailleurs, ils étaient doux, inoffensifs, travailleurs, bons, en un mot, à être exploités. Il y a plaisir à sauver les gens qui vous sauvent ensuite.

Après les premières semaines de notre séjour à Wallis, l'hospitalité des habitants, sans se départir de sa bonne volonté, je dirais presque de sa courtoisie, si je parlais de civilisés, devint cependant moins exacte et perdit quelque chose de son initiative. Nous dûmes songer, en même temps qu'aux intérêts de notre négoce, à la nourriture quotidienne, aux provisions. Nous achetions aussi l'huile de coco, le grand prétexte de notre spéculation.

Nous avions apporté avec nous de la farine seulement; les porcs, les poules, les poissons, les fruits devant nous être fournis par l'île même. A l'époque de notre séjour, les animaux se trouvaient dans l'île en abondance, et nous les obtenions pour des morceaux d'étoffe, pour le moindre objet de quincaillerie. Je sus depuis que, après notre départ, la rareté amenée par l'approvisionnement de plusieurs navires avait décidé le roi à frapper les cochons du *tabou,* c'est-à-dire à en prohiber l'exportation ou même la consommation, sans une autorisation formelle. Mais, pendant les huit mois que nous passâmes à Wallis, notre basse-cour fut régulièrement approvisionnée, et les objets d'achat ne nous manquèrent jamais.

Quant à l'huile de coco, elle nous était apportée toute faite, et les étoffes qui en représentaient la valeur étaient réparties entre les membres de la famille ou du village dont elle était la propriété. La confection de cette huile ressemble beaucoup à la préparation du *kava.* Les hommes vont cueillir le fruit, en ôtent l'enveloppe, brisent la noix en deux, et chaque moitié subit un mouvement de rotation sur une griffe en fer, ou, à son défaut, sur le bord den-

telé d'un coquillage qui détermine la déchirure de l'amande et la réduit en une sorte de pulpe.

Cette griffe ou ce coquillage remplace les dents des jeunes filles.

Les femmes et les enfants s'emploient très-bien à râper ou plutôt à gratter le coco. La pulpe ainsi obtenue est exposée au soleil et s'y rancit; puis la malaxation ou la pression dans des nattes qu'on tord sur elles-mêmes en exprime l'huile, toute prête à être mise en barrique et à être emmagasinée.

Si l'évêque est la première autorité, primant le roi, les missionnaires sont, après lui, les plus importants fonctionnaires. Il nous fallait donc nous adresser à eux pour chacune de nos transactions, et il nous eût été impossible, sans leur secours, de spécifier, par exemple, le droit du roi, qui fut fixé à une piastre par baril d'huile.

Ce souverain était bien le meilleur, le plus inoffensif, le plus inutile des souverains. Grand, robuste, d'une belle physionomie, ayant la grâce instinctive du geste et la dignité naturelle, il eût pu servir de type, d'étalon à la royauté constitutionnelle.

— Comme ce gaillard-là ouvrirait bien les Chambres! me disait Blondin.

— Comme il serait beau en effigie sur l'or, l'argent ou le cuivre! ajoutait Gilbert.

Mais il ne circulait à Wallis d'autre monnaie que la nôtre; et, quand je dis qu'elle circulait, j'exagère : elle sortait de nos poches pour entrer dans la cassette du roi, sans que les Wallisiens pussent l'apercevoir. Tout à la fois généreuse et avare, Sa Majesté faisait peu de cas des produits européens, des objets de verroterie, de quincaillerie, ainsi que des étoffes que nous avions apportées pour les échanges. Elle s'empressait de les distribuer à son

entourage fort avide, dès qu'elle les avait reçus de nous.

Quant aux pièces de monnaie, le roi les considérait avec respect, sachant qu'elles avaient de l'importance dans les pays civilisés, et que le degré de splendeur, par conséquent de pouvoir des souverains européens, tient au chiffre de pièces mises à la disposition de la liste civile. En conséquence, il thésaurisait, et l'amour des piastres devenait une monomanie de ce monarque, si différent des monarques civilisés, à tant d'autres égards.

Nous étions obligés de lutter continuellement contre le penchant du roi à nous imposer des redevances : il nous fallut plusieurs fois feindre de n'avoir plus de pièces pour mettre un frein à ses exigences avaricieuses, qui n'étaient pas la satisfaction d'un amour sordide de l'or, mais l'accomplissement en quelque sorte d'un instinct royal et d'un désir de remplir le mieux possible ses fonctions à l'européenne.

Très-affable d'ailleurs, sans fausse étiquette, le roi, s'il ne se faisait pas *coiffer par Jeanneton,* avait toutes les autres vertus de la chanson. Il alliait une bonhomie sans réserve à une tournure quasi héroïque. Si l'un de nous passait devant la demeure royale, Sa Majesté lui faisait un petit signe d'entrer, et lui offrait des rafraîchissements. Nous reçûmes de lui, en différentes occasions, des cadeaux de poisson, de tortue ou de quartiers de porc rôti.

Un jour même, il nous vint prendre dans son embarcation pour nous mener à un petit îlot qui lui servait de villa, et où il allait, de temps en temps, passer quelques jours avec sa famille. L'embarcation était une belle double pirogue, surmontée d'une voile faite de nattes, et que le roi gouvernait lui-même avec beaucoup d'habileté.

— Eh bien! me disait Blondin, sceptique endurci, vous

voyez que le gouvernail de l'État n'est pas toujours une figure de rhétorique!

— Il faut venir en Océanie pour que la fiction disparaisse.

— Quel canotier que ce roi-là! s'écriait Gilbert avec une sincère admiration.

J'ai oublié de dire que la pirogue qui nous attendait était assez éloignée du rivage, vu le peu de profondeur de l'eau, et que nous fûmes portés à bord à dos de naturels, tandis que deux hommes expédiés par le roi étaient en quête d'un cochon, qu'ils eurent bientôt atteint et apporté captif, destiné qu'il était à nous servir de festin. La seule friandise que le roi osa nous demander fut un peu de sel.

Nous passâmes la journée à parcourir l'îlot, formé d'un banc de corail, à aider Sa Majesté dans les apprêts du festin homérique qu'il nous donna, à causer gaiement avec lui des choses d'Europe. Il voulait savoir si nous trouvions son ordinaire égal à celui d'un roi de notre pays, et il parut flatté d'apprendre que, soupçonneux, défiants, maladifs, les monarques prétendus civilisés n'osent pas fréquenter familièrement leurs peuples, n'osent pas aller s'asseoir à leurs tables, et n'osent pas les recevoir chez eux. Il riait, le bon prince, en se tenant les côtes, quand nous lui décrivions toutes les saintes murailles chinoises qui séparent le plus familier des souverains d'Europe de ses plus importants sujets. Il semblait nous demander si le progrès consiste à éloigner le pasteur du troupeau, et à donner à celui-là la peur d'être dévoré par celui-ci.

La nuit vint nous surprendre dans ces propos ironiniques. Sa Majesté, mise en verve et piquée d'honneur par nos confidences, saisit l'aviron avec un empressement orgueilleux, et, au lieu de nous ramener rapidement à Walllis, prit plaisir à nous promener le long du rivage.

Nous étions touchés de sa bonne grâce, et, comme le roi s'échauffait à l'exercice de nautonier, nous lui adressions les plus amicales supplications pour qu'il voulût bien ménager ses sueurs si chères à son peuple; mais il s'entêtait dans sa courtoisie, et ce ne fut qu'à une heure avancée de la nuit que nous abordâmes, c'est-à-dire que nous nous arrêtâmes à quelques brasses de la rive. Des naturels, des serviteurs ou des ministres du roi sautèrent alors de la barque et nous tendirent encore une fois le dos. Quant à Sa Majesté, comme sa digestion était faite depuis longtemps, elle ne craignit pas de se mettre à l'eau et de nous suivre philosophiquement, en admirant avec quelle robuste aisance ses administrés faisaient les honneurs aux étrangers.

Avant de nous séparer, nous nous confondîmes en protestations, en remerciements. Le roi accueillit avec la modestie convenable ces témoignages de gratitude; il voulut bien frotter son auguste nez contre chacun des nôtres en particulier, ce qui est un signe amical fort en usage : je crois même que, sans la crainte de s'écorcher à nos chaussures, il nous eût pris un pied pour s'en frotter les membres, ce qui est encore une politesse de haut goût et de grande étiquette; mais, comme la partie de plaisir était tout intime, on se contenta du frottement de nez.

Quand cette dernière cérémonie fut terminée, au moment où nous nous retirions définitivement, le roi nous tendit les deux mains; nous offrîmes les nôtres. Mais Sa Majesté daigna tourner plusieurs fois la tête à l'européenne, pour nous faire comprendre que nous ne la comprenions pas : elle ajouta un geste expressif à cette pantomime en frappant sur nos goussets. Le roi de Wallis nous demandait quelques petites piastres pour sa peine.

On ne pouvait refuser un pourboire à un si obligeant

souverain : nous nous exécutâmes de notre mieux, et nous rentrâmes, en riant aux éclats et en chantant le refrain :

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
Là! là!

XIV

Le culte catholique, dont l'établissement a suscité des troubles, des collisions sanglantes, règne et gouverne aujourd'hui sans conteste et sans partage dans l'île. Nous fûmes témoins des grandes cérémonies déployées pour la pose de la première pierre de l'église. Par une vanité presque touchante, cette église devait s'appeler la cathédrale, pour humilier sans doute les petites chapelles établies à l'ombre des cocotiers.

Mgr B..., le roi véritable de Wallis, l'empereur du spirituel, rêvait depuis longtemps un édifice solide et affreux, à la place de ces sanctuaires naïfs, charmants, légers, dont la voûte du ciel était le plafond, et qui laissaient venir, à travers leurs arceaux de bambous et de feuillage, cet encens subtil de la nature, ces puissantes harmonies d'une terre féconde. Il soupirait, le pauvre orgueilleux, d'être en communication si directe, si familière avec le ciel; il avait l'ambition de bâtir une de ces solides prisons d'Europe où l'on tient enfermé et dans l'ombre le Dieu des Européens hypocondres.

Je ne sais si notre présence ne fut pas un stimulant pour le zèle des missionnaires; ils avaient à cœur de nous faire juger de leurs progrès sur les insulaires, et peut-être aussi de leur adresse à bâtir. Nous fûmes conviés à la cérémonie. On eût bien voulu utiliser les talents de chacun de nous; mais Blondin ne savait que parader dans son habit de sous-préfet. Il l'endossa, et j'avouai pour ma part mon inutilité. Gilbert se souvint qu'il avait été artilleur dans la garde nationale de son pays, et il offrit de tirer le canon. Une petite pièce laissée par un navire marchand permit d'ajouter ce détail au programme.

Dès le matin de ce grand jour, un carillon de cloches annonça dignement la fête. Le Français atteint d'éléphantiasis dont j'ai parlé était le sonneur, et nous rappelait, par ses attitudes grotesques, par ses étreintes monstrueuses de la grosse cloche qu'il enveloppait des bras et des jambes, la chevauchée de Quasimodo dans la tour de Notre-Dame de Paris.

Gilbert s'acquitta très-bien de ses fonctions d'artilleur; de quart d'heure en quart d'heure, une salve interrompait le carillon et concourait à ce bruit assourdissant, indispensable pour la bonne harmonie d'une solennité humaine.

L'autel avait été dressé près de l'emplacement choisi pour construire, non loin du rivage, en plein air. L'évêque, revêtu de ses habits pontificaux et assisté de toute la mission, célébra la messe, tandis que les Kanaks, agenouillés autour, dans une attitude respectueuse, attendaient la manifestation, le miracle, le prodige qui devait consacrer un si grand événement.

On leur épargna le miracle, mais non les discours. Quand la cérémonie religieuse fut terminée, les délégués des divers districts de l'île défilèrent devant le roi et l'é-

vêque, apportant leurs présents. Ce n'était plus le Dieu de l'Évangile, c'était le Dieu sacrificateur de la Bible qui semblait honoré, tant nous vîmes défiler de porcs, de poules, d'ignames et de fruits dans des paniers; le roi souriait à chacune des offrandes; l'évêque la saluait de la main, par un geste qui pouvait aussi bien passer pour une bénédiction rapide. Quand toutes les députations eurent présenté leurs hommages, les délégués s'accroupirent sur plusieurs rangs, en se plaçant chacun derrière l'animal ou le fruit qu'il avait apporté.

L'évêque, la messe dite, alla rejoindre le roi sous un palmier, s'assit à côté de lui sur le même banc, et les discours commencèrent, absolument comme dans le vieux monde. Le prélat s'attacha à être édifiant. Il parla beaucoup de la construction du temple de Jérusalem, ce qui était d'actualité, et ce qui parut intéresser profondément les Kanaks. Il commenta le passage où il est dit à saint Pierre, par un calembour religieux, qu'on bâtira sur lui, ce qui donna à penser à ceux qui comprirent le mieux le sermon que saint Pierre fut enseveli dans les fondations de la première église, et que Mgr l'évêque allait se faire murer dans la fosse ouverte pour la première pierre.

Le roi prit la parole à son tour. Il se félicita de la splendeur qu'une fête pareille allait répandre sur son règne; il engagea ses sujets à mettre la main au mortier, et il les assura que la plus grande gloire pour un prince, après celle de bien récolter les impôts, consistait à bâtir et à suggérer le goût des constructions. Il ne fit aucune citation historique, mais il parut si profondément convaincu de la vérité de ses paroles que les délégués, entraînés à leur tour, se levèrent avec enthousiasme et proclamèrent leur roi le plus grand roi du monde.

L'évêque, satisfait de l'impression produite, fit donner

deux brasses de calicot à chaque homme présent, et la distribution des vivres commença. Les premiers morceaux furent successivement offerts aux roi, à l'évêque et aux missionnaires : nous-mêmes qui, placés sur un des côtés, avions été des auditeurs attentifs, des témoins importants, et qui, par l'uniforme de Blondin et par la canonnade de Gilbert, avions apporté notre contingent d'éclat à la cérémonie, nous reçûmes chacun notre morceau de porc frais et notre part d'ignames.

Les danses devaient être le complément d'une fête pareille; mais Mgr d'Enos ne permit pas qu'on dansât avant que l'arche eût été construite. Il congédia doucement les fidèles, en leur recommandant de se mettre promptement à la besogne, et en les assurant qu'un ange travaillerait avec chacun d'eux.

J'ai su depuis que les travaux ne durèrent pas moins de deux ans et qu'ils furent un rude apprentissage pour les naturels. Les collaborateurs celestes et invisibles n'empêchèrent pas de plonger dans la mer pour enlever le corail destiné à faire la chaux, d'amener de loin de grosses pièces de bois pour la brûler. Les voitures étaient inconnues : il fallut se servir de grands bateaux carrés, d'espèces de radeaux, pour charrier les arbres.

Le grossissage des pierres et la bâtisse s'exécutaient sous la direction d'un frère de la mission, ouvrier forgeron de son état laïque, et d'un maçon anglais. Les femmes mêmes etaient mises en réquisition; l'éloquence ecclésiastique obtenait d'elles un concours tout à fait en dehors des habitudes : elles transportaient sur leur dos et dans des paniers le sable nécessaire au mortier.

L'entreprise la plus difficile n'était pas de construire sans architecte, avec des ouvriers inhabiles, mais c'était précisément de conserver des ouvriers. L'indolence in-

vincible des Wallisiens pouvait bien, par un effort de bienveillance, de zèle religieux, d'hospitalité, se dissimuler pendant quelques jours; mais rendre assidu à un labeur pénible tout un peuple de fainéants, de sybarites, c'était là la grande entreprise.

Les missionnaires résolurent le problème en intéressant directement le roi à la réussite et en lui persuadant d'être le premier manœuvre de son royaume. Ce fut lui seul que l'on s'attacha à convertir au travail. La force du lien monarchique, le besoin d'imitation se propageant des courtisans aux sujets, maintinrent ceux-ci dans la bonne voie, dans le pieux chantier. Il faut reconnaître que le roi ne s'épargnait guère.

Il se rendait le matin au travail, comme un simple maçon. La place qu'on lui destinait ayant été au préalable ombragée par des rameaux, par des arbres enlevés à la forêt voisine, Sa Majesté venait remuer le mortier avec une gravité douce qui nous attendrissait. De temps en temps on lui offrait quelques gouttes de kava; il les acceptait comme un encouragement, s'essuyait le front et reprenait son occupation machinale, mais fort exemplaire. Un jour, comme je le contemplais avec une admiration qui s'adressait peut-être plutôt aux missionnaires qu'à sa personne, Sa Majesté m'appela en souriant pour me demander s'il était d'usage que les rois travaillassent ainsi dans notre pays. Je fus bien forcé de convenir que non. Le prince m'écouta avec une défiance ironique.

— Comment! on ne leur dit donc pas, comme on me l'a dit à moi, qu'ils doivent le bon exemple à leurs peuples?

— Ils le savent bien, répliquai-je, et on ne le leur dit plus; mais, comme tout le monde travaille en Europe, les rois, en travaillant, recevraient l'exemple et ne le donne-

raient pas, ce qui serait contraire à la dignité et à l'initiative royale. Ils n'ont qu'une façon de se distinguer, c'est d'être oisifs et inutiles.

Le roi de Wallis hocha la tête. Ce bon prince semblait souhaiter ardemment que son peuple se civilisât vite, et que lui-même fût appelé à achever l'œuvre du progrès, en donnant aussi l'exemple du repos. Il se remit avec un peu plus de mélancolie à remuer son mortier; et, pour la première fois peut-être, lui si fier jusque-là de son siége de bambou, il en vint à envier un trône d'Europe. S'il avait su que ce dernier est tout doré et qu'il est couvert d'un beau velours, je crois que son ambition n'eût plus connu de bornes.

La domination que les missionnaires étendent de plus en plus sur la population de Wallis n'est pourtant pas sans murmures de la part des chefs, dont ils ont absorbé l'autorité civile; et croirait-on que nous retrouvâmes parmi ces peuplades le même ferment de disputes, d'oppositions qu'en Europe, qu'en France, à propos du même sujet? Les Kanaks discutaient entre eux, pendant notre séjour dans l'île, la question de la prééminence du mariage civil sur le mariage religieux, absolument comme on pourrait la discuter dans une conférence d'avocats stagiaires à Paris.

Nous-mêmes, par suite des dispositions romanesques dans lesquelles se trouvaient Gilbert et Blondin, nous eûmes aussi à entrer en lutte avec l'autorité ecclésiastique sur cette intéressante question; mais nous ne poussâmes pas l'opposition au delà de quelques démarches, et nous finîmes par céder, pour donner un dénoûment solennel aux aventures, aux amours de mes deux compagnons de voyage.

Gilbert et Blondin, bien loin d'admirer seulement au point

de vue ethnographique ou poétique les gracieuses insulaires dans la liberté de leur costume, dans la vivacité de leur physionomie, dans l'espièglerie tendre de toutes leurs manières, m'avouèrent l'un et l'autre, au bout de quelque temps, que tous les souvenirs d'Europe étaient impuissants à les empêcher de souhaiter pour compagne, pour femme, une Wallisienne.

Je ne donne pas, en traduisant leur pensée, un tour honnête à un caprice qui ne l'était pas : je suis l'interprète sincère de leurs désirs sincères. Peut-être, après tout, que la difficulté de nouer des liens plus légers, plus fragiles leur montrait le mariage comme la seule façon de pousser plus avant leurs études, leurs analyses sentimentales.

D'ailleurs nous vivions dans une atmosphère d'innocence, nous étions si éloignés de ces spectateurs ironiques pour lesquels on devient malgré soi, avec l'âme la plus candide, fanfaron des vices qu'on n'a pas; nous respirions à pleins poumons tant d'appétit franc et robuste pour toutes les fonctions régulières de la vie, que l'idée d'une intrigue, d'une séduction ou de quelque surprise sauvage, comme on ne peut s'en permettre que dans les pays extrêmement civilisés, ne nous venait pas à l'esprit.

Chose singulière! dans la liberté apparente de la nature, en présence de jeunes filles mal gardées par leur entourage, par leur costume, et dont la beauté se faisait admirer avant toute séduction métaphysique, ce fut l'idée d'un devoir et d'un devoir absolu, défini par le code du vieux monde, qui germa tout aussitôt dans la tête, dans le cœur de mes deux compagnons. Quand ils voulurent aimer, ils songèrent à se marier.

Je suis certain que la tentation leur fût venue moins chaste, moins honnête, moins délicate, en Europe. D v

des jeunes filles à marier, ils eussent voulu peut-être garder leur liberté; devant ces créatures libres, au doux abandon, ils conçurent spontanément le ferme désir d'une union sérieuse, officielle, presque indissoluble.

Je sais qu'en Europe on se montre assez dédaigneux pour ces mariages contractés loyalement; on les brise volontiers, tandis qu'il n'est pas facile de détendre une chaîne rivée par la contrainte, par l'intérêt. La franchise, la pureté de ces unions naturelles ne les garantit pas. L'oubli de quelques formalités porte malheur aux sentiments les plus honnêtes; mais j'atteste que les lois, en prétendant sauvegarder l'autorité de la famille, froissent un principe éternel et empoisonnent la source même de la vie réelle et de la vie morale, l'amour, dans son expression la plus parfaite.

Je sais que, de retour dans leur pays, il est arrivé à des Européens de se vanter d'avoir délaissé là-bas, dans une île quelconque, une pauvre femme confiante, dévouée, demandée pour compagne à la face de Dieu, et que, comme le consentement d'un tuteur ou d'un père n'avait pas été sollicité, on a trouvé tout naturel de donner raison aux scrupules de ces maris déserteurs, de consacrer l'abandon d'une jeune fille, sous le prétexte qu'elle était sauvage, fille de sauvages !

L'honneur n'est une vertu en Europe qu'entre Européens. Trahir une âme étrangère paraît tout simple; et on estime peu les illusions, la tendresse, la grâce ingénue d'une femme qui n'a pas au monde d'autre richesse. L'humanité n'a le droit de faire respecter ses sentiments que quand elle n'y tient plus d'une manière exclusive.

Quant à moi, qui ai été le spectateur, tour à tour ironique et religieux, de ces amours épanouies en pleine nature; quant à moi qui les ai enviées, et qui retrouvais

dans les expansions ardentes de ces jeunes hommes et de ces jeunes filles un écho hardi, impétueux, des soupirs désolés que j'étouffais, que j'enfermais au fond de moi, je jure que j'ai été témoin de mystères sacrés; que je ne ris pas, en y songeant encore, de cet instinct généreux qui tourmentait Gilbert et Blondin, et qui leur faisait souhaiter à l'un et à l'autre, dans l'exil de leurs âmes, une amie, une compagne, une épouse, je ne veux pas dire seulement une femme.

La volonté, mais une volonté émue, tremblante, inquiète, le pressentiment de l'amour, précéda l'amour réel. Tous les soirs, quand nous voyions passer devant notre habitation les jeunes filles revenant du bain, Gilbert et Blondin me disaient en me serrant les bras :

— Laquelle aimerons-nous?

— Choisissez! leur répondais-je.

Mais le choix, rendu déjà difficile par les beautés égales des Wallisiennes, le devenait surtout par l'inaptitude de mes deux amis à parler la langue du pays. D'ailleurs, les jeunes filles, curieuses et innocentes, tout en s'approchant volontiers de nous, tout en nous traitant avec familiarité, paraissaient en même temps éprouver plus de crainte que de sympathie pour des étrangers si éloignés de leur genre de vie. Elles ne nous redoutaient pas comme hommes, et, par un merveilleux instinct de coquetterie, ou par une révélation de leur conscience, elles se sentaient défendues et en sûreté; mais elles avaient peur de la civilisation. Elles interrogeaient nos sourires, nos regards, qui étaient une langue aussi nouvelle que le français ou l'anglais, et quand on voulait, à l'aide de signes ou de quelques mots appris, entamer une conversation plus intime, elles prenaient la fuite, mais non pour être poursuivies.

Une circonstance vint aplanir ces difficultés. Le pro-

priétaire du terrain sur lequel nous avions bâti nous envoyait tous les jours un panier de vivres par sa fille. Mica venait sans défiance à la même heure. Moins jolie peut-être que beaucoup de ses compagnes, plus grave, plus posée, riant moins, dissimulant mieux sa curiosité, elle ne charmait pas au premier abord, mais on devinait peu à peu en elle une raison solide, une bonté native, et comme des ébauches plus précises de civilisation.

Nous apprîmes en effet qu'elle avait été élevée par l'évêque dès son enfance, qu'elle savait lire et écrire en langue kanaque, et qu'elle passait pour une des plus savantes de l'île. Cette découverte augmenta sa familiarité, mais préserva pendant quelque temps la jeune *Mica* de l'amour de mes amis. Ils lui trouvaient un défaut, sa science même. Comme elle s'habillait un peu plus que les autres; comme elle avait moins de ces éclats de gaieté, de ces allures d'oiseau des jeunes Wallisiennes; comme elle les éblouissait moins, ils la croyaient moins digne de leurs hommages. *Mica* semblait s'accommoder de cette absence de galanterie et de cette amitié franche. Elle s'installait pendant des heures entières, et tressait au milieu de nous les nattes destinées à l'embellissement de notre demeure. Nous parvînmes ainsi à lui apprendre les expressions les plus usuelles et à échanger quelques mots.

Je fus le premier à remarquer l'intelligence de *Mica* et à réagir aussi contre l'inattention générale pour sa figure. Je ne me fais pas un mérite de cette pénétration, qui ne tenait qu'au désintéressement absolu de mon cœur. Mes chers souvenirs, je n'osais dire, hélas! mes chères espérances, me défendaient contre toute séduction. Mais la pensée que je portais en moi ce culte d'une bonté ingénieuse, d'une tendresse dévouée, d'une amitié ardente, était une lumière qui m'éclairait l'obscurité du cœur des

autres. Je devinai cette jeune fille; je lui trouvai une aptitude pour apprendre et pour comprendre, très-supérieure aux facultés moyennes de ses compagnes, et je découvris en même temps qu'une beauté particulière, plus sérieuse, moins fugitive, se révélait en elle, quand on voulait bien la considérer.

Comme Blondin et Gilbert me répétaient un soir, dans une promenade, leur refrain habituel et chantaient encore le duo de l'amour vague dont ils m'avaient déjà si souvent assourdi :

— Vous êtes des ingrats, leur dis-je en les arrêtant. La meilleure, la plus charmante des femmes que vous puissiez aimer et vous disputer ici, vous l'avez devant vous sans la voir : c'est *Mica !*

Je leur racontai alors mes découvertes; je leur communiquai le résultat de mes études, et j'éveillai en eux un esprit d'émulation qui, le lendemain, devait être de la bonne et sincère rivalité.

XV

Blondin fut le premier à reconnaître que je pourrais avoir raison; et, comme il ne doutait jamais de lui-même, il se persuada qu'il aimait éperdument Mica, dès qu'il s'aperçut qu'elle pouvait être aimée. Quant à Gilbert, il hésita d'abord; il espérait une révélation, un coup de foudre, et, tout en appliquant sa volonté à chercher l'amour, il ne voulait pas aimer par une détermination,

par un effort de son cœur, et surtout pour suivre un conseil.

Cependant ils commencèrent, l'un et l'autre, à redoubler de soins, d'attentions pour Mica ; ils la saluaient avec un petit sourire d'intelligence, comme si la jeune fille m'avait chargé de faire part de ses mérites à ses deux prétendants, et comme s'ils tenaient à lui faire savoir qu'ils allaient les apprécier. Ils la regardaient longtemps ; ils s'essayaient de bonne foi à l'extase; le moindre mot prononcé par elle était applaudi, et ils se disputaient les nattes qu'elle avait tressées. Ces chers amis me faisaient pitié. Je les trouvais bien ridicules, et pourtant je ne pouvais me défendre d'une sorte d'estime pour l'intention qui les rendait si prétentieux.

Combien d'hommes, en Europe, qui n'aiment pas autrement et qui croient avoir connu l'amour ? Au lieu des vertus que j'avais observées dans la jeune insulaire, supposez dans une jeune fille d'Europe la découverte d'une belle dot, et, tout aussitôt, les soupirants les plus tièdes vont s'enflammer de bonne foi et prétendre aimer, et aimer réellement d'amour pur ! Quand je comparais ce poëme frauduleux commencé par mes deux amis aux douleurs qui me suivaient, qui s'attachaient à moi depuis que mon amitié pour ma cousine s'était transformée, je ressentais des mouvements de fierté, mais aussi des tressaillements de doute, de scepticisme.

Ne me trompais-je pas, moi aussi ? Et si l'exil cessait tout à coup, si je pouvais la revoir, me jeter à ses pieds; au lieu de ses lettres recevoir de sa bouche les douces consolations, sentirais-je les mêmes battements de cœur, la même fièvre, le même gonflement intérieur ? N'est-ce pas aussi ma volonté qui me trompe ? On dit que l'amour s'accroît aux obstacles de la route. Le faux amour peut-

être, l'amour déclamateur, emporté, faussement poétique, celui qui a besoin d'héroïsme extérieur, de témoins pour s'affirmer. Mais l'amour vrai, profond, infini, éternel, n'est-ce pas celui au contraire qui s'affirme sans provocation, sans contradicteur, qui ne se lasse pas de réussir, et qui, ayant le champ libre, l'air pur, l'horizon devant lui, persiste encore et s'augmente ?

La grande difficulté, ce n'est pas de vaincre les adversaires, c'est de défier la satiété. Les pauvres amoureux que tous ces matamores auxquels il faut des monstres à terrasser ! qui ont besoin de faire acte de prouesse et qui démontrent leur sentiment par la vigueur des poignets ! Heureux celui qui, vivant près de celle qu'il aime, qui, la voyant tous les jours, à toute heure, respirant son haleine, reflétant son regard, s'enivre chaque jour davantage de cette vue, ne se fatigue pas d'un bonheur sans obstacle et triomphe de la possession paisible, en immobilisant son extase, ou plutôt en variant à chaque minute l'expression d'un amour inaltérable ! C'est là la grande épreuve.

Si, par un miracle que je n'attends pas, que je n'attends plus, me disais-je secrètement, je me trouvais tout à coup transporté en France, dans cette jolie maison où ma place est gardée, cette amitié que l'éloignement a changée en amour redescendrait-elle au niveau d'une liaison d'enfance ? Quelle désillusion ressentirais-je ? Je vois toujours ma cousine comme je la vis la dernière fois, encore jeune, mais avec ces premières nuances de l'automne sur le front et sur les joues que la maternité laisse à celles qu'elle visite. Je ne m'inquiétais pas de savoir alors si elle était jolie : je la trouvais charmante dans sa grâce maternelle. Je m'imagine maintenant que j'ai méconnu quelque chose en elle et autour d'elle, que je n'ai pas assez apprécié son cœur, assez admiré son sourire et sa beauté. Peut-être

avais-je raison quand je ne la trouvais qu'aimable; peut-être ai-je tort maintenant que je veux l'aimer!

Faisons-nous bien exactement la part de l'instinct et celle de la volonté? Est-ce que je veux plus aimer que je n'aime naïvement? Présomption, faiblesse de l'exilé, ce besoin de patrie qui s'augmente à chaque course nouvelle essaye-t-il de se travestir à mon insu en un besoin d'amour? Et, tout en me croyant meilleur ou plus sincère que mes deux compagnons, peut-être ne suis-je pas leur égal? peut-être dois-je les envier?

C'est ainsi que le spectacle des efforts naïfs de Gilbert et de Blondin suscitait en moi des comparaisons tout à fois douloureuses et enivrantes. Ce doute que j'attisais était encore une façon de jouir de mes sentiments, de les augmenter, de les faire participer à tous les mouvements de ma vie morale et de ma vie extérieure.

Gilbert, je l'ai dit plus haut, hésitait à se déclarer. Il croyait, le pauvre poëte, que l'amour vient et qu'on ne va pas au-devant de lui. Blondin avait moins de préjugés; au bout de quelques jours, son parti était pris. Il nous annonça qu'il allait adresser une demande positive de mariage. Par un raffinement tout européen, et par une politesse de diplomate, l'ancien sous-préfet craignit de faire un aveu direct; il ne voulut pas contraindre Mica à lui répondre en face. Il eut recours à l'intermédiaire d'un homme de couleur, né aux Antilles, parlant un peu français et anglais, et qui était devenu par alliance l'oncle de la jeune fille. Ce fut à ce grand parent qu'une visite cérémonieuse fut faite.

Le lendemain de cette démarche, Mica s'abstint de venir, comme à son ordinaire, travailler près de nous; mais son oncle nous apporta sa réponse. Elle déclarait que l'idée d'un mariage avec un Européen ne s'était

jamais présentée à son esprit, mais que, si elle se décidait un jour à devenir la femme d'un étranger, Gilbert avait plus de chances que Blondin de vaincre son préjugé national.

Le pauvre sous-préfet n'essaya pas de lutter contre l'arrêt. Son amour né si vite s'éteignit doucement sous le refus de Mica; il ne jugea pas convenable d'entrer en rivalité avec son ami.

— Je vous cède la place, dit-il à Gilbert avec un petit ton solennel.

— Je l'aurais, parbleu! bien prise, répliqua Gilbert, qui se sentit enflammé, tout aussi rapidement que Blondin s'était senti apaisé.

Oh! la volonté! comme elle guide plus souvent l'amour qu'elle n'est guidée par lui! Gilbert eût assisté sans jalousie au mariage de son ami avec la jeune Wallisienne; il eût tout au plus poussé un petit soupir en voyant Mica devenir *madame Blondin;* mais il lui suffit d'apprendre qu'on l'avait regardé avec intérêt, qu'on serait disposé à le préférer au besoin, pour que tout aussitôt sa jeunesse trouvât un prétexte de s'embraser, et pour qu'il se déclarât amoureux fou de Mica.

L'oncle fut chargé une seconde fois de solliciter la main de la jeune fille. Mais celle-ci, avec une coquetterie, avec une susceptibilité toute féminine, se montra offensée de cette brusque substitution, déclara qu'on abusait de ses paroles, et que, si elle avait refusé Blondin, elle ne se croyait pas obligée de devoir une compensation à Gilbert. Les parents, de leur côté, alarmés de cette insistance des Européens, allèrent consulter l'évêque. L'évêque jugea qu'il y avait plus de convoitise malséante que d'amour sincère dans cette recherche, et se prononça contre toute idée de mariage. Il donna le conseil d'éloigner Mica et la fit

envoyer vers des parents qui occupaient une autre partie de l'île.

Ce fut une imprudence.

— On l'éloigne parce que je suis aimé ! s'écria Gilbert ; et l'amour improvisé se transforma tout à coup en passion.

— Ah ! mon ami, me disait le jeune marchand de sardines, je sens bien que je commence à aimer, comme on n'aime qu'une fois en sa vie. Je me suis moqué d'Atala ; je voudrais avoir aujourd'hui près de moi les pages brûlantes de Chateaubriand, les lire et les faire lire à Mica. C'est tout notre amour, c'est tout son théâtre que ce poëme enchanteur. Mica est chrétienne, mais je jure bien qu'elle ne mourra pas.

Je souriais de cet enthousiasme un peu ridicule, comme tous les enthousiasmes d'ailleurs, mais bien sincère. Gilbert était d'une absolue bonne foi. Il voulait rejoindre la jeune fille. Mais le moyen de l'aborder, sans éveiller les soupçons ! Et puis comment se travestir pour pénétrer dans l'intimité de gens qui vivent à moitié nus ? Il rêvait des tatouages impossibles, extravagants.

— Ecrivez-lui, lui dit Blondin, puisqu'elle sait lire.

— C'est vrai, elle sait lire, elle sait même écrire ! répliquait Gilbert avec des transports, comme s'il avait découvert dans l'objet aimé des trésors d'érudition, des talents célestes.

Par malheur, Mica ne savait lire et écrire qu'en langue kanaque ; et, en dehors des missionnaires, il était difficile de trouver des truchemans, des écrivains pour tenir la plume au nom de Gilbert. Blondin, devenu le plus magnanime des prétendants évincés, s'appliqua à surmonter l'obstacle. Il se promettait de marier son ami, pour pouvoir ensuite plus facilement se marier lui-même.

— Il n'y a que la première bénédiction qui coûte ! Dès que l'évêque aura cédé une fois, il cédera deux fois, disait-il.

En conséquence, l'union de Gilbert et de Mica devint son rêve, sa préoccupation la plus ardente. Tout son amour s'était subtilisé en amitié, en dévouement. Il trouva un Anglais établi depuis longtemps dans l'île, un peu lié d'ailleurs avec l'oncle de Mica et assez lettré pour traduire en langue kanaque les sentiments amoureux de Gilbert. Un premier billet fut écrit de cette façon. Gilbert ressentait une joie enfantine de dicter des paroles d'amour à ce vieil Anglais, qui les tatouait immédiatement avec des signes kanaques. Quand le message fut terminé :

— Je me charge de le porter, dit encore Blondin.

Il se trouvait par hasard deux chevaux dans l'île. Blondin les emprunta, les loua. Mercure avait ainsi des ailes ; la distance n'existait plus, et la poste était inventée une seconde fois, comme elle dut l'être une première fois, par l'amour.

Je m'amusais de cette expédition sentimentale. Blondin partit le matin, fut absent toute la journée et revint le soir, ô miracle ! ô merveille ! avec une réponse manuscrite de Mica.

Étonnée, attendrie par le billet qu'elle avait reçu, n'ayant jamais entendu dire que le sentiment préliminaire qui conduit au mariage pouvait s'annoter, se commenter dans une paraphrase écrite, lisant et relisant avec une douce stupeur les témoignages d'un amour étranger qui se faisait parfaitement comprendre en langue kanaque, Mica voulut se montrer aussi habile qu'un amoureux d'Europe, et, plus appliquée à répondre dans des formules analogues, pour ne pas être en reste de courtoisie, qu'à traduire exactement ses impressions, elle répondit à la lettre par

des épanchements qui ne le cédaient pas à ceux de Gilbert; elle convint ingénuement de sa bonne volonté, et, répétant les propres paroles de son soupirant, elle avoua que le plus beau jour de sa vie serait celui qui la verrait épouse du jeune Français.

Cet essai n'était pas de nature à refréner la passion de Gilbert. Blondin s'accommodait de son rôle de messager, et, tous les jours, à cheval, il galopait à travers les prairies de l'île, attendu avec impatience par Mica, qui s'avançait à sa rencontre, désiré par Gilbert, qui l'embrassait avec transport chaque fois qu'il lui rapportait cette invariable réponse : « Et moi aussi, je vous aime ! »

L'éloquence des amoureux! combien l'ai-je entendu vanter, et combien, au contraire, est-elle stérile! Elle n'a qu'un mot, sans variation, un mot toujours répété de la même manière, et pourtant un mot qui satisfait à tout, qui n'a besoin ni d'être rajeuni ni d'être changé. Il semblait que Gilbert et Mica se livrassent à des confidences interminables.

— Vous devez savoir l'histoire de toute sa famille? demandai-je un jour à mon ami.

— Elle ne m'a encore rien dit, répondit-il en me montrant un paquet énorme de ses lettres.

Charmants et inutiles bavards! comme je vous enviais! Et moi aussi j'aurais voulu dépenser en propos futiles, enfantins, en poésie banale, en effusions d'écoliers, ce trop plein de mon cœur! Et moi aussi, j'aurais voulu avoir le droit d'écrire à quelqu'un, tous les jours, à toute heure: « Je vous aime, » pour qu'on me répondît : « Je vous aime! » Sublime échange, éternel duo de la tendresse, que la nature fait universel, qui, par sa monotonie même, prouve l'infinie puissance du cœur et l'impuissance fatale

de l'esprit quand il veut traduire au dehors ses ravissements intimes!

Bientôt les voyages quotidiens de l'ancien sous-préfet ne furent un secret pour personne. Toute l'île connut les amours de Mica et de Gilbert. On s'en étonna comme d'une chose inusitée; puis les démarches incessantes de Blondin et le perpétuel échange de lettres, sans que Gilbert se rapprochât de la jeune fille, finirent par inspirer aux naturels quelque estime pour cette façon d'aimer. Ils convinrent que le respect du moins gagnait à cette manière, et que ce n'était pas là une séduction comme ils pouvaient en redouter une.

L'évêque, à son tour, instruit de ce qui se passait, voulut s'interposer; il fit venir sa pupille et lui reprocha doucement son imprudence. Mica le regarda avec de grands yeux étonnés et ne put comprendre qu'il fût imprudent d'être sincère... à distance. Le prélat nous fit dire que son opposition ne cesserait pas pour si peu, et comme Gilbert était allé le trouver afin de lui fournir des explications et de l'assurer que ses intentions pures et légitimes ne tendaient qu'au mariage:

— Je ne sais pas même si vous êtes baptisé, répondit le prélat, à bout d'arguments.

— Qu'à cela ne tienne, monseigneur, répliqua Gilbert; baptisez-moi demain, et vous aurez toute certitude à cet égard.

L'évêque lui tourna le dos. L'échange de lettres durait depuis un mois, et Mica, qui prenait un plaisir extrême à cette nouvelle occupation, ne voulait pas encore entendre parler d'une demande officielle, d'un dénoûment, quand un incident lugubre vint suspendre la correspondance et donner un nouvel aliment à la passion de Gilbert.

Le père de la jeune fille mourut tout à coup. Mica fut

ramenée au village, mais resta enfermée dans la case de ses parents, autant pour observer le deuil que pour ne pas s'exposer sans doute, en rencontrant Gilbert et en lui parlant de vive voix, à rompre le charme de cette douce correspondance. Il lui semblait impossible de cesser d'écrire, parce qu'il lui semblait impossible de vivre sans parler de son amour et qu'elle ne croyait pas qu'il y eût une autre façon au monde d'en parler qu'avec la plume. Gilbert tenta quelques visites, sollicita des rendez-vous, mais la porte resta close. Mon pauvre ami, de son côté, croyait inutile d'écrire quand il pouvait se passer de confident. Ce petit désaccord entre les deux amoureux amena cette éternelle comédie du dépit sans laquelle le roman ou l'histoire de deux cœurs vivement épris n'est jamais complète.

Gilbert entreprit de rendre Mica jalouse. La population féminine avait appris à son tour ce qui s'était passé; bien disposée par ces façons courtoises des Européens, elle semblait de moins en moins farouche et se promenait fréquemment devant notre habitation avec une coquetterie toute primitive, mais assez adroite pourtant. Rien ne semblait donc plus facile que de paraître infidèle.

Malheureusement, toutes voulaient recevoir des lettres, et on ne pouvait, en bonne conscince, sans profaner absolument la première correspondance, faire du vieil Anglais un écrivain universel. D'ailleurs, ces demoiselles de Wallis étaient disposées à recevoir des lettres comme Mica, mais aucune ne savait lire. Elles s'imaginaient que ces griffonnages étaient des amulettes.

Mica n'était pas si hermétiquement enfermée qu'elle n'apprît ce qui se passait. Le chagrin, le dépit de Gilbert achevèrent de l'initier à tous les secrets du despotisme des femmes d'Europe.

— Puisqu'il souffre, c'est qu'il m'aime, se dit-elle.

Et la conséquence logique fut de le faire souffrir davantage pour qu'il l'aimât encore plus. Gilbert, la mort dans l'âme, ayant vainement essayé de nouer quelque intrigue bien apparente dont Mica pût s'irriter, se dépiter, finit par bouder avec chagrin.

— Oh! les femmes! les femmes! me disait-il en se mordant les poings. Elles sont partout les mêmes; le costume et la couleur n'y font rien. Celle-là est aussi coquette que si elle était vêtue. Elle ne peut douter de mon amour; elle m'a habitué à ne pas douter du sien, et parce qu'elle est près de moi, que l'aveu lui semble plus facile, que son père est mort, qu'elle ne dépend plus que d'elle-même, la voilà qui se fait invisible et qui semble m'avoir oublié!

— Pauvre ami, lui répondais-je, au lieu de blasphémer, admirez au contraire ce merveilleux et universel instinct de la femme, cette pudeur qui la rend craintive, défiante, qui veut s'assurer de toute la force de votre amour quand les obstacles vont disparaître. Mica ne vous interroge plus seulement, elle s'interroge aussi; c'est une veillée silencieuse de son cœur qu'il faut respecter. Une sotte fût accourue à vous; une rouée vous eût fui en se laissant suivre : celle-là profite de son deuil pour se recueillir. Attendez et espérez.

En effet, un mois juste après la mort de son père, un matin que nous déjeunions, Mica parut sur le seuil de notre cabane, souriante, confuse, et, à travers son sourire, gardant une gravité qui attestait la fermeté, la sainteté de son amour. On eût dit qu'elle avait cherché longtemps un costume qui ne fût pas tout à fait étranger à la toilette des autres jeunes filles de l'île, et qui pourtant fût comme une transition, comme un premier lien l'unissant à l'Europe.

Par-dessus la *tapa* montant jusqu'à la poitrine, elle avait posé un voile de mousseline qui la cachait à demi. Ses cheveux avaient des morceaux de corail mêlés à des fleurs, et Rosalie lui avait prêté des chaussures. Ce travestissement, dont nous comprîmes tous l'intention, la chaste coquetterie, loin de l'embarrasser, la rendait charmante. Sa beauté, contestée jusque-là, devenait incontestable depuis qu'elle était éclairée, illuminée par un sentiment pieux, par sa modestie.

Gilbert poussa un cri et s'élança. La jeune fille lui tendit la main.

— Mon mari! lui dit-elle en français.

Gilbert, très-incertain sur le genre de familiarité qu'autorisait un aveu si public, regardait la main brune de Mica, et ne savait s'il devait y déposer un baiser, ou bien s'il était conforme aux usages kanaques de choisir le front ou les joues. Mais Mica, riant de son embarras, écarta lentement les bras, en étendant son voile, comme une prêtresse d'Isis qui va se découvrir aux initiés, puis, l'attirant à elle par un geste caressant, elle l'entoura deux fois des plis de la mousseline, comme si elle en prenait possession avec son voile, et, abritée ainsi, enfermée elle-même avec lui, elle laissa doucement tomber sa tête sur sa poitrine et lui dit, en lui tendant les lèvres :

— Ta femme !

Elle avait employé tout le mois à apprendre la prononciation correcte de ces deux mots français. Gilbert n'avait plus à choisir : il ferma avec ses lèvres les lèvres entr'ouvertes; nous battîmes des mains, et Blondin s'écria que la première publication des bans était terminée.

XVI

J'appris que l'évêque avait quitté l'île pour quelques semaines, et j'attribuai à cette absence la résolution de Mica : il ne lui restait plus à vaincre que les résistances de quelques parents. Mais, certaine de n'avoir pas à lutter contre d'insurmontables obstacles, puisque la mort lui épargnait le refus paternel, et puisque la tournée épiscopale de Mgr d'Enos la délivrait d'une interdiction au moins aussi sacrée, elle s'était empressée de venir, dans toute la sérénité de sa conscience, dans toute la franchise de son amour, dans toute l'ingénuité de sa coquetterie, s'offrir à celui qui l'aimait.

Le mariage s'accomplit sans aucune cérémonie nationale. Les parents, un peu blessés du petit coup de tête de Mica, s'abstinrent de l'accompagner à l'autel. Le roi eût bien voulu avoir l'honneur d'honorer de sa présence l'union d'un Européen si recommandable; mais il eut peur d'être grondé par l'évêque, et il s'abstint de la messe.

Blondin et moi, nous fûmes les témoins de Glibert. Le mariage religieux étant la seule consécration possible, et les missionnaires représentant forcément l'autorité civile, il nous fallut bien, en dépit de nos opinions voltairiennes, tenir à cette bénédiction, puisque nous voulions que Mica fût loyalement et indissolublement mariée. Un missionnaire rédigea l'acte authentique et procéda à la célébration du mariage, qui, dans sa simplicité, ne manquait pas de grandeur et de pittoresque.

Cette jeune fille, bizarrement vêtue, que Rosalie avait essayé d'affubler d'oripeaux européens, et qui avait énergiquement résisté à ces menaces de travestissement; ce prêtre, représentant la France, qui bénissait l'amour d'un couple charmant sur un autel rustique; ces exilés (car nous l'étions tous, les uns chassés par la politique, les autres par le besoin), servant de témoins à cette adoption réciproque de deux patries si différentes, tout concourait à former un tableau plein de grâces naïves.

J'étais, pour ma part, profondément ému. Une idée qui ne s'était pas présentée à notre esprit jusque-là me vint tout à coup comme un pressentiment, comme une menace, pendant l'exhortation du missionnaire qui rappelait la protection due par le mari à la femme et l'obligation pour la femme de suivre partout son mari.

— Lequel des deux, pensais-je tout bas, devra dire un éternel adieu à son pays, à sa famille? Est-ce ce beau jeune homme, aimé, gâté par les siens, qui fait son tour du monde, mais pour lequel on garde le veau gras? Est-ce lui qui renoncera à la civilisation, à tout son avenir, à toute son ambition, pour devenir, dans cette île perdue au milieu de l'Océan, un humble colon, ennuyé, attristé, menacé par l'horrible maladie qui s'attaque aux Européens? Est-ce elle, la charmante créature, qu devra s'éloigner de ces bois, de ces rivages, et suivre, pour devenir un objet de risée, un embarras, en Europe, ce mari présomptueux qui la trouve intelligente et belle dans la vie sauvage, qui la trouvera ridicule et laide, quand l'heure de la comparaison avec les femmes d'Europe sera venue pour lui? Jusqu'à présent Rosalie est sa seule rivale en élégance et en parure; mais à Paris, mais dans la province! Pauvre Mica, si elle aime! Pauvre Gilbert, si Mica est véritablement aimée!

A ma compassion succédait un sentiment presque jaloux.

— Il est heureux, après tout, disais-je en soupirant. Il a vu venir à lui, libre et confiante, celle qu'il a choisie. D'ailleurs, Mica n'est pas une femme ordinaire. Avec un mari qui s'appliquerait à développer en elle les dons que la nature a enfouis, les progrès seraient rapides. Quel bonheur de se donner cette tâche, d'ajouter à cet esprit, de semer un peu de science dans cette âme vierge qui s'abandonne! Mica apporterait en Europe, avec des notions essentielles acquises dans l'intimité d'un homme intelligent, une curiosité charmante, une vivacité d'impressions et comme un parfum sauvage qui doublerait son éclat, sa gloire; son mari pourrait être fier d'elle; et la fierté, hélas! la vanité, du moins, n'est-elle pas la meilleure sauvegarde de certaines amours?

Voilà ce que je me disais, tandis que le missionnaire, un homme jeune, naïf, qui, de son côté, avait peut-être la conscience agitée par des réflexions pareilles, étendait sur leurs fronts ses deux mains, en regardant au ciel avec des larmes. L'attitude de Mica fut parfaite de simplicité, de dignité. Elle avait su résoudre en quelque sorte le difficile problème de rester à demi nue et d'être vêtue. Ce voile, dont elle avait enveloppé son mari lors de sa visite, longuement étendu sur elle maintenant, la couvrait, sans qu'elle eût eu besoin d'accepter la robe prétentieuse que Rosalie s'était fait une si orgueilleuse joie de lui offrir.

Rosalie avait voulu éblouir les indigènes des deux sexes. Qui sait si les velléités de colonisation par le mariage ne lui étaient pas venues à elle aussi? En tout cas, elle s'était affublée d'un bonnet à rendre jaloux les perroquets, d'un châle qui semblait un modèle de rosace, envoyé par un verrier moderne pour la cathédrale à construire. Elle af-

fectait, la brave fille, l'émotion d'une grande parente. Ne représentait-elle pas toute la famille de Gilbert? Quand la messe fut dite, des coups de fusil, qui rappelaient les noces de village en Europe, furent tirés à profusion, à la grande joie des indigènes.

Blondin fut un peu choqué de cette démonstration.

— Il ne manque qu'un *violonneux*, me dit-il d'un air superbe.

— Sérieusement, lui répondis-je, la musique fait défaut. Ah! si mon pauvre Denis avait été là! quels beaux airs de clarinette, et même quels beaux airs de saxophone!

Le roi, qui n'avait pas cru convenable d'assister à la cérémonie religieuse, en l'absence de l'évêque, se dédommagea de ce sacrifice fait à la politique en venant à l'heure du dîner, accompagné de deux ministres, nous demander une place à table. La fête eut dès lors tout le lustre qu'elle méritait. Rosalie avait réclamé l'honneur de faire la cuisine; c'était sa bénédiction pour le jeune maître qu'elle considérait comme son fils.

Nous eûmes donc un festin qui fut, à coup sûr, le plus mauvais de tous ceux auxquels nous nous trouvâmes exposés pendant notre séjour dans l'île. Le mélange du système kanaque, qu'il avait bien fallu admettre, et du système français, nous obligeait à des compromis héroïques.

Sa Majesté eut un appétit fort complaisant et une soif diplomatique. Elle but à la santé de Gilbert avec le kava, et à la santé de Mica avec un abominable vin de France que nous avions la prétention de vendre pour du vin de Champagne. Pour cette fois, il nous fallut bien nous laisser prendre au piége que nous tendions aux autres. La fête se prolongea fort avant dans la nuit. Gilbert et Mica

disparurent, avec la discrétion de jeunes mariés européens.

Il paraît que le cérémonial exigeait une procession des invités au nouveau domicile; mais le roi, un peu étourdi de ces concessions aux vins de France, fit un geste qui contenait toute une révolution, et resta à sa place, accoudé pour mieux nous voir fumer.

Ce mariage, dont on parle sans doute encore dans Wallis, fut un grand événement; il rompit le charme qui s'opposait à la fusion des races. Blondin ne craignit plus d'afficher ses intentions et de demander aux échos, devenus plus complaisants, une Eurydice qu'il pût abandonner peut-être au besoin. Toutefois, le sous-préfet eut quelque peine encore à trouver un objet digne de lui.

Le faubourg Saint-Germain de Wallis n'avait pas d'héritières; j'entends par là que, depuis la famille royale jusqu'à la case du dernier ministre, on ne rencontrait pas de fiancée disponible. Blondin inventa un moyen ingénieux de se constituer une façon de mariage moins commun que celui de Gilbert. Il s'avisa de rechercher la main d'une toute jeune fille, presque d'une enfant, étrangère à l'île, venue avec les émigrés de l'île de Clarence dont j'ai fait mention.

Fort jolie et sans parents, *Tulita* n'avait aucune raison de refuser un Européen de belle tournure qui l'enlevait à l'espèce de domesticité dans laquelle son exil la contraignait de vivre. Les accords furent bientôt terminés, et nous eûmes, dans le même mois, une seconde messe, une seconde salve de coups de fusils, un second festin, une seconde visite du roi, une seconde obligation de donner à celui-ci un cadeau, une redevance en quelque sorte.

Rosalie, un peu alarmée d'abord de ces mariages, avait

fini par en prendre son parti, mais à la condition de rester l'arbitre absolu de la cuisine, et de pouvoir donner des leçons de civilité et de coquetterie aux deux nouvelles mariées. Tout alla bien dans les premières semaines. Madame Gilbert et madame Blondin endossaient les robes, les peignoirs taillés et façonnés par Rosalie : Mica, en se mariant, semblait avoir perdu un peu de son goût instinctif, et elle se croyait davantage la femme d'un Européen, en traînant, le dimanche, des jupes à volants qui excitaient la convoitise de tout le beau sexe, et qui eussent fait beaucoup plus que toute l'éloquence parlée ou mimée pour la fusion des races, si le goût n'avait repris à la fin son empire. A la maison, d'ailleurs, ces dames en revenaient au costume primitif et elles étaient charmantes ainsi.

Rosalie, très-fière d'abord de l'adoption qui avait été faite de ses toilettes, finit par s'offenser de l'intermittence de cette mascarade. Avec son ardeur de civilisation, elle voulut se mêler à tous les détails, à tous les incidents, à tous les épanchements mêmes de la vie des deux ménages : et l'on conviendra que cette curiosité était plus qu'indiscrète. Blondin essaya de lui faire comprendre la gêne qu'elle apportait dans les relations conjugales ; Gilbert, plus familier, la renvoya à sa cuisine.

Rosalie n'était pas stoïque ; elle pleura très-haut et commença à avoir la nostalgie des cuisines européennes. Puisqu'on la renvoyait à ses fourneaux, disait-elle, pourquoi ne pas la renvoyer à ceux d'Europe? Ces doléances changèrent bientôt en charivari le concert formé par nos couples amoureux. Ces gros doigts de Rosalie qui écornaient tous les jours la lune de miel exaspérèrent Gilbert et Blondin ; toute patience leur échappa, et on construisit une case à l'écart, dans le village, pour y installer la cuisinière rebelle.

Rosalie, si blessée qu'elle fût, trouva cependant une douceur secrète à être chez elle et à recevoir les belles indigènes sur ses nattes, à inaugurer un salon de modes et de coiffures, dans lequel elle livrait pour quelques fruits et pour quelques provisions les secrets de l'élégance européenne. Rosalie devint l'arbitre de l'élégance wallisienne. Elle protestait énergiquement contre l'usage de la chaux dans les chevelures, et, bien qu'elle eût des cheveux d'une couleur douteuse et d'une abondance discutable, elle émerveillait les jeunes filles kanaques en leur faisant apprécier la souplesse que communiquaient aux cheveux la pommade à la rose et l'huile antique, en même temps qu'elle leur enseignait l'usage du peigne. Quant au postiche, il eût été un superflu si incontestable pour les jeunes Wallisiennes, que Rosalie dut se borner à en parler comme d'un fait historique particulier à l'Europe, mais inutile et impossible à acclimater en Océanie.

Il est juste de reconnaître que la brave fille n'était pas seulement un professeur d'élégance; elle savait coudre, et elle eut l'idée d'installer un atelier de couture. Il se passa même à ce propos un incident fort touchant.

J'ai parlé, je crois, d'un jeune missionnaire aux idées pratiques et progressives, qui n'osait désapprouver le système employé pour initier les habitants de l'Océanie à tous les mystères de la civilisation, mais qui regrettait que les intérêts solides fussent en général trop sacrifiés aux intérêts spirituels. Conséquent avec lui-même, cet intelligent ministre du progrès vint un jour rendre visite à Rosalie pour la féliciter de son heureuse idée, et pour solliciter d'elle des leçons de travaux à l'aiguille.

J'ignore si cette démarche fut approuvée; mais ce que je sais bien, c'est que nous rencontrâmes quelquefois ce charmant homme dans des endroits écartés de l'île, et

que nous le surprîmes cachant une pièce d'étoffe à laquelle il faisait une couture ou un ourlet. Il rougissait, en se mordant les doigts un peu piqués par l'aiguille. Je l'admirais et je trouvais pour ma part que ces doigts recevaient une consécration nouvelle ; qu'il s'accomplissait là un mystère sacré. Ce doux prêtre s'essayant à coudre pour devenir à son tour l'instituteur des femmes de Wallis, quand Rosalie aurait quitté l'île, me semblait un évangélisateur complet, beaucoup plus éloquent que son évêque. Ma joie eût été de garder un objet cousu par lui; c'eût été comme un chapelet bénit pour une dévote.

Je regrettai Rosalie. Exilée de la colonie européenne, elle nous bouda sérieusement et tira une vengeance facile de nos procédés à son égard, en refusant de nous faire désormais la cuisine, et en nous obligeant à pétrir nous-mêmes le pain. Ce fut une terrible épreuve. J'avoue que, pour ma part, je n'essayai pas de lutter; je me déclarai vaincu, et je me résignai à cueillir les pains sur les arbres, désespérant de les cuire au four.

Rosalie se trouva mêlée plusieurs fois à nos contestations avec les insulaires, ou à nos différends avec les autorités de l'île, et je dois avouer, à la mortification du sexe auquel elle se flattait d'appartenir, que ce fut toujours dans les rangs de nos adversaires que nous eûmes le regret de la rencontrer.

J'ai dit que le roi était d'un naturel paisible. A part sa manie d'acquérir, il se montrait de commerce agréable; mais le roi n'était pas le seul prince de l'île. Un chef, dont il était le suzerain et qui dominait la partie où se trouve le port, semblait avoir lu l'histoire de Méhémet-Ali, et ne rêvait jamais que l'émancipation, que l'indépendance de sa vice-royauté.

Pilote du port, parlant un peu l'anglais et ayant quel-

ques vagues notions des connaissances européennes, il eût bien voulu susciter une révolution qui dépossédât Sa Majesté d'Yvetot. Mais l'élément révolutionnaire est encore profondément enfoui dans les couches sociales, et je ne sais trop à quel siècle il pourra se dégager.

L'évêque avait employé activement ce chef ambitieux dans les luttes qui, dès l'année 1845, eurent lieu contre la partie protestante de l'île. Je ne saurais admettre que le premier pilote fût plus catholique que le roi débonnaire; mais il tenait pour l'Église par pure opposition, ayant remarqué que son souverain tenait pour les protestants. Après plusieurs conflits armés, ce méchant prince força les missionnaires anglicans à quitter Wallis et à chercher un refuge sur un navire anglais, qui les transporta dans l'archipel Tonga.

On racontait que, quelque temps avant notre arrivée, il s'était laissé aller, dans une visite sur un vaisseau européen, à boire trop de liqueurs, trop de rhum en particulier, et que, vivement surexcité par la boisson alcoolique, il avait terminé une discussion conjugale en appliquant un coup si rude à sa femme qu'il l'avait tuée. La justice dépendant de lui n'avait pu par conséquent sévir, et cette impunité du meurtre l'autorisait à tirer des coups de pistolet à l'occasion sur ceux qu'il lui plaisait de prendre pour but de son adresse.

Un soir, nous entendîmes une explosion, et nous pûmes recueillir un jeune Kanak percé de part en part par une balle princière, et que le prince en question avait résolu de tuer par jalousie. Les princes là-bas sont infaillibles; le jeune Kanak succomba à sa blessure.

Nous-mêmes nous nous trouvâmes très-sérieusement menacés par ce petit despote.

Notre provision de sel se trouvait à peu près épuisée

quand l'arrivée d'un baleinier américain nous offrit une occasion toute naturelle de la renouveler. Nous décidâmes que deux d'entre nous iraient à Saint-Joseph, nom du village avoisinant le port de l'île, et où le capitaine baleinier devait se rendre. La distance de notre habitation à Saint-Joseph était de six milles. La voie d'eau nous semblant la plus agréable, nous nous disposions à monter notre embarcation, Gilbert, sa femme et moi, lorsque Rosalie qui, elle aussi, n'avait plus de sel, arriva, nous priant de lui en rapporter.

Le temps était superbe pour une promenade en mer. Gilbert, qui depuis longtemps avait pardonné à Rosalie sa propre ingratitude envers elle, l'engagea vivement à se joindre à nous pour faire les emplettes. Elle accepta, et quelque temps après, nous voguions tous les quatre sur l'espèce de lac, presque toujours calme, que la mer forme en dedans des récifs, et nous prenions un plaisir extrême à chercher et à distinguer les bancs de corail sous l'eau que nous parcourions.

L'arrangement n'avait pas été du goût de tout le monde dans le canot. Mica gardait rancune à l'ancienne cuisinière de son mari : elle dissimula à grand'peine la contrariété que ce voyage en commun lui causait. Dès qu'on fut en pleine mer, sa moue devint significative. La jalousie est de tous les climats et a des symptômes invariables.

Je m'assurai que Mica était fort jalouse; mais comme en bonne conscience il n'y avait aucune raison sérieuse pour elle de l'être, comme ce petit mouvement ne pouvait être qu'irréfléchi, je n'y attachai pas d'importance. Gilbert, heureux, épanoui, y fit encore moins attention que moi. Il causait volontiers avec Rosalie; soit qu'il voulût charitablement réparer quelques torts envers elle, soit qu'il

trouvât un plaisir naïf, après le jargon échangé sous le toit conjugal, à parler français à une Française.

Mica, qui ne se rendait pas un compte exact de ce besoin grammatical, devint de fort mauvaise humeur, et, par un système qui est exploité sur toute la surface du globe avec une égale supériorité, elle se plaignit de toute autre chose que de l'objet réel de sa contrariété et se lamenta sur sa faim et sur sa soif. Comme elle était bien sûre de ne pouvoir être ni rassasiée ni désaltérée, elle avait là un excellent prétexte.

Pourtant, j'eus comme un pressentiment des grosses colères qui grondaient sourdement en elle, quand elle me demanda une fois si Gilbert n'avait pas été marié en Europe avec Rosalie. Je ris de cette boutade, mais j'y songeai.

En arrivant à terre, à l'entrée de la nuit, pendant que nous entrons dans la première case où l'on nous offre l'hospitalité, Mica s'échappe, se rend chez le missionnaire résidant dans cette portion de l'île, lui fait sans doute un petit rapport plus envenimé que véridique, et revient en signifiant que nous ne pouvions passer tous la nuit sous le même toit.

Gilbert, blessé de cette prétention, réplique que nous étions venus ensemble, que la même case s'était offerte pour tous les quatre, et qu'il n'y avait aucune raison pour se séparer. Mica retourna cette fois ostensiblement chercher le missionnaire, qui arriva tout effaré, une chandelle à la main, et qui, pénétrant dans le réduit où nous étions couchés sur des nattes, s'écria :

— Je vois!... je vois!...

— Vous ne voyez rien, répliqua vivement Gilbert, ou alors, vous avez la berlue.

— Jeune homme, vous insultez un prêtre! je vais me plaindre au chef.

Le père Bernard, tournant sur ses talons, courut en effet, sa chandelle à la main, chercher le prince en question. Gilbert s'était élancé sur ses pas et arriva deux minutes après.

Le chef, un sacripant dont les mœurs eussent fait frissonner un débauché d'Europe, avait reçu pendant ces deux minutes le rapport du missionnaire : il s'élança sur Gilbert, l'étreignit avec violence, en s'écriant qu'il ne permettrait jamais le crime d'adultère sur son territoire et qu'il vengerait les insultes faites au clergé. Gilbert n'était pas endurant. Je crois que, sans l'intervention des Kanaks qui se trouvaient là, des violences eussent été commises, et que mon jeune ami eût été frappé, peut-être mortellement, par ce bandit orthodoxe.

La scène, en tout cas, avait été assez vive pour nous conseiller de quitter Saint-Joseph au plus tôt, et de nous rembarquer au milieu de la nuit. L'obscurité et le vent contraire ne nous permettant pas de regagner notre habitation, nous abordâmes à une pointe de l'île où nous attendîmes le jour sur des feuilles sèches.

Mica, comprenant que sa jalousie avait failli coûter cher à son mari, devint d'une humeur charmante et câline pendant notre bivac.

Le lendemain, nous dépêchâmes deux de nos associés au missionnaire pudibond. Le père Bernard nous fit faire des excuses, et le chef lui-même, désirant effacer l'impression de cette aventure, nous envoya, à quelque temps de là, un grand panier de très-beaux poissons.

XVII

Gilbert vint me confier un jour qu'il avait fait un assez beau mariage au point de vue des avantages positifs, et que sa femme était riche. Je ne reçus aucune confidence sur les apports moraux, sur les vertus privées de Mica. Je profitai des renseignements de mon ami pour pénétrer quelque peu dans le code de la propriété foncière aux îles de la mer du Sud; et cette étude, si rapide qu'elle fût, me donna la conviction que le beau mariage de Gilbert se réduirait à la possession de sa jolie femme, le jour où la tentation de réaliser sa fortune et de retourner en Europe pourrait surprendre notre étourdi.

En général, les naturels de ces îles n'aliènent pas volontiers la terre, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'on en vend ou qu'on en cède quelques lots à des étrangers. La cession est le plus souvent personnelle, non transmissible, et elle s'interrompt par le départ de l'occupant.

Ainsi, le terrain qui nous avait été livré pour l'emplacement de notre habitation et de nos magasins ne nous donnait aucun droit d'en disposer; nous ne pouvions que l'occuper, et, dans ce cas seulement, tous les fruits des cocotiers, des arbres à pain dont nous étions entourés nous appartenaient.

Les missionnaires eux-mêmes, malgré l'influence qu'ils ont acquise, n'ont pu faire réformer sur ce point la législation naturelle, instinctive des Wallisiens. On leur a

cédé un grand plateau sur lequel ils ont bâti leur collége pour une vingtaine de jeunes Kanaks, et disposé quelques plantations qu'ils font cultiver par leurs écoliers. Mais le propriétaire du terrain continue d'occuper un coin au versant du coteau. Cette petite case à proximité du chemin nous faisait toujours l'effet d'une loge de concierge. Le Kanak avait l'air de guetter ses locataires, prêt à s'élancer sur eux s'ils avaient fait mine de déménager le sol. Il attestait ainsi ses droits; il vivait là comme une hypothèque vivante sur son bien.

L'usufruit est donc le seul avantage réel d'une location ou de ce qu'on fait semblant de prendre pour une vente réelle, mais l'usufruit exercé sur place.

Gilbert nous proposa d'aller visiter les propriétés de sa femme, qui se trouvaient sur un autre point de l'île.

— Il faut que j'aille au-devant de mes revenus, nous dit-il; car il paraît que mes revenus ne pourraient jamais venir au-devant de moi. Nous possédons des fruits qui pourrissent là-bas sur la terre qui les a fait mûrir. Mais la loi s'oppose à ce qu'on nous les envoie; il faut aller les manger sur place. Si je veux nourrir mes cochons, mes poules avec les cocos, les bananes de nos récoltes, il est indispensable que je transporte mes cochons et mes poules au milieu même de ces récoltes.

Nous fîmes, avec Gilbert et Mica, cette excursion dans leurs domaines. C'était auprès de la mer, sur un des points les plus fertiles, les mieux situés, à coup sûr. Prévenus de notre arrivée, les habitants avaient préparé de l'huile pour nous la vendre, et, en dehors même de cette petite spéculation de leur part, tous les parents de Mica, qui formaient à eux seuls un village, s'empressèrent de nous accueillir avec les démonstrations les plus aimables et pourtant les plus sincères.

On tua un porc que l'on fit rôtir en cérémonie ; on prépara le kava avec toute la solennité désirable, et la moitié de la nuit que nous passâmes dans cette contrée fut remplie par une fête. Mica nous avait montré avec un orgueil légitime, dont Gilbert ne partageait qu'avec hésitation l'enivrement, toute l'étendue de ses domaines. Notre ami soupirait.

— A quoi tout cela me sert-il? Voilà de belles fermes, mais sans fermiers et surtout sans fermages.

Quand, le lendemain, nous voulûmes repartir, tous les parents de Mica nous apportèrent en abondance des fruits, et surtout des cocos. Notre embarcation était encombrée.

— Mes chers amis, mes bons cousins, dit Gilbert à ses hôtes, je suis très-sensible à ces démonstrations, mais pourquoi n'avez-vous pas l'obligeance de nous envoyer de temps en temps quelques-uns de ces fruits dont vous m'accablez aujourd'hui, et qui sont cueillis sur nos terres?

Les grands parents de madame Gilbert sourirent, et répondirent avec la fermeté aimable de bons bourgeois d'Europe fiers de leur hospitalité, mais jaloux de garder les clefs de leurs armoires :

— Les fruits que nous te donnons aujourd'hui sont des cadeaux ; tu n'as pas le droit de les réclamer. Viens demeurer avec nous ; tu auras une case, et tu jouiras de tous les avantages du sol. L'homme marche, mais les fruits ne marchent pas ; c'est à l'homme, qui n'a pas de racines, à aller s'asseoir devant les racines.

Ce raisonnement, qui ne manquait pas d'une certaine poésie cachée, n'apparaissait à Gilbert que du côté désagréable, c'est-à-dire pratique.

— Quand nous serons partis, lui dis-je un matin qu'il se lamentait pour la centième fois sur la mauvaise orga-

nisation de la propriété, quand nous serons partis, vous irez habiter vos terres.

— Quand vous serez partis, me répondit le brave garçon en pâlissant, mais je serai parti aussi! Croyez-vous donc que je me résigne à vivre éternellement dans ce pays?

— Et votre femme?

— Je l'emmènerai.

— Et votre famille... d'Europe?

— Elle l'acceptera avec joie. D'ailleurs, quand la reverrai-je, ma famille?

Quelques jours après, Gilbert me questionna sur nos projets de départ.

— Si Mica ne voulait pas me suivre? me dit-il.

Je fus frappé de cette réflexion.

— Ne vous aimerait-elle plus?

— Oh! si.

— Eh bien!... Et vous, l'aimez-vous encore?

— Toujours.

Ce *toujours* fut prononcé avec plus de résignation que d'élan. C'est ainsi qu'on doit répondre quatre-vingt-dix fois sur cent, quand l'officier municipal demande à un fiancé moderne s'il consent à prendre pour compagne l'inconnue à laquelle il a été présenté quinze jours auparavant.

Blondin, de son côté, n'avait pas trouvé la paix domestique dans une union fort disproportionnée. Il songeait aux sous-préfets de tous les régimes, en faisant cuire ses légumes à côté d'une bonne créature dont la conversation était fort limitée. L'ancien fonctionnaire avait pris son parti d'un divorce qu'il ajournait patiemment à notre départ; mais je dois ajouter qu'il pressait singulièrement l'époque de ce départ, et qu'il nous reprochait de com-

promettre les intérêts de l'association par un séjour trop prolongé dans une île dont les ressources nous étaient suffisamment connues.

Nous nous décidâmes donc à quitter enfin Wallis. Moi, qui n'y avais trouvé ni un amour ni une amitié, je me sentais pourtant attristé de ce nouvel adieu. Les méditations douloureuses, les retours mélancoliques inspirés par la vue de ces deux singuliers mariages avaient pour ainsi dire consacré certaines parties de cette île, et en avaient fait un sanctuaire pour mon cœur.

Nous eûmes de grands débats avant notre départ, débats commerciaux, pacifiques, parlementaires, et qui me fournirent un excellent échantillon de l'éloquence wallisienne.

Le navire qui devait nous emmener était ancré à une distance de cinq ou six milles de notre habitation. Il nous fallait transporter à bord de nombreux barils d'huile. Le roi, qui prélevait, selon l'usage national et selon ses habitudes privées, une redevance sur cette huile, nous fit amener un grand bateau, un *chaland*, qu'un charpentier américain avait construit pour transporter des pierres destinées à l'église. Ce grand bateau, carré aux deux extrémités, vint s'amarrer tout près de nous, monté par une douzaine d'hommes du pays et par le constructeur lui-même.

Il fut convenu que nous donnerions une certaine quantité d'étoffes à l'Américain et aux naturels qui l'accompagnaient. Mais le roi, en apprenant ces conventions, entra dans une belle colère, comme si nous méconnaissions la générosité avec laquelle il avait prétendu nous recevoir; et, pour nous punir, il exigea qu'on lui remît les cadeaux destinés aux hommes de l'équipage. Le raisonnement de Sa Majesté était bien simple : elle s'était engagée à faire

naviguer les barils gratis par ses sujets; or, elle ne devait rien à ses sujets, et ses sujets lui devaient tout. Puisque ceux-ci consentaient à une rémunération, c'était sans doute pour l'offrir à leur bon petit roi.

L'Américain, de son côté, qui avait peut-être des vues analogues à celles du roi sur les cadeaux distribués aux insulaires, l'Américain réclamait vivement, prétendant que, si des Européens se servaient de son bateau, il était tout naturel qu'ils lui payassent une location.

L'affaire parut assez importante pour que le roi en délibérât en conseil. On réunit les chefs, et ce fut précisément à la porte de notre demeure que les débats s'engagèrent. Jamais traité de commerce ne donna lieu en Europe à de si solennels discours. On commença par la distribution du kava; puis un des chefs, récemment converti au christianisme, et qui avait reçu sans doute avec le baptême le don de la langue, entama une véritable plaidoirie, hérissée d'autant d'arguments subtils que pourrait en inventer un avocat d'Europe.

— Que veut l'Américain? dit-il entre autres choses; être payé pour la construction du bateau. Mais de quoi a-t-il vécu pendant ce travail? Des fruits et des productions du pays. D'où sort le bois qui a servi au bateau? des forêts de Wallis. Qui donc a aidé ce constructeur ingrat? les gens du pays. Jamais propriété fut-elle mieux prouvée que celle qui doit faire reconnaître comme objet national ce bateau objet de tant de réclamations? Nul autre que le roi ne peut le revendiquer.

L'orateur, bien que fort éloquent, n'appartenait pas, ainsi qu'on peut le voir, à l'opposition. Son discours fut accueilli par des murmures flatteurs; quelques autres petits discoureurs, comme il s'en trouve toujours, jaloux du succès, voulurent dire aussi leur mot; mais la ques-

tion était vidée; on alla aux voix, et l'opinion du Mirabeau wallisien fut adoptée à la majorité, à l'unanimité des suffrages.

A notre tour, nous délibérâmes. Un peu blasés sur l'éloquence parlementaire, nous ne fîmes pas de discours; mais il fut reconnu entre nous qu'il serait injuste d'employer les indigènes sans rémunération, et qu'il serait ridicule de voir passer ce prix légitime du travail dans les mains du roi. En conséquence, nous fîmes transporter notre huile par un autre bateau appartenant à la mission, et nous nous servîmes des jeunes gens qui s'y trouvent attachés. Les missionnaires n'étaient pas fâchés de rencontrer une occasion de réprouver les tendances avaricieuses du roi.

J'ai dit qu'un navire était amarré à quelque distance du rivage, nous attendant pour partir. Ce n'était pas, malheureusement, celui que nous avions espéré d'abord et qui aurait dû revenir de Sydney avec des marchandises pour nous aider à continuer nos achats d'huile.

Un ancien baleinier, qui avait habité longtemps l'île de Rotuma, à l'ouest de Wallis, et qui s'était rendu à Sydney, avait contracté une association avec un négociant australien qui mit à sa disposition un petit bateau pour le ramener à Wallis. L'assortiment de marchandises toutes neuves détermina les naturels à fabriquer immédiatement et exclusivement de l'huile pour le nouveau venu. Cette concurrence imprévue nous ruinait et rendait notre séjour à Wallis aussi difficile qu'inutile. Perdant donc tout espoir de voir arriver de Sydney le navire si impatiemment, mais si vainement espéré, nous prîmes la résolution d'abandonner l'île, et nous nous décidâmes à aller implorer notre victorieux concurrent.

L'ancien baleinier se montra féroce; nous dûmes ac-

cepter les conditions exorbitantes qu'il lui plut de nous imposer. Il consentit à nous transporter, moyennant une tonne d'huile par tête. La valeur de cette huile, à Sydney, représentait une somme de mille francs pour une courte traversée, dans de très-mauvaises conditions; mais les occasions de se déplacer ne sont pas fréquentes, et nous nous estimâmes encore heureux du dernier avantage que notre rival remportait sur nous.

Gilbert, deux jours avant le départ, vint me trouver.

— Je pars seul, me dit-il avec une figure animée, mais dont l'éclair pouvait tout aussi bien être une douleur exaltée que le rayonnement de la joie.

— Et Mica? lui demandai-je en lui serrant la main.

— Elle reste.

— Vous l'abandonnez?

— Nous nous séparons.

— Comment! vous qui vous aimez?

— Est-ce que je puis sacrifier mon père, mon pays, à l'entêtement de cette pauvre fille, qui s'obstine à rester et à vouloir me retenir?

— Ah! Gilbert, vous avez été si éloquent pour la décider au mariage, vous le serez encore pour la convaincre de l'obligation de vous suivre!

— J'ai perdu mon éloquence, soupira Gilbert.

Je fus profondément attristé, comme si cette confidence me rendait complice d'une mauvaise action. J'allai trouver Mica.

Elle était assise devant sa case, la tête soutenue par ses deux mains et les coudes sur ses genoux. En me voyant, elle sourit.

— Est-ce vrai, lui demandai-je en essayant de lui prendre les mains, est-ce vrai que vous laissez partir votre mari?

— Pourquoi part-il? me répondit-elle.

— Sa famille, son vieux père!... balbutiai-je.

— Mon père est mort, repartit Mica; mais j'ai des parents encore. Il est venu me trouver ici, il m'a épousée ici : qu'il vive, qu'il meure ici, ou qu'il me laisse y mourir!

— Mais vous avez pris l'engagement d'obéir à votre mari, de le suivre partout?

Elle ne répondit pas. Ses scrupules de chrétienne l'empêchaient de me donner un démenti. J'augurai favorablement de ce silence.

— Vous l'aimez? ajoutai-je.

Mica se leva toute droite.

— Je ne l'aime plus : il a pleuré son pays près de moi.

— Il serait heureux de vous emmener.

— Pourquoi n'est-il pas heureux de rester?

Tous mes arguments échouèrent contre l'entêtement de ce cœur naïf, irrité, jaloux de cette rivalité de la patrie. Je voulus tenter une démarche auprès des parents de madame Gilbert, espérant qu'ils emploieraient leur autorité, leur influence à fléchir cette rébellion; mais je sentis qu'au contraire ils étaient les premiers à encourager Mica dans sa résistance. Le mariage d'une Wallisienne avec un Européen leur avait paru une conquête et non un acte de soumission : ils espéraient avoir triomphé de cet homme civilisé, mais ils ne voulaient pas reconnaître qu'ils avaient été charmés par lui, et la pensée de lui abandonner la plus jolie fille de l'île, comme un trophée à montrer aux jeunes gens débauchés d'Europe, leur semblait une pensée horrible qu'ils repoussaient avec indignation.

Je reviens à Gilbert, auquel je n'osais conseiller de rester à Wallis. Le pauvre garçon était affligé; mais qui

sait si l'amour-propre ne souffrait pas aussi cruellement, et plus cruellement peut-être en lui que l'amour? Il me pria de ne pas insister, de ne pas faire d'autre démarche.

— Elle est morte pour moi, me dit-il avec un soupir qu'un sceptique aurait pu accepter pour un soupir d'allégement.

Mica, de son côté, la veille de notre départ, prit le deuil des veuves et partit pour une autre extrémité de l'île. Blondin fut plus heureux, c'est-à-dire qu'il le parut : sa femme, pour ne pas laisser sa proie, consentait à le suivre. C'était une émigrée déjà, elle continuait l'émigration. Un seul homme parmi nos associés demeura à Wallis et détermina Rosalie à rester avec lui. J'appris que, plus tard, ils se rendirent à la Nouvelle-Calédonie, et je les crois revenus en Europe.

Nous-mêmes, nous avions eu l'intention d'abord de visiter les Calédoniens. Nos amis de Wallis nous amusaient des appréhensions qu'ils laissaient voir, quand nous parlions de ce voyage.

— Hum! hum! faisaient-ils en imitant avec la bouche l'action de manger.

C'était leur façon de nous avertir que les naturels de la Nouvelle-Calédonie étaient anthropophages. Ce ne fut pas la peur de la cuisine qui nous détourna de notre projet; nous étions assez coriaces pour ne rien craindre. Nous supposions d'ailleurs que les missionnaires, assez habiles pour se conserver intacts, l'avaient été aussi pour convertir les indigènes. Mais l'itinéraire réglé par le baleinier auquel nous nous étions confiés nous détourna de ce voyage. A tout hasard, cependant, nous nous étions fait écrire, par un des missionnaires de Wallis, une lettre de recommandation que j'aime à recopier, car elle me semble touchante et instructive dans sa naïveté.

Elle était adressée *au R. P. R..., ou à tout autre supérieur de la station*. Elle complétera, d'ailleurs, ce que j'ai dit de Wallis et de ses habitants. La voici :

« *Wallis, le* 25 *mars* 1855.

« Mon révérend père,

« Nous avons ici, depuis une huitaine de mois, des Français qui venaient chercher fortune, mais qui, n'ayant pas trouvé ce qu'ils cherchaient, se disposent à aller dans le pays que vous habitez. Un d'eux m'a prié de lui faire une lettre de recommandation pour vous, afin que vous sachiez au juste ce qu'il en est. Ces messieurs, quoique faisant partie des sociétés secrètes, ne se sont pas mal conduits à Wallis pendant les quelques mois qu'ils y ont passés. On n'a rien à leur reprocher sous le rapport de l'honnêteté, de la bonne foi dans le commerce, et même de la moralité ; mais, pour la religion, ils n'y touchent pas. Deux d'entre eux ont voulu à toute force se marier à Wallis. Il paraît que la femme de l'un d'eux ne veut pas suivre son mari, et que, malgré toutes les promesses faites dans le mariage, elle refuse de partir.

« Je vous préviens de cela afin que vous sachiez à quoi vous en tenir. Tous ces messieurs ont été très-honnêtes à notre égard ; ils se sont également bien conduits avec les naturels. On n'a réellement rien à leur reprocher sous aucun rapport, si ce n'est pour la religion. Il paraît que le moment de la grâce n'est pas encore venu pour eux. S'ils restent chez vous, en Calédonie, tâchez d'en faire de bons chrétiens.

« Permettez-moi maintenant de vous dire un mot de notre petite île de Wallis. Nous n'avons rien de bien intéressant à vous mander. L'île est bien tranquille. On s'oc-

cupe grandement de la construction d'une église en pierre à Notre-Dame. C'est le révérend père M... qui dirige les travaux; les naturels mettent beaucoup d'entrain à ce travail. L'église est déjà passablement avancée, nous pensons qu'elle sera ouverte à Noël. On va aussi essayer de reconstruire le collége de Wallis; mais tout cela demande du temps et de la peine, surtout quand on est réduit à ses propres forces. Si nous avions, comme vous, un régiment d'ouvriers à notre service, tout cela pourrait se faire facilement. Ici, nous n'avons pas le même avantage; c'est pourquoi tout va lentement dans ce pays. Les trois paroisses de Wallis vont comme elles peuvent aller en Océanie. C'est de la piété à gros grains, comme on dit communément. Rien d'extraordinaire, ni en bien ni en mal; en un mot, c'est passable.

« Nous sommes quatre pères à Wallis... Le petit collége où je me trouve n'est pas tout à fait à l'instar de nos colléges de France. C'est tout simplement une réunion de trente et quelques enfants auxquels on apprend à lire, et puis un peu de latin à ceux en qui on trouve plus de dispositions, pour essayer d'en faire plus tard des prêtres, si c'est possible... Jusqu'à présent, il n'y a pas trop d'indices de réussite. Ces gens-là sont si fainéants, si indolents, qu'on ne sait comment les prendre. Quoi qu'il en soit, les petits soins ne sont pas perdus. On s'aperçoit déjà du bien que l'on a pu faire dans l'île par le moyen des enfants du collége. Si l'on était une fois bien installé, nous pensons que cela irait encore mieux.

« Et vous autres, mon bon père, que faites-vous par là-bas, en Calédonie? Nous ne savons ici encore rien du tout. Nous avons seulement entendu dire que les Français y avaient formé plusieurs établissements pour y transporter la crème des braves gens de France. Mais nous ne savons

tout cela que par ouï-dire. Si quelqu'un de vous était assez bon pour nous écrire un petit mot et nous dire ce qu'il en est, vous nous feriez grandement plaisir...

« Tous les PP. et FF. de Wallis vous présentent leur amitié et se recommandent à vos prières.

« Tout à vous en Jésus et Marie,

« H. M... M. A. S. M. »

XVIII

Je m'éloignai de Wallis avec tristesse. Il vient une heure dans la vie où les douleurs passées comptent pour des joies, où l'inconnu ne sourit plus comme une espérance, mais vous menace; où l'homme commence à laisser de sa laine à tous les buissons de la route, pour arriver, dépouillé, nu, grelottant à son dernier repos. Je comprenais bien que ma double misère ne devait plus cesser, et que, si l'ironie des événements m'infligeait quelque jour une amnistie, mon âme, empoisonnée par l'exil, la subirait sans en jouir. Je ne possède pas la vertu des longues résignations. J'avais eu du courage, j'en avais encore; rien au monde ne m'eût courbé devant le vainqueur; mais je commençais à fléchir sous le poids de ma défaite et à souhaiter tout bas que je fusse bientôt écrasé.

Nous nous dirigeâmes vers Rotuma, où le baleinier qui nous emmenait avait à prendre de l'huile de coco. Dès

que nous fûmes en vue de l'île, et bien avant d'arriver au mouillage, nous nous vîmes entourés par un grand nombre d'embarcations. Les habitants accouraient en hâte, et parmi eux les chefs n'étaient pas les moins empressés. Ils furent ravis de retrouver une ancienne connaissance, notre capitaine ayant, ainsi que je l'ai dit, habité l'île pendant quelque temps.

Quant à nous, si l'accueil des indigènes nous parut plus réservé, nous ne saurions nous en plaindre. Ils souriaient et nous regardaient avec curiosité. La jeune femme kanaque amenée de Wallis, *madame Blondin*, était surtout l'objet de l'attention générale. La plupart de nos visiteurs parlaient anglais, et les marins de l'équipage, par plaisanterie, ayant mystérieusement annoncé que nous étions des chefs français allant en Nouvelle-Calédonie, celui des dignitaires rotumiens qui était en quelque sorte le roi du district où nous abordâmes nous offrit l'hospitalité dans ses domaines, pour tout le temps que le capitaine mettrait à opérer le chargement de son navire, c'est-à-dire environ cinq ou six semaines.

Nous acceptâmes, et Sa Majesté ne nous quitta plus. Jamais je n'ai rencontré, dans de si petits espaces, tant de rois, et tant de rois hospitaliers. Celui de Rotuma nous installa d'abord dans une très-jolie case, qu'habitait alors sa sœur. Mais la princesse nous céda la place sans difficulté. Gilbert, un peu mélancolique depuis sa séparation, ne s'avisa que plus tard d'émettre l'opinion que nous aurions dû refuser cet abandon absolu et amener la très-aimable sœur d'un si aimable souverain à partager avec nous. Notre qualité présumée de chefs français aurait donné des chances à ce projet; la princesse ne paraissait pas d'humeur à se scandaliser d'une cohabitation si honorable pour elle.

Le roi ne se contenta pas de la maison; il voulut nous assurer des vivres, et il attacha spécialement plusieurs de ses sujets à nos personnes, avec ordre de fournir abondamment à tous nos besoins. Jamais programme ne fut mieux rempli, jamais souverain ne fut mieux obéi. Soir et matin un homme, une femme ou un enfant nous apportait un panier regorgeant de nourriture, de volaille, de porc, de racines; le tout cuit sous des pierres chaudes.

Quelquefois Sa Majesté en personne ne dédaignait pas de courir après la poule qui nous était destinée; et, comme les volatiles de Rotuma n'ont pas un penchant plus vif que les volatiles d'Europe pour la cuisine, c'était un amusant spectacle de voir ce bon roi, un peu gros, courant à travers les broussailles avec des petits cris engageants d'abord, avec des menaces ensuite, pour capter ou captiver les sujets rebelles qui refusaient de se laisser plumer. Souvent, de guerre lasse, notre hôte venait nous emprunter un fusil pour tuer de ses mains royales la poule indocile. Cette dernière raison de l'autorité dans le vieux monde humiliait un peu Sa Majesté de Rotuma. Elle voulait bien tordre le cou à ses poules, mais les mitrailler!... cela lui répugnait. La civilisation, comme on le voit, avait encore bien des choses à lui apprendre.

— Eh bien! me disait Blondin, monarchique par antécédents, que dites-vous de ce despote-là? N'a-t-il pas dépassé la formule de la poule au pot? Henri IV eût été volontiers s'asseoir à la table des paysans pour partager la poule qu'il leur aurait donnée; mais croyez-vous que Henri IV eût pris la peine d'aller lui-même faire les provisions dans la basse-cour?

On nous avait défavorablement prévenus contre la population de Rotuma. Sous le prétexte que l'île manquait de missionnaires, on nous avait fait un tableau menaçant

de la grossièreté des habitants. Mais nous n'eûmes, bien au contraire, qu'à nous louer en toutes circonstances, des bons procédés, des façons courtoises de ces païens. Il me sembla même qu'ils montraient une sympathie toute particulière pour les Français, et madame Blondin était l'objet d'attentions spéciales de la part de la reine, qui tenait à l'avoir toujours à ses côtés, comme si cette épouse légitime d'un ancien fonctionnaire français eût, par sa position même, une grâce, un parfum tout particulier.

Quant à moi, je constatai que l'absence des missionnaires, en laissant encore de la liberté à l'esprit national, aux habitudes de ces peuplades, les conservait dans des dispositions plus gaies, plus insoucieuses et, par conséquent, moins défiantes à l'égard des Européens. Les danses avaient gardé un caractère pittoresque que nous regrettions à Wallis. Aucune analogie avec cette langueur ennuyée ou avec cette gymnastique violente des bals d'Europe! Mais, chaque soir, en nous promenant dans les villages, nous admirions des groupes de jeunes filles se parant de fleurs ou d'ornements de corail artistement mêlés aux cheveux, tandis qne les jeunes gens se frottaient la poitrine avec une couleur rouge faite de corail broyé dans l'huile; puis, à un signal, toute cette population, habillée de quelques tatouages, se mettait en rang et commençait, par des circuits serpentins, par des mouvements doucement cadencés, la danse nationale.

Nous employâmes deux jours entiers à faire le tour de l'île, et nous fûmes reçus partout avec une cordialité, une grâce naïve qui me rappelait les romans champêtres et les douces idylles. C'était à qui nous offrirait des fruits lorsque nous traversions les bois; c'était à qui viendrait nous demander de faire halte dans sa case, lorsque nous entrions dans un village. Quel sentiment plus fra-

12.

ternel les missionnaires inspireront-ils à ces gens-là?

On parlait beaucoup, lors de notre séjour à Rotuma, de la visite d'un bâtiment de guerre français qui s'était arrêté dans l'île quelques semaines auparavant et qui avait causé une émotion profonde. On nous montrait avec orgueil les places où le commandant s'était assis, les maisons où il avait mangé et dormi. Je le répète, la France est beaucoup plus sympathique que l'Angleterre à ces peuples primitifs. La belle humeur de nos marins les épanouit et les dispose à la cordialité; le flegme, la roideur des Anglais leur est inintelligible. Ils ne comprennent pas cette défiance invincible qui ne cède pas même à la nature. Quant aux Américains, ils les appellent des Anglais sauvages.

On nous faisait de toutes parts des offres de service superbes : on nous promettait des approvisionnements intarissables d'huile de coco, si nous consentions à séjourner dans l'île et à nouer des relations commerciales avec ses habitants. La quantité d'huile qu'on pourrait en effet obtenir à Rotuma dépasse de beaucoup celle que nous avions obtenue à Wallis; mais, par malheur, nous n'étions plus que les témoins désintéressés d'une entreprise pareille à celle qui nous avait fait quitter Sydney; et, en revenant de Wallis aussi pauvres que quand nous y étions arrivés, nous avions sous les yeux l'ironique tableau des spéculations heureuses de notre capitaine. Pendant les quelques semaines que nous restâmes à Rotuma, nous vîmes livrer dix-huit tonnes d'excellente huile, qui auraient merveilleusement aidé notre fortune à se relever.

L'île de Rotuma est beaucoup plus accidentée que Wallis. La plus grande partie de l'intérieur est d'un difficile accès; le sol est pierreux, mais les cocotiers et les bananiers jaillissent du milieu des pierres et donnent de loin

un aspect aussi verdoyant à cette île que si les arbres y plongeaient leurs racines dans cette terre grasse et fertile que nous avions admirée ailleurs.

Les habitants ont une physionomie moins agréable que les Wallisiens. Les hommes sont beaucoup plus petits de taille ; les femmes, d'un contour moins parfait, ont presque toutes aux angles de la bouche un trait, un pli qui ressemble de loin à une cicatrice. Leurs dents sont noires et leur peau fait peur au toucher. Au lieu de relever leurs cheveux en une sorte de turban, les hommes les portent longs et les nouent en les ramenant sur le sommet avec un petit ruban d'écorce teint en jaune.

Les cases sont placées chacune sur un tertre de pierres, et quoique l'intérieur en soit en général assez spacieux, la pente excessive donnée au toit ne permet d'y pénétrer qu'en se baissant beaucoup.

L'île est divisée en districts sous la dépendance de chefs qui sont tour à tour élus à la dignité royale ; mais ces braves gens ne se font pas d'illusions sur la valeur de ce titre, et ils l'acceptent comme un grade temporaire, dont l'élection les empêche d'abuser. La parité absolue de tous ces rois, que Blondin traitait dédaigneusement de simples préfets, maintient un équilibre salutaire et empêche les compétitions, les rivalités, les guerres d'usurpation.

J'ai dit qu'il n'y avait pas de missionnaires à Rotuma : cependant un singulier apôtre, qui mériterait les honneurs d'une biographie spéciale et qui figurerait dignement dans une collection de portraits humoristiques, exerçait alors un petit commerce de propagande, non pas sans succès, auprès des femmes.

C'était un indigène de Tonga, qui, devenu un adepte des missions anglicanes, était parti, lui aussi, un beau

matin, pour évangéliser ses frères. L'intention était à coup sûr excellente, et Dieu, qui voit le fond des cœurs, devait tenir compte sans doute à ce converti de son ardeur pour convertir les autres. Mais nous, qui ne voyions que sa figure grotesque, que ses allures bouffonnes, nous nous amusions beaucoup de ce missionnaire, fait pour le crayon de Daumier. Il était marié, et sa femme, une bonne grosse Kanaque, peu disposée à la vie ascétique, l'accompagnait dans tous ses prêches, l'aidant à sa façon, et gagnant plus d'âmes peut-être avec la belle toilette européenne qu'elle faisait voir aux néophytes féminins, que son mari avec tous ses commentaires sur la Bible traduite en langage des îles des Amis.

Rien de plaisant comme ce couple ignorant, rustaud, courtaud, mais d'une béatitude sublime. On le voyait tout le jour parcourant les villages, donnant au moins l'exemple d'une harmonie conjugale parfaite : le mari avec de grosses lunettes bleues qui dévoraient la moitié de ses joues, sa femme à un bras, sa Bible sous l'autre; la femme, avec une robe à volants prestigieuse, qu'on admirait, qu'on vénérait et qui convertissait, je le répète, plus rapidement que le livre. Il résulta même de cette propagande chrétienne un avantage singulier pour nous. A mesure que les femmes et les filles étaient gagnées à la foi de madame la missionnaire, elles éprouvaient le besoin de copier ses modes.

Or, nous rapportions à Sydney une assez grande quantité d'épingles que nous avions eu l'étourderie d'emporter, et dont nous n'avions pu trouver le placement au milieu de ces parages où le vêtement élémentaire se passe de ces complications. Mais, dès que l'on apprit à Rotuma que nous avions de petits objets à l'aide desquels les morceaux d'étoffes pouvaient s'adapter aux hanches, prendre des

formes variées, toutes les nouvelles dévotes accoururent, et la propagande prit un essor merveilleux. C'était à qui adhérerait à la Bible pour oser s'habiller ensuite sur le patron de madame la missionnaire.

Nous recevions quelquefois les visites intéressées de ces dames, à l'insu des maris. L'affaire du salut étant l'affaire des épingles, elles venaient nous offrir en cachette des poules ou des bananes en échange des bienheureux objets, et il fallait voir ensuite avec quelle impatience elles utilisaient nos produits. Je signale cette circonstance aux missionnaires de toutes les nations, surtout à ceux qui peuvent associer des femmes à leur entreprise.

Rotuma s'enorgueillit d'une industrie particulière : c'est la confection par les femmes du pays de longues nattes très-fines, douces comme des étoffes, et qui nécessitent un travail de plusieurs années. Ces nattes sont les tapisseries des Gobelins : on use une génération pour un chef-d'œuvre. Mais aussi avec quelle religion on les garde ! Ce sont des meubles précieux, des portraits d'ancêtres ; on ne s'en dessaisit qu'à la dernière extrémité. Il faut une nécessité bien pressante ou une passion bien impérieuse, pour que ce palladium domestique, la natte aux tresses délicates, quitte la case pour laquelle elle a été faite.

Un vieux Kanak, qui nous parlait avec philosophie de sa mort prochaine, parut un jour violemment épris du paletot plus que délabré de l'un de nous ; mais ce vêtement européen ne lui semblait que plus désirable avec les stigmates de l'Europe. Il demanda au propriétaire de vouloir le lui céder au prix que celui-ci fixerait lui-même. Avant d'aller rejoindre ses aïeux, il avait l'ambition de léguer à ses enfants un paletot européen. Cette affaire donna lieu à des négociations qui durèrent plusieurs jours ; car le propriétaire du vêtement ne voulait le céder qu'à

la condition expresse de recevoir en retour une de ces belles nattes si difficiles à obtenir.

Un combat épouvantable se livra sans doute dans l'âme du vieux Kanak : il implora successivement l'intercession de chacun de nous ; il semblait que la vie lui fût devenue impossible, ou plutôt que la mort lui parût horrible, sans la pensée de transmettre à sa descendance ce monument fragile du vieux monde. Ce fut toute une comédie ou plutôt tout un drame que l'échange de ce paletot. Notre compagnon affectait de ne plus sortir dans l'île sans l'avoir sur le dos ; il se pavanait, il faisait la roue, il exaspérait la convoitise du vénérable sauvage ; enfin, il menaça celui-ci de faire don au roi lui-même du magnifique vêtement. Ce fut le coup de grâce.

L'opposition est chère à tous les cœurs bien nés. Plutôt que de voir la dépouille convoitée s'étaler sur les épaules de son souverain, le vieux Kanak consentit à céder une de ses nattes, la plus belle ; il vint nous l'offrir, non-seulement avec résignation, mais avec cet orgueil d'un héros qui immole ses plus chères affections au devoir de prouver son indépendance.

Toutefois, quand on lui eut remis le paletot, quand, séance tenante, il en eut affublé son héritier légitime, son exécuteur testamentaire, le brave homme eut des larmes dans les yeux et dit à l'heureux possesseur de la natte en question, en lui montrant les quatre angles de la tapisserie :

— Vous voyez ces fils bruns mêlés au tissu ? ce sont de mes cheveux que ma femme a tressés elle-même ; ayez-en soin, conservez-les tels qu'ils sont, et si une nécessité cruelle, le besoin d'un meilleur vêtement vous détermine jamais à céder cette natte, priez les personnes qui la prendront d'y laisser toujours mes cheveux.

Notre compagnon fit tous les serments que le brave Kanak exigea de lui, et je crois qu'il fut fidèle sans grande difficulté à sa parole. Les cheveux du Rotumien étaient un accessoire, un épisode trop pittoresque pour qu'on y renonçât facilement.

Je dois ajouter que le vieux Kanak était tout à fait chauve, et qu'il y avait peut-être un intérêt de coquetterie autant qu'un intérêt sentimental dans son désir.

— Je propagerai cette anecdote, me dit Gilbert, quand je serai de retour en France. Les femmes qui abusent de la tapisserie devraient bien mêler à leurs dessins quelques cheveux de leurs époux.

— Vous oubliez que le grand art est de varier les nuances, lui répondis-je, et si la broderie domestique admet les cheveux, elle en viendra bien vite à vouloir des cheveux de toutes les couleurs.

Bien que la garde-robe de chacun de nous fût réduite à son expression la plus sommaire, ce fut pendant quelques jours une émulation parmi les Européens, un désir effréné d'échanger des habits contre des nattes. Mais le vieux Kanak était une exception : ce fut en vain que nous nous promenâmes, comme les fournisseurs du Temple, avec de vieilles hardes sur le bras. Les hommes détournaient gravement les yeux comme d'une tentation mauvaise, les femmes nous souriaient comme à une tentation encore ; mais personne ne voulait commettre le sacrilége de sacrifier les dieux Lares à la vanité européenne. Ah ! si nous avions été des missionnaires ! Nous nous en tînmes donc au commerce des épingles.

Des relations assez suivies se sont établies entre Rotuma et Sydney. Plusieurs des insulaires ont voyagé à bord de navires marchands : aussi, en parcourant l'île, nous arrivait-il fréquemment de rencontrer des Rotumiens parlant

anglais et s'exprimant avec facilité dans cette langue. Mais, par un contraste assez singulier, ces amorces grammaticales de civilisation ne portaient pas préjudice à la simplicité native des habitants, et cette île, où l'on connaît plus qu'ailleurs les langues d'Europe, est une de celles où les mœurs se sont conservées plus primitives que dans d'autres contrées.

J'aurais eu bien des observations curieuses à faire, si j'avais eu l'activité d'esprit, l'aptitude nécessaires; mais je revenais en Australie si découragé, si lassé de la vie, que peu à peu tout me paraissait indifférent, et, quand un reste de curiosité m'arrêtait par hasard, quand l'instinct de la méditation me suggérait une pensée, un caprice d'analyse, je me disais tout à coup :

— A quoi bon? Qui profitera de mes remarques? Pour qui donc ferai-je provision de souvenirs ? Pour *elle* que je ne reverrai peut-être plus? pour moi qui suis retiré des spéculations de ce monde, et qui n'ai pas besoin de contribuer par mes descriptions au mirage décevant des voyages et de l'exil?

Il fallut six semaines pour opérer le chargement d'huile sur le navire qui nous ramenait, et la veille du départ, les excellentes gens qui nous avaient reçus avec une hospitalité si ingénieuse vinrent en foule nous apporter des provisions dont le bâtiment fut bientôt encombré. Je songeais aux tableaux qui représentent Christophe Colomb ramenant en Europe les produits du nouveau monde découvert par lui : des fleurs, des fruits entassés, des animaux mêlés à tous ces trésors de la terre.

Hélas! nous n'étions pas des triomphateurs. Le capitaine pouvait, sans arrière-pensée, sourire à tout ce luxe de la nature. Nous autres, nous admirions avec amertume le cœur excellent de toute cette population. Pour ma part,

j'acceptais comme une des dernières aumônes de la destinée ces présents, ces vivres, et j'entrevoyais vaguement dans les brumes de l'horizon de nouveaux exils, de plus dures misères, la pauvreté, la faim... pourquoi pas la mort !

XIX

J'ai réservé, pour le raconter à part, un épisode de notre séjour à Rotuma qui ne laissa pas de traces, j'en suis sûr, et j'en suis fier, dans l'âme de mes compagnons de voyage, mais qui fut comme un défi jeté à mon cœur par la sympathie humaine, par la sensibilité. Le mariage de Gilbert et celui de Blondin avaient été des occasions de retour mélancolique sur l'isolement dans lequel languissait ma destinée : toutefois il y avait si loin de ces noces ironiques, gâtées si vite par le désappointement, à cette passion chaste, à cet amitié que la distance, que l'infini transfiguraient en amour; il y avait si loin de ce poëme sans promesses à ce rêve touchant qui me ramenait, comme un vieil enfant prodigue, dans le foyer de ma cousine, que l'émotion du spectacle vu par un jour d'été dans le décor de Wallis s'était dissipée comme un parfum naturel et sauvage, dont on jouit en passant, mais qui, ne tenant à aucun souvenir, ne se prolonge pas en espérance.

Les observations auxquelles, malgré moi, j'avais pu me livrer sur les mœurs, sur les coutumes des habitants de Rotuma, de Wallis et des autres lieux n'étaient pas sans

un charme attristant, sans un attrait misanthropique; mais tout cela pesait sur la surface de mon cœur et ne la pénétrait pas.

Une visite, une rencontre, la plus banale des circonstances, fut pour moi toute une révélation de la tristesse, et m'emplit le cœur de larmes, que j'égouttai depuis une à une, comme fait un avare qui n'ose épuiser son trésor.

Encore une fois, il ne s'agit ni d'une aventure romanesque, ni d'une idylle, ni de rien qui eût son programme obligé de mélancolie. Peut-être devais-je m'émouvoir ce jour-là, bon gré, mal gré : dans cette série de combats inconnus et de martyres cachés, le hasard me tendait un piége pour une défaite ou pour une victoire de plus. Et quand je songe froidement à l'impression gardée de cet épisode, je m'étonne et je suis tenté de me moquer de moi ou de m'admirer, tant il est difficile à l'homme de se reconnaître dans le mépris ou dans l'estime qu'il a pour lui-même.

Un habitant de Rotuma, nommé Farero, d'une cinquantaine d'années environ, et qui paraissait avoir, sinon une intelligence supérieure à celle de la plupart de ses compatriotes, du moins une affinité plus vive pour les usages et pour les idées de l'Europe, vint nous inviter à passer une journée dans une sorte d'habitation de campagne qu'il possédait à une extrémité de l'île, pour y chasser des pigeons.

Le prétexte, comme on le voit, n'avait rien de poétique. Mes compagnons déclinèrent en riant l'invitation; ils chassaient sur toutes les terres et n'avaient pas besoin d'augmenter leurs relations dans l'île. J'allai seul chez Farero. Il me reçut avec une cordialité simple, m'épargnant les gestes, les frottements de nez et la menue gym-

nastique de la civilité rotumienne. Après le repas pris en famille, mon hôte m'engagea à gravir avec lui un monticule d'une pente très-rapide, du haut duquel on apercevait l'immense horizon de la mer tout autour de l'île.

Le plateau de cette petite montagne était couvert de pierres plates, on eût dit un dallage, et semé de sable fin pris au bord de la mer. Je m'étonnai de cette terrasse naturelle. Farero m'expliqua alors, avec une émotion qui n'avait rien de factice et qui empruntait une réelle grandeur aux objets environnants, que ce monticule était un tombeau, la sépulture de sa femme; qu'il avait choisi ce lieu pittoresque pour y faire reposer loin du tumulte des cimetières celle qu'il avait tant aimée, et avec laquelle il se plaisait autrefois à chercher la solitude; que c'était pour lui un adoucissement de passer de longues heures sur ce point élevé, d'où l'on dominait toute la contrée; qu'il n'y avait alors que lui seul entre sa femme ensevelie sous les dalles et le ciel compatissant au-dessus de leur tête. Il avait pris soin de transporter à grand'peine le sable et les dalles pour établir une terrasse qui rendît impossible tout envahissement de l'herbe et des plantes parasites. Il m'expliquait fort bien, dans un langage simple mais qui devenait éloquent à son insu, que le corps de sa bien-aimée n'était pas fait pour servir d'engrais aux herbes, mais qu'il le considérait comme un pur échelon, destiné à l'approcher plus près, aussi près que possible, de la voûte céleste.

La pensée, le tourment de l'infini avait inspiré à mon hôte ce choix de sépulture; et, par une analogie étrange, ce sauvage avait imaginé, à l'extrémité de l'Océan, pour sa femme, le même tombeau que la vanité posthume de Chateaubriand s'était choisi en Europe, un rocher devant la mer. Je fus étonné de cette délicatesse, et je marchais

avec respect sur ces dalles consacrées par un pieux sentiment. Farero me devina.

— Oh! ne craignez rien, me dit-il avec un sourire; plus on marche, plus ma femme est heureuse. Elle aime à entendre le pas de mes amis.

Nous fûmes rejoints par plusieurs Kanaks, hommes, femmes et jeunes filles, des invités sans doute, auxquels on avait promis les récits et les contes du voyageur européen. Farero ne manqua pas, en effet, de me questionner sur les mœurs, sur les habitudes de mon pays. Mais il m'étonna profondément quand tout à coup il me fit comprendre qu'il désirait savoir ce que c'était que la question d'Orient.

Je fis un mouvement, et je partis d'un éclat de rire. La question d'Orient, à l'île de Rotuma! C'était pendant la guerre de Crimée : les navires anglais avaient propagé dans les îles quelques rumeurs de cette grande entreprise, et Farero voulait savoir les motifs de cette lutte et prévoir peut-être ses résultats. Il me montra l'horizon et me demanda de lui désigner la position des contrées qui servaient de théâtre à la guerre. Toute l'assistance s'unit à lui pour me prier de ne pas différer un récit qui semblait les intéresser vivement.

Pour mieux satisfaire la curiosité de mes hôtes, je pris le parti de dessiner sur les dalles une carte grossière de l'Europe, en ayant soin d'expliquer que les forces alliées, étant très-éloignées par terre de la Russie, avaient été obligées, pour s'y rendre, de faire un grand détour par mer.

Ma conversation avait lieu en mauvais anglais. Elle était transmise à l'assistance par Farero, qui mettait une animation singulière à développer mes explications, à y joindre ses propres théories sur les mouvements des flottes et sur l'issue probable de la lutte. Je n'oublierai jamais ce

tableau : ces sauvages presque nus, accroupis sur les dalles, au sommet d'un monticule, et discutant comme dans un congrès les destinées des plus puissants empires. La nuit était venue ; un feu de feuilles sèches éclairait la scène et remuait les ombres de mes interlocuteurs. Les propos s'entre-croisaient ; les exclamations les plus singulières, les questions les plus naïves m'arrivaient de tous les côtés à la fois. Farero, grave, avec ce doux sourire du philosophe qui consent à un badinage, paraissait prendre en pitié ces armements et ces chocs formidables dont s'émerveillaient les autres Kanaks. Dans une éclaircie de la mêlée, il se pencha sur les dalles.

— Entends-tu bien ? demanda-t-il d'une voix profonde au tombeau de sa femme. Quel bruit tu aurais là-bas ! Il vaut mieux être ici ; c'est ici la paix et le silence.

Oui, c'était le silence avec la pitié, avec cette tendresse humaine qui s'intéresse à l'inconnu. Qu'importaient à ces sauvages les Russes, les Français, les Anglais ? Ils ne se souciaient guère de Constantinople, et leur pauvre cabane eût été plus ébranlée par le moindre souffle que par tout l'écroulement de l'empire des czars ; et pourtant les femmes avaient dans les yeux de vraies larmes en pensant aux mères, aux épouses, aux filles, dont ces grandes batailles ravageaient le foyer ; et pourtant les hommes avaient dans la prunelle cet éclair, ce rayon d'orgueil et d'enthousiasme qu'inspire la conscience de la solidarité humaine en présence des solennels événements de l'histoire. Ils étaient fiers, ces pauvres sauvages, de ce qui allumait la fierté des Européens.

Ah ! je compris, ce jour-là, dans ce coin perdu de l'Océanie, sur cette singulière tribune faite d'un tombeau, l'irrésistible puissance de la sympathie humaine ; j'eus plus distinctement que jamais la conscience de cette res-

ponsabilité commune qui joint les peuples. Niez donc la fraternité après cette épreuve! Du moins la fraternité des inconnus!

La carte de l'Europe avait mis mes auditeurs en goût de géographie. Je dus leur tracer l'Amérique, l'Australie; indiquer, vers les différents points du vaste horizon qui nous enveloppait, ces différents pays, et faire apprécier leurs distances respectives par le nombre de semaines qu'un bâtiment mettrait à s'y rendre.

Durant toutes ces explications, un indigène de Wallis, qui avait participé à quelques enseignements des missionnaires catholiques, et qui se trouvait à mes côtés, ne cessait de me répéter le mot *Calvario*.

— Tu ne parles pas du Calvario? me disait-il. Où mets-tu le Calvario sur la carte?

Je fus quelque temps avant de comprendre ce qu'il me demandait avec tant d'insistance et sur tous les tons. La vue d'une petite médaille qu'il portait au cou finit par me faire penser que le point de la carte qui appelait tout son intérêt était le Calvaire de Jérusalem. Je désignai dès lors la place des saints lieux par un petit rond, et j'en tirai occasion de donner un motif à la guerre qui préoccupait tant les naturels.

— Voilà mon Calvario! me dit mon hôte avec son charmant sourire, en me désignant le monticule; on ne se battra pas pour me l'enlever!

Farero se préoccupait surtout du grand circuit que les Anglais et les Français avaient été obligés de faire pour surprendre leur ennemi. Ne pas aller tout droit à travers les obstacles lui paraissait un scrupule dont sa conscience n'admettait pas les raisons. J'essayai de l'initier aux complications de la diplomatie, des traités, du droit des gens; mais Farero hochait la tête.

— Si des ennemis vous font obstacle, il faut les renverser, me disait-il, et passer à travers leur corps. Quant aux amis, ils s'écartent d'eux-mêmes.

— Mais les indifférents ! les neutres !

Les indifférents ! Le bon sauvage ne comprenait pas cela. Il lui semblait que, toutes les querelles du monde ayant pour but un point d'équité à éclaircir, nul ne pouvait être indifférent, et qu'il fallait se prononcer pour ou contre la justice.

C'était, comme on le voit, toute une éducation à faire : mais je ne prolongeais pas assez mon séjour dans l'île pour y songer, et je n'avais pas la vocation de cet enseignement-là. C'était beaucoup d'exposer mes doutes, mon scepticisme.

Quand ma démonstration me parut complète, comme il était tard, je manifestai l'intention de me retirer dans une case voisine. Farero m'y conduisit, m'y installa et revint en toute hâte au monticule. Ses invités étaient encore accroupis sur les dalles, regardant sans se lasser mes grossières ébauches géographiques. Mon hôte me remplaça et reprit mes explications pour les répéter. Je me glissai plusieurs fois hors de ma case, et je voyais toujours le grand feu de feuilles sèches agitant des ombres sur les dalles, tandis que Farero, debout, gesticulant, continuait à désigner l'emplacement de la France, de la Russie et du Calvario. Le sommeil, peu à peu, s'empara de tout le monde ; mais le dernier qui ferma les yeux avait le doigt sur le Bosphore et s'étendit pour dormir dans la Méditerranée.

Je passai deux jours dans cette localité. Quand je pris congé de Farero, je voulus lui faire présent d'un peu de tabac et de quelques morceaux d'étoffe. Il m'arrêta tout d'abord en me disant :

— Si tu as l'intention de m'indemniser par ces objets de la nourriture que tu as prise chez moi, je ne les accepte pas. Ce que je t'ai donné, je l'ai donné de bon cœur et sans arrière-pensée : si tu veux me laisser un souvenir de toi, je le recevrai avec plaisir, mais à titre de gage amical seulement, pour que je pense à toi quand tu auras fait bien des circuits pour rentrer dans ta patrie, mais non pas comme équivalent d'un service rendu.

Farero n'était pas fait pour devenir un civilisé. L'instinct de sa nature se refusait à l'exploitation, à l'échange intéressé des sentiments. Je l'embrassai sur les deux joues, avec une effusion dont il s'émerveilla ; puis je revins trouver mes compagnons, le cœur empli de joie et de larmes... mais je n'avais tué aucun pigeon.

Combien de fois, depuis que j'ai revu l'Europe, n'ai-je pas songé à mon bon ami Farero ? Pourquoi n'est-il pas ici ? pourquoi ne puis-je aller lui ouvrir mon cœur, lui raconter mes chagrins ? J'aurais besoin de son sourire, de sa foi naïve dans la sympathie, de son ignorance absolue du monde habité par les indifférents... Mais ce n'est pas même un ami que je demande. Le pauvre monticule jonché de sable et de pierres plates, l'autel bâti sur l'amour à l'amitié universelle, la terre aride où les larmes tombent sans arroser une fleur, mais qui recèle un trésor de tendresse, un souvenir adoré, voilà ce que je veux. J'ai gravi bien des montagnes ; j'ai cru m'approcher des consolations en m'éloignant du monde et en m'élevant ; j'ai respiré un air plus âpre qui m'affamait et qui ne passait pas de mes poumons à mon cœur ! Ah ! le monticule de Farero, le Calvaire de ce sauvage, voilà ce qui me manque, voilà ce qui me manquera, sans doute, pour me rendre l'espoir ou pour m'inspirer seulement la résignation suffisante ! . . . .

J'ai dit avec quelle abondance de toute nature nous nous embarquâmes; mais, deux jours après notre départ, le temps devint mauvais; la mer balaya à plusieurs reprises nos provisions; les animaux mêmes, placés à l'avant, furent tués sous les coups réitérés des lames; si bien que ce fut avec une disette véritable que se termina notre traversée. Bois, vivres et eau, tout allait nous manquer, lorsque nous abordâmes à une petite baie sur la côte d'Australie.

J'y touchais donc à cette terre maudite: j'y revenais plus faible pour lutter, plus fort pourtant contre les déceptions. Bien que je n'eusse aucune impatience de recommencer un métier dont je connaissais toute l'amertume, ou de chercher à me créer quelque industrie nouvelle, j'avais hâte de quitter le navire, où nous étions à l'étroit, peut-être aussi d'abandonner mes amis. Je ne sentais pas dans Gilbert et dans Blondin cette virilité du cœur ou cette ironie dont j'avais besoin pour revenir à l'espérance ou pour désespérer tout à fait.

Comme le vent s'opposait à ce que le bâtiment pût gagner le port de Sydney, nous nous fîmes transporter à terre et nous gagnâmes, après un jour et demi de marche, la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud, en traversant des bois que nous ne parcourions pas en chantant, comme à mon premier voyage, ni avec cette mélancolie rêveuse qui sourit à l'avenir.

Ma première visite fut pour le consul; aucune lettre ne m'attendait. Ma cousine s'était-elle lassée de m'écrire? Ne m'aimait-elle plus, ou, devinant que je commençais à l'aimer, à exprimer ce qui restait en moi de tendresse, de sentiment dans cette unique pensée, s'était-elle effrayée et voulait-elle me punir? Mais non. Les distances, les abîmes, la mort, le moindre accident pouvaient retarder

ces doux messages. Je n'avais à accuser personne ; je ne pouvais en vouloir qu'à la destinée.

J'eus des nouvelles de mes anciens compagnons de Ballarat. Bleyman s'était établi à Melbourne peintre et photographe; le pauvre Denis était devenu son préparateur, et ne jouait de la clarinette que dans l'intervalle des séances. Le père Gervais tenait un restaurant, mais aspirait après la patrie. Je pouvais les rejoindre, j'aurais été bien accueilli à coup sûr; mais l'âpreté du sort que me réservaient les mines me tentait davantage. Et puis je commençais à sentir, même dans mon effroyable exil, le besoin d'un exil plus étroit encore. Je n'hésitai pas sur le parti que j'avais à prendre; après deux jours passés à parcourir Sydney, à me reposer, à faire mes préparatifs, je me remis en route pour les diggins, pour la recherche de l'or.

Gilbert et Blondin voulurent me garder, m'associer à leurs entreprises. Gilbert se disposait à revenir en France; il m'offrait de me laisser en Angleterre ou en Belgique et de m'adresser là des produits industriels quelconques dont je serais le dépositaire et le vendeur. Mais je redoutais l'Europe comme une dernière douleur ou comme une dernière tentation. Il me semblait que j'étais moins éloigné, à tant de mille lieues, que je ne l'aurais été au delà de la frontière. Je refusai les offres de mon jeune ami.

Blondin, toujours content, toujours supérieur à sa destinée, rapportant avec les mêmes précautions l'uniforme de sous-préfet qu'il avait fait admirer aux sauvages, mais un peu embarrassé de sa femme, dont le prestige diminuait à mesure qu'il se rapprochait des Européens, ou au moins de la civilisation, Blondin se résignait parfaitement à ne pas rentrer en France. Le gouvernement, d'ailleurs, n'avait pas réparé ses torts envers lui et ne lui avait pas

encore offert de participer à l'administration. Pouvait-il décemment faire des avances à un pouvoir qui le méconnaissait? Evidemment non. Voilà pourquoi il s'associa à un Espagnol, aussi vaniteux que lui, pour fonder un commerce de denrées, non plus coloniales, mais européennes. L'épicerie est une retraite, moins incompatible qu'on ne pourrait le supposer, pour certains fonctionnaires destitués.

Quant à moi, souriant aux projets de Gilbert et de Blondin, je pris mes précautions pour que des lettres, s'il m'en venait d'Europe, me suivissent et m'atteignissent dans mon nouvel exil, et je me mêlai à une petite caravane qui allait franchir les montagnes Bleues.

La route serpente à travers des forêts superbes; une végétation luxuriante emplit des vallons qui s'ouvrent brusquement comme des piéges dans de grandes montagnes sablonneuses. Mais je n'avais ni le goût des contemplations ni le loisir de m'attarder sous ces enivrants ombrages. Je traversai ce beau pays avec indifférence, recueillant tout au plus des notes de minéralogie et d'ethnographie, non pour mes projets futurs, mais par un vague et dernier instinct, je n'ose dire de savant, mais de curieux d'histoire naturelle. Après douze jours de marche, nous arrivâmes à Mudjée, petite ville située sur les confins des districts habités, à 180 milles de Sydney. Là, je me fis délivrer une carte de mineur, moyennant 10 schellings; et, avec ce nouveau diplôme d'exilé, je m'enfonçai dans les terres, je cherchai un point à exploiter.

XX

Comment les sauvages n'ont-ils jamais découvert l'or qui se trouvait presque à la surface du sol, dans plusieurs contrées de New-South-Wales, et comment, en labourant ces contrées fertiles dont on a ravagé depuis les moissons, les premiers colons n'ont-ils pas vu dans cette terre remuée par la charrue les précieux lingots? C'est la Providence qui l'a voulu ainsi, disent les âmes croyantes : avant d'appeler les affamés dans ces districts, elle a amassé des provisions pour leur faim. C'est l'ironie de la destinée qui a pris plaisir à ce sarcasme, à cet appât nouveau, disent les sceptiques; la stérilité eût épouvanté les mineurs, une certaine abondance les a attirés et les a enchaînés. Ils viendront tous pour souffrir, d'autant plus qu'ils auront l'espoir de ne manquer jamais de pain et de vivres.

Les environs de Mudjée sont admirables pour la culture. Quant à l'or, il se trouve presque exclusivement dans les ravins creusés entre les montagnes qui entourent la ville. Mais il faut bien convenir qu'il est devenu plus rare qu'autrefois, et que c'est véritablement dans sa patrie naturelle qu'il affecte des allures de chimère. Toutes les fois que je visitais les mines, j'entendais raconter des prodiges de nos prédécesseurs, mais je n'assistais pour ma part qu'à une fort maigre récolte.

C'est ainsi qu'à Mudjée on répétait que certaines par-

ties du Murrendy et de Méroo avaient été et étaient encore d'une grande richesse aurifère; mais le Pactole se serait tari sans doute à notre arrivée. Louisa-Creek, une des premières localités exploitées dans New-South-Wales, a fourni un morceau d'or incrusté de quartz d'un poids de 100 livres. C'est un nègre qui a fait cette précieuse trouvaille. Le malheureux s'enrichit et se ruina en peu de jours; la veine dans laquelle ce morceau monstrueux fut découvert devint, comme on le pense, le but d'une exptoitation ardente, acharnée. Mais elle avait donné son trésor en un bloc, ce fut à peine si, depuis, on réunit des sommes sérieuses avec le sable accumulé. Louisa-Creek n'en passa pas moins, dans la contrée, pour un lieu de merveilles, où les cailloux d'or pèsent tous 100 livres.

Les terrains aurifères avoisinent en général les cours d'eau (les *creeks*); ils s'étendent du nord-est au sud-ouest, sur une ligne immense qui va, non sans de fréquentes solutions de continuité, rejoindre les *diggins* l'extrémité de la province de Victoria. J'en parcourus un grand nombre, sans autre motif de curiosité qu'un intérêt de statistique. Je me sentais dégagé de toute convoitise. J'étais bien sûr de rester pauvre, et, pourvu que le sort me donnât les moyens de rester à peu près vivant, c'est-à-dire libre de me tuer moi-même, si la fantaisie de suicide me venait par hasard, je m'estimais heureux.

Le rendement de l'or a peu varié d'une année à l'autre dans cette province. Malgré l'énorme fluctuation des mineurs, il se maintient, depuis 1852, sur le pied de 40 à 50,000 onces par semaine, soit environ 200,000 onces par an. Une petite portion s'exporte en Chine et le reste en Angleterre.

Les centres de population sont loin d'être aussi importants que du côté de Melbourne. Les diggers sont éche-

lonnés souvent à de grands intervalles ; le long des *creeks* l'or est plus répandu, moins aggloméré. Encore quelques années, et tous ces parages ne seront que des lieux de désolation ; ou plutôt la nature aura fini de vaincre la cupidité humaine et reprendra possession de tous ces ateliers d'avares, en remettant des gazons épais, des fleurs touffues, une végétation impénétrable sur les cicatrices, sur les morsures que la passion de l'or a faites au sein de l'indulgente nourrice. Les ateliers principaux sont bien déchus de leur splendeur. La rivière de Turon et quelques autres offrent un aspect dévasté. Toutes les terres sont lavées et relavées par des hordes de Chinois qui sont venus fondre sur les champs d'or.

L'émigration chinoise est un fait de quelque importance pour l'Australie. On s'en est ému, on a voulu élever une barrière contre ce déluge de Tartares, on les a imposés d'une taxe de 10 livres sterling (250 francs) par tête à leur débarquement ; mais alors ils ont pris soin de débarquer sur les côtes, loin du port, et la colonie s'est augmentée, sans que l'impôt suivît la progression.

J'ai entendu faire des dissertations à perte de vue sur le goût des Chinois pour l'émigration, sur la merveilleuse facilité de ce peuple vieilli à apprendre, à s'assimiler les industries d'Europe ; leur dextérité dans les œuvres délicates semblait les prédestiner, dans la répartition des emplois, à quelque fonction de domestique. Ce peuple est fait, dirait-on, pour essuyer les étagères, comme les Grecs sont marins de naissance, les Français troupiers et les Piémontais fumistes. Mais les ethnographes et les philosophes de belle humeur qui se livraient à ces fantaisies de la statistique n'avaient pas, comme moi, interrogé tous ces expatriés. Leur véritable vocation pour l'exil, pour la colonie, c'était la misère ; ils fuyaient la famine, la dé-

tresse, et ils venaient naïvement, les pauvres altérés, boire au Pactole, dépensant un courage héroïque pour gagner quelques parcelles d'or et pour acquérir quelques morceaux de pain à rapporter dans la patrie. La misère! quelle muse! et combien de fois est-elle dans le secret du génie? On la maudit, mais on devrait l'honorer, comme une de ces divinités farouches et toutes-puissantes qui voulaient de la chair humaine en holocauste, promettant la grandeur à ce prix. On devrait l'honorer en la maudissant.

Les Chinois se rendent aux mines par longues files, portant, à la mode de leur pays, leurs outils et leurs ustensiles au bout d'un bâton placé sur l'épaule. Ils cheminent ainsi d'un pas cadencé sur un rhythme uniforme. S'isolant des travailleurs européens, ils forment des camps à part, très-serrés et très-peuplés. Ces pauvres gens ont apporté dans le désert la manie de la foule ; c'est un souvenir de la patrie, et ils essayent de s'agglomérer comme ils peuvent.

Rien de singulier, de pittoresque, comme ces groupes de petits hommes aux yeux obliques, remuant, grouillant sous des tentes très-basses et parlant ou plutôt chantant leur langue avec une étonnante rapidité et des gestes excessifs.

On ne peut s'imaginer la jalousie mêlée de mépris dont ces Asiatiques sont l'objet. Les enfants de la race anglo-saxonne ne peuvent leur pardonner de venir rivaliser avec eux de zèle et d'activité; des rixes sanglantes s'élèvent quotidiennement sur les terrains aurifères dont on veut toujours les expulser ; et quand la haine est inoffensive, c'est par la raillerie qu'elle consent à se satisfaire. On se moque de leurs usages, de leurs costumes, de leur langage surtout.

Ils m'ont paru dignes pourtant d'un sérieux intérêt. D'une frugalité d'anachorètes, très-industrieux, et se contentant de peu de chose, ils se bornent à laver les terres dédaignées par les Européens. Dans un pays à peupler comme l'Australie, et avec les habitudes libérales de l'Angleterre, ces tracasseries incessantes ne s'expliquent pas. Faut-il les attribuer, comme l'assurait un missionnaire protestant, à la facilité apparente avec laquelle les Chinois se passent de femmes?

On se demande pourquoi ils sont venus seuls en exil, pourquoi, lorsqu'un grand nombre sont mariés, ils se privent d'une compagne dans l'émigration. Hélas! quand on les interroge, ces braves gens répondent qu'ils n'ont pas voulu exposer les femmes aux chances et aux fatigues d'un pareil voyage; elles les attendent chez eux, là-bas. Mais ces célibataires par devoir répugnent aux Anglais, qui ne comprennent pas la vie sans la femme et sans les enfants.

Ce sentiment, à coup sûr, est très-louable; mais il est aussi fort commode pour l'hypocrisie, et bien souvent il sert de prétexte à des violences inexcusables. Quant à moi, je me suis toujours défié des vilains propos dont les Chinois étaient l'objet; et quand il m'arrivait de causer avec l'un d'eux de son ménage absent, je voyais dans ses yeux tranquilles monter et grossir une larme qui m'attestait les droits de l'amour et de la famille sur tous les cœurs, chez tous les peuples.

La province de New-South-Wales est la partie la plus anciennement colonisée de l'Australie. Elle fut d'abord organisée comme lieu de déportation, et le premier convoi de condamnés y arriva en 1788. L'accroissement de la colonie a été très-rapide. Les condamnés, mis à la disposition des colons libres, exécutaient les grands travaux

de défrichement ou bien ouvraient les routes pour le compte du gouvernement. Des villes se sont élevées dans l'intérieur : les principales sont, d'une part, Bathurst et Goulburn, et, sur la côte, en remontant vers le nord, Macquarie et Moreton. Le sol y est très-accidenté, la nature pittoresque. La chaîne des montagnes Bleues sépare les plaines de Sydney de celles de Bathurst.

Au delà on trouve l'or, le long de chaînes moins hautes, interrompues par des rivières qui vont former la Macquarie, le seul cours d'eau important du pays. J'ai déjà dit que les *diggins* sont disséminés sur les rivières, que les Anglais désignent sous le nom de *creeks* parce que, une bonne partie de l'année, l'eau n'y est pas courante, mais forme des réservoirs de distance en distance.

J'ai parlé de la beauté de Sidney, des grâces, mélancoliques et touchantes dans leur fierté, de cette ville européenne et orientale. En revenant, je fus étonné encore de la tristesse profonde qu'on sent à travers les joies de la nature. Est-ce parce qu'on passe devant Botany-Bay, et parce que, sur cette terre du malheur et de la honte, on a élevé un obélisque en l'honneur de La Pérouse, monument de la déception, témoignage de la fragilité et de l'impuissance humaine? Cet obélisque est un avertissement, un conseil que l'on admire mais que l'on n'écoute pas. Sydney a été choisie comme le siége de la nouvelle colonie, et sa situation ne permettait pas qu'il en fût autrement. Port-Jackson est bordé de hauts rochers, la nappe d'eau tranquille qui vient les baigner forme des anses agréables qui s'étendent dans l'intérieur des terres et qui multiplient des promontoires engageants.

Sydney a quelques monuments et un superbe jardin botanique qui sépare la ville de la baie et de l'espèce de villégiature de Yooloamoloo. Je remarquai le nombre pro-

digieux d'églises de différents cultes : on en compte jusqu'à quatre ou cinq sur le même emplacement, comme si les monuments élevés par la foi religieuse devaient se multiplier dans une contrée où meurt si souvent la foi humaine !

Le climat est chaud, mais dans des conditions modérées, tant que ne souffle pas le vent de l'intérieur, aussi violent que le sirocco. Alors, une nuée rougeâtre, une poussière de sable couvre la ville et les environs et jette du feu dans les poitrines. Il faut faire honneur aussi au courage humain d'une autre plaie sérieuse, je veux parler des moustiques et des mouches justement appelées troublesomme. Les mouches sont de plusieurs espèces; mais la plus agaçante, la plus cruelle, ressemble à la mouche commune de France. Souvenir de la patrie, un poëte t'eût chanté; moi je t'ai maudit, et tu m'as fait comprendre les fureurs de Domitien!

Cette insupportable mouche s'adresse tout d'abord aux yeux : elle vient dans le coin de la paupière piquer et se fixer. C'est en vain qu'on essaye, avec les yeux seuls, en les clignant de toutes les façons, de lui faire lâcher prise; il faut que la main s'en mêle, et souvent elle arrive quand déjà les larmes ont coulé. Ces irritations continuelles, si l'on ne s'en garantit pas par des réseaux ou par des feuilles, finissent par enflammer la peau et par amener une sérieuse ophthalmie. Dans les bois, on est encore exposé à une sorte de cousin presque imperceptible, qui fait immédiatement enfler la paupière jusqu'à amener l'occlusion de l'œil. — Quant aux animaux dangereux, à part l'homme, on ne rencontre guère que quelques serpents venimeux; et encore les accidents sont-ils très-rares. On ne cite que des enfants parmi les victimes de leurs morsures, et les enfants sont si inutiles dans ce pays-là !...

J'ai déjà fait observer que les quadrupèdes (à l'exception du chien, qui a beaucoup d'analogie avec le renard et dont l'origine est encore sujette à discussion), les kanguroos, les opossums, les wombats ont tous des poches sous le ventre. C'est ici le pays de la besace. Combien de fois, en tuant pour notre dîner un de ces animaux inoffensifs, ne me suis-je pas dit que je tuais un mineur à l'état rudimentaire? Ce père de famille qui porte ses enfants dans une poche, qui n'a pas de gîte et qui peut toujours émigrer, au moindre signal, n'est-il pas l'emblème, l'enseigne de ces pays, de ces ateliers où l'homme vient pour lutter, pour chercher son instrument de travail, mais ne songe pas à demeurer sédentaire ?

Le kanguroo, le type principal de cette famille, semble armé pour la lutte : il ne lui suffit pas d'avoir une maison flottante sous le ventre. Si on le pousse à bout, il se dresse sur ses pieds de derrière, s'appuie sur sa queue, et dispute résolûment sa vie aux assaillants. Il a des pattes relativement formidables, armées d'ongles aigus. Mais le malheureux n'est un héros qu'avec ses semblables; les plus forts l'écrasent, et, parmi ceux-ci, l'homme, qui trouve sa chair appétissante et sa fourrure superbe. Je ne sais si on recueillera encore de l'or en Australie dans quelques années, mais je doute qu'avant peu on y chasse encore le kanguroo. Les animaux utiles sont plus menacés que les animaux nuisibles. C'est là la logique humaine.

Je ne dois pas oublier une sorte de souris volante et d'écureuil volant s'élançant d'un arbre à l'autre, grâce à de larges membranes qui joignent les pattes de devant à celles de derrière. D'où vient donc que tout est disposé pour la fuite, pour le saut périlleux, dans cet Eldorado des convoitises?

Une particularité spéciale à l'Australie, et qui fourni-

rait encore matière à des développements humoristiques, c'est le cygne noir, le perroquet noir, la guêpe noire et la sauterelle noire. Des légions de perroquets remplissent les forêts. Les cacatoës blancs se trouvent en grand nombre autour des stations et des lieux habités. Les noirs sont moins familiers et beaucoup plus rares : il est impossible de concevoir l'ambition d'en apporter un seul tout vivant en Europe. Ils ne sont pas faits pour l'exil et meurent dès qu'on veut les changer de climat.

Quant aux cygnes noirs, ils couvrent les marais, et j'aimais à les contempler dans leur lente navigation, écartant les herbes, se mouvant avec cette grâce hautaine qui ajoute une fierté aux parcs aristocratiques de l'Europe; mais j'aimais surtout la couleur sombre de leurs plumes. Ils portaient pour moi le deuil des souvenirs. Des cygnes blancs eussent été une ironie : les cygnes noirs étaient une flatterie; c'étaient les comparses de ma douleur en action.

Puisque j'ai ouvert une parenthèse pour ces détails sur les animaux de l'Australie, je ne dois pas oublier l'*émou*, une espèce d'autruche, ou plutôt de casoar, très-nombreuse autrefois, mais que les colons ont refoulée peu à peu au delà des montagnes Bleues, dans les déserts, et qu'on atteint difficilement. Les chiens les plus agiles ne sauraient devancer un émou dans les conditions ordinaires. Le hasard, ou plutôt un accident arrivé à un de ces pauvres oiseaux restés vierges de la servitude, me fit en trouver un, mutilé, sanglant et près de mourir, dans une de mes courses aux environs de Mudjée. Comment se trouvait-il là, abandonné? qui l'avait blessé? J'essayai de lui porter secours; mais il mourut deux heures après notre rencontre, et, par une curiosité anatomique qui ne m'avait que très-rarement sollicité depuis mon départ d'Europe, je m'amusai à le disséquer.

Je ne consignerai pas ici les quelques observations particulières que je fis à ce sujet; je me bornerai à dire que je constatai la dimension exagérée de la vésicule biliaire.

Ah! si Gilbert avait été là, comme sa gaieté superficielle, qui profite de tout et qui ne prend jamais simplement les choses, se fût exercée! Comme il eût trouvé naturel que les animaux eux-mêmes se fissent plus de bile en Australie qu'ailleurs!

Le prodige, le monstre de la zoologie dans ces contrées, cet animal étrange, composite, à la fois quadrupède, oiseau, reptile, poisson, véritable symbole d'une terre abandonnée à toutes les races, d'un atelier pour tous les manœuvres, d'un champ pour tous les vices, l'ornithorhynque, est bien la divinité, l'énigme de cette patrie des énigmes. Couvert de poil comme une taupe, ayant un bec de canard ou de cygne, les pieds garnis de palmatures qui dépassent les doigts et les ongles, ovipare ou vivipare, l'un ou l'autre, peut-être tous les deux à la fois, rampant à terre, nageant sous l'eau, creusant des trous, quittant son nid pour son terrier, se nourrissant d'insectes ou de vase, inoffensif selon les uns, venimeux selon les autres, ce phénomène n'est-il pas le génie même des Australiens, des mineurs, des colons? Ne sommes-nous pas tous, comme lui, quand nous arrivons, pleins de contrastes, de doutes, n'appartenant plus à une race distincte, bons ou mauvais, et, comme lui, cachant peut-être un poison sous un ongle, ou bien n'ayant plus la force de mordre et d'égratigner, hideux dans la création, suspects à la créature, dignes de pitié ou de mépris, mais ne pouvant prétendre ni à l'estime sereine ni à l'admiration?

Tout est maudit en Australie. Les plus beaux oiseaux y sont noirs, les quadrupèdes y vivent comme dans un campement perpétuel, et l'ornithorhynque rampe, comme le ré-

sumé de toutes les laideurs et de toutes les misères, à travers les paysages splendides de ce continent, patrie des espérances exagérées et des illusions effroyables.

XXI

Quant à moi, je n'avais plus d'espérance et je ne redoutais plus de désillusion. J'entretenais au fond de l'âme cette colère froide et tranquille, cette résignation amère qui cherche les difficultés et les douleurs plus qu'elle ne les fuit. J'étais sans nouvelles d'Europe. La politique ne m'inquiétait guère, ou plutôt, dans l'impuissance, dans l'éloignement, dans l'abandon où je me trouvais, je ne voulais pas y songer, de peur d'y songer trop. J'avais trop besoin d'alimenter ma colère pour ne pas m'enflammer à la lecture d'un journal, si le vent âpre de l'exil en eût chassé un, même par lambeaux, de mon côté. Aussi voulais-je tout ignorer. Je ne souhaitais même pas la fin de mon exil. Proscrit, je me fortifiais dans l'idée d'une vocation, d'une prédestination fatale.

J'étais retourné aux mines pour travailler, pour vivre; mais je n'avais pas l'ambition de m'y enrichir. Je grattais la terre pour lui demander mon pain, et, le pain une fois tordu dans ma bouche, je m'asseyais, je rêvais, je prenais quelques notes sur le pays, sur le climat, sur les habitants, sur toutes choses.

Je travaillais aussi à une sorte de grande lettre, de mémoire, de confession, que je voulais adresser à ma

cousine. Je n'osais lui écrire directement encore, avant d'avoir reçu une réponse ou d'avoir acquis la certitude qu'elle ne me répondrait pas. Mes dernières lettres trahissaient un amour qui avait pu l'offenser et surtout l'attrister. Elle ne m'en voulait pas, la chère âme, mais elle espérait peut-être que son silence me guérirait, que l'hésitation qu'elle paraîtrait mettre à me répondre me serait un avertissement suffisant, un conseil salutaire.

Rien ne pouvait plus m'être salutaire et profitable. Le silence, en prolongeant l'exil, en l'augmentant, mettait un voile sur mes idées, sans que mes idées changeassent. Cet amour qui s'était éveillé dans la solitude ne dépendait plus de personne, ni de celle qui en était l'objet, ni de moi qui l'avais porté longtemps, à mon insu, caché dans les replis de mon cœur. Je souffrais et j'aimais. Rien ne pouvait m'empêcher de souffrir ni m'empêcher d'aimer; mais la certitude peut-être que cette affection tardive n'était pas maudite de ma cousine m'eût donné plus de force et eût attiédi cette fièvre régulière, normale, qui était ma vie.

J'écrivais donc le soir, quand mon poignet n'était pas trop roidi par le maniement de la pioche : je mêlais des notes, des anecdotes, des dissertations de minéralogie à de purs épanchements. Je n'ai plus ce manuscrit, je dirai plus tard ce que j'en ai fait; mais il me semble qu'il pourrait servir à une curieuse étude de psychologie et qu'il est la confidence d'un fou se racontant lui-même. Je crois sincèrement, peut-être avec trop de présomption pour les raisonnements qui ont suivi, que j'ai eu quelques mois de véritable folie.

Je regrettais que, au lieu d'être une victime, un de ces innocents criminels de la politique dont on se débarrasse arbitrairement, je n'eusse pas été flétri par quelque grosse

condamnation judiciaire. J'enviais les déportés de Botany-Bay; ils avaient une raison d'habiter ce pays, d'y souffrir ou de s'y résigner. Mais moi, de toutes les façons, j'étais trop châtié : c'était, après tout, encore moins la violence de mon sort que son manque de raison qui me frappait. J'eusse accepté la torture d'un châtiment, comme j'irais au-devant d'un sacrifice volontaire, pour faire triompher une cause sacrée, un principe. Mais cette douleur solitaire et sans profit pour personne me choquait comme une monstruosité, comme un blasphème de la nature.

Oui, j'enviais les colons de Botany-Bay ! Depuis 1840, ce lieu a cessé d'être affecté à la déportation. Les anciens condamnés, qui ont fini leur temps, exercent diverses industries : quelques-uns sont devenus fort riches. Hélas! il me faut bien convenir qu'ils ne sont guères supérieurs au reste de l'humanité et que l'expiation ne les a pas perfectionnés.

L'un d'eux, un bourgeois très-décent, très-respectable, qui portait les favoris blancs de la vertu elle-même, qui se faisait une sorte de réputation de bienfaisance par des aumônes nombreuses et habiles, fut poursuivi pour achat d'or à faux poids. La vieille habitude de s'approprier le bien d'autrui l'avait emporté sur le désir, sur l'intérêt même de la respectabilité. Je me hâte d'ajouter qu'il sortit aussi blanc que ses favoris des mains de la justice. Un de ses amis, par esprit de corps, et pour empêcher qu'on ne gâtât la profession d'hypocrite, s'était chargé de désintéresser le plaignant par une large indemnité et n'avait pas eu de peine à réussir. Celui-ci désarmé, la plainte avait été écartée, comme c'est l'usage.

Admirable façon d'exercer la justice, qui n'arme pas de subtilités la vindicte publique, qui supprime les magistrats quand les intérêts positifs sont supprimés, et qui

ne mêle aucune fiction idéale à la grosse réalité de l'égoïsme. Les fripons qui ont mis de côté de belles économies peuvent vivre sans grande inquiétude, et il devient maladroit de jouer au coquin, si l'on n'a pas les moyens de se donner ce luxe-là. Corrompre les gens volés et n'avoir pas à corrompre les juges, on avouera, après tout, que c'est, pour les pays où la justice laisse quelque chose à désirer, un progrès sensible.

Tous les anciens voleurs n'ont pas la chance de trouver une industrie qui les mette à même d'exercer décemment leur intelligence spéciale, et quelques-uns ont été contraints, par le malheur des temps, de s'attaquer vilainement et brutalement à la bourse des passants. Je dois avouer toutefois que le nombre des *convicts* devenus *bush-rangers* (voleurs de grands chemins, batteurs de broussailles) tend à diminuer. On court plus de risques dans certaines maisons de banque et de négoce que sur les routes désertes. Mais autrefois, c'est-à-dire dans les premiers temps de la découverte de l'or, les détrousseurs étaient nombreux, et il y a sur leurs exploits des récits, des légendes à humilier Schinderhannes et sa bande.

Pour ma part, je ne fus jamais accosté; mais quelques-uns de mes compagnons le furent à diverses reprises, et voici la très-authentique anecdote qui date de mon séjour à Mudjée. Elle prouve jusqu'à quel raffinement les bandits anglais poussent leurs spéculations.

Un de ces individus qui trouvent l'or tout lavé au fond des poches des diggers, et qui aiment mieux fouiller celles-ci que fouiller la terre, rencontre un jour un pauvre diable revenant fatigué et d'un air morne vers la ville. C'était un de mes voisins, un Hongrois, que nous n'avions jamais pu décider à descendre dans son trou autrement chaussé qu'avec ses bottes nationales, et qui aimait pres-

que autant la recherche des belles fourrures, pour en doubler des pelisses, que la recherche de l'or. Il quittait les diggins pour un autre métier. Ses outils sur l'épaule, la tête penchée, il marchait tristement, rêvant peut-être à quelque grand ccmbat pour la patrie, quand tout à coup il se heurte au revolver d'un bushranger.

— Donne-moi ton or ! lui crie celui-ci.

On a beau être Hongrois de profession et avoir du courage, l'argument d'un revolver brusquement placé sur la poitrine est fait pour ébranler au premier abord. Mais mon voisin avait l'héroïsme du sang-froid ; il détourna l'arme doucement en haussant les épaules.

— Mon ami, dit-il, je serais bien embarrassé de vous satisfaire. Je n'ai pas de chance ; je descends des *diggins* les poches vides.

— Ah !... Et depuis combien de temps y travailles-tu ?

— Depuis trois mois.

— Comment ! trois mois sans avoir recueilli une parcelle d'or ? reprend le *bushranger*. Tu n'es qu'un fainéant, tu déshonores le pays et ta profession. Tu vas retourne d'où tu viens, et ne t'avise pas de repasser ici les poches vides !

Joignant le geste à la menace, le bandit indiquait du revolver la direction à suivre. Force fut donc au malheureux mineur de rétrograder.

Il est juste de dire que le Hongrois n'obéit, selon toute apparence, que jusqu'à une certaine distance. Il revint assez loin pour avertir les diggers des fâcheuses rencontres auxquelles ils étaient exposés. Quant à lui, il en fut quitte pour un assez long détour.

Maintenant les bushrangers ont déserté les grands chemins. Chose singulière ! rarement, du moins en Australie, ils se mêlent aux travailleurs sérieux. L'or ne leur semble

bon que quand il coûte seulement la peine d'être réclamé aux passants ; ils risquent la corde de la justice ou le pistolet d'un mineur accosté maladroitement ; ils ne veulent pas risquer la fatigue de chaque jour, la vie laborieuse. C'est qu'après tout la corde peut casser, le pistolet peut rater ; mais le soleil est inexorable, la terre est dure, la pioche est brutale, et le métier d'honnête homme passe pour un métier de sot : voilà de bonnes raisons, il me semble, pour dégoûter les voleurs de la probité.

L'or n'est pas, à beaucoup près, la seule richesse minérale de l'Australie. On exploite le cuivre avec de très-grands avantages dans la province d'Adélaïde, et ce métal se rencontre sur plusieurs points, principalement aux environs de Bathurst ; le plomb argentifère est aussi assez abondant du côté d'Adélaïde et de Swan-River.

Une des grandes ressources de New-South-Wales, c'est le charbon de terre que fournissent les mines de Newcastle, petite ville située au nord de Sydney, à l'embouchure d'une rivière nommée *Hunter*. Ce charbon s'exporte jusqu'en Californie : on en approvisionne les navires de guerre de la Nouvelle-Calédonie. Au delà de Newcastle, en remontant le Hunter, la capitale de l'agriculture, Maitland, s'étale avec une majesté bourgeoise dans des plaines d'une fertilité incontestable. La vigne est même cultivée avec succès, et le vin qu'on récolte a quelque analogie avec le tokay.

C'est le hasard qui dota l'Australie d'un de ses produits les plus heureux et qui lui valut sur les marchés d'Europe sa grande réputation pour la laine. Quelques moutons importés d'Irlande, en 1793, furent, par les soins de John Marc-Arthur, croisés avec des mérinos venus du Cap, et l'on obtint ainsi une laine extrêmement fine. Des échantillons envoyés en Angleterre y obtinrent un très-grand

succès, et le gouvernement concéda à M. Marc-Arthur une quantité de terrains considérable, qui le mirent à même de multiplier rapidement le petit troupeau primitif. La station de cette famille est aujourd'hui une des plus riches de la province de Sydney.

Les laines arrivent des points les plus extrêmes de l'intérieur sur des voitures attelées de bœufs, qui remportent dans les stations des provisions de toutes sortes, telles que thé, sucre, etc.... Si j'avais été capable encore d'un sentiment d'envie, si j'avais eu assez d'amour de la vie pour faire un rêve, l'existence de squatter m'eût tenté. La recherche de l'or est une hérésie sociale; mais la culture, mais le trafic du bétail, mais la vie au grand air, à cheval, à la poursuite des troupeaux, voilà la vie normale quand on ne peut pas vivre des clubs et des journaux.

Malheureusement, ou heureusement, il me manquait les premiers éléments de la vie patriarcale; j'eusse été un intendant médiocre, un fermier utopiste. Une seule chose m'eût convenu : les longs voyages que l'on est obligé d'entreprendre pour vendre ou pour acheter du bétail, et les retours périlleux qu'il faut faire, à travers une contrée qui laisse beaucoup à désirer sous le rapport des grandes voies de communication.

Les cours d'eau, les ravins, les grands orages, mille obstacles, font de toute démarche dans ce pays de combats une lutte sérieuse, un conflit. Mais je n'avais pas à changer d'ambition, puisque je n'avais plus même d'ambition. Je travaillais doucement, loyalement; j'accomplissais ma tâche; je faisais mon temps comme un forçat, sans espoir, attendant qu'il plût à un destin quelconque de sortir de la nuit, de briser ma chaîne et de me dire :

— Tu es libre, va mourir en Europe si c'est ta fantaisie.

La mort ! j'y songeais souvent, j'y songeais trop, pendant ce dernier séjour en Australie. Quand on la contemple avec persistance, cette tête creuse qui n'a pas de cervelle et pas d'idées, on finit par la mépriser, par ne plus lui faire l'honneur, et par ne plus se faire à soi-même la honte de la redouter ou de la désirer. Il faut espérer quelque chose pour avoir à désespérer. Le sonnet d'Oronte est une vérité, sous son badinage de mauvais goût. Je plains les malheureux qui se tordent les bras en criant à la vie : *Belle Philis!...* Moi, je n'avais plus même la foi du doute ; j'étais passif et je me croyais résigné.

Le climat de cette partie de l'Australie, je crois l'avoir dit plus haut, est en général tempéré. Les hivers sont doux. S'il gèle quelquefois le matin, c'est par coquetterie, pour mettre des diamants aux herbes qui cachent de l'or; mais on ne voit jamais tomber de neige.

La santé se maintient dans de bonnes conditions. La population des mines, malgré les privations de toutes sortes auxquelles elle est exposée, offre peu de malades. Les enfants se développent très-bien. Ils ont une vigueur ironique, un éclat de beauté qui prouverait aux physiologistes qu'on peut fatiguer le corps sans l'user, à la condition de laisser chômer l'âme.

Or, ces mineurs, si délabrés au physique, n'ont au fond de la pensée qu'une seule ambition, qu'un seul désir qui les préserve du tumulte et du conflit des aspirations contraires. Voilà pourquoi, malgré d'épouvantables lassitudes, une vigueur que la réflexion n'ébrèche jamais les rend habiles à créer une race superbe. Une monomanie est un principe de conservation.

Les maux d'yeux sont les seules épidémies à redouter.

Il faut les attribuer aux torrents de poussière soulevés par les vents, et surtout à la piqûre des mouches. J'ai remarqué un grand nombre d'aveugles à Sydney.

Je dois constater aussi que les colons font de leur mieux pour hâter l'accroissement rapide de la population dans ce pays neuf, qui, avant toutes choses, a plus besoin d'habitants que de capitaux.

Je ne me liai avec personne pendant ce nouveau séjour. A quoi bon augmenter les occasions de deuil et d'adieu? Indifférent au milieu d'une population d'égoïstes, je travaillais, je recueillais quelques parcelles, tout juste de quoi ne pas mourir, en essayant de thésauriser plutôt par la pensée que par mes économies présentes.

Quand j'étais las de la terre, je me redressais, je déposais les outils, je regardais le ciel, non pour lui demander si je l'avais vaincu, ou si lui-même était vainqueur, mais pour aviver l'air de mes poumons et pour me reposer.

Quelquefois, quand le rendement avait été plus que suffisant, je me donnais un jour, deux jours de liberté, de congé; j'entreprenais un petit voyage d'excursion aux alentours, à la recherche des animaux curieux et peut-être aussi des hommes, je veux dire des naturels de l'Australie.

Je ne les craignais pas, ceux-là. Ils ne pouvaient ni me comprendre ni me faire communiquer avec leurs pensées. Dans leur laideur, ils me semblaient d'anciens captifs, des exilés comme moi, des convicts échappés un jour à quelque malédiction de la nature et jetés dans un désert pour y faire peur aux quadrupèdes, en attendant l'arrivée des Européens.

Le grand continent australien ne paraît pas avoir jamais été beaucoup peuplé. Les tribus qui habitaient les lieux occupés aujourd'hui par les colons, en partie détruites ou

refoulées dans l'intérieur, se trouvent réduites à quelques individus errants qui viennent de temps à autre mendier dans les villes et dans les bourgades.

C'est une race d'hommes presque noirs, aux membres grêles, aux cheveux noirs, longs et laineux, au front déprimé, aux prunelles très-saillantes et au nez aplati. On dirait, à leur premier aspect, qu'ils vont s'élancer vers des branches et grimper comme des singes, ou tomber sur le sol et s'y accroupir, comme des idiots. Mais, dès qu'ils se meuvent, une certaine fierté ennoblit leur démarche, et, quand ils courent, ils ont une agilité qui les réhabilite. Les crétins ne savent pas courir.

Malgré leur fond de couleur chocolat foncé, les Australiens se barbouillent encore. Ils veulent rivaliser avec les perroquets noirs ; ils se dessinent un cercle blanchâtre autour des yeux. Quelques-uns, les Alcibiades, se gomment les cheveux pour les diviser par mèches, et d'autres ajoutent à ce cosmétique le luxe de petits morceaux de bois. Longs et maigres, ressemblant à des squelettes tombés dans la suie, ces prédécesseurs des colons se battent entre eux avec un acharnement atroce, comme s'ils avaient autre chose que leur peau à défendre, et comme si les goûts d'anthropophages qu'on leur attribue pouvaient trouver à se satisfaire par la victoire. Ils luttent, par instinct de sociabilité, pour prouver qu'ils sont hommes, et pour la joie de se faire réciproquement du mal.

Le père Gervais, mon ancien associé, eût attribué leur méchanceté à leur maigreur. On ne peut être bon à aimer quand on n'est pas bon à manger : cet axiome de l'anthropophagie est une vérité de l'ordre moral.

Quant à moi, qui n'ai jamais eu à me plaindre de ces pauvres gens, j'ai toujours eu de l'indulgence pour eux. D'ailleurs, je les ai vus se nourrir, et leur hygiène me

défend d'être inexorable. L'opossum est leur grosse nourriture ; le poisson, leur régal ; mais, la plupart du temps, ils vivent de vers et d'insectes. Les Anglais les assimilent à des chiens et les traitent avec tout le mépris que l'on doit à des gens dont on a pris le pays, la nature, la richesse. Mais, si dégradés qu'ils soient, si abrutis qu'ils paraissent, je soupçonne les pauvres noirs de l'Australie de laisser s'éteindre et disparaître leur race par un sentiment vague, confus, de désespoir patriotique, pour ne pas survivre à la patrie conquise.

Patrie ! patriotisme ! Je les retrouverai donc jusqu'aux antipodes les plus sauvages, ces deux mots, ces deux chimères ! Eux aussi, ces pauvres gens, ils meurent pour une idée, sans savoir même ce que c'est qu'une idée !

J'aimais à les visiter dans leurs huttes faites d'écorces d'arbres. Hormis la fabrication de leurs lances et de quelques engins de guerre, ils n'ont aucune espèce d'industrie ; pas plus que les naturels de la majeure partie des îles de la mer du Sud, ils ne font usage d'arcs ni de flèches.

Leur plus curieux instrûment est le boomerang, un morceau de bois plat coudé, qui, lancé en l'air d'une certaine façon, tournoie sur lui-même, décrit un grand arc de cercle, puis revient au point de départ. On peut ainsi frapper un ennemi qui s'abriterait derrière un arbre. C'est en décochant le boomerang que les mendiants cherchent à exciter la curiosité et la compassion des Européens. Pour moi, c'était précisément cet exercice qui me les faisait haïr, et qui, assimilant dans mon esprit ces sauvages à des saltimbanques, me les faisait trouver misérables et abjects, quand ils me paraissaient, au contraire, dignes de pitié, dans leur indolence et dans leur éternel *far niente*.

XXII

On se sert quelquefois des indigènes de l'Australie pour les travaux des stations ; ils s'acquittent en général avec assez d'intelligence des besognes dont ils sont chargés. Ils montent fort bien à cheval, leur maigreur n'est plus choquante, et l'équitation semble pour eux un exercice si naturel, qu'on dirait des centaures rentrés en possession de leur partie quadrupède. On a essayé de faire des plus jeunes des domestiques, et ils ne sont pas plus maladroits, pas plus voleurs que des jeunes gens civilisés. Le gouvernement a voulu plusieurs fois les enrôler dans un corps de police indigène formé pour la sécurité des stations éloignées ; mais la police est une expression bien raffinée pour eux de la civilisation. Aussi a-t-on quelque peine à en obtenir un service régulier et une exactitude parfaite.

J'ai entendu dire qu'on faisait des efforts pour la conservation de ces peuplades. Ce sont des efforts bien malheureux, en tout cas; car ils n'apparaissent guère, et j'ai rencontré des statisticiens qui s'étonnaient gravement de la diminution de ces races sauvages, s'effaçant peu à peu et disparaissant comme les formes vagues du crépuscule humanitaire devant l'aurore, devant le soleil ascendant de la civilisation et du progrès.

A mesure qu'elles perdent du terrain, ces tribus perdent de leurs aptitudes naturelles. Quelque chose s'éteint dans les cœurs et dans le cerveau. Il n'est rien de plus

lamentable que le spectacle de leurs visites solennelles faites aux colons. Tous les ans, au moins une fois, chefs en tête, elles viennent dans les villes chercher des couvertures et des haches, qui leur sont distribuées au nom de la gracieuse reine, comme compensation de la perte du territoire. Les Australiens campent alors dans les environs : les femmes, accroupies, frappent sur des peaux, et les hommes, debout et presque nus, les jambes ceintes de feuillages qu'ils agitent vivement, s'amusent à produire un bruissement particulier.

Quand l'heure de leurs exercices est arrivée, ils s'avancent en groupes serrés, se reculent et se livrent à toutes sortes de contorsions, simulant des scènes de guerre ou imitant les allures des animaux, tels que le kanguroo et l'émou ; d'autres fois, la danse les emporte, la danse dans son inspiration la plus naïve, la plus sauvage. Mais ces mouvements, si animés qu'ils soient, n'inspirent qu'une profonde tristesse. Ces déshérités, ces proscrits de toute civilisation, de toute patrie, n'ont pas le droit d'être grotesques, puisqu'ils n'ont pas de foi, pas d'illusions, pas d'enthousiasme ; pourquoi donc seraient-ils ridicules ?

Mundy, dans *Our antipodes*, raconte qu'il vit un jour un grand parti de naturels, hommes, femmes et enfants, campé derrière une *station*, c'est-à-dire assis devant un feu qu'une écorce d'arbre abritait du vent. Les regards avinés des uns, l'aspect misérable des autres travestis en mendiants, et des signes d'intelligence échangés entre les femmes australiennes et quelques hommes de la *station* lui donnèrent à réfléchir. Il se demanda si cette profonde dégradation n'était pas le seul bienfait que les pauvres sauvages eussent reçu des Anglais ?

Selon Grey, auteur de *Deux Expéditions dans l'ouest de l'Australie*, les indigènes ont plus d'éléments de civilisa-

tion qu'on ne le suppose. Au lieu de vivre, comme l'assurent quelques voyageurs, pêle-mêle, dans une communauté absolue et bestiale, ils reconnaissent les divisions de la famille, et chaque famille est distinguée par un nom d'animal. Les enfants mâles sont fiancés dès leur naissance. Les jeunes filles sont obligées, au premier appel, d'aller habiter avec leurs maris; aucune cérémonie inutile; le plus proche parent de la nouvelle épouse lui ordonne simplement de ramasser le sac en cuir dans lequel elle serre les peaux qui lui servent de vêtement, et de suivre son nouveau maître. C'est là toute la formule d'union, toute la bénédiction.

Ce mariage n'exclut pas d'ailleurs une sorte de prostitution qui commence avec la première jeunesse et qui contribue principalement à développer le mépris national dans lequel vivent les femmes. Quand un homme meurt, sa femme passe à son héritier; le frère hérite de la femme et des enfants de son frère, et les familles qui portent le même nom sont indissolublement unies pour les vengeances à exercer.

Ces sauvages ont certaines faiblesses délicates des Européens les plus civilisés. Ils affectent, par exemple, je viens de le dire, de mépriser leurs compagnes : ils ne font rien pour se les attacher autrement que par le droit, par la coutume, et ils s'en montrent très-jaloux. Les menaces les plus terribles sont portées contre les infidèles, et les infidélités sont presque aussi fréquentes qu'en Europe. La statistique des enlèvements humilierait les aspirations émancipatrices de bien des Parisiennes. C'est là un sujet de luttes et de meurtres. Le mari outragé ne songe pas au repos avant qu'il se soit vengé; on ne le fléchit par aucune offre, par aucune tentation; il faut qu'il tue ou qu'il mutile son rival.

Quand l'honneur conjugal a coûté la vie au séducteur, toute la famille de la victime se met à la recherche du meurtrier, t les plus proches parents se chargent du châtiment ou des représailles. Le coupable, c'est-à-dire la première victime, redevenu martyr après avoir été incidemment bourreau, est amené, entièrement nu, au lieu choisi pour l'exécution; et, sur cette cible vivante, un certain nombre d'individus armés de lances exercent leur adresse. Ce n'est que par des contorsions plus savantes les unes que les autres que le patient parvient à éviter les lances qui lui sont décochées comme des flèches. Lorsqu'il est blessé à un degré suffisant, on lui fait grâce.

Les femmes et les faibles sont les très-humbles serviteurs des forts. C'est le contraire de ce qui se passe en général dans les îles de la mer du Sud, où les ouvrages rudes sont réservés exclusivement aux hommes; mais ce n'est pas le contraire de ce qui se passe en Europe. Tant qu'une femme est jeune et belle (hélas! quelle jeunesse et quelle beauté!), elle est l'objet de poursuites incessantes; et si elle n'a pas un maître spécial, un mari enfin, qui puisse la revendiquer, elle change très-souvent de possesseur. Cette galanterie violente, qui a toute la réalité d'une chasse, ne s'exerce pas sans de grands dangers pour la femme, j'allais dire pour le gibier : les luttes auxquelles la beauté sert de prétexte mettent en jeu des lances, et il est souvent difficile d'échapper à une blessure.

Parmi les causes d'amoindrissement de ces tribus, il faut compter les avortements occasionnés par les exercices et les travaux auxquels les femmes sont exposées, sans compter les infanticides volontaires, que nul ne réprime et qui ne heurtent les préjugés de personne. Il est bon de remarquer cependant qu'on tue les filles plus

volontiers que les garçons : la naissance d'un enfant mâle est même saluée par des réjouissances.

Les femmes bâtissent, ou plutôt dressent les huttes; ce sont elles qui vont à la pêche, tandis que les hommes se réservent exclusivement la chasse. Ils s'avancent en rampant à travers les broussailles, jusqu'à proximité du kanguroo, pour le frapper de leur lance. Quand la pêche, cependant, doit avoir des proportions solennelles, l'Australien daigne y participer, et son adresse se montre au grand jour dans la poursuite des anguilles, qu'il atteint au fond de l'eau avec son éternelle lance. La lance, c'est la seule arme, le seul instrument, presque le seul outil de l'Australien; c'est le fond de la vie sociale, comme *goddam* était le fond de la langue anglaise, du temps de Figaro.

Lorsque les chasses ne sont pas fructueuses, les naturels se jettent sur les gommiers, les racines et certaines graines. Mais le nombre des plantes nutritives est bien limité en Australie : voilà pourquoi l'anthropophagie n'est pas un cas pendable parmi les sauvages de ces contrées.

Le cannibalisme, mis en doute par quelques voyageurs, mais attesté par un plus grand nombre et fort compréhensible d'ailleurs, quand on songe à l'horrible détresse des indigènes, le cannibalisme n'est pas chez eux un moyen habituel, régulier d'alimentation; ils mangent les morts, et ils font quelquefois des morts pour les manger, quand les vivres deviennent rares. C'est en général par les enfants qu'ils commencent, les vieillards ne sont mordus qu'à l'époque des grandes famines.

Il est juste, après tout, de reconnaître, et c'est là un symptôme d'intelligence, que cette nourriture leur fait horreur. Ils s'y résignent par force; ils se cachent pour

grignoter le cuisseau d'un frère, ou le mollet d'un ami, et ils ne se sont jamais laissé surprendre que quand le repas avait pour but les réjouissances en faveur d'une victoire, les célébrations d'un grand triomphe.

Manger son ennemi, c'est là un plaisir avouable et qui, j'en suis convaincu, tenterait à la rigueur quelques farouches anachorètes de la difficile Europe. C'est une expression familière du dictionnaire des passions que de s'écrier qu'on voudrait manger le cœur d'un ennemi. Il n'est pas de gamin de Paris qui n'ait menacé son adversaire, un jour de bataille, de lui dévorer le nez; les Australiens ne se vantent pas par paroles; ils agissent.

Les sorciers, car les peuples abrutis n'en sont pas exempts, les sorciers passent pour être les meilleures fourchettes de l'anthropophagie. C'est à l'aide de cette nourriture, abominable au goût comme à la pensée, qu'ils établissent dans les tribus leur magique influence; et la tradition raconte des sacrifices sanglants restés dans le souvenir des indigènes comme les traits glorieux du beau temps des orgies de l'ancien régime.

Aujourd'hui les anthropophages sont honteux : ils se cachent. Ils se défendent de ce penchant comme d'un ridicule, et, quand on les presse vivement sur ce sujet, ils montrent, avec plus d'esprit qu'on ne pourrait le prévoir, leurs membres grêles, leur peau tannée, comme pour répondre :

— Valons-nous la peine d'être tués, et pouvons-nous être l'ombre même d'un repas?

Manger son semblable n'est pas une croyance. Quelle est, au juste, la foi des Australiens? Il est fort difficile de s'en faire une idée très-nette. Ils ne sont pas communicatifs à ce sujet. Peut-être n'ont-ils absolument rien à dire.

absence de temples, d'idoles, de symbole extérieur, a

fait croire qu'ils ne reconnaissaient aucune divinité. Cet athéisme ne les dispense pas de la superstition.

J'ai particulièrement étudié sur ce point intéressant les quelques indigènes que le hasard me fit rencontrer. Je suis persuadé qu'ils croient à l'existence d'un Être supérieur, cause première de toutes choses : ils ne sont pas éloignés d'admettre une sorte d'âme, d'esprit, distinct du corps et vivant dans lui. A la mort, cet esprit, logé dans l'homme, comme les enfants du kanguroo dans sa poche, s'en va tomber dans un abîme où grouillent toutes les âmes.

Les Australiens sont enclins à la métempsycose. Résignés à s'en aller, ils espèrent le retour, et plus d'un m'a répondu, quand je l'interrogeais sur sa destinée future, qu'il renaîtrait sous la forme d'un blanc. Leurs idées, toutefois, varient beaucoup sur la mort. Selon les uns, la mort est l'anéantissement complet; le corps n'est plus bon qu'à nourrir les herbes si on l'enterre, ou les oiseaux du ciel si on le laisse sans sépulture : selon d'autres, la mort n'est qu'un accident, un changement de costume pour l'âme; celle-ci reste perchée sur un arbre jusqu'à ce qu'elle trouve une forme qui lui convienne. La tradition est, après tout, leur grande règle. Un philosophe a peut-être jadis arrangé les vagues et incertaines cérémonies qui peuvent ressembler à un culte; mais, depuis, on a perdu la raison, le secret de ces démarches et de ces idées. Il font ce qu'ils font parce que les ancêtres l'ont fait avant eux, et, obéissant à la coutume, ils se dispensent de penser, de peur d'innover. Ce sont de parfaits conservateurs : ces noirs ont, en métaphysique, un sentiment de l'ordre que des gouvernements de blancs leur envieraient.

Derrière les grossières ébauches, derrière les suppositions informes qui leur tiennent lieu de théogonie, on entre-

voit, au dire de certains voyageurs, comme une ombre comme un fantôme de la Trinité. Dans certaines tribus, on raconte que tout a été créé par un être tout-puissant, par un homme qui habitait, avec ses trois fils, au-dessus des nuages : d'autres supposent qu'un grand serpent, placé sur une haute montagne, a donné un grand coup de queue dans le vide, et que le monde est né de cette secousse.

Les sorciers, pour donner les préservatifs, pour sauver les gens, multiplient des dangers imaginaires. Toute éclipse est une catastrophe horrible; tout orage est un bouleversement, et le feu écarte les méchants esprits répandus dans l'espace. N'est pas sorcier qui veut. Ces êtres abrutis, que l'on s'habitue à regarder comme le dernier terme de l'expression humaine, imposent des initiations, des épreuves aussi compliquées, aussi sérieuses que les grandes initiations de l'Égypte, à ceux qui veulent devenir sorciers. Ne dirait-on pas que les premiers Australiens ont été des fuyards de l'Afrique, emportant de vagues notions dérobées sur les confins de leurs déserts aux vieilles civilisations, et ayant jeté au hasard sur un continent nouveau, mais improductif, ces germes qui n'ont porté ni fleurs, ni fruits, ni racines, mais qui attestent un lien mystérieux, qui révèlent une affinité secrète entre tous les exilés, je veux dire entre tous les habitants de la terre?

Les sorciers sont des médecins; ils ne guérissent aucune maladie, mais ils savent en communiquer à ceux qui doutent de leur pouvoir, et ils aiment à causer de la pluie et du beau temps, ayant la prétention de dissiper les nuages, d'éteindre la foudre à leur gré. Bon nombre de médecins d'Europe sont assez Australiens sous ce rapport-là.

N'ayant pas de religion, ou n'ayant qu'une religion fa-

cultative et au sujet de laquelle liberté entière est laissée aux consciences, les sauvages n'ont pas non plus de gouvernement. Ce qui prouve une fois de plus aux mauvais esprits que l'un ne va pas sans l'autre, et que l'on n'est pas digne d'être gouverné si l'on ne fléchit pas le genou devant un symbole quelconque. Ce sont généralement les vieillards qui prennent la parole et qui dirigent les débats et les réunions. Cette autorité, je dois le constater en passant, ne semble pas leur être funeste, et je n'oserais affirmer qu'une dynastie anthropophage leur eût été plus utile.

Parmi les missions chrétiennes qui ont cherché à s'établir dans le pays, il en est très-peu qui aient réussi. Les naturels se rendent volontiers aux appels des missionnaires, tant que l'invitation au catéchisme ressemble à une invitation à dîner. Mais dès qu'on essaie de s'adresser à leur tête, et non plus à leur estomac, ils deviennent distraits, indociles, rebelles, et ils retournent à leur nourriture et à leur grosse croyance traditionnelles.

Le culte des morts varie suivant les tribus; ou plutôt je suis disposé à croire qu'il a changé et que les Australiens ont réformé sur ce point leur tradition. Autrefois (les premiers voyageurs l'ont tous constaté), on rencontrait dans les bois des clairières artistement ménagées; des tertres de gazon servaient d'abri aux aïeux endormis, et de petits sentiers sablés circonscrivaient, sous l'ombre des eucalyptus et des melaleucas les cases fleuries de ces échiquiers funéraires. C'était le seul symptôme de mélancolie et de tendresse extérieure que l'on pût saisir chez ce peuple. Les jardins des ancêtres étaient des sanctuaires.

Je ne sais si les mères privées de leurs enfants venaient verser le lait de leurs mamelles sur les tombeaux; mais je sais qu'à la mort d'une mère on enterrait vivant le

jeune nourrisson laissé par elle. Le père lui jetait d'ailleurs la première pierre, à cet innocent sans péché, et les amis de la famille ajoutaient leur poignée de terre. Si par hasard une nourrice voulait se charger du nourrisson, l'immolation n'avait pas lieu, et c'était un meurtre de moins.

Priait-on dans ces endroits charmants, dans ces jardins si verdoyants où flottaient des âmes de cannibales sur des bosquets enchanteurs? Adressait-on quelque invocation à un esprit? Les gens délicats assurent que non ; mais moi, je m'imagine que, de temps à autre, un de ces hommes, fatigué de son abrutissement, devait venir s'asseoir et rêver sur cette tombe engageante des ancêtres et aspirer à l'autre existence, à celle qui se passe dans les nuages et qui est si différente de celle-ci.

Les funérailles avaient lieu jadis avec de grandes démonstrations de douleur. On pleure moins, ou l'on feint de moins pleurer, par respect, par honte des Européens. Chacun poussait des sanglots; les hommes simulaient de grands combats et on enterrait avec ses armes le défunt, la tête au midi, les pieds vers le nord.

Aujourd'hui, cette mode a changé. Les grandes herbes ont poussé sur les tertres fleuris; le sable soigneusement apporté de la rivière a été envahi par les plantes parasites; il n'y a plus de cimetières, il y a des charniers. C'est une façon de protester contre l'invasion.

Quand un homme important meurt, on élève une sorte de plate-forme où l'on laisse pourrir le corps. Les plus proches parents du défunt assistent à sa putréfaction, dans une cabane qu'ils se construisent près de lui. Quand la tête se détache du tronc, sa veuve la prend, la met dans un sac, et la conserve soigneusement pendant tout le temps de son veuvage.

Si le défunt est de peu d'importance, on le place sur un hamac fait de branches et fixé à des fourches plantées en terre. Le cadavre est ainsi exhaussé de plusieurs mètres et mis à l'abri des chiens du pays, sorte de loups-chacals.

Cette sépulture, ou plutôt cette exposition, qui date de l'invasion des Européens, me paraît, dans sa naïveté, avoir un caractère grand et sinistre. La terre est souillée, la vieille terre que l'on remue maintenant à la pioche, à la pelle. Qui sait où l'on peut dormir, où l'on peut pourrir en paix dans le sein de cette mère prostituée, éventrée par les étrangers?

D'ailleurs, les chiens peuvent venir sous les tertres arracher les cadavres à leur dernière demeure et favoriser ainsi la transmigration dans le corps d'un blanc de l'âme d'un Australien. Il n'y a plus de sécurité. Voilà pourquoi on aime mieux livrer aux oiseaux, comme une proie, ces restes qui profiteraient à l'étranger. Plus le cadavre se dissout et se décompose, plus on est fier, plus on dresse haut le hamac qui le rapproche du ciel, afin de mieux dire à la voûte bleue, aux esprits qui la traversent :

— Regardez, voyez, prenez et vengez-nous! Les blancs ne nous laissent plus d'asile ici-bas, nous n'avons pas de dieux qui nous en offrent d'autres là-haut; nous reposons ainsi dans l'espace, exilés du ciel et de la terre!

Quand les oiseaux de proie qui se disputent le corps arrivent de tous les points de l'horizon, c'est une grande joie dans le cœur des Australiens; ils attendent le retour des animaux sanguinaires, comme le captif attend le retour des hirondelles; ils le saluent par des acclamations. Prométhée applaudissait peut-être ainsi chaque matin au vautour qui venait lui déchirer la poitrine, espérant toujours que son dernier souffle s'en irait avec son dernier

lambeau de chair et qu'il serait délivré enfin de son horrible immortalité.

J'ai fait le rêve de Prométhée devant les claies funèbres des Australiens. Combien de fois n'ai-je pas invoqué une douleur suprême ! . . . .

. . . .

Est-ce mon imagination qui m'a fait supposer un commentaire mystérieux sous les actes instinctifs des sauvages de l'Australie? Ne suis-je pas le seul auteur de toute cette poésie lugubre de leur opposition? Ne sont-ils pas bien enchantés, les misérables, de mériter de temps en temps un morceau de pain par des courbettes, par des gambades? Et n'ont-ils pas gagné au moins le droit de mendier à l'invasion des Européens?

S'il en est ainsi, les barbares ont l'intelligence pratique : ils n'embarrassent plus l'intérieur du sol avec leurs dépouilles, pour permettre aux chercheurs d'or de labourer la terre, sans rencontrer de mystification, et ils embarrassent le moins qu'ils peuvent la surface, pour se faire tolérer; car il suffirait de quelques jours de mauvaise humeur de la part des blancs pour que la race entière des noirs fût violemment effacée.

S'il en est ainsi, je leur rends hommage. Ils méritent l'annexion à l'Europe, et j'en suis pour mes frais de mise en scène humoristique.

XXIII

J'ai parlé de la religion, du gouvernement et des mœurs des Australiens; je ne dois pas oublier leur façon de préparer l'action de la justice.

Tous les meurtres doivent être vengés, excepté l'infanticide, qui n'est pas considéré comme un meurtre, mais comme une mesure d'économie sociale. Des observateurs chagrins pourraient supposer qu'ils vengent un assassinat pour avoir le prétexte d'en commettre un autre ; mais ce serait juger sur l'apparence. Ils ont tout juste assez de religion et de gouvernement pour avoir un peu d'équité.

Or donc, quand un homme est tombé sous une lance fratricide, si le meurtrier n'a pas pris la précaution de faire de son estomac le tombeau de ce secret, on laisse mûrir la question pendant quelques jours, et, dès que le cadavre commence à être attaqué par les vers, on épie avec ardeur les démarches de ceux-ci. La direction qu'ils prennent en sortant du corps est évidemment l'indication de la route prise par l'assassin. On obéit à un renseignement si formel, si précis, et le premier Australien qu'on rencontre doit être évidemment le meurtrier. Il est appréhendé et tué, sans qu'il lui soit donné une heure même pour maudire ses juges.

Quant à la défense, elle n'existe pas. On condamne à mort sans le secours d'un avocat. Cette façon de rendre

la justice laisse-t-elle beaucoup à désirer? Voilà une question que je ne me permettrai pas de résoudre; et si la statistique, cette merveilleuse invention européenne, était appliquée aux faits judiciaires de l'Australie, peut-être trouverait-on que l'oracle rendu par d'humbles vers n'est pas toujours inférieur à des verdicts plus médités. Il est juste de reconnaître que l'habitude des circonstances atténuantes manque tout à fait à la loi de Lynch appliquée par les sauvages.

Telle est, aussi impartialement résumée que possible, l'opinion des voyageurs, corrigée et fortifiée par mes observations personnelles sur les Australiens. Toutefois, la plus grande partie de ces détails concerne les sauvages de l'Est; et il faudrait adoucir quelques traits pour représenter les Australiens de la côte Ouest. J'ai déjà dit que M. Grey les traitait avec une certaine indulgence et les croyait susceptibles de retrouver les traces d'une civilisation qu'ils ont perdue, selon lui.

Il est incontestable que, au physique d'abord, les Australiens de l'Ouest n'ont pas cette figure repoussante qui me rappelait les Yahous de Gulliver; qu'une certaine grâce intelligente se laisse entrevoir dans leur physionomie; que les enfants, attirés par les missionnaires dans les écoles, ont paru recevoir sans trop de difficulté l'empreinte d'une sorte d'instruction, et que les facultés perceptives sont beaucoup plus développées chez eux que chez les tribus de l'Est. Mais la différence, après tout, ne vaut pas que je refasse entièrement mon tableau.

Les yeux, par exemple, à la différence d'une allure moins bestiale, sont les mêmes. Les hommes dansent seuls, comme toujours, et les femmes composent l'orchestre, en frappant toujours sur les peaux. Ce qui établit une supériorité en faveur des danseurs de l'Ouest,

c'est que, dans leurs mouvements, ils ne se bornent pas exclusivement à imiter les animaux, et que leur pyrrhique atteint quelquefois à cette gesticulation passionnée qui fait le succès de nos bals masqués. Dans une nuit d'Opéra, à la nudité près, un Australien vaudrait M. Chicard, et je doute que cet Endymion de la contredanse pût rivaliser avec un sauvage sous le rapport de l'énergie et de la résistance à la fatigue.

Les Australiens de cette partie ont des chants et tout naturellement des chants de guerre. C'est la première effusion de l'homme dès qu'il sort de l'abrutissement de l'innocence. On chante et on mime ces *Marseillaises*, en gesticulant avec des lances et en faisant le simulacre de frapper un ennemi.

Quand un sauvage, après une absence plus ou moins longue, revient dans sa tribu, on le reçoit avec un grand cérémonial. Il semble investi d'une dignité nouvelle; il rapporte quelque chose de supérieur aux autres. On a devant soi la notion confuse de l'expérience qui s'acquiert par les voyages; et, sous l'empire d'une idée touchante qui semble solliciter un jugement de comparaison, on soumet à l'exilé de retour le détail des événements accomplis en son absence; on lui raconte ce qui s'est passé, les morts et les grandes chasses, peut-être aussi les bombances occasionnées par le massacre d'un parti ennemi; car il n'est pas certain que ces Australiens choisis et moins sauvages aient plus de répugnance que leurs frères pour l'anthropophagie.

Les enterrements, dans ces mêmes districts, se célèbrent avec plus de pompe. On rencontre moins de hamacs funéraires et plus de tombeaux. Les femmes font semblant de pleurer leurs maris, et, par un abus spirituel mais excessif de la raison, du scepticisme, on égorge quelquefois des

sorciers en l'honneur d'un défunt dont le trépas est attribué à des incantations, à des charmes. Comme dans les tribus de l'Est, la femme et l'enfant sont méprisés et sont transmis en héritage avec la lance et les peaux de kanguroo.

La chasse est l'unique ressource de ces peuplades, et, quand la chasse fait défaut, la gomme et les racines. Ils abattent les cacatoës et les canards avec leur boomerang; ils tuent le kanguroo avec leur lance, et, pour prendre le petit gibier, ils font des battues qui concentrent les animaux dans des broussailles auxquelles on met le feu.

Grands dénicheurs de nids et friands du miel que les abeilles déposent souvent dans les vieux arbres, ils ont une ingénieuse façon de grimper. Les lianes leur sont une aide facile; mais, quand l'arbre est privé de végétation parasite, ils se servent du tomahawk de la manière suivante : à 70 centimètres du sol, le sauvage taille une sorte de marche; 50 centimètres plus haut, il en creuse une seconde, et ainsi de suite jusqu'à la hauteur d'homme.

Quand cette échelle est faite, le sauvage gravit un premier échelon et fait une entaille au-dessus des autres. Ce travail, accompli en quelques minutes à peine, permet de monter à des hauteurs de 15 ou 20 mètres avec autant de facilité que nous en mettrions à monter au second étage d'une maison d'Europe.

J'aurai dit tout ce que j'ai appris sur ces sauvages, quand j'aurai ajouté que certaines tribus arrachent aux garçons les deux dents de devant; on n'a jamais su par quel motif. Le *gna-noung*, c'est-à-dire l'opération qui consiste à percer la cloison du nez, s'explique davantage et est on ne peut plus rationnelle, puisqu'elle permet d'introduire des morceaux d'os ou de roseau, qui sont, comme on peut le prévoir, de délicieux ornements.

Pourquoi ces sauvages de l'Ouest et de l'Est sont-ils, malgré tout, si pauvres, si nus, si déshérités de l'intelligence ? Quel fléau les a frappés ? quelle oppression les a réduits à cet état rudimentaire ? Hélas ! la nature du pays qu'ils habitent a tout fait. N'ayant pas à lutter contre les rigueurs du climat, ils n'ont eu besoin de devenir ni habiles à dresser des tentes, ni ingénieux dans la confection des vêtements. La nudité leur a suffi, et ils s'en sont tenus à la nudité.

L'Australie n'ayant pas d'animaux féroces, les Australiens n'ont aucune précaution à chercher ; c'est de l'homme seul qu'ils se défendent, et l'homme est plus fort qu'eux. Il est le chasseur ; or, le gibier n'a pas le droit de se mettre en rébellion. Les arbres n'avaient pas de fruits ; aucune idée de propriété, d'égoïsme salutaire ne pouvait naître dans l'esprit des sauvages.

Aucune grandeur fulgurante, venue du ciel ou de la terre, ne les terrifiait à certaines heures pour leur révéler ou leur faire chercher une puissance étrangère à l'homme, Providence ou fatalité. Ils ont donc vécu libres, insoucieux, sans effort, maintenus dans l'abrutissement ou s'hébétant peu à peu par l'absence de grandes douleurs.

Tu es donc notre mère, ô souffrance humaine ! C'est donc toi qu'il faut bénir pour cette civilisation, pour ce progrès, pour ce sentiment de notre grandeur morale qui grandit en nous. Les heureux sont donc prédestinés à la stagnation, à l'endurcissement, à la matière ! Il faut donc plaindre ceux qui n'ont pas souffert. Soyez bénis, crimes, violences, meurtres, incendies, pillages de l'histoire : c'est vous qui nous avez légué la belle humanité dont nous faisons partie ! Sans vous, nous ramasserions peut-être encore le gland dans ces sombres forêts où nos aïeux, plus tard, évoquèrent des dieux sur la pierre rougie des

sacrifices humains. Si la souffrance est le motif, l'aiguillon du progrès, la mort doit être le symbole de la perfection. J'ai, par moments, l'ambition de devenir parfait.

On raconte que, vers 1836, des émigrants, abordant l'Australie sur un point nouveau, rencontrèrent un sauvage de haute-taille, ressemblant à un Européen. C'était un ancien déporté, évadé en 1803, et qui depuis trente-trois ans vivait de la vie des noirs, parlant leur langue, suivant leurs usages, mangeant peut-être la même nourriture qu'eux. Au lieu de les entraîner vers la civilisation, c'était lui qui avait été ramené peu à peu à l'état sauvage primitif et qui avait oublié jusqu'à la langue de la mère patrie. On parvint à dégourdir son intelligence et à obtenir de lui quelques détails ; mais il était si complétement naturalisé idiot, qu'on n'eut jamais une métamorphose absolue, un retour à la raison... Voilà pourquoi les Australiens sont muets !

D'où viennent-ils, ces égarés d'un monde meilleur, qui s'en vont pour toujours, et dont il ne restera plus de trace dans quelques années ? Quel vent funeste les a portés sur cette terre dont les rivages sont doux, qui paraît pleine de promesses et qui n'a jamais donné que le désespoir ou la mort ? C'est là une question à laquelle l'ethnographie n'a pas encore répondu. On ne retrouve aucun indice de leur route. C'est une mauvaise graine jetée sur une terre stérile par une rafale venue directement d'Afrique, ou ayant déjà passé sur les côtes de l'Hindoustan.

La langue de ces brutes est de beaucoup supérieure aux idées sommaires qu'elle leur sert à exprimer. Elle a un charme oriental et une science qui dénotent des origines asiatiques ; mais, très-primitive pourtant encore quant à la grammaire, elle n'a jamais été parlée que par des peuples enfants ou retombés en enfance.

Pour les habitudes, les traditions des sauvages, elles prouvent que, s'ils sont venus d'Afrique, ils ont quitté cette terre à une époque très-reculée; car l'usage de l'arc, universel en Afrique, leur est inconnu et semble n'avoir pas existé déjà à l'heure de leur émigration.

Après tout, que leur importe à eux, leur origine, et qu'importe à l'Européen qui les refoule, qui les chasse, qui les écrase sous ses pieds et qui ne leur laisse plus d'asile que cette claie suspendue entre le ciel et la terre, où pourrissent leurs cadavres trop lents à se dissoudre? Ils sont venus de la vie, pour traverser les limbes d'une existence machinale; et, s'ils quittent le crépuscule dans lequel ils s'agitent pour apparaître tout à coup au delà de la mort dans une lumière éclatante et inconnue, quel juge les jugera et leur demandera compte de leur abrutissement, de leur bestialité? Quelle responsabilité peuvent-ils avoir? Ne sont-ils pas les opprimés d'un destin ou les jouets d'une volonté capricieuse s'amusant, pour perpétuer l'ironie, à ces étouffements de la raison, à ces désastres de tout un peuple?

Tout est problème en Australie. Le sol, les arbres, les habitants, les animaux, le passé, l'avenir. Sait-on ce qui se cache dans l'intérieur de ce continent? Est-ce une mer, un volcan, des lacs salés ou le désert dans son aridité la plus complète? Il ne se passe pas d'année qu'on ne erche à pénétrer plus avant, à porter plus loin les dernières limites; mais d'insurmontables obstacles découragent jusqu'à présent la curiosité des Européens.

Le docteur Leitchard, pour ne citer qu'un nom, après plusieurs tentatives infructueuses, ayant essayé dans ces derniers temps de poursuivre ses premières investigations, eut le sort de Franklin dans les glaces. Il dut rester enseveli dans ces solitudes. On ignore encore, au moment où

j'écris, le lieu et le genre de sa mort, causée sans doute par la disette d'eau et de vivres.

Un jour, un malheureux comme moi, dégoûté de gratter la terre pour ramasser l'or, inspiré par le désespoir, pénétrera plus avant que les autres, comptera toutes les étapes, ensevelira tous les ossements accumulés sur le chemin et reviendra dire :

— Ne vous dérangez pas! il n'y a rien que le désert, que le néant visible.

C'est la réponse, le grand secret de tous les mystères humains. La politique, l'ambition, la science, sont des Australies aussi : je les ai traversées la pioche à la main; je les ai déchirées et j'ai versé la sueur de mon front dans le sillon péniblement ouvert. Qu'ai-je récolté? qu'ai-je ramassé? Faut-il envier ceux qui rencontrent par hasard un filon, une veine heureuse? De quel prix payent-ils cette moisson d'or?

Un seul mirage m'avait épargné jusque-là. J'avais eu des amours, je n'avais pas eu un amour; j'avais donné de mon cœur, de mon énergie, de ma fierté, de ma dignité à ces mascarades de la jeunesse qu'on appelle le plaisir et le sentiment. Mais ces pauvres petites orgies m'avaient laissé l'âme vierge; la passion politique seule m'avait pris, emporté et transporté. Mais voilà que maintenant, vaincu, meurtri, épuisé d'illusions et de foi, je sentais renaître et grandir en moi une pensée douce et formidable, le pressentiment encore plutôt que la conviction d'un amour.

Il était bien temps d'aimer, maintenant que je n'étais plus fait que pour la haine! Et cet amour même, impossible, extravagant, cet amour, qui n'était peut-être que la poésie de mon patriotisme, que l'évaporation de mes larmes grossies et colorées par un dernier rayon de sympa-

thie humaine, cet amour, que pouvait-il donc me promettre, me faire espérer?

Je voulais pourtant y songer uniquement... Dans cette vie atroce, égoïste, des mines, quand je souriais, on me demandait si j'avais trouvé un lingot. Mais j'avais seulement retrouvé tout au fond de ma mémoire un souvenir d'enfance, un mot, un éclat de rire, une malice, une caresse de ma cousine! Fou que j'avais été, fou que j'étais!

Pourquoi, au lieu d'abandonner ma jeunesse à des études stériles, à des préoccupations politiques qui m'avaient vieilli et usé, pourquoi ne m'étais-je pas appliqué à aimer cette raison si ferme et si tendre qui m'aurait conservé dans toute la ferveur de mes premiers enthousiasmes? et pourquoi m'avisai-je de l'aimer, aujourd'hui qu'il n'y avait plus ni espoir d'être compris, ni possibilité même d'être entendu?

Qu'a-t-elle dit de mes dernières lettres? Elle ne se sera pas cachée pour lire ces vœux insensés; mais, la tête doucement appuyée à l'épaule de son mari, elle aura murmuré, en commentant à haute voix ces preuves de ma déraison :

— Pauvre cousin! comme il souffre! comme il a dû souffrir!

Ses filles sont grandes : ce seront bientôt des demoiselles à marier. Elles ont reçu une éducation tout à la fois chrétienne, comme la province en donne encore, et rationnelle comme Paris espère en donner. On peut parler devant elles de choses qui ne sont pas d'ordinaire mises à la portée des enfants. Ma cousine, qui veut les prémunir contre tous les dangers, et qui veut se hâter de faire mûrir en elles la conscience du devoir et la science de la vie, les a initiées sans doute discrètement aux orages de mon cœur.

— Mes enfants, leur a-t-elle dit, voilà ce que c'est que de ne pas régler sa volonté.

Et peut-être qu'en famille, le soir, cette mère respectée, cet excellent mari, ces jeunes filles rêveuses et sérieuses qui seront demain des femmes, des conseillères prudentes, me prennent en profonde pitié, et prient tous ensemble pour moi!

Ces rêves, ces évocations tendres, me donnaient par instants de grands accès de courage. Mais, le plus souvent aussi, je rentrais sous mon abri, le soir, le cœur étreint par une inexprimable angoisse.

— Personne ne songe à moi, ni ma famille, ni ma cousine, ni les camarades d'études et de combats! On me croit mort, tombé au fond de l'Océan, perdu dans un gouffre. Pourquoi les démentir? Si je revenais, je trouverais mes amis réconciliés avec leurs vainqueurs, les parents consolés déjà du deuil qu'ils ont porté pour moi. Ma cousine vieillit et se fatigue: il serait ridicule de parler d'amour à une respectable mère de famille qui, dans un an ou deux, sera peut-être une aïeule! A quoi bon troubler la sérénité de tous ceux qui se sont arrangés de ma disparition? A quoi bon retourner? mais à quoi bon rester, à quoi bon travailler, à quoi bon vivre?

Il semblait que le résumé de toutes mes réflexions dût être le suicide; mais on ne se tue pas quand on souffre trop. La lutte a son charme irritant. Je luttais, mais non contre mes compagnons ni contre le sol de l'Australie. J'étais entouré de braves gens ou de coquins qui n'avaient nul besoin de s'occuper de moi. Je n'interrompais mes travaux que pour des promenades, de petites expéditions aux alentours. De temps en temps, des nouvelles politiques de France nous étaient transmises; les bruits de guerre ou de paix venaient défrayer un quart d'heure d'entretien.

Quelques travailleurs du même pays, la pioche sur l'épaule, se demandaient, de temps en temps, au détour d'un sentier, si l'Italie serait affranchie depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique. Puis les deux politiqueurs se regardaient, riaient silencieusement comme deux pauvres augures qui doutent même de leur scepticisme, haussaient les épaules, et continuaient leur route pour aller mordre leur pain et peser les onces d'or qu'ils avaient grattées.

Je passai dix-huit mois ainsi, régulier à ma besogne, aussi régulier à mes rêveries. Je dépérissais du cœur, je ne dépérissais pas du corps. J'étais devenu fort, et, quand il s'agissait d'un poignet solide parmi mes compagnons, on me nommait, je prêtais ma force.

J'avais écrit plusieurs fois à Sydney : j'avais même fait demander à Melbourne si des lettres venues de France ne m'y avaient pas cherché. A Melbourne comme à Sydney, on avait fait la même réponse : « Rien. »

Il n'y a pas de cachot au monde assez épais, assez implacable pour empêcher, un jour, le plus faible, le plus incertain rayon du ciel de filtrer à travers la muraille et de tomber sur le grabat du prisonnier. A Mazas, au mont Saint-Michel, j'aurais reçu des nouvelles; à Cayenne même, on doit avoir sa distribution de souvenirs, de lettres, sa ration de patrie. Mais ici, dans cette solitude, est-ce qu'on peut m'atteindre? Est-ce qu'une pauvre petite lettre n'a pas mille chances de se perdre, d'être froissée, déchirée, anéantie avant de parvenir à mes regards, à mes lèvres? Ma cousine m'a peut-être envoyé tout un journal, toute une série de lettres, au contraire, et le hasard, un accident, un caprice de la poste, une série imprévue de petites causes ont pu reléguer ce monceau, ce manuscrit volumineux, toute cette liasse de tendresse dans le coin d'un bureau, d'un navire, d'un désert!

J'attendis pendant dix-huit mois!!! Un soir que je rentrais un peu plus tard que d'habitude dans mon campement, je trouvai sur ma table une enveloppe jaune, salie, flétrie, mais rayonnante et superbe. C'était une lettre, une lettre d'elle. Les misérables! pourquoi donc l'avaient-ils gardée si longtemps? pourquoi ne m'était-elle pas parvenue six mois, un an plus tôt? On l'avait décachetée plusieurs fois sans façon, non par indiscrétion, sans doute, mais pour voir si elle valait la peine d'être dirigée, malgré tous les obstacles, sur la trace du vagabond qu'elle cherchait; et un peu de compassion, à chaque fois, avait conseillé de remettre un cachet et de laisser passer ce message égaré.

La lettre était arrivée à Sydney pendant mon séjour dans les îles. Un navire l'avait emportée dans tous les parages que j'avais parcourus, et elle revenait fidèlement mais un peu tardivement sur ma trace. Tout fut oublié, tout fut pardonné : pour une heure, la nature redevint clémente, les hommes étaient bons; ma cousine m'écrivait.

XXIV

C'était moi qui pouvais encourir le reproche d'être un ingrat, un oublieux. Comment! depuis plus d'un an, cette lettre, ce souvenir, ce regard, ce serrement de main, ce sourire me poursuivait, et je n'avais pas été au-devant de lui, et je n'avais pas deviné qu'il se meurtrissait à tous les rivages, m'appelant et me disant d'espérer!

Du moins j'en avais eu le pressentiment, puisque malgré tout j'avais eu la force de vivre. Ce que je prenais pour la résignation, pour la résistance de mon cœur contre la destinée, c'était l'influence mystérieuse de cette affection, de cette bonne pensée, errante dans l'univers à ma poursuite et qui ne pouvait pas me laisser succomber.

La lettre de ma cousine était courte, relativement à celles que j'avais reçues ; mais elle était expressive dans sa so briété.

« Je ne m'offense pas plus de votre souvenir et de votre amitié que je ne me serais offensée de votre oubli et de votre abandon, » m'écrivait-elle après quelques compliments sur mes voyages ; « vous souffrez et je vous comprends.

« Rebroussez chemin, mon ami ; le monde est court, la terre est ronde. Il vous faudra refouler la satiété qui vous attend à chaque étape de votre course interminable, pour vous retrouver quelque jour, bien fatigué et bien déçu, à votre point de départ. N'allez pas plus loin, je vous en conjure, au nom même de cette affection que j'accepte, que je réclame, qui ne porte ombrage ni à ma fierté d'épouse, ni à ma dignité de mère de famille, ni à l'innocence de notre intimité d'autrefois.

« Je ne ferai pas la coquette à si grande distance. Je ne vous dirai pas de fuir les séductions des belles dames sauvages... trop peu sauvages, assure-t-on. Je ne crains pas non plus qu'un entêté comme vous se laisse manger par des cannibales ; vous sauriez vous défendre, n'est-ce pas ? Mais je crains les fatigues décevantes, les négoces inutiles ; je crains tout ce qui n'est pas le péril des voyages ordinaires.

« Voilà pourquoi, mon cousin, il faut quitter, à la ré-

ception de cette lettre, les Iles, l'Australie, les déserts, l'inconnu, pour revenir à l'Europe et à nous. Il se peut que vous vous glissiez en France par une fissure de la frontière. On commence à rencontrer quelques visages d'anciens voyageurs rentrés sans trop de faiblesses. On demande la porte, et la porte vous est ouverte. Mais si c'est encore trop pour vous, et c'est ma paresse qui vous donnait le conseil de rentrer, si c'est trop de repasser un seuil sur lequel, en partant, vous avez secoué vos pieds avec colère, eh bien! ne rentrez pas, et nous irons vous trouver, vous rejoindre, vous aimer.

« Mon cousin, vous avez raison, il faut aimer. Est-ce bien moi qui suis l'objet de toute votre tendresse? Je ne m'en épouvante pas, et je n'en suis pas trop fière; j'en suis tout simplement heureuse. Mon mari a eu sa part, mes enfants ont eu la leur : voici la vôtre. J'allais vieillir, m'embéguiner, me préparer à devenir grand'mère; il s'agit bien de cela maintenant que vous voulez de moi pour votre meilleure, pour votre seule amie.

« Je suis devenue rouge en lisant votre lettre, la dernière, celle qui m'apportait tant d'effusion.

« — Il court un danger? m'a demandé Claire, qui vous aime aussi et qui cherchait à interpréter mon émotion.

« — Non, ma fille, lui ai-je répondu; il est en train de se guérir.

« — Est-ce qu'il va se marier? m'a demandé à son tour la curieuse Émilie.

« — Peut-être, ai-je répondu en souriant, car l'idée m'était venue tout à coup que vous aviez l'air de solliciter ma main, comme on dit.

« Le soir, quand mon mari rentra de ses promenades habituelles dans le pays, je lui fis lire votre déclaration. Il ne rougit pas, il ne pâlit pas, il se borna à dire :

« — Pauvre garçon! pourquoi ne peut-il revenir?

« Ce soupir compatissant que j'avais prévu, et dont je vous garantis la parfaite sincérité, me donna de l'orgueil. Qu'il est donc bon d'être estimé et d'avoir la permission de devenir bigame! Vous serez mon mari politique et littéraire, et votre confrère, l'égoïste, auquel j'ai donné ces deux chères filles, dont il est si avare, l'autre, ne sera pas, ne peut pas être jaloux.

« Je ne me moque point; je suis sérieuse, aussi sérieuse qu'on doit l'être quand on sent grandir une espérance de joie parfaite, de bonheur pur, de salut. Vous devenez ma tâche, ma plus grande tâche dans la vie; les autres sont en bon train. Modestie à part, je n'ai plus besoin d'y travailler que pour leur donner l'achèvement, la perfection suprême. Mais je me reprocherais de ne pas vous aimer par-dessus le marché, quand j'aime déjà tout ce qui m'entoure.

« Revenez donc bien vite. Établissez-vous tout près, de l'autre côté de la frontière : nous irons vous voir; j'irai seule, s'il le faut. On vous trouvera un but, une occupation. Vous n'avez plus le droit de me refuser, maintenant que vous m'avez avoué que je devenais responsable de votre âme. Vous verrez comment j'entends cette responsabilité, ce devoir-là! Ayez confiance et aimez-moi, pauvre grand enfant qui avez tant besoin d'aimer et d'être aimé!... »

Cette lettre, qui contenait encore des détails familiers sur la maison, sur le pays, et qui m'envoyait une sorte de consultation optimiste sur l'état de la politique en France, cette lettre, toute bonne et toute charmante qu'elle fût, m'aurait peut-être semblé moins éloquente si je l'avais moins attendue, si j'avais moins redouté de ne pas la re-

cevoir. Je la lisais avec des yeux enflammés par dix-huit mois d'inquiétude, et, ajoutant à toute l'amitié qu'elle révélait les angoisses dont ma cousine avait dû se sentir tourmentée depuis que le message était parti, depuis que la réponse était attendue, je me figurais voir rayonner à travers ces lignes un doux visage plein d'anxiété et de tendresse. J'avais reçu déjà dans les lettres précédentes des protestations qui valaient bien celles-là; mais elles ne répondaient pas à une effusion si complète de mon cœur, et, par un dernier témoignage de la vanité, de la fatuité humaine, il me paraissait impossible qu'on eût pu accueillir mes aveux autrement que par la colère ou par un aveu.

La colère! Est-ce que ma cousine, si ingénieuse à me deviner, pouvait s'irriter de ma franchise? Puisqu'elle me disait de l'aimer, c'était pour m'aimer à mon tour. Sous ces plaisanteries, sous ce badinage auquel son mari et ses deux filles étaient mêlés, ne sentais-je pas le tressaillement d'un cœur tout à moi?

O fragilité de nos ironies! on se guérit donc plus vite de douter que de croire! Je me croyais bien rebelle aux illusions, et voilà que de ces pages écrites par charité sortaient, pour m'envelopper, des illusions nouvelles, les plus jeunes et les plus folles. Non-seulement j'oubliai mes années d'exil, de défaite, d'agonie; non-seulement un flot d'ivresse, comme il en monte au cœur des victorieux après une grande bataille gagnée, me souleva tout à coup, mais on eût dit que je rajeunissais de vingt ans; j'avais des transports d'écolier, et je baisais cette lettre comme Chérubin baisait le ruban de la comtesse.

Je me suis efforcé d'être sincère envers moi-même dans ces souvenirs, dans cette confession; je ne crains donc pas de me contredire et de paraître naïf, après avoir fait bien

des efforts pour me montrer supérieur aux tentations de la vie et blasé jusqu'au mépris de toutes choses. Malheur à la logique! elle deviendrait, si elle pouvait triompher un jour de toutes les défaillances de la volonté, une effroyable tyrannie opprimant tous nos instincts et substituant un mécanisme régulier aux glorieux combats de la destinée. Oui, je me sentis aimant, croyant, jeune, après des années de haine, de doute et de vieillesse anticipée : j'eus la conscience de cette contradiction violente; mais, loin d'en être humilié, je m'en réjouis. Connaître sa faiblesse, c'est accepter un défi; c'est s'avouer qu'on peut encore prétendre à l'héroïsme de la surmonter.

Quelle nuit je passai! Pour la première fois, je trouvai que les étoiles de l'Australie étaient les mêmes que celles de la France. Je les regardai avec ces mouvements intérieurs, avec cet enfantillage de geste et d'expression que toutes les poésies sentimentales ont vulgarisés. Sainte et chère niaiserie! c'est par ce retour aux banalités, aux lieux communs, que l'âme éprouve sa valeur. Les façons éternelles de comprendre et d'exprimer le sentiment paraissent vulgaires aux esprits vulgaires; elles restent toujours belles, comme ce qui est immuablement humain, pour les esprits qui ont l'orgueil et l'ambition de la vérité.

Au point du jour, j'allai trouver le *commissioner* des mines pour lui annoncer que je partais, et que, s'il connaissait un malheureux qui voulût bien m'acheter mes outils, mes objets de campement et continuer mon trou, il eût à me l'adresser le plus tôt possible.

Ce fonctionnaire crut deviner, à l'éclat de mon visage, que j'avais fait quelque superbe trouvaille et que j'emportais des richesses. C'était la première fois qu'un mineur renonçait à ce duel féroce de la convoitise, le sourire sur les lèvres et sans avoir amassé une fortune. J'avouai

que je partais presque aussi pauvre que j'étais venu.

— Alors une grande position vous attend en Europe? me demanda le commissaire anglais.

— Je ne sais pas même où je débarquerai en Europe, lui répondis-je. Je suis toujours exilé de mon pays.

— Ah!

Sur cette exclamation, qui trahissait l'opinion subitement conçue par mon interlocuteur, l'entretien se termina. Évidemment je paraissais un fou. Mais, comme je n'étais pas le premier qui fût venu ou qui fût parti, avec la tête perdue, l'honorable représentant de la reine Victoria me sourit, me tendit la main, et ne s'informa plus de ce que je pouvais devenir. J'étais pour lui un de ces innombrables cerveaux fêlés qu'il comptait au passage. Seulement, ma folie, à moi, était gaie, et d'un bon sens mélancolique je passais à une déraison exhilarante. Mon cas alors était bien grave, je ne valais plus même la peine qu'on s'occupât de me sauver.

Mes compagnons furent plus indulgents. Ils ne m'interrogèrent pas, mais ils m'envièrent. Puisque je partais, c'est qu'un rêve, une autre espérance me faisait changer de direction, et ces pauvres utopistes furent jaloux de mon utopie, qu'ils eurent la pudeur de ménager.

Je vendis mes meubles, mes ustensiles à un Italien. Celui-là paraissait aussi bien fatigué du vieux monde. J'aurais pu lui demander pourquoi il avait quitté sa patrie au moment même où l'Italie se soulevait de son tombeau et faisait de son linceul rougi le drapeau de sa délivrance; mais je savais qu'il y a des réveils patriotiques funestes aux plus purs patriotes, et je me contentai de le plaindre, de lui donner les renseignements indispensables, de le prémunir contre l'effet des déceptions.

— Ne craignez rien, me répondit mon successeur. Je

ne viens pas ici pour m'habituer au pays, aux mœurs et au travail des mines ; je viens, parce que la mort n'a pas voulu de moi en Europe. Ici elle n'a pas été mise en défiance, elle ne me connaît pas, elle aura peut-être moins de scrupules.

— On ne meurt pas ici, lui répliquai-je avec élan, puisque je ne suis pas mort.

L'Italien me regarda, haussa les épaules, me paya et redevint silencieux. Je me hâtai de me rendre à Sydney, et de m'informer d'un navire partant pour l'Europe. Mais, dans ma précipitation, et déshabitué de compter avec les difficultés de la vie sociale, je n'avais pas réfléchi que mes faibles ressources ne seraient sans doute pas une rançon suffisante de mon exil. On transporte en Australie des émigrants à tout prix ; mais c'est autre chose pour ramener ceux qui ont dû s'enrichir. On n'a pas le droit de revenir, sans un million dans son gousset.

J'avais trouvé plus qu'un million ; mais mon trésor n'avait pas cours, et les onces de métal que je pouvais échanger contre de la monnaie étaient loin d'atteindre au prix de la traversée. J'eus recours à toutes les combinaisons, à tous les subterfuges ; les raisons de sentiment trouvèrent les capitaines plus qu'insensibles : on me riait au nez. Cette dernière férocité du sort me tortura cruellement. Pendant une semaine, je parcourus tous les consulats. J'aurais mendié, tant j'avais peur d'être condamné maintenant à l'exil par pauvreté ; mais après huit jours d'anxiété, de courses dans tous les sens, de supplications adressées à tous ceux que je pouvais aborder, au moment où je désespérais, où j'allais accepter un misérable emploi dans la ville, pour économiser sur mon salaire le prix de mon retour, j'appris qu'un navire anglais, l'*European*, en partance pour Edimbourg, cherchait un médecin.

Un médecin ? Ne l'étais-je pas ? J'allai m'offrir. On fut peu exigeant sur les certificats, sur les garanties. J'annonçai que je coupais la fièvre, que je savais saigner. J'avais dans la physionomie, selon l'expression du capitaine, quelque chose d'un homme qui a étudié en *us*. D'ailleurs, le temps était beau, il n'y avait pas grand péril d'épidémie à redouter; le capitaine m'accepta. Une heure après, j'étais installé à bord, et, jusqu'à ce qu'il levât l'ancre, je ne quittai pas le navire, de peur que le capitaine ne se ravisât ou de peur qu'on ne m'oubliât.

Quand je vis disparaître et s'enfoncer à l'horizon les rivages d'un pays où j'avais tant souffert et d'où je n'espérais pas sortir si facilement, je fus soulagé d'un poids immense : il me sembla que le ciel se haussait, que l'atmosphère se faisait plus légère et que j'allais commencer une existence nouvelle.

La traversée fut heureuse. J'eus assez de malades pour opérer des miracles, sans grande difficulté, et j'étais devenu un excellent ami du capitaine de l'*European*, quand je le quittai pour toujours.

En abordant à Édimbourg, mon premier soin fut d'écrire à ma cousine. Je lui annonçais mon arrivée, mon installation prochaine, non pas en Écosse, mais en Angleterre, et je la suppliais de venir au plus tôt, de venir tout de suite me rejoindre. Mais, à peine ma lettre était-elle écrite, cachetée et mise à la poste, qu'une nouvelle bien inattendue modifia mon plan. Un journal annonçait l'amnistie. Nous étions au 20 août 1859. Après sept années de misères, on jugeait que les mauvaises têtes, comme la mienne, avaient dû réfléchir, s'amender et s'apaiser.

J'acceptai comme un fait qui aplanissait la route devant moi cette mesure favorable. Puisque la France m'était ouverte, pouvais-je hésiter ? Je savais bien que quelques-

uns de mes amis, de nos maîtres, auraient plus de scrupules et subiraient, comme une défaite nouvelle, cette offre de concorde et d'oubli; mais je n'avais pas la liberté d'esprit suffisante pour écouter des raffinements de conscience. — « J'y songerai plus tard, » me disais-je dans le tumulte égoïste de ma pensée. Ma patrie, mon devoir, ma foi, c'était elle, elle qui m'avait plaint pendant sept longues années, qui n'avait pas cessé un jour de me prendre en pitié, elle que j'avais méconnue toute ma vie passée, et que je voulais aimer maintenant toute ma vie future.

J'avais de l'argent pour atteindre Londres; à Londres, j'empruntai pour faire la traversée, et, le 25 au matin, je vis se dresser devant moi les côtes de France. Elles me parurent plus roses, plus riantes, plus en fête que jamais. Pourquoi donc ma cousine ne serait-elle pas là, sur la plage, m'attendant? Je lui avais annoncé mon arrivée à Édimbourg, je n'avais pas voulu lui parler de mon retour en France. Mais n'a-t-elle pas dû le prévoir? Mais ne sait-elle pas que je ne puis vivre désormais loin d'elle? Oui, elle est là; c'est elle qui vient au-devant du bateau à vapeur, sur la jetée... Ne secoue-t-on pas un mouchoir? N'est-ce pas une mère avec ses deux filles que j'aperçois?...

Personne ne m'attendait à Calais... personne ne m'attendait à Paris. Pourquoi donc aurait-elle quitté son ménage? pourquoi donc serait-elle venue avec son mari ou avec ses enfants? Il y a si longtemps que sa lettre est écrite qu'elle en a perdu la mémoire, ou plutôt, car ce blasphème ne fut qu'un éclair, je me disais qu'elle était malade sans doute, que je ne connaissais pas tous les devoirs de la famille, et que, avant de se disposer à partir, il y avait mille précautions, mille arrangements à prendre.

Eh bien! j'irai, je ne tarderai pas un jour; j'arriverai le soir, le matin, comme un fou, comme un enfant prodigue; je heurterai à la porte : C'est moi! c'est moi! et j'entendrai, parmi tous les cris poussés à ma vue, son cri à elle, cette voix qui m'ira jusqu'au fond de l'âme, et, dans toutes ces étreintes, je sentirai la sienne!

Que de choses j'ai à lui dire du regard! Comme ma main lui fera comprendre, en serrant la sienne, tout ce que j'ai souffert par le désespoir, tout ce que je veux espérer!

Je traversai Paris en pensant aux sauvages de l'Australie. Je n'étais pas plus étranger aux magnificences de la capitale qu'ils ne l'étaient à la civilisation dont ils voyaient en nous le reflet. Quel changement! Comme les journaux avaient raison de louer cette ville superbe, et comme on avait bien fait de nous tenir sept ans à l'écart! Nous aurions dérangé les ouvriers, fait crouler les échafaudages de ces palais et marché sans doute dans les plates-bandes de ces beaux jardins. . . . .

Maintenant que tout était fini, on avait pu nous laisser revenir sans crainte; nous n'avions pas besoin de promettre d'être bien sages. On voyait à nos cheveux blanchis, à nos visages plus sérieux, à nos corps pliés sous le vent de l'exil, que nous le serions!. . . . .

Je pris le chemin de fer et j'arrivai le soir du même jour dans le bourg de X..., où habitait ma cousine. Je me fis descendre à une station précédente, à une lieue et demie : j'avais peur de tomber brusquement dans le pays. On me reconnaîtrait à la gare, on saurait que je suis de retour, on la préviendrait, elle que je veux surprendre, que je veux du moins préparer moi-même!.

... Et puis tout ce voyage depuis l'Australie a été une course si rapide, que je ne me suis pas encore, pas assez

recueilli : j'ai besoin de méditer mes premiers mots, de n'effrayer personne, de repasser dans ma mémoire tout ce que je veux dire.

D'ailleurs, je dois une visite aussi à cette campagne qui m'a aimé et que j'ai aimée... sans le savoir. Je veux retrouver, à la douce clarté de la nuit, les chemins que je prenais pour revenir en hâte à la maison de mon oncle, où l'on nous attendait, ma cousine et moi, pour nous gronder, quand les jeux avaient trop duré, quand nous rentrions fatigués de la pêche. La voilà cette rivière qui semblait si grande quand nous étions si petits, et qui récélait tant de monstres pour nous engloutir. Voilà le sentier à travers les vignes dans lequel ma cousine se blessa un jour contre un caillou. Elle ne pouvait plus marcher, je la portai en riant; je faisais le brave et non pas le galant; je voulais montrer ma force, beaucoup plus que ma gentillesse. On me félicita sur ma bonté, et j'avais maudit tout le long de la route la lourdeur du fardeau. Je reconnais tout; la campagne ne change pas; on n'a pas besoin de l'embellir.

Comment! ce vieillard que je saluais, il y a dix ans, tous les soirs, en passant devant sa porte, il n'est pas mort? Le voilà à la même place; je passe, et il me dit : Bonsoir! d'une voix qui m'a suivi autour du monde et que je croyais avoir oubliée. La senteur des prés, les odeurs qui montent à travers les haies, jusqu'aux plis du terrain, jusqu'aux ruisseaux que je devine dans la nuit, je retrouve tout. Je sais qu'il y a un tas de pierres à dix pas d'ici; voici le puits; voici la clochette qui annonce un acheteur dans le bureau de tabac.

J'entre dans le bourg : il est bien le même; on ne s'est pas encore avisé de le paver; j'ai trois rues à compter jusqu'à celle qu'habite ma cousine. J'abaisse mon grand

chapeau de voyage sur les yeux. La lune est si blanche qu'on se voit comme en plein jour, et je me croirais maudit, si quelqu'un me reconnaissait avant elle...

Quelle idylle! Me suis-je moqué, au théâtre, de ces retours traditionnels du soldat, du prisonnier, du voyageur! Ils descendent tous de la même manière le coteau; ils ôtent tous invariablement leur chapeau par un geste de salut qui ressemble à une courte prière; ils cherchent tous la chaumière paternelle et chantent le même air, à la même place. Redite éternelle! j'imite avec une émotion profonde les vaudevilles, les mélodrames, les opéras-comiques dont je me suis tant moqué! Si j'étais un ténor, je pourrais chanter mon grand morceau; je ne suis qu'un pauvre voyageur, bien las de toutes les façons.

Je regarde en silence, je ris dans la nuit. Est-ce un rire, est-ce un sanglot que j'étouffe? Pauvre stoïque, tout à l'heure tu auras besoin de toute ta présence d'esprit, de tout ton courage. Aie donc la bonne foi de t'avouer vaincu, de t'asseoir sur cet arbre couché et de verser en secret, devant cette nature tendre et muette qui te regarde avec compassion les larmes que tu gardes depuis sept ans!

XXV

Oui, je pleurai dans cette nuit douce : je bénis ces maisons dans lesquelles j'entrerai demain en plein jour; je bénis la pensée qui m'avait fait revenir du fond de si effroyables déserts. La véritable amnistie, pour moi, c'était

cette lettre qui m'avait rouvert les sentiers où les autres hommes cueillent la joie, l'amour, l'espérance, e d'où j'avais été si longtemps chassé. Ce que je sentais en moi de pardon et d'effusion, malgré les résistances mesquines d'un esprit railleur et sceptique m'accablait et m'épouvantait presque. J'avais peur de redevenir tout à coup si bon! Un instinct opiniâtre me disait confusément que je me livrais à de nouvelles déceptions et que je me préparais de nouvelles tortures ; mais je n'écoutais que la voix naïve qui chantait l'hymne du retour, et, si j'avais su prier, j'aurais, comme un enfant, fléchi le genou, joint les mains et répété des formules.

Après tout, le regard que j'envoyais à la nuit bleue était une prière aussi, la plus éloquente et la plus sincère, car elle s'exhalait à mon insu ; car elle se dégageait d'une extase que j'aurais voulu dominer et qui m'entraînait.

Quand j'eus renouvelé connaissance avec le bourg de X..., je me levai, après quelques minutes de repos, de l'arbre renversé sur lequel je m'étais assis, et je me dirigeai, le cœur palpitant, vers la maison de ma cousine. Il était bien près de dix heures. Tout le monde dort sans doute, me disais-je ; elle seule ne dort pas. Par un pressentiment, si elle n'est pas malade, elle veille, elle m'attend, elle m'écrit ; sa fenêtre sera doucement entr'ouverte ; j'apercevrai une faible lumière, ce rayon qui m'a conduit du fond de l'Australie, et qui, dans cette nuit étoilée, deviendra une étoile de plus. Me voici à l'angle de la rue. Je ferme les yeux pour tourner. Quand je relevai la tête et quand je regardai, je fus ébloui.

J'étais à quelques pas de la maison. Les fenêtres d'une grande pièce au rez-de-chaussée, qu'on appelait la *salle*, quand j'étais enfant, et qu'on devait maintenant appeler le *salon*, laissaient s'échapper un grand bruit de voix et de

musique. Dans le jardin, des paysans endimanchés remuaient de la vaisselle; des lanternes de couleur tremblaient dans les arbres, et de chaque côté de la porte d'entrée, pour indiquer le passage aux voitures qui amenaient des invités, des lampions posés sur les bornes envoyaient leur fumée au nez des curieux.

Je m'arrêtai confondu, stupide, prêt à rire ou à tomber foudroyé. Était-ce moi qu'on attendait? Ou bien, par un sarcasme infâme, se hâtait-on de se réjouir avant l'arrivée du sombre revenant? Est-ce pour le veau gras de l'enfant prodigue que tous ces voisins sont accourus? Pourquoi l'a-t-on mangé sans moi? Je me suis trompé : ce n'est pas la maison que je connais, où je suis venu tant de fois! Peut-être l'a-t-on vendue!

Mais non; tandis que je regarde, et que, perdu dans mes suppositions, je cherche à me souvenir si ma cousine ne m'a pas parlé dans ses lettres d'une fête prochaine ou de la vente de sa maison, je la vois passer elle-même, rayonnante au milieu du rayonnement. Les fenêtres lui font un cadre : je la rêvais moins belle et plus triste. Elle paraît heureuse, avec cette mélancolie sur le front et dans les yeux qui n'est pas le remords, mais qui est au contraire l'ivresse suprême de la joie. Elle a des fleurs sur la tête; une robe de mousseline claire fait valoir sa taille que je croyais trop mince et qui se révèle dans toute sa plénitude exquise.

Cette admiration qui me saisit donne une réalité ardente au rêve de mes sept années d'exil; mais, en même temps, une douleur aiguë, une sorte de jalousie me mord le cœur. Pourquoi semble-t-elle heureuse, puisqu'elle ne m'a pas revu encore? Pourquoi rit-elle, puisque je viens de pleurer?

Faut-il fuir? faut-il entrer? Le rôle de statue du com-

mandeur, de spectre, d'apparition vengereresse ou seulement indignée, est une des tentations les plus fortes de l'homme. Ce grand enfant, qui passe sa vie à avoir peur des croquemitaines, ne trouve rien de plus héroïque que de jouer, quand il le peut, ce personnage à son tour. Je conçus l'ambition d'entrer dans cette maison toute en fête comme un reproche; personne ne me demanda où j'allais; les domestiques étaient occupés aux restes du festin.

Dans le vestibule, je reconnns une grande carte géographique qui avait été notre effroi dans notre enfance, et sur laquelle les mouches s'étaient acharnées plus que nous; elles y avaient semé des villes par milliers. Il me sembla que, sur cette mappemonde, l'Australie était plus jaune, c'est-à-dire plus salie que les autres parties du globe. Qui donc avait mis souvent son doigt à cette place et l'avait usée en disant :

— C'est là qu'il est; c'est de là qu'il doit revenir !

Avait-on suivi l'itinéraire avec soin ? Avait-on bien fait les calculs ? Alors on devait m'attendre; la mappemonde était inutile, je rapportais la moitié du globe à la plante de mes souliers. Qu'on ne m'attende plus, me voici !

Je poussai la porte.

On se mettait en place pour danser, et le musicien de village qui dirigeait l'orchestre frappait avec son archet sur le bois de son violon. Ce signal provoqua un léger silence, qui contribua à la solennité de mon apparition. J'entrai. Mes pieds étaient blancs de poussière, ma barbe était longue, mes habits flétris. On pouvait me prendre pour un mendiant; et je vis bien, à la contraction des sourcils, aux instincts de menace qui se trahirent sur la physionomie des premières personnes auxquelles je me montrai, qu'on croyait voir en moi un malheureux réclamant du secours ou de la pitié.

J'allai droit à ma cousine qui ne me voyait pas, et qui, debout, la tête inclinée vers une jeune femme assise, semblait lui parler avec amitié.

— Voulez-vous m'accorder la première contredanse ? lui dis-je de la voix la plus douce que je pus trouver.

Elle se retourna avec une lenteur qui n'était que l'embarras de son émotion. Ses mains se mirent à trembler, une étincelle qui devint une larme parut dans chacun de ses yeux ; elle était pâle, mais elle souriait.

— Vous ! vous ! ah ! c'est vous ?

— Vous ne m'attendiez pas encore ? demandai-je avec trouble, sans oser montrer la colère qui m'avait assailli d'abord ou la profonde tendresse qui me sollicitait maintenant. J'arrive trop tôt, n'est-ce pas ?

— Vous arrivez trop tard, mon ami ; vous avez manqué à notre fête.

— La fête n'était donc pas pour moi ? repartis-je avec raillerie.

Ma cousine me regarda, étonnée, parut se souvenir, comprendre, et, prenant ma main avec une sorte d'autorité maternelle, elle m'obligea à saluer la jeune femme avec laquelle elle parlait quand j'étais entré.

— Nous marions une de mes filles, mon cousin ; faites votre compliment à madame Claire.

Je regardais celle que j'avais quittée, quand elle n'était qu'une enfant, et que je retrouvais maintenant jeune femme, sérieuse et rougissante, sous sa couronne de mariée. C'était le portrait de sa mère ; c'était la vision d'une fiancée que j'aurais pu, vingt ans auparavant, espérer, demander et obtenir pour moi. Ma cousine semblait, en se contemplant elle-même dans sa fille, me faire admirer ce que j'avais perdu et ce que je ne devais plus disputer à personne.

Claire me tendit son front, que j'effleurai à peine de mes lèvres.

— Pourquoi n'êtes-vous pas arrivé pour l'heure de la messe ? me demanda-t-elle.

— Ah ! si j'avais su ! balbutiai-je malgré moi, et attendri par le charme, par l'imprévu de cette réception.

Le mari de ma cousine s'était approché.

— Enfin ! me dit-il en me frappant amicalement sur l'épaule, nous vous tenons, vagabond !

Je m'étais répété dix fois, en venant de la station voisine, que j'éprouverais quelque embarras à saluer mon cousin, à accueillir ses avances ; mais je sentis tout à coup que son intervention me tirait au contraire d'une situation gênante. Lui, je ne craignais pas de l'embrasser. Je l'étreignis avec force, avec abandon. Il y avait si longtemps que je n'avais serré personne contre ma poitrine ! Je l'embrassai pour lui, je l'embrassai pour sa femme, je l'embrassai pour ma patrie, pour tous ceux que je revenais chercher.

Claire avait fait un signe à son mari. C'était un jeune homme à physionomie placide, mais au regard honnête, loyal ; il venait d'être nommé notaire, et, tout naturellement, il lui avait fallu songer au mariage, après l'acquisition de l'étude. Le hasard pouvait plus mal servir l'enfant de ma cousine. Ce jeune officier ministériel promettait toutes les vertus nécessaires.

— Vous l'aimerez aussi ? me demanda la jeune mariée en me le présentant.

— Laissez-moi d'abord en être un peu jaloux, répliquai-je en donnant une poignée de main à mon nouveau parent.

Claire rougit avec un sourire, et se retourna pour appeler Emilie. La plus jeune sœur était allée donner quelques

ordres à la cuisine, à l'office, et elle rentrait au salon tenant d'une main dégantée un petit gâteau dans lequel elle mordait avec toute l'activité de ses jolies dents. Emilie formait un contraste absolu avec sa sœur, avec sa mère. Brune, vive, les yeux étincelants, les lèvres vermeilles, elle avait l'espièglerie, l'esprit hardi, la franchise mutine, quand les autres représentaient la douceur ferme et prudente.

Elle accourut à l'appel de Claire, et, en m'apercevant, elle resta la bouche béante, la main levée avec le gâteau qu'elle regardait presque en même temps que moi. Son bouquet de demoiselle d'honneur tremblait à sa ceinture sous la palpitation de sa poitrine. Elle avait dix-sept ans, mais elle semblait n'en avoir que quinze, tant il restait d'ingénuité enfantine dans tous ses gestes et dans sa physionomie.

— Tu ne l'embrasses pas ? lui dit son père.

— J'attends qu'il m'embrasse, répondit-elle.

Comme je m'approchais, elle voulut débarrasser sa main et ne fit qu'une bouchée du reste de son gâteau. Je sentis ses joues gonflées, car ce fut sur les deux joues que je lui donnai deux gros baisers fiers et joyeux.

Je n'avais plus d'amertume, j'étais dompté par tant de bonne grâce. Le bal se trouvait interrompu : le cercle s'était élargi d'abord autour de nous. On avait cru à l'arrivée tardive d'un parent, d'un invité qui avait manqué le chemin de fer ; puis mon nom avait circulé. On se souvenait de mon exil. L'espèce de rôle politique que j'avais joué en 1848 dans les comités électoraux m'avait créé autrefois des relations ; j'étais venu d'ailleurs si souvent dans ce pays !

— Prenez garde, dis-je à ma cousine, j'ai troublé la fête ; je vais mettre en déroute vos danseurs.

— La fête! me répondit-elle simplement, vous la renouvelez pour moi. Je commençais à devenir mélancolique : il s'en fallait de bien peu que je ne fusse maussade. Mais vous avez raison ; un bal de noces n'a de tristesse que pour une mère. Nos amis sont là pour s'amuser. Venez, mon cousin ; remplacez-moi, vous autres !

— Reviendrez-vous finir le bal avec moi? me demanda Émilie.

— Je ne sais plus danser que la danse des anthropophages, répondis-je en essayant de plaisanter.

— Eh bien, vous me l'apprendrez.

Mon cousin me conduisit jusqu'au seuil du salon, me serra la main, m'abandonna à sa femme et rentra dans le bal.

— Où vais-je vous installer? me dit ma cousine, quand nous fûmes dans le vestibule.

— Je vais à l'auberge, si je suis un embarras...

— Ingrat! répliqua-t-elle. Vous ne comprenez pas que je suis trompée dans mes calculs. Je me dépêchais de marier ma fille, pour partir, dans un jour ou deux, à votre rencontre. Vous auriez été, mon ami, une diversion au gros chagrin qui suit toujours un bonheur comme celui-ci. N'osant vous espérer pour la noce, je voulais que la noce fût terminée, que tous mes devoirs fussent remplis. Je prévoyais qu'en venant de si loin vous seriez bien exigeant, et je voulais être tout entière aux exigences de votre amitié.

Ma cousine me parlait avec une voix simple et bonne, sans arrière-coquetterie, et je sentais cette fièvre d'amour qui avait redoublé à son aspect se glacer sous l'influence de cette sérénité.

— Mais tous mes projets sont dérangés, reprit-elle. Vous tombez juste entre deux danses! Votre chambre n'est pas prête; celle que je vous destinais...

— Eh bien?

— Eh bien, vous ne l'aurez qu'après le départ des jeunes mariés, continua-t-elle en rougissant. Le bureau de mon mari est encombré des meubles du salon : c'est là, pourtant, si vous voulez bien le permettre, que je vais vous conduire. Il se peut que vous couchiez sur une table; mais à la noce comme à la noce. Vous avez dû coucher plus durement que cela dans vos courses...

Et, mêlant de jolis rires à ses douces façons de m'expliquer tout, ma cousine prit un flambeau dans la grande cuisine, pour m'installer dans le bureau de son mari.

C'était une petite pièce au rez-de-chaussée. On y avait entassé des canapés, des tables, un piano...

— Je me trouverai fort bien ici, dis-je en entrant. Voilà l'essentiel, un dictionnaire pour traversin, et pour horizon ce portrait.

Je montrais un assez beau portrait de ma cousine à l'âge de Claire. Elle était aussi en costume de mariée.

— On dirait ma fille, répondit-elle en souriant.

Le portrait de mon cousin servait de pendant. Je m'abstins de le montrer; mais sa vue m'avait blessé. En cherchant à déranger les meubles, nous fîmes glisser un fusil de chasse qu'on avait décroché de la salle à manger et placé debout contre un fauteuil. Je tressaillis.

— Vous devriez faire emporter cette arme... Si je m'en servais!...

— Elle n'est pas chargée, répondit en riant ma cousine. D'ailleurs qui donc tueriez-vous?

— Quand ce ne serait que moi.

Elle haussa les épaules, alluma deux bougies, me fit apporter à souper, et, s'asseyant en face de moi :

— Comme nous allons bien causer! reprit-elle en croisant ses deux bras. Comme nous avons des choses à nous dire!

— Je vous ai tout dit, moi !

Elle eut comme un voile d'une seconde sur le visage.

— Vous m'avez dit que vous m'écouteriez docilement, mon cousin; voilà ce qui m'a frappé et ce que je n'oublierai jamais. Mais ce sont vos aventures, le récit détaillé de vos voyages, de vos misères, que je réclame. Vous en ferez un livre, n'est-ce pas?... Êtes-vous bon de m'avoir obéi!... Et comme l'amnistie est arrivée à temps!

— Suis-je vraiment amnistié, repartis-je, sans trop savoir ce que je disais.

— Mais oui, sans doute, vous l'êtes... Vous ne pensiez pas que j'avais une fille en âge d'être mariée, n'est-ce pas? On nous a demandé Claire : je voulais attendre encore, mais la chère enfant s'est prononcée si résolûment que nous avons cédé. Quant à Émilie...

— Oh! elle a tout le temps devant elle; rien ne presse, murmurai-je. Vous pouvez attendre.

— Nous attendrons... nous vous attendrons, si vous le voulez, mon cousin.

— Moi!

— Je cherche à vous tendre des piéges, à vous faire oublier tout ce passé... bien passé. Comme j'ai souffert! comme j'ai eu de la peine à vous faire revenir!

— Vous n'avez eu qu'un mot à dire pour cela, ma cousine; vous m'avez permis de vous aimer.

J'avais fait cette réponse sans calculer au juste la valeur de chaque terme et en cédant plutôt à l'obsession d'une sorte de réminiscence qu'à un mouvement nouveau de ma pensée.

Ma cousine rougit, fit un geste pour se lever et pour sortir, puis, affermissant son regard et redressant la tête avec une simplicité qui eût désarmé don Juan :

— Avais-je donc besoin de vous permettre les souve-

nirs de votre enfance, mon ami? J'ai été une sœur pour vous, je veux l'être encore ; il n'y aura pas au monde un cœur plus dévoué que le mien.

— Une sœur! répétai-je avec découragement.

— Vos sept années de voyage vous ont rendu bien difficile, mon cousin. Vous verrez quelle part je vous réserve; je ne vous demande plus qu'un soir de patience. Nos violons vous empêcheront-ils de dormir? S'ils vous tiennent éveillé, repassez en esprit toutes vos courses, et dites-vous bien qu'elles sont finies. Nous le voulons...

En me parlant ainsi, avec une animation caressante, avec une vivacité qui voulait obtenir de moi une promesse, un gage pour l'avenir, ma cousine s'apprêtait à sortir. Je la regardais sans lui répondre; je la trouvais, ce soir-là, admirablement belle. L'ivresse de toutes mes douleurs et de mes dernières illusions me monta au cerveau.

— Quelle part assez grande pouvez-vous me réserver qui rachète mes misères? m'écriai-je en m'avançant vers elle les bras tendus. C'est votre affection tout entière, c'est vous sans réserve que je viens vous demander.

— Vous êtes toujours un utopiste, mon ami, me répliqua ma cousine avec un sourire de pardon qui corrigeait l'ironie de ses paroles. Ce n'est pas à moi qu'il faut me demander pour le surplus; c'est à la fille qui me reste... c'est à mon mari.

Elle ouvrit assez vivement la porte et sortit. Je retombai assis, honteux de cette brutale mise en demeure de mon égoïsme, accablé de cette sereine et implacable amitié. Son mari vint me surprendre et achever le trouble qui s'emparait de moi. Il s'installa familièrement, fatigué, disait-il, de faire les honneurs de la fête, enchanté d'avoir vu sa femme le suppléer.

— Nous avons échangé nos plaisirs, me répéta-t-il

plusieurs fois en me frappant sur le genou ; ma femme babille avec nos invités, et on lui fait des compliments superbes sur la jeune mariée. Moi qui trouve que tous ces compliments ne valent pas la moitié du bien que je pense de Claire, je ne m'amuse pas de ces fadeurs, et je suis venu vous dire, mon cousin, que nous sommes enchantés de vous voir. Si nous avions pu vous espérer, vous seriez de la cérémonie, on vous eût attendu, car on vous aime terriblement ici, tout le monde, moi, ma femme, mes deux filles. Si mon gendre ne devient pas jaloux, c'est qu'il n'est pas plus bête que moi ; mais, en vérité, Claire ne parlait que de la crainte de vous voir épouser une femme sauvage. Demain, nous causerons des choses sérieuses ; ce soir, nous sommes à la noce...

Et mon cousin, très-ému par la gaieté du repas ou par une douleur secrète, à l'approche terrible de l'heure qui rompt en quelque sorte la paternité pour le mariage, mon cousin ne tarissait pas en aimable verbiage. Il me tint compagnie fort tard dans la nuit. Peut-être avait-il reçu la commission de ne pas me quitter ! Il fut sans miséricorde pour mon sommeil. On aimait mieux me fatiguer que me laisser réfléchir et penser.

Je m'endormis pourtant, vaincu par ce tête-à-tête, et je rêvai de Gilbert, mon ancien compagnon. Il m'offrait ironiquement, pour combler le vide d'un veuvage dans lequel j'étais tombé sans le savoir, sa femme Mica, restée à Wallis. Je m'éveillai mécontent de cette vision, plus mécontent d'avoir dormi, et très-embarrassé du rôle que j'allais jouer dans la maison.

Tout le monde pourtant s'efforça de m'aplanir les difficultés. Ma cousine, très-pâle, sans que j'eusse la fatuité de m'attribuer les symptômes d'une mélancolie dont le mariage de Claire était le véritable motif, s'informa de

ma santé, comme si j'étais son hôte depuis quinze jours. Émilie, qu'un secret instinct de pudeur engageait à s'éloigner avant le réveil de sa sœur, me proposa une belle promenade en attendant le déjeuner; mon cousin vint au-devant de nous pour le retour. Il y eut deux ou trois repas, ou plutôt un seul repas en trois parties, qui dura la journée entière; les invités, les parents éloignés, qui avaient couché dans la maison, s'en allèrent un à un; les jeunes époux eurent besoin du concours de ma cousine pour leurs apprêts; on m'employa à de petits services intimes, sans me consulter; on feignit de croire que j'étais un excellent automédon, et ce fut moi qui conduisis la carriole, pour transporter M. le notaire et sa femme dans leur nouveau domicile........

Une semaine s'écoula, s'envola ainsi de ma vie, et, au bout de huit jours, quand la maison n'eut plus que ses habitants ordinaires, quand je me retrouvai entre ma cousine et son mari, en présence d'Emilie qui me souriait, je compris que ce serait une folie et une lâcheté de vouloir aspirer à autre chose qu'à l'amitié, à la pitié de ces êtres compatissants; les orages qui s'étaient réveillés dans mon cœur devaient y mourir. A qui donc aurais-je demandé de l'amour dans cette maison où le sentiment du devoir régulier, paisible, maintenait une température douce, une fraîcheur incompatible avec la passion. Je me jugeai, et je vis bien que, sous ce rapport, ma vie était perdue. Il me restait à reconquérir ma place usurpée dans le combat des opinions. Je n'étais pas rentré en France pour vivre de l'hospitalité de mes parents. Puisque la force qui m'avait éloigné me laissait revenir, j'avais à reprendre mes études interrompues, à continuer mon autre rêve : Où en était-on de la politique? Et, sans chercher un combat impossible, n'avais-je pas le droit

de prétendre à cette loyale revanche des principes et de la discussion.

— C'est bien! voilà ce que j'attendais de vous, me dit ma cousine, en secouant la tête avec orgueil, quand je lui parlai d'aller au plus vite à Paris.

Mon cousin m'ouvrit simplement sa bourse. J'y puisai ce qui m'était strictement nécessaire, pour attendre la misère et la faim, si je devais échouer, et j'eus hâte de quitter au plus tôt cette charmante maison, retraite enviée pour tout autre, et qui, pour moi, était comme le dernier théâtre de ma dernière épreuve.

XXVI

Toutefois, avant de m'en aller pour longtemps, pour jamais, je voulus un entretien sérieux avec ma cousine. Elle ne s'y refusa pas : elle s'y prêta même, sinon avec empressement, du moins avec bonne grâce. Nous avions toute liberté de nous voir, de causer; mais je me sentais timide dans la maison. J'avais plus de courage en plein air, dans la campagne, loin de cette atmosphère imbibée de vertu qui me pénétrait et me rendait si différent de moi-même.

J'offris une longue promenade. Ma cousine prit son ombrelle, jeta négligemment sur sa tête un grand chapeau qui cachait ses yeux et dissimulait sa physionomie; puis nous allâmes à travers les prés, comme des amoureux de quinze ans, sans nous donner le bras, rêveurs et le cœur gonflé.

Il fallait pourtant aborder le sujet qui m'avait décidé à cette conversation suprême. J'effleurai le tableau de mes sept années de misère morale.

— Mon ami, me dit ma cousine dès que j'eus commencé, il faut que vous me promettiez d'écrire, dans les loisirs que vous laissera la vie parisienne, ce récit de vos voyages. Je veux, pour moi, pour ma conscience, cette confession. J'ai peur de m'être rendue responsable de votre destinée et d'avoir eu trop de présomption.

— Ne parlez pas ainsi, m'écriai-je vivement, à moins que ce ne soit pour mettre à profit cette crainte que vous ressentez et pour m'aimer enfin comme j'ai besoin d'être aimé.

Je ne peux pas vous aimer davantage, mon cousin, reprit-elle avec résolution, mais avec une conviction de tendresse profonde.

— Pourtant vous m'aviez promis...

— Je pourrais m'excuser en vous disant qu'il fallait bien vous faire revenir en Europe, en France, et que j'ai joué la coquetterie pour vous sauver; mais ce serait calomnier l'affection que je vous porte. Prenez mes paroles dans leur sens exact; vous êtes un devoir légitime de ma vie, comme mon mari, comme Émilie, comme ma bien-aimée Claire en était un hier. Je ne vous sépare pas de ces êtres qui me sont chers, mais je ne veux pas que vous les sépariez de moi. Si j'étais plus vieille encore, je me donnerais les allures de votre mère : j'ai l'âge d'une sœur, prenez-moi ainsi. Oh! ne croyez pas que je veuille attiédir mes sentiments sous ces dénominations sacrées. J'aurais été votre femme si nous avions pensé à cela l'un et l'autre; mais je n'empoisonnerai pas mon mari, que j'aime bien, pour réparer l'irréparable. Contentez-vous donc de la part que je vous réserve.

— Je ne suis ni assez fort ni assez faible pour cela, répondis-je.

— Ah! mon ami, la solitude vous a plus corrompu que les hommes. Je m'imaginais que vous reviendriez avec élan à toutes les joies de famille et d'amitié. Ce que je vous écrivais, je suis prêt à l'accomplir. Installez-vous ici, chez nous, près de nous; laissez jaser le monde qui a bien à se rattraper sur moi dont il a peu médit; devenez le médecin du pays; ne vous mariez pas, et je vous ferai l'intérieur doux et béni que vous aurait fait une mère, une sœur, une femme. Que vous faut-il de plus?

Je gardai le silence. Je n'avais rien à répliquer à cette âme dévouée qui ne pouvait s'amoindrir pour me sauver du découragement.

Elle continua :

— J'ai bien souffert de votre exil : j'aurais été capable de toutes les imprudences pour vous rappeler. Promettez-moi de ne pas me faire regretter ce retour qui me rend si heureuse. Allez à Paris, non pour vous distraire, mais pour travailler sérieusement. Pensez à moi; je ne passerai pas un jour sans penser à vous. La vie politique, assoupie par ce grand coup de magnétisme forcé, se réveille : on peut écrire, si l'on ne peut pas toujours parler. Écrivez. Vous rapportez des notions, des détails, des notes de voyage; utilisez-les. Devenez un ambitieux de considération, d'estime; faites-vous admirer, faites-vous persécuter, s'il le faut. Je croyais vous retrouver haletant de colère; je cherchais, à part moi, les moyens de vous calmer, de vous rendre patient. Faut-il donc que je vous rappelle le drapeau abattu?

— Je n'ai plus qu'une opinion, qu'un besoin de l'âme, dis-je en tremblant : c'est l'amour.

— L'amour est une vertu républicaine, reprit ma cou-

sine en relevant la tête avec enthousiasme, mais l'amour indéfini, qui ne s'isole pas dans un culte égoïste. Comment! vous auriez souffert l'exil, vous auriez été aux antipodes, vous auriez maintenu pendant sept ans votre esprit au-dessus des défaillances vulgaires, pour revenir, comme un soupirant, comme un émigré frivole, aux genoux d'une paysanne?...

— Vous vous calomniez... et vous m'avez menti dans vos lettres! m'écriai-je.

— Je ne me calomnie pas, mon cousin; au contraire, je me place dans votre cœur et dans ma pensée au-dessus des faiblesses qui corrompent. Je vous aime mieux que vous ne m'aimerez jamais, puisque je vous rêve sans reproche et que vous voudriez me voir misérable et... et coupable.

— Il fallait me dire cela dans vos lettres.

— Je vous l'ai dit... D'ailleurs, à de si grandes distances, à de si longs intervalles, peut-on calculer au juste l'effet de ses paroles? Je ne savais jamais dans quelles dispositions vous trouveraient mes réponses. J'ai voulu vous faire comprendre que vous n'aviez pas le droit de vous décourager, que vous n'étiez pas seul au monde. Puisque vous voilà, c'est que vous m'avez comprise. Eh bien, continuez à me comprendre.

— Vos subtilités n'empêchent pas que vous ne soyez belle...

— Oh! taisez-vous, interrompit ma cousine avec un effroi véritable, taisez-vous. Voilà de vilaines paroles, et qui me feraient vous haïr. Elles sont une injure à mes deux filles... qui sont plus belles que moi, et à mon mari qui ne me débite plus de compliments.

Nous marchâmes quelques instants en silence : j'étais profondément triste. Confus de la sottise de mon excla-

mation, je me trouvais misérablement inférieur à cette vertu chaste et rayonnante. Mais en même temps une logique triviale me disait tout au fond du cœur que, si je n'étais pas dans la vérité idéale, j'étais dans la vérité réelle, et qu'en voulant aimer de toute l'ardeur de mes veines cette femme si embellie et si fière, j'obéissais à un instinct naturel, à une loi. Aussi, tout en n'osant contredire ma cousine, je ne voulais pas lui céder. Cette affection platonique offerte si loyalement eût été de ma part une hypocrisie. Elle devina ce qui se passait dans mon esprit.

— Essayez de me haïr, mon cousin, me dit-elle avec douceur. C'est encore un moyen d'arranger les choses.

— Vous êtes impitoyable, repartis-je en la regardant.

— Oh ! les hommes ! murmura-t-elle en levant les yeux pleins de mélancolie; ils n'ont que la force d'être heureux. Le moindre sacrifice leur paraît un sacrilége.

— Eh bien! dites-moi que vous souffrez, et je me résigne à tout, m'écriai-je en me jetant presque à ses pieds.

— Voilà une question qui veut être indiscrète, répondit-elle, mais qui ne m'embarrasse pas. Je souffre de vos injustices, de vos faiblesses; je souffre de ne pouvoir vous associer à notre existence de famille; je souffre d'être obligée de vous laisser partir. Quant aux autres douleurs que votre fatuité voudrait supposer, je les ignore et je ne les redoute pas.

— C'est la dernière fois que j'aurai laissé parler mon cœur, dis-je en prenant une résolution stoïque. Je vous demande pardon, ma cousine, je serai digne de vous.

— Mon ami, ne faites pas le brave, continua-t-elle en souriant. Laissez même croire à ma vanité féminine que votre résolution peut vous coûter quelque effort. Vous me

faisiez peur, quand vous étiez exigeant; ne me faites pas trop peur avec votre soumission.

Elle devinait tout, et je n'avais pas un refuge où mon orgueil désespéré pût éviter ses regards. Je me soumis : je lui montrai la douleur que j'allais emporter à Paris, et elle m'exhorta; elle arrangea avec une sollicitude plus que maternelle, s'il est possible, tout le programme de mes travaux et de mes démarches; elle tenait compte des déceptions que j'allais rencontrer; elle voulut me prémunir contre toutes les blessures; elle se révéla à moi avec tout le génie de la tendresse, me confondant non-seulement par la variété infinie de cette sollicitude, mais par la sûreté de ses jugements en toute chose, par la solidité de l'expérience qu'elle avait acquise. Je ne dissimulai pas mon étonnement : je connaissais la vie de ma cousine depuis l'enfance. Où donc avait-elle appris tout ce qu'elle savait?... La société du bourg de X... ne pouvait lui fournir que des occasions bien rares et bien imparfaites d'exercer la sagacité de son jugement, la sûreté de son esprit!

— J'ai lu beaucoup, me dit-elle; j'ai lu et j'ai réfléchi. Vous ne savez pas quelles lumières vous entrent dans l'âme avec le regard d'un enfant. En essayant de façonner les cœurs de mes filles, j'ai refait le mien. Ce que je cherchais pour elles, je le trouvais pour moi; et puis vous m'avez fait voyager : j'ai fait la moitié du tour du monde. Est-ce que cela ne suffit pas pour cesser d'être une paysanne, une ignorante?

Chaque parole, chaque démarche de ma cousine l'élevait au-dessus de moi. Quand nous revînmes à la maison, j'étais résolu à un adieu éternel. Le dernier dîner fut plus gai que les autres; chacun avait sa douleur et voulait la cacher. On m'entretenait de Paris, de nos amis

communs, des démarches que j'aurais à faire, des voies qu'il me faudrait tenter pour réussir : on remplaçait par du babillage ces épanchements sérieux des premiers jours qui pouvaient avoir leur danger à la dernière heure. Ce soir-là, bien que je dusse être le lendemain, avant sept heures du matin, au chemin de fer, on me fit veiller jusqu'à minuit. Ma cousine était devenue songeuse.

— A quoi penses-tu? lui demanda son mari.

— Je pense que nous aurions dû le conduire jusqu'à Paris.

— Tu as peur qu'il ne trouve pas son chemin?

— Peut-être!

— Eh bien! partons aussi, s'écria Émilie, l'occasion est charmante!

— Non; ce serait un enfantillage, et nous le gênerions, reprit sa mère avec un petit soupir. C'est ici qu'on doit se dire adieu. Paris profanerait notre séparation.

Je ne me couchai pas; je restai debout toute la nuit. Je me sentais dans une disposition singulière, dans un vide affreux; je cherchais pour ainsi dire à tâtons mes idées; j'étais étonné de les trouver si rares, si chancelantes, si éparpillées. Il m'avait semblé que mon retour en France serait le signal d'un débordement d'émotions, d'une sorte d'apoplexie de ma volonté sous les coups redoublés de désirs, d'ambitions, d'amour, qui décupleraient mes forces; et voilà que, à peine revenu, je me sentais plus dévasté, plus pauvre, plus vaincu que dans mes déserts de l'Océanie. Est-ce que tous mes compagnons d'exil avaient l'angoisse du même néant? Est-ce que c'était là une des dernières misères de la proscription? Ou bien ne devais-je attribuer qu'à la faiblesse, à la fragilité de mon esprit, cet état d'accablement?

Cette nuit fut une des plus lamentables de ma destinée.

Je me pesai et je me sentis vide. Ni famille, ni amour, ni foi vivante, je n'avais rien. Je ne retrouvai dans les cendres de mon âme qu'un charbon rouge encore et que je pouvais attiser pour en faire un brandon de haine. Me fallait-il donc me retourner en Erostrate contre cette société qui m'avait frappé ou qui m'avait mal défendu, et la punir de mon impuissance? Allai-je donc devenir un de ces maudits d'eux-mêmes qui troublent les joies des autres parce qu'ils n'ont plus de joie à espérer? Quelle horrible lutte allais-je engager à Paris? pour qui travaillerais-je?... Si je retournais en Australie? J'y végétais captif; maintenant que je puis y rentrer avec les éléments du travail, avec les fonds nécessaires à une exploitation sérieuse avec l'affranchissement que donne l'argent, ne serais-je pas à même d'y fonder un établissement prospère, non pas dans les mines d'or, mais dans les stations? La vie des colons que j'ai enviée si souvent, la vie d'éleveur de bestiaux dans de magnifiques prairies, ne pouvais-je pas la choisir, en me donnant pour associé, pour guide, un cultivateur de ce pays que j'emmènerais? Mon cousin lui-même me viendrait en aide. Et ne serait-ce pas un triomphe de refuser dédaigneusement cette amnistie, de quitter mon pays, parce qu'il ne me plairait pas d'y rester, et parce qu'il plaît à trop de gens de s'y trouver comme dans le meilleur des mondes?

Mais ces souffles, qui me traversaient la tête, ne m'emportaient pas loin. J'avais quelque chose de brisé qui me faisait retomber à la même place. Je doutais de moi, et il me semblait que la vie parisienne m'offrirait plus de ressources. C'est une Australie boueuse, sans doute; mais les honnêtes gens, tristes et fiers, peuvent s'y rencontrer, se joindre les coudes, et marcher ensemble. Je trouverai toujours bien dans un journal de quoi vivre,

de quoi écrire ; je n'aurai pas besoin de tenter la fortune, comme je l'ai vu tenter à Melbourne, en lavant la vaisselle. Et puis, qui sait? Paris a des bourrasques qui remuent violemment les destinées, ou bien qui foudroient. Il m'est presque aussi indifférent de mourir que de vivre. L'essentiel, c'est de ne pas rester ici, c'est de ne pas prolonger la contrainte que j'impose !...

Quand l'heure du départ vint à sonner, tous les gens de la maison se trouvèrent debout en même temps que moi. Mon cousin avait la mine soucieuse.

— Est-ce que vous ne pourriez pas attendre ici encore un mois ou deux?... me dit-il en me serrant les mains avec force.

— Vous avez consulté les augures, lui répondis-je... ou bien vous avez fait un rêve?

— Sans doute, cela n'a pas le sens commun, mais j'ai presque un remords de vous laisser partir. On dirait que nous sommes de mauvais parents.

Ma cousine était très-pâle, avec les yeux rougis. Elle non plus n'avait pas dormi.

— Qui donc nous accuserait? dit-elle à son mari. Je ne dissimule pas la douleur que me cause cette séparation, mais je la crois nécessaire. Mon cousin aurait l'air de se cacher. Ce n'est pas ici qu'il trouvera des livres et des savants...

— D'ailleurs, on peut revenir de Paris presque aussi facilement que l'on revient du pays des sauvages, dit à son tour la petite Émilie, qui avait aussi le cœur gros, et qui voulait faire preuve de courage en plaisantant et en riant au lieu de pleurer.

Je fis bonne contenance ; je semblais croire à un avenir heureux ou du moins possible. J'embrassai loyalement mon cousin, dont je n'avais pu devenir le rival ; j'embras-

sai Émilie comme j'aurais voulu embrasser sa mère, et je gardai pendant cinq minutes la main de ma cousine dans la mienne, en la serrant avec force, en lui communiquant, par une sorte de transfusion magnétique, toute la fièvre qui brûlait la mienne. Quel adieu dans mon regard! Quelle douleur résignée, mais vraie, dans le sien! Au moment de nous quitter, elle eut un tressaillement des lèvres, comme si elle eût voulu réprimer la tentation d'un cri, d'un mot décisif, près de s'échapper. Ah! pourquoi la pitié, dans son cœur, ressemblait-elle ainsi à l'amour? Malgré la présence de sa fille et de son mari, je fus tenté de tomber dans ses bras, à ses pieds, et de m'écrier avec des sanglots :

— Puisque nous nous aimons, pourquoi partir?

Mais ce qu'il y avait d'héroïque dans sa contenance me donna la force de la quitter. Je fus digne d'elle, au moins en ce moment...

Quelques heures après, je rentrais dans Paris. J'avais prévenu de mon arrivée un de mes anciens camarades d'étude, et je savais qu'il me gardait une petite chambre dans son appartement. J'éprouvai un léger désappointement en ne le trouvant pas au chemin de fer. Je devenais susceptible, à mesure que je descendais d'un degré dans cet enfer du doute et de l'abandon. Je faillis aller à l'hôtel, puisque mon ami n'était pas là pour me recevoir. Le désir de lui prouver qu'il avait eu tort et qu'il avait mal agi envers moi, encore plus que la crainte de l'offenser, m'empêcha de céder à cette tentation.

J'arrivai dans le haut de la rue des Martyrs. Mon ami m'expliqua, sans trop s'excuser, que, dans son incertitude sur l'heure des convois, il avait mieux aimé rester chez lui en fumant un cigare; il m'en offrit un, pendant que sa vieille servante me préparait une collation, puis il

m'installa, me montra que de mes fenêtres on apercevait un coin de Montmartre, et qu'en se haussant un peu il n'était pas impossible de distinguer un bout du moulin à vent; ce qui était, on en conviendra, un horizon bien fait pour rassasier l'appétit d'un voyageur et pour lui suggérer des consolations philosophiques...

Le lendemain de mon arrivée, je commençai à partager mon temps en deux parties. Je consacrai la première à travailler, à réunir mes notes, à écrire ce récit de mon exil que je destine à ma cousine et que je n'achèverai peut-être pas... La seconde était employée en courses, en démarches, je n'ose dire en sollicitations, car j'ai réclamé partout et je n'ai rien mendié nulle part.

Je ne me sens pas la force, le courage ironique de raconter ce voyage à travers Paris, dont je suis bien las. Je frappai aux portes des journaux de mon opinion. Elles s'ouvrirent; mais je n'avais ni l'autorité d'un nom, ni le mérite d'un voyageur revenant avec de grandes découvertes pour que l'on consentît à resserrer les rangs et à me faire une place. On m'accueillait avec bienveillance; on m'interrogeait tout bas sur ce que j'avais souffert; on offrait de me prendre un ou deux articles; mais c'était là une aumône et non pas le premier engagement d'un travail régulier.

Je fis insérer dans les annonces une note pour demander un emploi chez un médecin fatigué de sa clientèle, ou chez la veuve d'un praticien.

Je profitai de quelques erreurs commises dans des livres, pour publier des détails sur les îles Wallis et sur l'Australie. Je glorifiai ces excellents sauvages dont l'hospitalité n'était jamais fatiguée, au milieu de ces naturels de la France, polis, doux, mais froids, qui me trouvaient inutile ou dangereux. J'eusse préféré la lutte, la haine à ces

façons courtoises de m'éconduire, de me faire comprendre que, la vie devenant difficile pour chacun, j'étais déjà bien heureux de n'être pas mort en Australie.

Le pain que j'avais reçu du moins dans l'exil, je ne le gagnais pas dans ma patrie! C'est au retour que la proscription a des amertumes raffinées et des arrière-goûts qui empoisonnent la vie. On ne voit pas seulement ses religions profanées, ses autels renversés; mais dans l'esprit des meilleurs, chez les moins peureux, une certaine timidité d'allures, une défiance perpétuelle vous avertit bientôt que, si vous n'êtes plus suspect pour les vainqueurs, vous l'êtes devenu pour certains vaincus. Vous apportez la peste de l'exil, la contagion. Allez-vous coucher, Basile, vous sentez la fièvre! Et c'est Rosine, c'est Bartholo, c'est Figaro, c'est toute la maison qui vous chante cela, doucement, tout bas, des yeux seulement...

J'ai écrit avec ardeur, avec une fidélité scrupuleuse tout ce qui précède; je n'ai rien dissimulé de mes faiblesses, de mes contradictions. Je ne terminerai pas ma confession comme Rousseau en m'écriant : «Qu'un homme se lève et dise s'il fut meilleur que moi!» je demanderai seulement si je fus un bien grand coupable et si j'aurais été un plus honnête homme en faisant tous les métiers dans l'exil, et en faisant tous les sacrifices au retour pour gagner de la complicité du plus grand nombre le prix fabuleux qu'on donne aux apostats, aux nouveaux convertis.

J'ai reçu du bourg de X... quelques lettres qui me découragent maintenant et qui me désespèrent. On paraît trop compter sur mon énergie, sur ma fidélité à mes principes. Ne suis-je pas fidèle, puisque, pour ne pas m'humilier devant mes vainqueurs, je consens à abuser de l'hospitalité de mon ami, lui si pauvre déjà, puisque je rogne son pain, puisque je subis la misère, et puisque je

sens le découragement planer au-dessus de moi, battre des ailes, m'envelopper, me frapper le front et me donner le vertige?...

Quant à l'énergie, que puis-je en faire? Elle est inutile pour protester. J'aurais l'air d'un fou si je m'obstinais à me redresser dans mes haillons, au milieu d'une société si bien costumée, si contente, et je serais un lâche si, me débarrassant une bonne fois de mes scrupules, j'allais m'asseoir hardiment au festin que j'entends rire et chanter dans la coulisse.

Ma cousine avait raison; le vrai courage, c'était de rester près d'elle, de me faire le médecin du village; c'était de me résigner à l'aimer un peu, d'accommoder mon ambition à cette existence paisible. Oui, c'était là la gloire, le triomphe, parce que c'était là la vertu. Mais, si j'ai encore assez de fierté pour être un martyr de ma dignité, un héros de mon opinion, je n'ai plus assez de force tranquille pour être tout simplement un homme vertueux. J'ai vécu jusqu'au bout toute la vie de mon âme ici-bas; j'achève de vivre la vie de mon esprit, de ma vanité... Il n'y en a pas pour longtemps! . . . .

. . . .

XXVII

ÉPILOGUE

Les mémoires de M. C... s'arrêtent ici ; c'est à l'éditeur à achever la confession.

J'aurais pu, en utilisant encore certaines notes, prolonger un peu ce récit : mais le lecteur a dû s'apercevoir déjà que, dans les derniers chapitres de son voyage, C...., dont j'ai respecté scrupuleusement les défaillances et les troubles, laisse deviner la fièvre de son cerveau. Encore un pas, et la folie ou le suicide punira ce révolté de l'ordre social qui veut profiter de l'amnistie, sans amnistier les autres à son tour.

Ces dernières épreuves, ces convulsions suprêmes ont besoin de rester voilées à la curiosité du public : elles sont la religion des amis ; et, si résolu que l'on soit à une anatomie fidèle, on ne peut pousser l'art jusqu'à trahir la pudeur de certains souvenirs déchirants.

C... était rentré en France avec le germe d'une maladie incurable. Ce qu'il rapportait, ce c'était pas seulement la fatigue des autres et de lui-même, c'était une sorte de paralysie morale gagnée dans les froideurs de l'exil et qui tuait tout en lui d'avance, excepté le souvenir de sa cousine. Cet amour-là, exagéré par la concentration des dernières énergies de sa volonté, eût pu le faire vivre quel-

ques années encore dans des extravagances de courage et d'ambition. Mais tous les ressorts étaient brisés. Comment dégager de ces dernières flammes de Bengale un nouveau foyer qui communiquât la chaleur à toutes les parties glacées de son être?

C... était une âme tendre qui, au lieu de résumer à la fin toutes ses facultés dans la haine, s'était concentré dans l'amour; et l'amour conserve moins que la haine. L'exil avait flétri une à une toutes ses illusions, tous ses enthousiasmes. Il avait pleuré au retour, comme il avait pleuré au départ; mais quelle différence! comme il y a encore de la foi dans la douleur de l'exilé qui s'en va! comme on voit bien qu'il n'y a plus qu'une sensibilité fébrile, nerveuse, dans l'émotion de l'exilé qui revient!

Son arrivée à Paris fut comme l'entrée à l'hôpital d'un malade qui va mourir. Sa cousine le pressentait; mais que faire? Il était dangereux de le retenir, dangereux surtout pour son orgueil. Bien reçu par un ami de collége qui partageait fraternellement avec lui son appartement et sa table, C... courut à travers Paris, ainsi qu'il le raconte, ne se heurtant pas précisément à des portes fermées, mais à des portes mal ouvertes.

Il n'avait pas assez de sang-froid, pour estimer encore les gens prudents qui veulent bien vous aimer tout bas et qui n'osent vous servir tout haut, de peur de déplaire à un puissant. Il avait mis à part des notes intéressantes pour un grand livre dont il écrivit dix lignes, et qui devait s'appeler *Géologie de l'Australie*. Il consacra quelques veillées de l'hiver de 1859 à préparer, à coordonner les éléments de sa confession. C'était pour lui une tâche sacrée.

Vers le mois de janvier 1860, ses forces intellectuelles diminuèrent tout à coup; son ami le vit rentrer un matin,

pâle, défait, comme s'il s'était trouvé face à face avec un spectre. On l'interrogea.

— J'ai rencontré quelqu'un de mon pays, dit-il, et cela m'a un peu ému.

Voilà tout ce qu'on put obtenir d'abord ; mais, le lendemain, des fragments d'une lettre déchirée et des questions faites avec prudence l'amenèrent à raconter l'incident qui l'avait si fort troublé.

— Hier, dit-il enfin, je traversais le jardin des Tuileries, quand j'ai vu passer, en bel uniforme, avec un chapeau galonné sous le bras, M. S..., un des anciens actionnaires de mon journal. Il devint rouge et je pâlis ; il a fait plus de chemin que moi, depuis le 2 décembre ; seulement, je suis pour lui encore aux antipodes. Je fus tenté de l'aborder et de lui demander s'il se souvenait des lettres écrites par lui, dans lesquelles, au mois de décembre 1851, il nous exhortait à la résistance, à l'insurrection, à la guerre civile. Si nous l'avions écouté, peut-être ne serait-il pas ce qu'il est aujourd'hui ; mais c'est pour avoir été à même de l'entendre que, moi et tant d'autres, nous avons été expulsés. Ah ! j'aurais dû garder ses lettres ! j'en aurais fait la bourre d'un pistolet pour me faire sauter la cervelle. Avoir été la dupe et la victime d'un ambitieux comme celui-là ! . . . .

Ce fut d'ailleurs son seul éclair d'indignation politique. Il s'abstenait de toute réflexion sur ce qu'il voyait et sur ce qu'il entendait : il souffrait trop pour parler de ces choses. Cette rencontre mit un premier marbre sur les tombeaux ouverts qu'il avait à fermer en lui.

Vers la fin de janvier, son ami perdit une personne qui lui était chère. C... se retrouva tout à coup médecin ; il veilla avec une vigilance, une tendresse toute paternelle, la pauvre jeune fille jusqu'à son dernier soupir : il eut

du génie dans les efforts avec lesquels il lutta contre la mort. Il pleura autant que son ami ; il garda même une douleur taciturne, un remords, une crainte d'avoir été impuissant par sa faute, qui dépassait le juste deuil de son hôte.

Esprit naturellement religieux, il avait cru pendant longtemps qu'il était un athée ; puis un vague panthéisme ayant succédé à cette phase de négation, il avait, si j'ose ainsi dire, exagéré la Divinité ; et un jour, lassé d'aspirer Dieu dans tous les souffles de la terre, il l'avait exorcisé, au nom de la science, en disant :

— Il creuse des abîmes, il n'en comble aucun. Le ciel fait des affamés dans le monde.

Préoccupé maintenant du pain de chaque jour qu'il ne gagnait pas, il rêvait une cellule de chartreux.

— S'enfermer, se blottir dans une solitude, n'avoir pas le souci de cette chose vulgaire qu'on appelle le boire et le manger, quel bonheur !

Il eut alors, au milieu de sa taciturnité habituelle, des accès, des périodes de gaieté singulière. Il riait tout à coup ; il lançait des sarcasmes, des injures ; il jetait au vent toutes les scories de son patriotisme près de s'éteindre. Ses propos dans les endroits publics, l'imprudence de ses provocations, étaient de nature à le faire arrêter, si quelque chose de doux et de fatal répandu sur sa physionomie ne l'eût signalé à l'instinctive indulgence de tout le monde, même de la police.

On essaya de le distraire, de le promener.

— Je n'use pas assez de chaussures dans Paris, n'est-ce pas ? Vous voulez me révéler les coteaux de Meudon, les bois de Viroflay ou le lac du bois de Boulogne. A quoi bon ? Je n'y trouverai pas de kanguroos..... Mais allons-y tout de même. Je veux vous prouver que j'ai

tout vu et qu'il est temps pour moi de devenir aveugle.

Il avait fait encadrer deux souvenirs auxquels il attachait une grande importance: c'était d'abord la lettre du préfet qui l'avait expulsé de France en 1851. Jaune et usée aux angles, elle avait la mine d'un papier découvert dans la poussière d'une bibliothèque.

— Comme nous avons vieilli!... disait-il en la montrant.

L'autre souvenir, sur parchemin, était sa passe de mineur. Je la copie textuellement, ne pouvant toutefois en reproduire les vignettes:

NEW-SOUTH-WALES.

N° 1145. — 10 s.

District in which issued | Meroo gold ficket | Date : | 1 june 1857

MINER'S RIGHT.

Issued to | C. . . . . . | under the provisions of the act of parliament, 20 Victoria, N° 28, to be in force until | 1 june 1858.

Not transferable.

Commissionner, WIGBY MILLER.

— Voilà mes brevets, avait coutume de dire le pauvre C... en contemplant ces deux cadres. Ils attestent mes combats et mes blessures.

Après avoir essayé de le distraire, son hôte finit par redouter, au contraire, ces courses habituelles qui le fati-

guaient beaucoup, qui l'exaltaient ou l'abattaient davantage, selon les rencontres, les hasards de sa promenade. On tenta de le retenir à la maison : il se laissa faire.

— Vous avez peur que je ne donne des alarmes à la police, dit-il en souriant; je comprends cela. Le monde s'agite depuis que je suis de retour.

Résigné à cette séquestration, il restait des heures entières assis avec un livre. Il ne touchait plus au manuscrit de ses confidences qu'il avait terminé; quelquefois il se levait et se mettait à tourner une heure entière autour de sa chambre, maugréant contre tout le monde et ne s'arrêtant que pour murmurer :

— Comment se fait-il que tant de gens trouvent le temps de se promener? Les malheureux! ils perdent leur existence. La vie est si courte! C'est à peine si l'on peut aller aux antipodes et en revenir.

Il semblait évident que C... devenait fou; mais, au moment où les précautions redoublaient autour de lui, il s'éveillait comme d'un songe, parlait gravement, discutait sur toutes choses et donnait des preuves d'une intelligence si forte et si lucide qu'on avait honte ou qu'on s'épouvantait d'avoir douté.

Il reçut la visite d'un ancien collaborateur au *Progrès de X...*, qui, après avoir souffert quinze jours et boudé six mois, s'était glissé dans un journal bien pensant de Paris, et y raccommodait, avec des génuflexions infinies, toutes les idoles brisées autrefois par lui. Bon garçon d'ailleurs, sans rancune contre ses amis restés fidèles et prêt à les obliger, c'est-à-dire à s'en faire des complices, il venait avec bonne grâce, avec un rire tout épanoui, tout franc, tout honnête, essayer une conversion.

— Ce qui est fait est fait, disait-il à C...; s'obstiner au passé, c'est méconnaître la puissance, les droits de l'a-

venir. Tu as été frappé par un élément, au milieu de tes pures conceptions. Garde ton utopie, mais compte avec l'élément... Tu ne peux le nier, et, le reconnaissant, tu serais ridicule de tenter contre lui la correction infligée à la mer par Xerxès. Or, tu n'es pas même Xerxès. Se faire tuer, c'est peut-être beau; mais mourir de faim, c'est simplement douloureux et inutile : on ne propage aucun exemple, on n'éveille aucun enthousiasme. Je t'offre une place de critique. La science n'a pas d'opinion, tu raconteras les découvertes de nos savants.

C... hocha la tête.

— Je te plains et je te remercie, dit-il à son tentateur; mais je vais te prouver qu'on retrouve la conscience partout, même au fond de l'algèbre et de la chimie. J'ai là un travail très-complet, très-loyal, sans aucune arrière-pensée politique. Je discute des théorèmes, je contrôle des chiffres; mais j'arrive à démontrer qu'un de vos savants officiels, un personnage, a mal vu le ciel et mal compté les étoiles. Ton journal acceptera-t-il mon article?

— Dame! si c'est l'éreintement d'un personnage!...

— Je pourrai adoucir les termes, glisser des insinuations à la place d'affirmations catégoriques ; mais je n'en démontrerai pas moins que M. Y... s'est trompé.

— Tu n'as pas autre chose à me donner?

— J'ai commencé un article de physiologie, à propos de récentes expériences sur la génération spontanée...

— Cela ne regarde aucun sénateur?

— Non ; mais cela contrarie certaines idées reçues ; la science de la Bible est mise en échec; la Genèse est soumise à un examen sévère....

— Oh! pourvu que tu ne profères aucun blasphème apparent!...

— Ma conclusion, je t'en préviens, est toute matérialiste.

— Diable d'homme! Le journal a précisément pour la partie des arts et des sciences un spiritualiste féroce... Cherchons autre chose.

— Veux-tu l'exposition de mon système pour les écoles libres?

— Sans doute; la liberté, nous ne la redoutons pas... nous en parlons même beaucoup.

— Oui, mais j'attaque la bifurcation des études dans vos lycées et la tyrannie des programmes administratifs. C'est la démolition de l'université... telle qu'elle est.

— Ah ça! tu ne peux donc rien écrire, sans parler de démolition? Je te demande des articles de science pure; voilà tout...

— De la physique amusante, n'est-ce pas? Je résumerai les travaux des autres, sans un mot de critique? Je traduirai humblement les idées d'autrui, sans avoir d'idée moi-même? La résignation que tu me conseilles est plus impossible, plus chimérique encore que mon prétendu entêtement. Les opinions politiques ne sont pas seulement des préférences de parti; elles se mêlent à la morale, à la méthode, aux procédés de travail. Tu vois bien que je démolis et que tu conserves! Même dans le domaine des abstractions, c'est une différence radicale de points de vue sur laquelle la conscience ne peut transiger. La vérité est une; mais, en attendant qu'on soit d'accord sur son critérium absolu, chacun aura la sienne. Laisse-moi, mon ami, au fond de mon puits, adorer la mienne et mourir en l'adorant. Je ne saurais même pas la trahir, eussé-je la bonne volonté de lui être infidèle.

L'entretien se prolongea sans que l'insistance de son ancien collaborateur fît faire la moindre concession à C... Il parut enchanté de son triomphe.

— Lui ai-je bien prouvé que je suis impossible partout

et toujours? murmura-t-il toute la soirée... Ah! comme ma cousine eût été fière de m'entendre!

Le lendemain, précisément, il reçut une lettre de sa parente; on annonçait une arrivée prochaine de toute la famille à Paris. Au lieu de le réjouir, cette nouvelle consterna celui que nous pouvons appeler désormais le *malade.*

— Elle va venir, dit-il à son ami... Elle a peur... elle vient me chercher... on m'emmènera; on me décidera à accepter l'hospitalité chez elle, à vivre de leur douce existence... et, je le sens bien, je ne suis plus assez fort pour résister, je céderai... Qui donc me donnera le courage de résister?

Sa cousine le priait de répondre; mais il se refusa obstinément à écrire.

— A quoi bon, puisqu'elle arrive?

Il fut, depuis la réception de cette lettre, plus agité, plus inquiet; une sorte de frisson s'était emparé de lui.

— Croyez-vous que ce soit demain? demandait-il vingt fois par jour à son hôte. Demain! et je n'ai rien à lui raconter que des courses inutiles, que des songes creux, que des flâneries. Je ne peux lui parler de rien; non, pas même de mon amitié pour elle... C'est encore de l'opposition que de l'aimer... et elle m'accuserait de conspirer contre son gouvernement.

Le matin du 24 février, il se leva avec une sorte de rayonnement dans les prunelles.

— Nous fêterons l'anniversaire! Quel beau jour! Ah! comme j'ai respiré ce jour-là!... Je voudrais pouvoir faire un grand sacrifice, une cérémonie à moi tout seul... Croyez-vous que la police permette de circuler autour de la colonne de Juillet?

Il voulut sortir; son ami l'accompagna, redoutant quel-

que manifestation téméraire. Mais, sur la place de la Bastille, il ne trouva personne, pas même des sergents de ville pour empêcher les promeneurs. Une femme proprement vêtue, avec un grand garçon d'une quinzaine d'années, se tenait à quelque distance de la colonne, dissimulant quelque chose sous son tablier, et n'osant s'approcher, malgré le mouvement par lequel son fils lui tirait le bras et l'exhortait à ne rien craindre, puisqu'il était avec elle.

C... aperçut le groupe, devina l'offrande cachée et vint à la veuve.

— Ne craignez rien, madame, lui dit-il, on est trop content des morts pour leur refuser une visite...

Il prit lui-même la couronne des mains de la pauvre femme, et la déposa au pied du monument. Le factionnaire s'écarta pour le laisser passer.

— Vous voyez bien que ce n'est pas difficile, reprit C... avec amertume, et qu'il y a de la place.

Puis, tandis que la mère, s'agenouillant avec humilité, faisait le signe de la croix et murmurait une prière, comme si elle eût été dans l'ombre d'une église ou sur la terre consacrée du cimetière, il attira le jeune homme à l'écart.

— C'est votre père qui est là? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit l'adolescent avec fierté.

— Eh bien, mon ami, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de changer la date et le lieu de vos visites. Votre père n'est plus là, et la mode est passée de mettre des couronnes à cette grille. Une autre fois choisissez le joli mois de mai pour vos pèlerinages, et suspendez vos offrandes à la colonne de la place Vendôme. C'est de meilleur goût.

L'enfant se redressa, toisa son interlocuteur des pieds à la tête, puis éleva son regard le long du monument jus-

qu'au génie moqueur qui secoue des chaînes d'or sur Paris, serra les poings et tourna le dos.

C... fut très-ému de cette rencontre.

— Le beau jeune homme! répéta-t-il plusieurs fois... Il est donc le seul enfant qui se souvienne? Reviendra-t-il dans un an?

En montant la rue des Martyrs, il fredonnait le *Chant du Départ*.

— Je me ferais bien tuer ce soir, dit-il à son ami. Ce serait une belle date pour mourir.

Son hôte, inquiet de son exaltation, voulut passer la nuit dans sa chambre. C... parut enchanté, mais resta debout. Il prétendait commencer une brochure sur l'inutilité du serment politique.

— Quel est l'honnête homme qui en a besoin? répétait-il à chaque instant, et quel est le coquin qui en a peur?

Vers le matin, il était plus calme et se mit à écrire...

Son ami, fatigué de sa nuit d'insomnie, fut rassuré et s'endormit sur un fauteuil; mais, deux heures après, au réveil, il s'aperçut que la porte était ouverte, que C... était sorti de la chambre, en laissant sur la table un billet ainsi conçu:

« Je pars... Il me reste assez d'argent pour vivre un mois à Paris ou pour faire un voyage de quelques jours. Ne soyez donc pas inquiet. J'ai remarqué, à certains jeux, que la veine change quand on change de place; j'essaye de ce moyen-là.

« Vous vous imposiez de grands sacrifices pour me recevoir; je me serais laissé mourir de faim de peur de vous gêner. C'est donc par amour de la vie que je m'en vais. J'irai au-devant de ma cousine jusque chez elle; si

nous nous croisons en route, dites-lui de m'attendre.

« Au revoir, mon ami; pesez bien mes paroles, je vous dis : Au revoir! Si je voulais partir tout à fait, je vous dirais : Adieu! »

Cette lettre bizarre parut menaçante à l'ami dévoué, qui veillait depuis quelque temps avec une sollicitude si fraternelle sur le pauvre C... Il eut le pressentiment d'un suicide. Et pourtant ces mots : « Au revoir! » avec la recommandation expresse qui les accompagnait, étaient de nature, sinon à calmer, du moins à tempérer ses alarmes.

Le jour même de la disparition de C..., on vint le demander, rue des Martyrs. C'était son cousin : il avait fait le voyage seul. Au moment de partir, sa femme s'était sentie subitement indisposée et était restée. Mais lui, devinant bien qu'il y avait urgence et que le pauvre malade avait besoin au plus vite d'air pur, de pure amitié, de bons soins, il était venu en toute hâte.

Par un accord mystérieux, C... avait fui, de peur de se rencontrer avec sa cousine; et elle-même, peut-être, avait imaginé cette indisposition pour ne pas le surprendre. Ils n'osaient se retrouver tout de suite, se revoir, dans des conditions qui eussent désarmé leurs cœurs. Lui, ayant perdu toute sa fierté, toute sa force, serait tombé à genoux en la suppliant de l'aimer; elle, qui voulait lui inspirer du courage, avait besoin peut-être de ne pas être frappée brusquement par sa vue. Avec une habileté charmante et délicate, elle envoyait son mari, qui ferait penser à lui, et elle avait calculé sans doute que le voyage, en pareille compagnie, préparerait le pauvre proscrit à l'hospitalité qu'on voulait désormais lui imposer.

On se mit à la recherche de C... On ne pouvait admettre qu'il fût en route pour le pays natal; ce voyage an-

noncé était une ironie. Pendant trois jours on parcourut Paris, on fouilla tous les hôtels, on mit la police en éveil. Le quatrième jour, une lettre reçue de la cousine détruisit toute possibilité de croire qu'il était auprès d'elle. Elle s'étonnait de n'avoir pas de ses nouvelles et en demandait.

Le 2 mars, un billet, écrit sur un papier grossier, arriva rue des Martyrs. Il était signé de C... et ne contenait que ces mots :

« Adieu, mon ami ; adieu tous ceux que j'ai aimés. J'ai menti : je suis parti pour mourir, pour mourir de faim. J'avais rêvé une sorte de protestation symbolique, la mort d'Ugolin, dans l'antichambre de M. S..., mon ancien actionnaire. C'était encore une utopie... c'est la dernière. Je n'en puis plus... il y a deux jours que je n'ai mangé, et je m'aperçois, misérable que je suis, qu'il est bien difficile de ne pas manger... ou de ne pas boire.

« J'ai soif de cette eau qui s'est salie en traversant Paris... J'ai remarqué hier qu'il y avait un petit drapeau tricolore au-dessus de la Morgue... C'est là le dernier lit de camp des soldats comme moi. Vous m'y trouverez... »

XXVIII

On le trouva, en effet, dans l'effroyable nudité des morts vagabonds offerts à la curiosité publique : il dormait son dernier sommeil au milieu de spectres hideux, sur ces oreillers de cuivre qui restent si rarement vides. Son visage

amaigri faisait douter qu'il fût mort seulement d'asphyxie. Ses dents, convulsivement serrées, semblaient s'être rejointes dans les convulsions de la faim.

Son ami et son cousin se hâtèrent d'entrer au greffe de la Morgue et de faire les déclarations indispensables pour mettre un terme à cette douloureuse exhibition. Le greffier leur donna une lettre qu'on avait trouvée sur la poitrine de C...

Elle renouvelait de vagues adieux sans nommer personne, et elle se terminait par ce post-scriptum :

« Je défends expressément à ceux qui se souviendraient de moi toute cérémonie funèbre. Le convoi du pauvre pour le cimetière de la Morgue : voilà mon vœu formel. Je n'aurais aucun souhait à adresser, si je ne redoutais, après les démarches de mes amis, l'excès de leur tendresse pour moi. Il me plairait de m'en aller seul, inconnu, dans la voiture fermée qui sert au transport des anonymes. Je meurs pour ma conscience, je ne meurs pas pour ma vanité. »

L'ami ne voulait pas respecter cette défense ; mais le cousin, ému gravement et visité, dans cette circonstance, par l'âme stoïque de sa femme, se prononça pour une obéissance rigoureuse.

— Nous n'avons pas à le juger, dit-il; ce sacrifice qu'il nous impose est une douleur de plus qu'il a sentie d'avance et qui lui sera comptée.

Avant de retirer le cadavre de la salle d'exposition, il fallut aller chez le commissaire de police du quartier, afin de donner à la reconnaissance toutes les sanctions légales. Ce fut une heure encore de retard qui parut bien cruelle et qui pesa véritablement, comme une profanation,

sur le cœur des deux amis de ce pauvre C... Il leur semblait qu'une sorte d'agonie posthume commençait pour cette dépouille, et qu'elle souffrait de cette nudité et de cette curiosité profane.

Si le suicidé avait rendu un dernier et téméraire hommage au néant en se condamnant ainsi, ses exécuteurs testamentaires lui furent infidèles en ce point que leur douleur fut un hommage à l'immortalité de l'âme, et qu'ils attestèrent toutes les miséricordes, ou plutôt toutes les justices éternelles, devant la dépouille de ce malheureux vaincu.

Ils ne ratifièrent pas, dans leur pensée, cet appel à la destruction, au sombre anéantissement, qui avait été la dernière ressource de C... Ils sortirent de ce lieu lugubre avec un espoir, et, en respirant à pleins poumons sur les quais, ils levèrent les yeux, comme pour chercher, comme pour regarder, comme pour aimer encore, à travers l'infini, l'ingrat qui avait voulu se soustraire à leur amitié,

Avant de laisser échapper un cadavre, la Morgue lui demande son secret. Curiosité bien inutile, qui sert les besoins de la statistique, mais qui n'empêche ni un désespoir, ni une misère, ni une révolution. Il fallut inscrire C... sur le tableau, et, quand on demanda les motifs présumés du suicide, son cousin répondit :

— La folie !

— Non, se hâta de reprendre l'autre témoin ; dites plutôt que c'est l'amnistie.

Le greffier parut fort étonné. Cette déclaration eût inauguré une série nouvelle et fort imprévue ; il crut devoir proposer le mot misère. C'est un mot vague, commode, qui comprend tout, qui confond pêle-mêle, dans le même linceul, l'innocent et le coquin. La misère c'est la faim, c'est aussi la satiété. Le patriote loyal qui avait eu assez

de courage pour supporter toutes les douleurs de l'exil, mais qui s'était senti faible devant l'indulgence et le pardon des vainqueurs, était un misérable, comme l'ambitieux qui l'avait trahi et qui s'était vendu.

Le lendemain, à la nuit, une modeste voiture vint chercher le corps du voyageur pour le conduire à sa dernière étape. On avait respecté ses volontés. C'était le corbillard des pauvres, avec son maigre drap noir, sa marche plus rapide. Deux personnes suivirent la voiture jusqu'à cet angle du cimetière Montparnasse spécialement réservé aux sépultures de la Morgue et des hôpitaux.

Une petite croix de bois fut plantée sur la fosse; un entourage fut mis autour ; et, comme le délai à observer pour rouvrir la terre qui a reçu un dépôt n'est pas encore expiré; comme on n'a pas encore le droit d'arracher cette fragile barrière, de fouiller le sol et de disperser les derniers débris de ce pauvre corps, les rares amis de C..., les lecteurs de ses *mémoires* peuvent encore aller pendant quelques mois méditer et prier sur sa tombe, sans courir le risque de se tromper ou de ne plus trouver même la trace de cette existence sitôt et si fatalement interrompue. Mais il faut se hâter. Dans quelques mois peut-être la nature aura achevé son œuvre, promulgué, elle aussi, son incessante amnistie, et dissous ce léger obstacle humain, sous l'ardente effluve de sa séve.

Dans le courant de l'été dernier, j'étais occupé à mettre en ordre les mémoires qui précèdent, quand j'eus la pensée, pour entrer en communication plus intime avec l'esprit de l'inconnu dont je traduisais les sentiments, d'aller lui rendre visite.

Ce cimetière des misérables est placé à l'extrémité du boulevard Montparnasse, non loin de l'entrée des catacombes. Une grande porte vermoulue, qui ne s'ouvre

guère que le soir à la nuit close, ou le matin de très-bonne heure, sert de fond d'étalage à une marchande de couronnes. Il paraît que, même pour les déshérités, pour les proscrits, il y a encore de petites fêtes, des anniversaires.

D'ailleurs, les couronnes sont moins chères de ce côté que près de la porte principale du grand cimetière : je signale cette différence aux affligés qui voudraient mettre de l'économie dans leur deuil et régler leur douleur.

On entre par une autre petite porte fermée au loquet. Il serait inutile de la tenir ouverte; l'affluence des visiteurs n'est pas assez considérable pour cela, et il serait cruel de la tenir rigoureusement fermée. Une avenue assez mal pavée conduit à l'enclos funéraire; les voyageurs partis de la Morgue peuvent affronter les cahots. Le gardien s'est ménagé un joli jardin; les fleurs embaument, la terre paraît bonne.

Sous des hangars, dans des ateliers en face, on bat du fer, on confectionne des grilles pour des tombes. Mais c'est une hospitalité prêtée par les pauvres aux ouvriers des riches; ceux-ci n'aiment peut-être pas le bruit. Toutes les clôtures sont en bois de ce côté-ci, et l'ouvrage que l'on fabrique est à coup sûr destiné au voisinage. De hautes herbes, un gazon touffu, des croix pressées, des intervalles entre les tombes, à peine suffisants pour laisser passer une personne, tel est le premier aspect quand on a franchi les faubourgs, si j'ose ainsi dire, de cette mystérieuse cité.

Nul monument! à peine si quelques grilles plus ornées et des larmes plus apparentes, peintes en moustache de chaque côté d'une tête de mort, témoignent d'un effort humain pour vaincre l'égalité qui s'impose. De grosses mouches volent en bourdonnant. Il faut s'en défier, pa-

raît-il. On les accuse d'être affamées de la mort et de laisser sur les lèvres qu'elles touchent le venin pris à l'humanité qui se décompose. On attribue cette multitude d'insectes au genre spécial de sépulture.

La Morgue, si j'en crois certains renseignements, avait jadis pour habitude d'économiser à l'administration de l'Assistance publique la dépense d'un cercueil ; elle ensevelissait très-sommairement les morts dans un sac, sans bière ; on se bornait à joindre aux pieds ou à la tête une médaille, sur laquelle un numéro d'ordre rappelait un chiffre donné par le greffe. Peut-être bien aussi ne creusait-on pas assez profondément le sol.

Aujourd'hui les choses se passent plus décemment. On fait l'aumône d'un cercueil, mais la vieille terre est imprégnée ; on ne la refroidit pas sous les dalles des mausolées; on ne l'assainit pas avec des caveaux ; les mouches continuent à venir et se trouvent fort à l'aise.

Ce jour-là, le temps était superbe : une brise qui courbait l'extrémité des arbres du cimetière voisin venait s'abattre sur les gazons; on respirait dans l'air une mollesse compatissante. Ce silence relatif et plein de bruits sourds, qui sert au recueillement de Paris, était entrecoupé par de grands coups donnés dans les ateliers de serrurerie, et par-dessus le tremolo lointain des voitures courant le long du boulevard, on distinguait le sifflet du chemin de fer de la rive gauche, comme si la vie, l'avenir, l'espoir eût tenu à envoyer son défi, son ironie à cette dernière patrie des désespérés.

En regardant ces ourlets de terre, ces vagues durcies qui recèlent chacune le débris d'une existence perdue par une ambition, je me rappelais ce passage de ses mémoires où C... décrit la sépulture des Australiens. C'est en Europe qu'il faudrait élever sur des claies, comme des

autels, comme des trépieds, ces cadavres des vaincus, si éloquents dans leur lividité. On ne s'en émeut pas assez, on n'en a pas assez d'épouvante. On les cache bien vite, on en garde à peine la trace dans un écrou que les amateurs de statistique consultent sans en rien conclure. Mais quand donc fera-t-on, chaque année, un rapport spécial et détaillé sur les suicides, comme on en fait sur le rendement des impôts et sur l'exercice mécanique de la justice?

Je cherchais le petit tertre de gazon et la balustrade que l'on m'avait indiqués. Je savais que, malgré le respect gardé de ses volontés, C... avait eu pour quatorze francs de magnificence; et son monument était alors une curiosité dans l'enclos. Je l'eus bientôt découvert.

Une femme agenouillée se leva à mon approche; je la reconnus : c'était bien elle comme je me l'étais imaginée d'après les confidences de C... Je ne l'avais jamais vue, mais on eût dit que mes rêves avaient été un premier entretien dans lequel son doux et faible sourire m'était apparu sous un voile. Ce jour-là le voile était levé.

Je la saluai avec respect; mais elle aussi me devina, et après une seconde d'hésitation, et après une rougeur rapide qui fut comme le passage d'une aurore sur la neige, elle me tendit la main et me dit mon nom.

— Nous ne pouvions rester étrangers l'un à l'autre, me dit-elle d'une voix douce à laquelle l'accent provincial donnait une sorte de rhythme; et c'est ici le meilleur endroit pour parler de lui, pour parler de nous.

Elle releva lentement la tête en achevant ces derniers mots, et je vis si distinctement resplendir sur son visage oute la sérénité d'une conscience sans reproche, que, si j'avais pu, avant de la rencontrer, me tromper à l'innocence de l'affection traduite par sa correspondance, je se-

rais à ce moment tombé à ses pieds pour lui demander pardon de l'avoir méconnue et offensée. C'était l'image de la tendresse dans sa grâce la plus chaste, dans sa dignité la plus contenue. C'était aussi la douleur, après qu'elle a traversé toutes les brumes de la terre et qu'elle s'est épanouie dans l'atmosphère pure des résignations, c'est-à-dire des espérances immortelles.

Assez grande, d'une taille mince, sans exagération, d'une figure régulière que les préoccupations de l'amitié ou de la tendresse maternelle avaient souvent pâlie, elle devenait plutôt belle par réflexion qu'elle ne semblait l'être à première vue. On lui souriait d'abord, on ne l'admirait qu'ensuite. Mais le charme puissant de sa physionomie, de toute sa personne, c'était une bienveillance lumineuse de l'esprit qui mettait des rayons au moindre de ses gestes.

Avant de se demander si l'on devait, si l'on pouvait aimer cette femme-là d'amour, on s'était dit qu'il était impossible, pour s'estimer soi-même, de n'en être pas estimé. L'honneur luisait dans ses yeux; la raison habitait ce front limpide un peu plissé aux tempes; et sa bouche, d'un irréprochable dessin, exhalait la franchise.

On ne pressentait pas une de ces natures ardentes qui, d'un bond, s'élèvent jusqu'à l'héroïsme et qui retombent ensuite au-dessous du désespoir; mais on voyait distinctement en elle l'harmonie de la volonté et de la bonté qui devait se traduire par une inébranlable et douce fermeté. Ses cheveux blanchissaient, et l'on eût dit qu'ils étaient sinon une coquetterie, du moins un effort d'humilité de sa jeunesse.

Comme je la regardais avec plus d'attention que la politesse ne m'y autorisait, elle hocha doucement la tête.

— Est-ce que vous corrigerez quelque chose au portrait que vous avez fait de moi? me demanda-t-elle.

— Oh non! lui répondis-je en m'inclinant. A vrai dire, même, je n'ai pas fait votre portrait, madame. J'avais deviné, d'après les notes qui m'ont été confiées, d'après votre correspondance aussi, que vous peindre c'était vous trahir; et je vous ai laissée dans cette ombre emplie de lumière où votre âme célébrait ses pieux mystères et préparait ses artifices de charité.

Elle abaissa lentement sa paupière pendant que je parlais et sembla se recueillir. Puis un soupir souleva sa poitrine.

— Ah! je n'ai pas été bien adroite dans mes artifices, reprit-elle : j'ai contribué peut-être à perdre celui que j'eusse voulu sauver.

— Il était perdu d'avance, madame. Votre souvenir l'a soutenu seul pendant tout son exil.

— Vous me condamnez en voulant m'absoudre, monsieur, dit-elle avec plus de vivacité et en retenant ses larmes; il eût fallu le laisser, le maintenir en exil. En le rappelant en France, en le poussant vers Paris, j'ai obéi à un sentiment d'égoïsme, plutôt qu'à une inspiration vraie de ma tendresse. De loin, j'étais un souvenir, une espérance; de près, je n'étais plus qu'une désillusion.

Je voulus protester.

— Ne cherchez pas à me consoler, monsieur, continua-t-elle en affermissant sa voix. A mon âge et après ce que j'ai souffert, on peut envisager nettement les résultats de sa vie. J'ai manqué de courage et de logique, par vanité de courage et par fatuité de logique. Je devais le bercer de chimères, ou bien, quand il est revenu avec un amour qui m'épouvantait, il fallait accepter les conséquences de

cette ivresse, dont j'étais responsable, et me laisser aimer!...

J'avais tressailli; mais il y avait tant de simplicité candide dans ces paroles que j'eus honte de mon mouvement involontaire. Elle continua :

— Oui, j'avais trop présumé de ses forces et des miennes; il n'a pas eu le courage de ne me parler que d'amitié, et moi, je n'ai pas eu le courage d'une faiblesse qui m'eût perdue, qui l'eût sauvé. Quelle misère que nos sentiments! Si loyal qu'on soit, on ne peut se rester fidèle à soi-même, sans trahir involontairement quelque chose. J'ai fait mon utopie, moi aussi : j'ai voulu mériter jusqu'à la fin les baisers de mes enfants, l'estime de mon mari; j'ai voulu, à ce devoir qui ne m'a jamais pesé, en joindre un autre. Hélas! nous sommes des créatures si bornées dans nos actions, que nous ne pouvons atteindre le bien qu'en rêve. Une tâche simple nous suffit : j'ai échoué en voulant doubler la mienne. J'en demande pardon à celui qui est là, mais j'espère qu'il me sait par cœur, maintenant qu'il a repris sa part, qu'il m'aime toujours... car, maintenant, je puis l'aimer sans rendre personne jaloux, et... je l'aime!

Elle ouvrit les bras en parlant ainsi; je crus voir dans ce pauvre cimetière, sur cette terre soulevée par les morts, une martyre de la vie, une Pauline aspirant à Polyeucte perdu, et répétant les mots de la foi : Je vois! je sais! je crois! Ce mélange de passion et d'honneur, d'amour qui débordait et de respect du devoir la rendait sublime. S'il eût été donné au malheureux endormi à ses pieds de se réveiller et de la voir, il n'eût pas blasphémé l'existence, il l'eût bénie, en acceptant tous les sacrifices pour un regard d'estime de cette admirable amie.

Nous nous entretînmes quelque temps de C... et de ses dernières années; puis peu à peu, l'entretien remontant de la victime aux événements qui l'avaient frappée, elle s'exprima noblement, simplement, avec une familiarité éloquente, sur la proscription, sur l'amnistie, sur les colères et les injustices des partis. L'amour qu'elle portait en elle, comme une lampe qui ne devait jamais s'éteindre, lui servait de lumière infaillible pour tout voir et pour tout juger. Il y a dans l'enthousiasme, quelle qu'en soit la cause, une électricité qui se mêle à tous les éléments de la vie intellectuelle et qui les transfigure.

Indulgente pour les vaincus, elle était sans faiblesse pour les vainqueurs.

— La violence est un fait qui respecte les principes; proscrire des gens, c'est les honorer : les amnistier, c'est les amoindrir, disait-elle. C..., notre ami, est mort du pardon sans cause, beaucoup plus que de la proscription sans motif.

— Il est mort du mal dont nous souffrons tous, lui répondis-je. Génération malheureuse, qui expie une défaite sans avoir livré de bataille, qui se consume dans l'étude silencieuse, n'ayant pas assez de souvenirs pour s'en faire un oreiller d'oubli...

— Votre mal, c'est l'honneur et la fidélité, reprit-elle avec énergie. Souffrez, soyez fiers de souffrir comme j'ai souffert, moi. Le devoir est le même; la règle ne change pas selon les conditions des personnes. Souffrez, mais ne vous tuez pas! Ah! le chagrin, le seul remords de ma vie, c'est que celui qui est là y soit volontairement descendu. Je le pleurerais moins s'il avait succombé dans la rue, un jour de mitraille, ou dans l'exil, empoisonné par le regret de la patrie. Mais ce suicide!...

— Les Turcs qui acceptaient le lacet n'étaient pas responsables du nœud coulant dont ils s'étranglaient, repartis-je.

— Ah! il ne m'aimait pas assez, continua-t-elle. Cette affection énervée par les souvenirs d'enfance se maintenait pour lui dans la région des sentiments ordinaires. Il s'était trop rappelé tout à coup que nos parents avaient rapproché nos petites têtes sous les mêmes baisers, et qu'à neuf ans il m'appelait sa femme. Si son âme avait fermement compris la mienne, il eût pu vivre, il eût vécu... Mais c'est ma faute, ajouta-t-elle après un instant de silence, si je ne me suis pas fait comprendre... Je ne l'accuserai jamais... Tant pis pour ceux qui l'ont forcé à avoir besoin de plus d'amour que je ne pouvais lui en donner! Je viens le plus souvent possible à Paris pour faire mes pèlerinages à cette tombe. Quand on en aura dispersé les débris... je ne reviendrai plus... Vous m'écrirez, monsieur, pour me prévenir de cette dernière brutalité des faits... Qu'importe, après tout, cette misérable sépulture? Ce n'est pas là qu'il repose; il a traversé cette terre, il est maintenant dans la vraie patrie!

Je fis quelques pas avec elle. Je la conduisis jusqu'à l'entrée du cimetière; elle vit bien que je voulais rester discrètement, pour ne pas l'embarrasser de mes attentions au delà du seuil de l'enclos.

Elle me tendit la main, et, me regardant avec amitié :

— Nous nous reverrons, monsieur, nous devons nous revoir. Mais, quoi qu'il arrive à l'un et à l'autre, puisons dans nos regrets la force d'espérer toujours... quand même. Ce cimetière ne prouve que contre l'humanité; il ne prouve rien contre la justice et contre la vérité divine. Vive la foi! et, si vous me promettez de ne pas

aller me dénoncer aux fossoyeurs, j'ajouterai tout bas : Vive la république !

Ce fut son dernier mot, bien peu séditieux d'ailleurs, tant elle le prononçait avec une tendre ironie. Depuis, je ne l'ai plus revue, mais la tombe est encore là; je la reverrai.

FIN

1934. — Paris. Imprimerie Poupart-Davyl et Cᵉ, rue du Bac, 30.